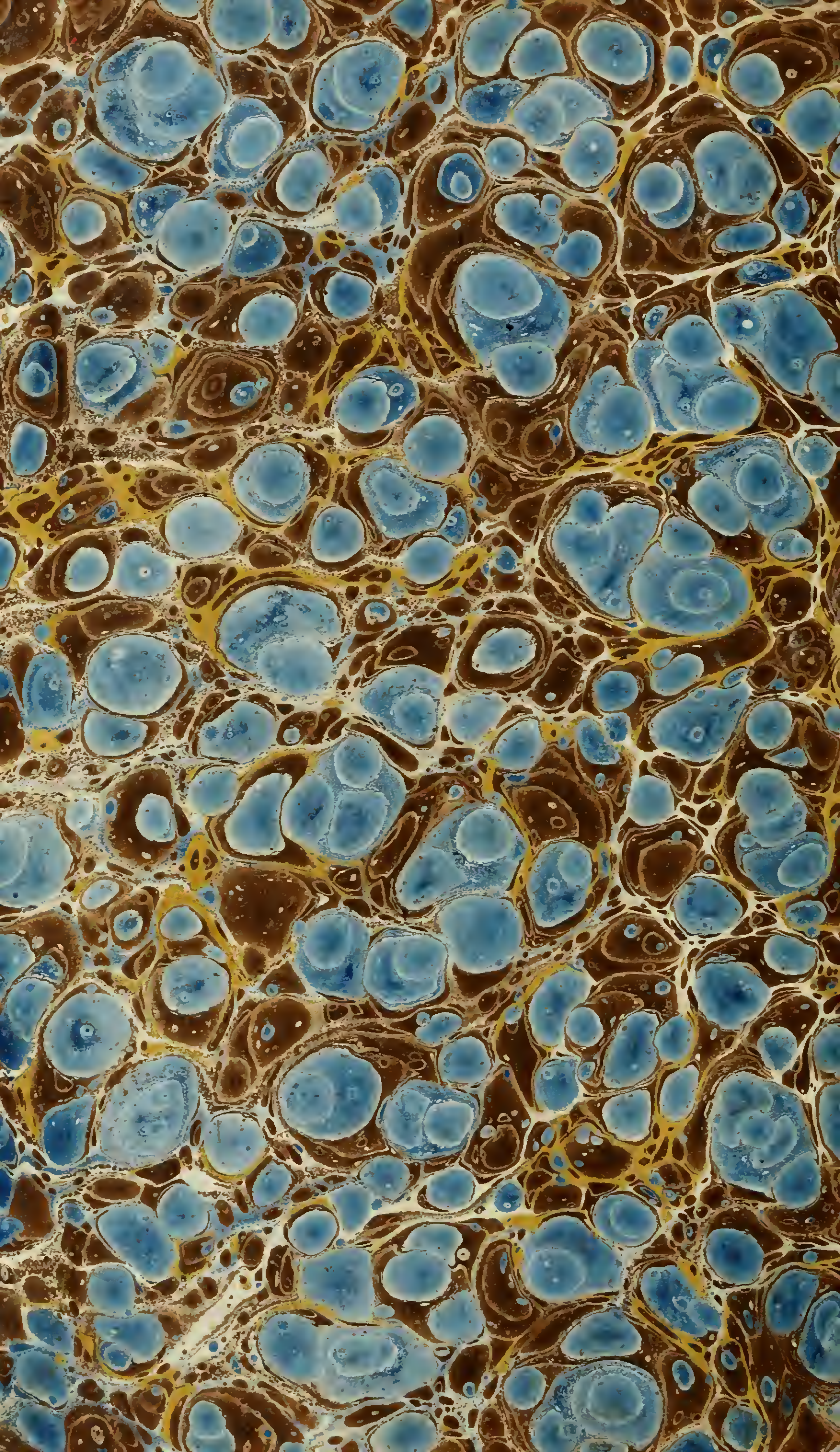
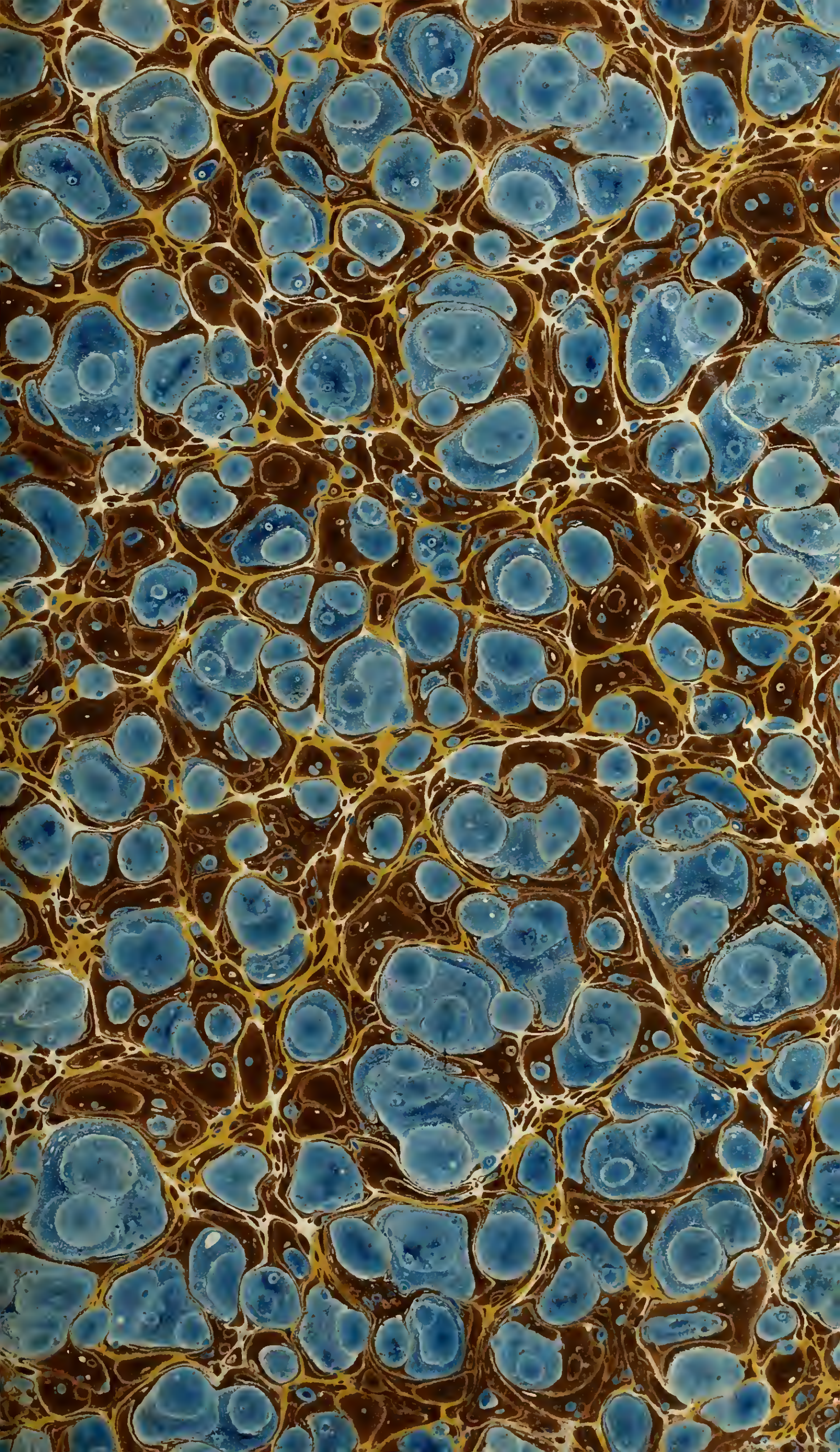






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Dixième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1832.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE BRITANNIQUE.

LITTÉRATURE,

ÉLOQUENCE ET POÉSIE

DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Qu'est-ce que l'imagination? vous pouvez, sans craindre de vous tromper, répondre hardiment : c'est le souvenir.

De toutes les images éclatantes que l'esprit de l'homme évoque, en est-il une seule qui n'émane pas de la mémoire? Réunissez les formes de l'homme et celles du cheval; celles du poisson et de la femme; celles de la chèvre et de l'adolescent; vous créez le Centaure, la Syrène et le Faune; si vous vous soumettez aux lois de la nature, et que, dans cette combinaison nouvelle, il y ait de l'harmonie et quelque proportion, votre chimère sera le fruit d'une imagination heureuse. Que vos souvenirs mal liés, gauchement rajustés ne parviennent point à composer un ensemble; vous enfantez des monstres. Dans l'une ou l'autre hypothèse, la source commune à laquelle vous puisez, c'est la mémoire. Doué d'une puissance de souvenir plus ou moins vive, plus ou moins ardente, vous

aurez en partage ce que l'on nomme vulgairement la fécondité ou la stérilité de l'imagination ; mais dans vos livres, dans vos tableaux, dans vos chants, dans vos poèmes ou vos statues, ce que vous croirez inventer, fussiez-vous Dante, Phidias ou Raphaël, ce seront toujours les impressions de votre enfance et de votre jeunesse, ce que vous avez vu et senti : trésor de souvenirs, dont l'indigence fait la sottise, dont la confusion donne pour résultat l'extravagance, dont la richesse et la plénitude constituent le génie.

On abuse de l'élasticité du langage, quand on ose parler d'*intelligences créatrices ;* en définitive, il n'y a pas de création ; reproduire, imiter, c'est assez pour nous. Si Homère, Cervantes, Arioste, Byron, eussent vécu renfermés dans un cachot, qu'auraient-ils pu imaginer ? Quelle création eussent-ils donnée au monde ? Leur cerveau vide et leur pensée inerte n'eussent produit que des idées mesquines ou grossières, celles qui se rapportent à la faim, à la soif, aux besoins matériels de l'homme. Au contraire, ils ont mené une vie agitée ; mille impressions diverses se sont profondément gravées dans leurs esprits, que la nature avait doués d'une aptitude merveilleuse à les recevoir. Dante a vu Florence ; il a créé son *Enfer.* Théologien, il a créé le *Paradis.* Amant, il a fait revivre Béatrice. Manquait-il de cette qualité dont la désignation est fausse, mais qu'il faut bien appeler du nom vulgaire qu'elle porte, l'*imagination,* cet homme qui n'a pas introduit dans sa comédie céleste, infernale ou expiatoire, un seul mot qui ne soit un souvenir, une seule idée qui ne soit un vol fait à la nature ou à l'histoire ?

Il est bizarre d'entendre les critiques et les écrivains nés dans des époques telles que la nôtre, ne parler jamais que de création, d'invention, d'imagination. C'est pré-

cisément lorsque toutes les images ont été reproduites, lorsque toutes les idées ont été mille fois rebattues, qu'ils demandent aux arts une fécondité et une originalité impossibles. De là ces monstres que les vieilles littératures font éclore, lorsqu'elles tombent dans la barbarie; de là ces personnages inouis qui peuplent les romans. On outre la nature, et l'on croit imaginer; on prodigue le faux, et l'on croit inventer; on bâtit sur des réalités vulgaires je ne sais quelles nouveautés baroques. L'expression devient forcée comme la pensée est exagérée et absurde. Mais après tout, ces disproportions, ces monstres, ces couleurs strapassées, ce ne sont encore que des souvenirs mal employés, les rêves d'un malade, les fantômes incohérens du délire, une évocation confuse de faits et d'idées sans harmonie. L'imagination des hommes de génie reproduit les passions et les tableaux du monde, comme un miroir fidèle et brillant répète une belle campagne ou un visage régulier; l'imagination fausse ressemble à ces glaces contournées, que l'opticien dispose de manière à ne présenter aucun reflet exact; là tout vous apparaît ou raccourci, ou alongé démesurément; l'une est à l'autre ce que la caricature est au portrait.

De même qu'il serait impossible à un homme privé de souvenir d'avoir de l'imagination, cette qualité de l'intelligence ne peut appartenir à un peuple né d'hier, dont tout le passé, toute l'histoire, sont de la veille. Les États-Unis d'Amérique, remarquables et grandioses à tant d'égards, sont essentiellement modernes; leur génie est matériel et mécanique; leur force gît dans leur bon sens, dans la patience de l'observation et de l'industrie. C'est (comme nous venons de le dire) un pays sans imagination, parce qu'il est sans souvenirs. Les contrées vieillies dans le malheur, l'Irlande et l'Écosse, par exemple, prêtent beau-

coup à l'imagination. Elles ont acheté cher cette faculté brillante : pas un château qui n'ait sa tache sanglante, sa légende de meurtre; pas une forteresse dont l'écho ne vous parle de massacres et de violences; l'atmosphère brumeuse des montagnes galliques est peuplée de fantômes; tous les lacs ont leur fée, toutes les cavernes leur enchanteur; l'ombre de Bruce est errante dans ces chapelles; le nom de Wallace y retentit. Mais aux États-Unis, par un phénomène que nous venons d'expliquer, les faits historiques sont trop jeunes, trop récens, trop positifs, pour que la tradition s'en empare; il y a là trop, et trop peu d'histoire, pour que la poésie s'y fasse jour. L'art, tel que l'Amérique Septentrionale le conçoit, est d'imitation; elle copie, elle suit un modèle. Ce ne sont pas, en général, ses propres souvenirs qu'elle reproduit; mais les souvenirs des autres dont elle répète l'expression : aussi ni la littérature, ni l'éloquence américaine ne possèdent-elles encore d'originalité véritable.

La langue même des États-Unis ne leur appartient pas. Au lieu d'être autochtone, fille du sol, au lieu d'émaner des besoins et des idées du pays; cet idiome a passé la mer, il s'est naturalisé au-delà de l'océan; là il vit dénué de toute association avec le sol et le climat. Pour conserver la pureté de leur style, les écrivains américains sont forcés de tenir leur regard constamment fixé sur la mère-patrie; c'est là que se trouve leur type et leur modèle. S'ils innovent, ils craignent la vulgarité ou l'emphase. Ils ressemblent sous ce rapport à ces écrivains modernes, qui, se servant d'une langue morte, ont cru pouvoir nous rendre Cicéron, Démosthène et Tite-Live. Ils oubliaient que c'est la vie sociale d'un peuple qui donne du prix et de l'énergie à son langage, qu'un idiome détaché de la société et des mœurs nationales est un rameau détaché de son arbre

et privé de sève. Tant que la langue de l'Amérique sera la langue anglaise pure, sans altération, sans modification, nous craignons bien que les œuvres de génie ne soient fort rares dans cette littérature. L'Écosse elle-même s'énorgueillit d'un dialecte spécial; elle a son poète Burns, dont l'inspiration s'éteignait dès qu'il était infidèle au patois de sa province.

Loin de nous la pensée de communiquer ou de partager ces préjugés ridicules qui séparent les nations et entretiennent leur mutuelle hostilité. L'Angleterre a encore ses antagonistes de l'Amérique, parmi lesquels nous serions désolés que l'on nous confondît. Nous savons combien il est difficile de porter un jugement équitable, je ne dis pas sur nos ennemis, mais sur nos amis, sur nos voisins, sur nos proches. Le cœur d'autrui est un mystère impénétrable qui brave notre sagacité; des apparences extérieures nous suffisent pour servir de base à une sentence rapide, fausse la plupart du tems, fondée sur quelques symptômes mal appréciés et sur quelques inductions étourdies. Nous ne prenons le tems d'étudier ni les circonstances où se trouvent placés ceux que nous jugeons, ni les mobiles de leur conduite, ni les influences diverses qui contrarient leurs intentions et modifient leurs pensées; lorsque nous sommes souverainement iniques, nous croyons obéir à notre conscience. Ainsi, les Américains ont été condamnés comme vulgaires et de mauvais ton par des voyageurs qui n'avaient visité que leurs tables d'hôte, comme fanatiques par les uns, comme athées par les autres, comme dénués de génie par presque tous les critiques. Une appréciation plus exacte de leur situation sociale eût corrigé l'injustice de ces sentences. On eût vu en eux un peuple vierge, plein de grandeur, dont la lutte contre la nature n'est pas encore terminée, dont toute l'énergie

doit nécessairement se porter vers la fondation de ses villes, le développement de son industrie; nation dont l'avenir est la patrie, et à laquelle le passé manque.

L'Angleterre, dont l'avenir est obscur, menaçant, terrible, dont le passé est dramatique, fécond en poésie et en traditions, devait juger la jeune Amérique avec une injustice involontaire et cruelle. N'est-ce pas là l'histoire du monde entier? Le soldat regarde le prêtre comme un hypocrite parce que le prêtre est vêtu de noir; le prêtre regarde le soldat comme un damné, parce que le militaire anglais porte un habit rouge. Nous sommes si frivoles en tout, que la couleur du costume décide à nos yeux la nuance du caractère; et bien des gens ont eu peu d'estime pour l'Amérique, sans autre motif de leur mépris que certaines locutions triviales, nées à Boston et à New-York et ridiculisées par les voyageurs.

C'est une grande nation que celle qui, si rapprochée encore de son berceau, marche déjà la rivale de l'Angleterre sous le rapport de la civilisation industrielle. L'origine de ses institutions, leur établissement si rapide et si énergique, la force qu'elles ont conquise dès leur premier pas, distinguent ce pays de tous les pays du monde. Jusqu'ici, l'Union-Américaine offre la solution d'un magnifique problème politique; que le lien fédéral se maintienne, et ce sera le plus bel exemple que l'histoire puisse offrir, d'une ligue défensive transformée en une grande confédération d'états. Pourquoi demander aux États-Unis ce que leur situation leur refusait? Dans les sciences morales, politiques et physiques, que pouvaient-ils faire de plus? L'œuvre de leur constitution civile n'était-elle pas assez grande et assez difficile? Ne devait-elle pas absorber tout ce qu'une nation a de facultés, de puissance et de passion? Quel peuple s'est jamais élevé au niveau des sociétés civi-

lisées, autrement que par de lents et insensibles progrès ? Les Romains, les Grecs, les nations modernes sortent peu-à-peu de l'obscurité, brillent d'un éclat que les années augmentent, créent en même tems leur littérature et leur état social, non d'un seul coup, mais pièce à pièce.

Le phénomène qu'on remarque dans les annales de l'Union-Américaine, c'est la spontanéité, la soudaineté de son élan. A peine éclose, elle devient géant. Elle n'a pas d'enfance ni de jeunesse. Sa maturité précède son adolescence. Elle franchit tout l'espace qui sépare les langes des nations de l'époque de leur force. Dans son histoire, point de transition, de la faiblesse à la virilité; nulle de ces époques, dont la chaîne, embellie par les traditions, reçoit plus tard la consécration de la poésie. Voici ses soldats, ses législateurs et ses artisans; poètes, vous naîtrez plus tard. Mnémosyne, mère des Muses, n'a rien encore à vous apprendre.

Nous avons dit que le bon sens pratique dominait dans les œuvres de l'intelligence américaine. Un coup-d'œil jeté sur les écrivains les plus remarquables qu'elle ait encore produits, prouvera la vérité de cette assertion.

Le premier d'entre eux, c'est *Benjamin Franklin:* noble type du génie national, jamais homme ne poussa plus loin la philosophie expérimentale, la sagesse simple et sans faste; politique consommé, dialecticien consciencieux et habile, l'instinct du vrai et de l'utile résident en lui. Son style a toutes les qualités de sa pensée : la lucidité, l'onction, la bienveillance envers les hommes, la modestie et le bon-sens le caractérisent. Il ne s'adresse ni aux souvenirs, ni même aux espérances; aucune nuance passionnée ne se mêle à son langage. C'est la raison même, douce, amène, avenante, sévère cependant et toujours de bonne-foi. Appelez-le prosaïque et vulgaire; son ombre ne se courrou-

cera pas contre vous; fallait-il à son pays des poètes et des artistes? Bienfaiteur de l'Amérique, il a mieux mérité d'elle par un ou deux ouvrages naïfs et populaires, que n'auraient pu le faire des orateurs fertiles en paroles, des versificateurs et de beaux-esprits. Lisez son admirable *Parabole contre la persécution*; l'inspiration éloquente de l'Évangile y respire; son *Pauvre Robin*, manuel destiné à un peuple enfant, dont les lisières guident encore la marche débile; son *Examen devant le conseil privé*, chef-d'œuvre de sagacité politique. Vous y reconnaîtrez, sous des formes ingénues, la puissance, la souplesse et l'étendue de cet esprit rare, unis à une vertu plus rare encore..

Peu de tems avant que la révolution américaine éclatât, un livre parut, livre peu connu aujourd'hui, mais dont le ton et le style sont caractéristiques; les *Lettres d'un Cultivateur Américain* (1). Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, publié sous le pseudonyme d'Hector Saint-Jean, il mérite une place honorable au nombre des productions, non-seulement de l'Amérique, mais des tems modernes. Paysage, mœurs, langage, sentimens, tout y est essentiellement Américain : c'est peut-être, jusqu'à ce moment, le seul livre dont l'adhérence aux réalités de la vie, soit naturellement poétique. Toute l'existence du colon s'y trouve reproduite tantôt avec une énergie ardente, tantôt avec une simplicité qui ravit; l'exagération n'est jamais dans l'épithète ni dans la couleur. Vous retrouvez non les objets seulement, mais aussi les sensations et les idées d'une contrée encore vierge; vous voyez l'auteur attacher à la charrue qu'il guide, la chaise de son petit enfant, et promener à-la-fois sur les sillons

(1) Traduites en français, en 1787.

que le soc creuse, l'enfant et la charrue, pendant que la femme, assise à l'autre bout du champ, sous un arbre, tricote le vêtement de laine pour l'hiver. Ailleurs c'est un duel entre deux serpens, dont le récit est grave et solennel comme une des batailles d'Homère; la forte impression que l'auteur en a reçue se révèle tout entière dans ce style magnifique, facile, exubérant; si l'un des héros était Hector et l'autre Patrocle, l'auteur ne trouverait pas de plus nobles paroles. Il a, pour tous les objets dont il est frappé, des nuances pleines de vie et de grâce; il ne peint pas la nature dans son cabinet; il ne se fait pas poète descriptif; telle il la voit, telle il la répète. Il ne se demande jamais ce que les salons de Paris ou de Londres penseront de son œuvre, si un journal la critiquera, si l'on ne lancera pas d'épigrammes contre lui. Le raffinement dédaigneux des grandes villes, leur cynisme affecté, leur dérision amère, leurs prétentions à l'enthousiasme et à l'exaltation sentimentale ne corrompent point la pureté des couleurs qu'il emploie. Il n'exagère rien; il ne fait pas de caricature. Voyez comme il se mêle de bon cœur aux amusemens du peuple de Nantucket; quelle alacrité, quelle puissance énergique d'industrie et de travail respirent dans toutes ses pages; comme son cœur bat à l'unisson de tous ces cœurs; comme il nous force de nous associer aux dangers de la pêche de la baleine, pour prendre intérêt ensuite aux fêtes et à la joie dont ces dangers sont couronnés. Sous toutes les latitudes ne sont-ce pas choses excellentes que la santé, l'innocence, la joie? Les peindre de manière à les faire partager, n'est-ce pas un talent remarquable et rare? Et quel talent, de s'oublier soi-même, de ne penser ni à ses lecteurs ni à son amour-propre, et de sympathiser assez vivement avec la nature, pour communiquer aux autres cette sympathie?

Cette fraîcheur de sentiment, cette abnégation d'égoïsme manquent ordinairement aux productions américaines ; depuis que les États-Unis se sont élevés au premier rang des nations civilisées, ils ressemblent à ces parvenus de nouvelle date, qui craignent toujours de n'être pas assez bien, de ne pas mettre assez d'élégance dans leurs manières, assez de grâce dans leurs discours ; ils ne cessent jamais de se comparer à ce qui les entoure ; résolus à ne pas tomber dans le mauvais ton, ils sont gourmés, pincés, musqués, entièrement dénués d'abandon et de facilité. Ils se donnent une peine affreuse pour déplaire. Notre auteur au contraire écrit comme il pense et comme il sent : quelques parties de son ouvrage atteignent même à un degré d'intérêt dramatique fort peu commun. La guerre d'Amérique va éclater ; les lointains murmures de la tempête grondent faiblement et sourdement ; les Indiens menacent de pousser le cri de guerre et d'inonder les plantations éloignées des côtes. La colonie à peine formée, peut succomber. Ces présages vous attristent ; et lorsque vous fermez le livre, vous avez besoin d'être rassuré par l'histoire et de bien vous convaincre que les terreurs du colon n'ont pas eu de suites désastreuses ; que la jeune colonie a étouffé les serpens de son berceau et triomphé de tant d'obstacles.

Qu'on ne s'étonne pas du développement, un peu long peut-être, que nous venons de donner à notre opinion sur un ouvrage peu connu et digne de l'être. La critique ne va guère chercher ses sujets de panégyrique parmi les livres anonymes et peu célèbres ; elle aime mieux remuer dans la cassolette l'encens qui depuis long-tems brûle aux pieds de quelque idole consacrée ; c'est un métier plus commode, et que l'approbation générale couronne toujours.

Le troisième écrivain remarquable que nous rencontrons dans les annales littéraires de l'Amérique, est un logicien dont la célébrité ne semble pas s'être propagée en Europe, mais dont le mérite ne peut être contesté. *Jonathan Edwards*, ecclésiastique, né dans le Massachussets, a écrit un *Traité de la Volonté* qui le range au nombre des plus subtils, des plus puissans et des plus consciencieux écrivains. C'est un homme qui ne veut pas seulement prouver ce qu'il avance; il cherche avant tout à se satisfaire lui-même. Dans son honnête et candide manière de raisonner, il n'emploie pas un subterfuge, une évasion, un sophisme, un paralogisme. Une objection se présente-t-elle, il n'essaie point de la déguiser ou de l'affaiblir. Lisez-le; vous trouverez ensuite Hobbes dogmatique et Priestley insolent. C'est avec une bonne foi parfaite, qu'il tente d'éclaircir les difficultés inextricables où la pensée se plonge, dès qu'elle aborde les théories du libre arbitre.

Chez ces trois écrivains, nous reconnaissons une faconde naïve, une facilité heureuse, une raison mûre et sagace : mais rien qui les isole profondément de tous les autres écrivains; le Cultivateur américain est peut-être celui d'entre eux qui par la fraîcheur et la nouveauté de ses tableaux a le plus d'attrait et s'environne de l'originalité la plus prononcée. Franklin se rapproche de Fénélon, de Socrate et d'Addison. Jonathan Edwards a quelque chose du raisonnement ferme, net et pressant de Descartes. Mais l'éloquence passionnée et l'imagination poétique manquent à ces écrivains.

Il y a quelques années, *Brown* a tenté de conférer à son pays ce genre de gloire qui lui manquait. Homme de génie, il comprenait la passion et savait l'exprimer. Au lieu de céder aux scrupules timides qui caractérisaient ses com-

patriotes, on le vit braver la critique et ne chercher que l'effet. Malheureusement cet effet est factice. Les démons de Brown sont de faux démons; ses monstres sont le résultat d'un parti pris; ses efforts d'imagination sont les élans d'une intelligence qui veut créer, mais qui dans son impuissance enfante des chimères. Je ne sais quelle ridicule sur-excitation se fait sentir dans ces productions où tout est forcé, violent, incohérent. Rien de spontané, de naturel et de simple; toujours des convulsions; une emphase perpétuelle; horreurs sur horreurs.

D'où vient cette exagération véhémente? Pourquoi cette tension inouïe vers le pathétique, le gigantesque, le romanesque, le fantastique et le merveilleux? De ce que la nouvelle société, en Amérique, n'a en elle-même rien de pathétique, de merveilleux, de gigantesque et de terrible. Le drame est exotique aux États-Unis; la tragédie et l'ode n'y sont comprises que d'une manière imparfaite; on les devine plutôt qu'on n'est capable de les sentir.

La patrie de Benjamin Franklin est trop raisonnable pour être poétique. Imaginez un drame où le vice n'entrerait pour rien, d'où la superstition et la passion seraient exilées. Bannir du monde la superstition, la passion et le vice, c'est le but vers lequel tendent les Américains. Ils ont leurs maisons pénitentiaires, leurs systèmes de correction pénale, leurs quakers, leur police vigilante, leurs rues tirées au cordeau; tout chez eux marche d'après des règles trop exactes, sur une voie trop droite et trop plane, pour que le roman et le drame y prospèrent. Jetez donc des êtres surhumains au milieu de ces squares et de ces avenues, modèles de régularité architecturale; faites agir des Othello et des Hamlet, au milieu de ces mœurs compassées; introduisez des fantômes dans cette Amérique du Nord, où tout est positif et lucide; d'où tous les préjugés

sont bannis. Que les Brownies et les Bogillies d'Écosse, les vampires de la Dalmatie, les sylphides de l'Orient, osent se montrer là où un voleur de grand chemin est chose extraordinaire, où la publicité répand sur toutes les actions du gouvernement et des citoyens ses torrens de lumière, où l'on cherche à guérir le crime comme on guérit la fièvre, où l'on oppose à la mendicité des remèdes topiques, au fanatisme la tolérance et la multiplicité des religions. Je ne sais quel écrivain français prétendait que dans un pays où chaque voyageur a son passeport, le roman devient impossible. En Amérique, où les hommes sont parqués et numérotés, et où rien ne se trouve hors de sa place, le roman est bien plus difficile.

Brown est déjà oublié. C'est le sort inévitable de toute littérature outrée. Les teintes fausses s'éteignent bientôt : leur exagération les détruit.

Washington Irving, plus modeste et plus heureux, n'a pas prétendu à l'originalité ; il doit la renommée dont il s'environne non à des saillies d'imagination, à une pensée créatrice, à une haute portée d'intelligence, mais à une imitation gracieuse de l'ancienne littérature anglaise. C'est un calque sur papier de soie, et un calque un peu timide, d'Addison, de Steele et de Swift. Tout ce qu'il écrit est satiné, doré sur tranche et relié avec des faveurs roses. Brillant, facile, léger, correct, égal, il plaît sans émouvoir : les sensations qu'il excite manquent de puissance. Vous diriez une demoiselle de bonne famille, bien élevée, mais esclave des convenances, et ne se permettant pas la plus légère atteinte à la décence ; n'élevant jamais la voix, ne haussant jamais le ton, ne commettant jamais le péché d'éloquence, et se gardant bien d'avoir de la verve, car la verve est souvent vulgaire. Notre intention n'est pas de rabaisser un mérite fort réel, de déprécier un talent que

nous aimons. Personne ne sent mieux que nous l'excellence de ce style sans prétention, sans emphase, mais non sans grâce, dont le coloris est si harmonieux, dont la forme est si pure; mais nous ne pouvons nous dissimuler que sous ces qualités même un peu de faiblesse se cache.

Ajoutons que le mérite caractéristique de M. Irving n'a rien d'essentiellement américain. Vers l'Angleterre seule toutes ses pensées se dirigent; à elle se rapportent tous ses vœux et tous ses souvenirs; il lui rend un culte singulier, superstitieux, poétique, et l'accepte telle que les écrivains du tems de la reine Anne l'ont faite. N'allez pas lui dire que cette Angleterre d'Addison est une idéalité fort embellie; il ne vous écoutera pas; ne prétendez pas lui prouver que *Sir Roger de Coverly* est une création comme *Don Quichotte*, un personnage à demi symbolique, auquel l'homme de talent a prêté des actes, des paroles et un costume. Aux yeux de Washington Irving, tout ce que les contemporains de Pope ont écrit est parole d'Évangile. Ce sont leurs tournures de phrase qu'il reproduit, c'est leur langage qu'il emprunte. Il aime jusqu'à l'hospitalité bruyante et ivre de ce tems-là : vous le voyez, habitant des savannes de l'Amérique ou de quelque maison carrée et symétrique de Boston ou de New-York, s'égarer par la rêverie, sous les allées ombreuses de Kensington, lorsque Sterne s'y promenait avec ses amis, choisir pour résidence quelque manoir anglais du dix-septième siècle, revêtir le bougran rose et le juste-au-corps. Ne l'éveillez pas : il croit se perdre dans les allées sinueuses et obscures de la vieille cité; il entend siffler le vent dans les fenêtres à grands panneaux et s'agiter les énormes enseignes contre lesquelles Addison s'éleva si fréquemment. Tout le passé poétique de Washington Irving se trouve là; et par une singularité que nous laissons à nos lecteurs

le soin d'apprécier, le plus élégant des auteurs américains, le plus parfait d'entre eux puise ses inspirations partout ailleurs qu'en Amérique, se plaît aux souvenirs féodaux, embellit et encadre des débris de mœurs aristocratiques, arrachés à l'ancienne Europe (1).

Nous a-t-il apporté un seul rameau détaché des forêts américaines? une plume tombée des aîles du flamand au vêtement d'or? une fleur du désert? un fragment du rocher sauvage? Non; ce qu'il y a chez lui de grâce ou de noblesse n'appartient pas à la sphère primitive où se meut un peuple au berceau. Les sources vives, bruissant au sein des bois antiques; le daim qui les traverse; la hutte du colon; le lac aux lames d'eau resplendissantes, n'ont point attiré ses regards; c'était la renommée européenne qu'il briguait; il lui fallait la couronne éphémère que les journaux et les revues anglaises décernent; il l'a obtenue.

Mais cette popularité n'est-elle pas achetée un peu cher? *Irving* est notre flatteur; nous lui rendons en gloire les hommages et les adulations qu'il nous adresse. On le caresse, on l'applaudit, on l'aime; la politesse nationale ne pouvait faire moins pour un homme qui berce tous les préjugés anglais, qui adore nos vieux châteaux, qui se prosterne devant nos créneaux et nos tourelles, qui se donne la peine de refondre nos pensées, de calquer notre style, de refléter tout notre égoïsme. Est-il une flatterie plus délicate, et M. Irving pouvait-il nous trouver ingrats?

Il n'existe aucune ressemblance entre *Washington Irving*, dont les ouvrages sont tout anglais, et *Cooper*, le plus réellement américain des écrivains de son pays.

(1) Le dernier ouvrage de Washington Irving, l'*Alhambra*, offre une preuve nouvelle de ce qu'avance l'auteur de cet article, inséré dans la *Revue d'Édinbourg*, long-tems avant la publication de l'*Alhambra*.

C'est un romancier auquel on peut adresser plus d'un reproche; mais il est original; il puise ses descriptions, ses inspirations, ses idées, dans les régions de sa naissance; il ne copie jamais que la nature et la nature transatlantique; sans doute il la reproduit minutieusement, longuement, sans goût, sans s'arrêter, sans perspective; mais enfin il est vrai et toujours américain. Vous trouverez ses tableaux un peu secs, l'extrême fidélité de ses détails vous fatiguera; la froideur de son coloris vous déplaira; vous accuserez ses romans de prolixité; leur intrigue vous semblera souvent mal tissue; et le jeu des passions décrit avec une ponctualité mécanique, une raideur scrupuleuse qui pourra vous causer de l'ennui. Mais tous ces défauts appartiennent à la nationalité américaine et ne sont pas sans intérêt; le quakerisme le plus scrupuleux paraît présider à la narration de Cooper; son style est celui du procès-verbal; d'autres prodiguent l'éclat du coloris et recouvrent de nuances hasardées des récits et des objets sans valeur; Cooper procède autrement; c'est le plus consciencieux des hommes; il fait l'inventaire et l'état des lieux; un notaire ou un commissaire-priseur se montreraient moins exacts.

Il décrit bien sans doute; à ses tableaux si détaillés, il ne manque qu'une seule chose, la vie. Pendant qu'il décrit laborieusement les moindres circonstances d'une action, l'action ne marche pas : cette accumulation de petits faits particuliers, loin de concourir à l'effet général du tableau, loin d'en augmenter l'intérêt, ne sert qu'à le détruire; l'esprit, distrait et embarrassé, se perd dans cette masse confuse de minutieuses particularités. Au lieu de disposer ses matériaux, de les coordonner, de leur commander en maître; de placer les uns sur le premier, les autres sur le dernier plan, il se laisse entraîner et domi-

ner par eux ; il est leur esclave. Vous voyez cette imagination épileptique broncher et succomber à chaque pas ; alors l'auteur revient à la vérité, mais à la vérité la plus prosaïque, la plus dénuée d'ornemens. Membre d'un jury sévère, gardien des lois et incapable d'enfreindre un serment, il vous dira donc la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Si deux ennemis, sur le bord d'un précipice luttent ensemble avec une rage acharnée, s'il y va pour eux de la vie et de la mort ; M. Cooper vous apprendra de quelle couleur était le rocher ; à combien de pieds il s'élève au-dessus du niveau de la mer ; s'il est de silex ou de granit ; quelles plantes s'y sont acclimatées ; quels oiseaux y font leur nid ; sous quelle latitude il se trouve. Un autre se contenterait de dépeindre les vicissitudes du combat, les convulsions de la souffrance, le triomphe et l'agonie. Ce n'est pas assez pour Cooper. Chaque muscle des combattans va ressortir et se dessiner dans son tableau ; il vous donnera non-seulement le nu, mais l'*écorché*, une étude anatomique, une dissection laborieuse.

Si un tel système prévalait, un grain de sable ou l'aile d'un papillon serviraient de texte à des volumes ; il n'y aurait aucune raison pour que les écrivains s'arrêtassent dans leurs descriptions. Un sauvage entre en scène ; vous avez à décrire sa carabine, son arc, ses flèches, sa massue, sa tabatière, sa pipe ; les sculptures grossières dont ces objets sont ornés rempliront plus d'une page ; et si vous voulez donner en outre au lecteur la biographie de l'enfant du désert et celle de ses aïeux, vous verrez où cela vous conduira. Qu'un peintre soit fidèle jusqu'à la minutie, exact jusqu'au scrupule, je le conçois ; son art ne peut saisir qu'un moment ; il est obligé de compenser ce défaut en ne négligeant aucune particularité. Le propre de la poésie au contraire, c'est de narrer ; elle s'empare

d'une action, la décrit dans son cours, en reproduit la mobilité, en suit la marche rapide, en développe les causes et les résultats. Elle a ses grandes masses, et ses circonstances de peu de valeur : une impulsion vive l'entraîne. Si elle voulait tout reproduire à la manière des peintres de nature morte, elle se priverait de ses plus précieuses ressources.

C'est là ce qui arrive à Cooper. Au milieu des pages les plus vraies, une certaine aridité se fait sentir ; la moitié de ce que le romancier nous apprend nous est tout-à-fait indifférent ; ces contours sont raides et maniérés. L'auteur a l'air de s'embarrasser bien moins de ses personnages et des incidens où il les jette, que des circonstances qui les entourent et des petites particularités qui les accompagnent ; ses caractères sont nets et vrais ; mais la fraîcheur, l'énergie, le mouvement leur manquent. Ils sont aux caractères que nous rencontrons dans le monde, ce que les fleurs conservées dans un herbier sont aux fleurs de la prairie. Je reconnais bien la rose, en voici les pétales, la corolle, les feuilles et les étamines ; mais la rosée du ciel, le souffle du matin et du soir, qui l'embaume de ses parfums, la sève qui circule dans le plus mince de ses pistils comme dans le tronc qui la soutient ; tout cela, je le cherche en vain ; la nature, si vivante, si gaie, si animée, dans laquelle une ame si ardente respire, dans le silence de laquelle il y a tant d'éloquence, la nature avec sa puissance de vie éternelle et intarissable, apparaît morte, stérile : et plus les tableaux esquissés par Cooper devraient avoir de grandeur et d'énergie sauvage, plus on s'étonne de ce contraste entre sa manière et les objets qu'il décrit.

Tels sont les défauts qui déparent un fort beau talent, mais qui ne l'effacent pas. Si Cooper est l'esclave des objets physiques et des impressions extérieures, cet esclavage

est mêlé de loyauté; il les répète et les reproduit avec une exactitude souvent insipide, mais sincère. Il ne ment pas du moins, s'il bavarde quelquefois. Son génie est prosaïque; mais ce prosaïsme est vrai. Lisez son chef-d'œuvre, *le Pilote*, ce roman peu compris, dont les deux héros sont la Mer et le Vaisseau; œuvre admirable d'unité et de vigueur; toute parfumée encore d'une odeur marine, toute imprégnée d'écume et d'eau salée; apothéose du triomphe de l'homme domptant l'Océan comme un coursier rebelle. Vous y retrouverez ses qualités rares et peu de ses défauts.

Nous venons d'examiner rapidement les titres de Benjamin Franklin, du *Cultivateur Américain*, de Jonathan Edwards, de Washington Irving, de Brown et de Cooper, à la gloire ou à la célébrité. Nous aurions pu citer encore Joël Barlow, auteur de *la Colombiade*, poème qui ne manque ni d'élégance ni de vigueur; Paulding, dont le dernier roman, *le Coin du Feu d'un Hollandais*, est une élégie délicieuse, imitation charmante du *Vicaire de Wakefield*; le biographe du *frère Jonathan*, écrivain spirituel, mais puérilement exagéré, pour lequel une taupinière est toujours une montagne et une jatte de lait un océan. La vigueur de création, l'énergie et l'originalité de l'intelligence ne se font remarquer chez aucun de ces auteurs d'une manière assez éclatante pour les classer parmi les hommes de génie. Le docteur *Channing*, le plus éloquent des écrivains sacrés que l'Amérique ait produits, fixera plus long-tems notre attention; les caractères spéciaux de son peuple et de son pays se retrouvent empreints dans ses ouvrages. C'est encore sous d'autres formes, le même scrupule, la même timidité, la même crainte de blesser le lecteur.

Je ne sais s'il y a une éloquence tout-à-fait impartiale;

or, c'est l'impartialité, l'équité, le balancement des opinions, la pondération des principes, que le docteur Channing essaie d'établir. Ceci est juste et raisonnable; mais cela peut ne pas l'être moins; les théories les plus opposées sont soutenables, toutes les opinions ont leur côté probable et plausible. Le docteur Channing s'environne de toutes ces sentences contradictoires; il tente de les réunir et de les former en république; il applique à ce stérile labeur une tactique et une diplomatie sans égale; il condamne et il absout, il critique et il loue; il n'est pas seulement éclectique; son hospitalité sans limite s'ouvre à toutes les théories. Le préjugé de l'ancien tems a son mérite; le paradoxe moderne a son avantage. On peut défendre l'un sans livrer la guerre à l'autre; on peut dérober à tous les partis une marque d'approbation, et sans se ranger sous aucune bannière, escamoter ainsi la gloire.

Blâmons cette inquiète et honteuse philosophie, qui n'ose ni choisir une route franche, ni déclarer naïvement son système. Notre blâme toutefois, en s'adressant à l'écrivain dont nous nous occupons, retombe sur l'Amérique et sur ses mœurs.

On se trompe beaucoup si l'on regarde la Démocratie comme favorable au libre développement intellectuel, à la circulation active de la pensée. Le premier mobile de la démocratie, c'est le besoin de l'égalité, sentiment souvent envieux, jaloux de ses priviléges, qui jette tous les esprits et tous les âges dans le lit de Procuste, qui fait marcher les hommes de front et en rang comme de pauvres soldats à la parade. L'aristocratie, considérée comme règne des supériorités avouées, comme domination de ce qui est force, intelligence, puissance morale, est la créatrice des grandes actions; les idées de la masse sont presque toujours incomplètes, superficielles, égoïstes; la trivialité

qui les imprègne, la bassesse dont elles sont flétries se communiqueraient aux œuvres de l'esprit et à celles des arts, si l'artiste ne s'élevait au-dessus de cette foule vulgaire, s'il ne rejetait loin de lui les préjugés qu'elle adopte. Si Phidias n'idéalisait pas ses modèles, si Homère ne réunissait en un poétique ensemble les traditions répandues sur la guerre de Troie, où serait l'art et que deviendrait la poésie? Un peuple veut-il soumettre toutes les idées au même niveau qui pèse chez lui sur les conditions sociales? Il tue le génie; plus d'opinion libre, plus de hardiesse, plus de force intellectuelle. Un Ostracisme monstrueux bannit de la république tout ce qui dépasse un certain module, tout ce qui sort de certaines limites : malheur à l'imagination fière qui secouerait cette dépendance! Anathême sur la pensée qui s'éloignerait de la ligne commune et tracerait sa route isolée loin de la troupe docile! De là une lâche complaisance pour les idées reçues, un jésuitisme souple et facile, une profonde stérilité. Lorsque tout le monde doit être comme tout le monde, ce sont nécessairement les idées médiocres qui l'emportent; elles sont les plus répandues; et qui s'armerait contre elles, coupable d'outrage envers la communauté, l'insulterait tout entière dans la personne de chacun de ses membres : il serait traité comme ennemi général. On ne veut pas commettre ce crime de *lèse*-vulgaire; on pense comme tout le monde, on étouffe l'originalité de son esprit, on marche en rang et au pas; on ne veut point devenir la *bête noire* du troupeau : cette prétendue liberté dont on croit jouir équivaut donc à la servitude de la pensée, à l'esclavage de l'intelligence.

Dans une monarchie, l'opposition qui ne tarde pas à se former rappelle sans cesse l'opinion publique à la vérité et à la raison. La balance est-elle sur le point de pencher

d'un côté, elle trouve bientôt son contre-poids. A la censure qui vous impose telle ou telle idée, le public oppose son indépendance propre : à l'inquisition religieuse il oppose l'athéisme; et du choc des extrêmes jaillit la vérité. Quand le public au contraire se fait despote, toute divergence d'idées devient crime; vous passez sous les fourches caudines; l'inquisition est établie partout, et chaque père de famille devient, fort innocemment d'ailleurs, un familier du saint-office républicain.

Ce péché démocratique, ce besoin de capter le peuple et de plaire à tous, sont trop faciles à reconnaître dans les œuvres du docteur Channing. Le tombeau de Mahomet, suspendu entre ciel et terre, ne vacille pas dans une situation plus périlleuse. Le docteur aime la liberté; mais il ne nie pas que le despotisme n'ait ses avantages. Il veut que l'Europe l'applaudisse; mais il brigue aussi les éloges de l'Amérique; le regard fixé sur deux mondes à-la-fois, tremblant de manquer l'une des deux popularités qu'il convoite, faisant la révérence à tous les partis, décochant une phrase flatteuse pour toutes les sectes, se réservant un moyen de retraite et un asyle dans toutes les opinions possibles; unitaire, mais sans exagération; il excuse les torts de l'église romaine, en avouant le mérite et l'éloquence des philosophes français, si souvent accusés d'athéisme; il aime la république et défend les Bourbons; ne repousse pas les jésuites, et convient de leurs torts; injurie Bonaparte sans révoquer en doute son génie; il n'est hostile ni à l'imagination ni à l'esprit, pourvu que la modération leur serve de règle et que le sérieux les accompagne; il estime infiniment la philosophie critique, mais lorsqu'elle s'unit à la religion; et il se montre dévoué aux intérêts de la foi, quand elle ne dégénère pas en intolérance; bref il y a dans ses prédilections tant de réserves, dans ses opinions tant de mo-

difications, de clauses, de nuances, de conditions, d'amendemens et de sous-amendemens, qu'il est difficile de savoir en définitive ce qu'il pense et ce qu'il veut. Admirez ce résultat du génie républicain. Il n'y a pas dans tous les ouvrages publiés en Europe depuis vingt ans, par les hommes de talent de tous les partis, un type de timidité, de faiblesse et de crainte, comparable à celui que présentent les œuvres du docteur Channing.

Quand il veut juger un homme, Milton ou Bonaparte par exemple, le courage lui manque. Devant ces géans, il ne sait trouver que des lieux-communs; vous diriez que son compas s'arrête en face de ces hautes réputations et tombe de sa main incapable de le soutenir. Les pensées qu'il emprunte, il les couvre, nous en convenons sans peine, de draperies brillantes; mais après tout, qu'est-ce, je vous prie, qu'un lieu commun ambitieux?

La poésie, cette *empoisonneuse d'ames,* n'est plus dans les œuvres du docteur qu'un innocent et aimable enfant; il nie sa parenté avec Satan; il lui attribue une généalogie plus haute et plus pure; il la réhabilite; mais n'est-ce pas là l'œuvre et le travail du rhéteur, plutôt que l'investigation sincère et analytique du philosophe? La poésie n'idéalise-t-elle pas le vice comme la vertu? n'est-il pas aussi facile de soutenir la moralité que l'immoralité de la poésie? Et quand le docteur s'avise de tonner contre les conquérans et leurs triomphes, quand il préfère à ces lauriers sanglans les conquêtes paisibles de l'intelligence, ne croit-on pas entendre un bon professeur de seconde vanter sa grammaire et son rudiment, élever son état au-dessus de toutes les professions humaines et se respecter lui-même à l'égal des héros? « J'ai connu, dit Fielding, un excellent homme, qui n'avait qu'un ridicule, c'était de regarder un maître d'école comme le plus grand per-

sonnage du monde, et de se considérer lui-même comme le plus grand des maîtres d'école. Ces deux idées ne seraient pas sorties de sa tête, quand même Alexandre à la tête de son armée eût tenté de les lui arracher (1) ».

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans les œuvres de Channing d'admirables pages, de belles déclamations, des morceaux éloquens; mais cette éloquence nous semble trop soutenue, trop élaborée, trop préparée pour l'effet. Vous y reconnaissez trop constamment le sermonaire, l'homme solennel et grave, qui a le droit d'être écouté par un auditoire attentif, qui donne du poids à ses moindres paroles, et qui, sans déployer une grande énergie intellectuelle, profite du titre qu'il possède et de l'emploi qu'il occupe, pour prendre un ton d'autorité suprême et de gravité un peu pédantesque.

Parmi un grand nombre de poètes ou de versificateurs que l'Amérique a produits, il en est un qui par la naïveté gracieuse de ses inspirations, leur mélancolie religieuse et leur élégance, mérite d'être cité. *William Cullen Bryant* n'a pas fait de grands ouvrages, on ne peut même lui accorder le mérite d'une originalité bien marquée, sa voix est faible et mélodieuse; mais elle est pure, et elle n'est pas imitatrice.

Ne demandez pas à ce poète de grands et magnifiques tableaux de la nature transatlantique. Il est plus sentimental que pittoresque. L'expression de ces sensations mélancoliques que l'aspect des forêts et des lacs fait naître, trouve dans ses vers un écho délicieux; mais s'il avait passé sa vie en Europe, les mêmes accens auraient émané de son génie; son goût est plus pur que celui de Cooper; comme Irving, il atteint une élégance raffinée, mêlée

(1) *Parson Adams.*

d'une simplicité gracieuse. Le sublime n'est point de son domaine; son charme spécial naît d'une douceur un peu triste, d'une pensive et chaste tristesse; il s'associe aux objets naturels et aux êtres de la création; il les aime; et la piété modeste qui se mêle à cette affection est pleine de grâce et de pathétique. Poète chrétien et anglais, il ne rappelle par aucun trait spécial le lieu de sa naissance : la solennité suave de sa poésie émane de sa conviction religieuse, non de son patriotisme. Met-il le pied dans une forêt ? c'est pour y voir la main de Dieu empreinte et gravée; la vie réelle et intime du monde physique lui apparaît, et se conserve dans ses vers : une brise fraîche, embaumée par les fleurs des arbres sauvages semble venir jusqu'à vous. Mais, nous le répétons, ces beautés n'appartiennent pas plus à l'Amérique qu'à l'Europe; elles jaillissent d'une ame tendre et mélancolique; elles ne sont pas locales et spéciales comme les poésies de Thompson et de Burns, pour l'Écosse.

Le morceau suivant, par exemple, est fort remarquable sous le rapport de la poésie.

TABLEAU D'HIVER.

Sortons ensemble, la pluie a changé la neige en verglas et a suspendu aux arbres des fruits de glace : bosquets bizarres qui resplendissent sous le soleil oblique de février. Un portique de cristal s'ouvre à nous; un flot de clartés y pénètre; nos pieds font craquer la surface argentée du sol qui résiste à leur pression. Une cuirasse de verre entoure ces énormes troncs de chêne, que vous prendriez pour des armures de géans. Chaque rameau soutient et balance une multitude de petites perles que l'air agite, où la lumière se joue et dont les mouvemens projettent au loin toutes les nuances de l'Iris. Autour de la colonne principale,

de longues branches courbées par la neige, fixées par la gelée, attachées à la terre par leur extrémité, forment une multitude d'arcades éclatantes. Ah! ne diriez-vous pas l'atelier des fées, le point central du globe, les lieux où le diamant végète, où la topaze et l'améthyste éclosent; palais magique, aux innombrables piliers de cristal, aux longues colonnades étincelantes, dont les détours diaprés étonnent le regard et le perdent dans un dédale de vagues clartés; palais sans voûte et sans ombre, que le ciel seul recouvre, dont les ornemens et la gloire vont s'évanouir sous le soleil du lendemain.

On ne peut que donner des éloges à cette délicatesse de touche, à cette finesse de pinceau.

Quelquefois le souvenir des peuplades indiennes, anéanties par la civilisation dans son progrès, jette sur les œuvres de Bryant un intérêt plus spécial. Nous citerons comme des chefs-d'œuvre de pathétique, la *Jeune Indienne*; l'*Indien au tombeau de ses aïeux*; le *Cadavre du Sauvage*; et les *Monumens de la Montagne*. En effet, c'est quelque chose de bien dramatique et de bien triste que le sort de ces races aborigènes chassées et repoussées vers les rives de mers inconnues par les usurpateurs de leur sol. Comparez la noblesse naturelle, l'énergie indomptable, le courage, souvent la prudence de cet enfant des forêts, sa vie aventureuse et indépendante, son isolement si grandiose au milieu de magnifiques déserts; comparez-les avec la patiente industrie, les longues souffrances, le pénible labeur du colon; puis voyez ce dernier, plus faible, moins vertueux peut-être, ordinairement moins brave, mais aidé de la civilisation toute-puissante, silloner ses champs, bâtir ses villes, déployer le réseau magique des arts: voyez la science et l'industrie triompher de la force physique, étouffer et anéantir les races qui s'appuient sur elle, fon-

der l'autel de la vie domestique, créer les vertus sociales, établir le grand contrat de l'homme envers l'homme, et faire succéder à la simplicité de l'existence sauvage, la complication d'intérêts, de passions et d'idées que la civilisation entraîne. Vous serez saisi d'étonnement à ce spectacle ; deux admirations diverses s'y confondent ; celle qu'inspirent les vieilles races indigènes, si héroïques et si infortunées ; celle que fait naître l'aspect d'une civilisation dont le progrès est inéluctable et immense. C'est-là que se trouve toute la poésie des États-Unis ; M. Cooper en a deviné une partie. M. Bryant lui doit quelques élégies touchantes. Le *Cadavre du Sauvage* nous semble mériter les honneurs de la traduction ; ce n'est peut-être pas l'œuvre d'une imagination bien puissante ; mais c'est le fruit d'une pensée morale, mélancolique et sensible.

LE CADAVRE DU SAUVAGE.

Rendez ! ah ! rendez-lui sa tombe ! Recueillez ses débris ! Posez-les doucement, solennellement, sous la verdure de la plaine ! L'homme qui pense, vous le savez, doit un culte aux débris de l'homme, un hommage à la mort. Ce moule d'argile, où le souffle de Dieu a choisi son temple, est à jamais sacré !

Sous ces ossemens battait un large cœur ; là brillait un œil héroïque. L'image la plus grandiose de Dieu, l'homme primitif n'a laissé de son existence que ces reliques méconnaissables. Qu'elles reposent jusqu'à ce que toute ressemblance soit effacée, jusqu'à ce que la corruption redoutable ait détruit l'empreinte du doigt divin !

Voyez ce cadavre ! Il n'a connu, vivant, ni les grandes villes, ni les arts qui les embellissent. La main qui créa notre race le forma d'élémens primitifs et d'une fraîche argile ; ses rapports avec la nature furent plus intimes ; sa sympathie avec la terre, le ciel et les eaux fut plus profonde et plus naïve que les nôtres. La froidure et la chaleur n'exerçaient pas sur lui l'in-

fluence tyrannique qu'elles exercent sur nous. Il défiait l'orage qui nous fait trembler ; il bravait la cataracte et se confiait à ses flots bouillonnans.

Combien il aimait ces flots, et les bois et les rochers qui les environnent! Qu'il aimait cette sauvage et bienfaisante nature qui donnait à l'homme rouge toute sa richesse, des alimens et des habits! Le rameau des vieux arbres lui livrait son repas ; le ciel semé d'étoiles lui montrait sa route ; le sol même, le sol muet l'avertissait de l'approche de l'ennemi.

Noble race! Elle n'est plus. Elle a disparu avec ses grandes forêts vierges ; et nous, sur la cendre de ses générations entassées, nous avons bâti nos demeures. Ses domaines usurpés nous obéissent ; la terre des Indiens est notre patrie ; leurs sources nous désaltèrent ; leurs sillons nous donnent des épis ; leurs ombrages abritent nos amans. Nous leur avons tout enlevé; que leurs tombes leur restent!

Les *Ages*, poème écrit dans le style du *Childe-Harold* de Lord Byron, contiennent un fragment plus remarquable ; c'est le seul, dans toutes les œuvres de Bryant, qui nous semble révéler une inspiration de nationalité américaine :

Verdoyante terre des prairies, des cataractes et des bois épais ; nourrice des sources immenses ; mère de ces montagnes qui n'ont pas de cime accessible pour nous ; l'ancienne et profonde nuit qui te couvrait s'est donc dissipée! Une aurore inattendue t'est venue de l'Occident civilisé. Naguère encore, la coupole mobile des forêts était la seule que l'œil aperçût au loin sur tes plages. Là hurlait le loup féroce ; là se précipitait le bison ; plus loin, les membres nus et bronzés de l'Indien guidaient la rame sur le lac immense ; son collier et sa ceinture rouge reflétaient les rayons du soleil, et son canot léger fuyait sur l'onde, comme l'oiseau dans les airs.

Ah! c'était alors un paradis de verdure, une terre aux sentiers inexplorés, que protégeaient, comme un rempart sans

bornes, l'immensité des forêts. Vallées, collines, montagnes, tout disparaissait sous cette draperie de feuillage que personne n'avait soulevée, où jamais rayon d'automne n'avait plongé, où l'ouragan pénétrait seul, lorsque, dans sa colère, il abattait les vieux géans des bois et fracassait leurs troncs aux écorces grises, brunies par les siècles. Ces retraites sombres (qui le croirait?) avaient aussi leurs délices; il y avait, dans ces feuillages, des abris pleins de charmes, des asiles d'une ravissante et douce beauté. Là se déroulait la nappe bleue des eaux du lac; on voyait le castor industrieux se plonger dans cette onde, le daim sauvage s'y désaltérer, mille rames obéissantes faire voler l'écume loin d'elles. La brise agitait le maïs aux tiges argentées; le hameau indien s'élevait dans cet endroit charmant, lieu de paix, d'innocence, de solitude, de grâce naïve; et pourtant c'était-là que l'Indien attachait son captif; là qu'il le vouait et le livrait à la mort; là qu'il le brûlait vivant. Ensuite arrivait la vengeance du meurtre, plus horrible que le meurtre même; ce hameau délicieux, incendié par l'ennemi, n'était plus qu'un amas de ruines, détrempées de sang; l'enfant au sein de la nourrice, la jeune mère et le vieux guerrier, tombaient sous le tomahawk. Une mer de flamme roulait dans le vallon; murs détruits, arbres brisés, ossemens épars, tel était le village indien; plus de fumée couronnant de sa guirlande de vapeurs confuses, la hutte sauvage; plus de canot sur le lac; plus de rame agitant ses flots. Le silence envahissait le vallon désert; cette civilisation si faible encore s'évanouissait à jamais.

Voyageur! regarde maintenant. Là flottait le canot du sauvage; des milliers de voiles blanches, que le vent gonfle et agite, se pressent aujourd'hui au sein de la même baie; elle renferme le commerce du monde entier. Une race nouvelle peuple ces contrées; la forêt recule; la civilisation avance; les villes éclosent; les moissons naissent de toutes parts. De toutes parts se découvrent des sources nouvelles et des fleuves nouveaux; sous l'abri des feuillages, leurs eaux cachées depuis des siècles n'avaient jamais reflété le ciel; ces sources vierges abreuvent les colonies

vierges. Chaque jour leur domaine s'aggrandit ; la civilisation dévore et envahit toute la contrée, comme l'incendie rapide dévore les arbres d'automne.

Là tombent les dernières chaînes de l'humanité ; là le génie de notre race se déploie enfin, libre et sans entraves. Et qui musèlera le géant ; qui le forcera, coursier indomptable, d'accepter le mors et les rênes ; qui pourra modérer sa force et suspendre son élan ?

Personne. Dans les profondeurs de l'avenir je vois cet élan s'accroître; la comète jetée à travers l'espace, suit une route moins certaine et moins lumineuse. Le voilà, visible et merveilleux, indomptable et gigantesque, ce progrès des peuples ; la pensée s'égare à le suivre dans une carrière illimitée; et incapable de pénétrer plus loin dans l'abîme, elle se replie sur elle-même, pleine d'extase et d'effroi.

Il est rare que la poésie de Bryant soit empreinte de ce caractère d'élévation et de force qui respire dans les dernières lignes que nous venons de tracer. En un mot, les essais poétiques des États-Unis se distinguent moins par la fécondité, la nouveauté et la force de l'imagination que par une inspiration morale, pathétique et sensible. Lorsque ce vaste continent sera couvert de cités florissantes, lorsque la lutte de l'homme avec la nature sera terminée, on verra se déployer, sans doute, les ailes de l'imagination transatlantique. Captive et débile encore aujourd'hui, elle imite l'Europe, et se règle sur l'élan de nos poètes : et quel que soit le mérite des divers écrivains que nous venons de passer en revue, une qualité précieuse leur manque à tous ; l'originalité.

(*Edinburgh Magazine.*)

Sciences Naturelles.

DE L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES

EN ALLEMAGNE,

ET DE CEUX QUI LES CULTIVENT.

OKEN, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE A JÉNA. — SCHWAGRICHEN, PROFESSEUR DE BOTANIQUE A LEIPSICK. — SPRENGEL, BOTANISTE A HALL. — TIEDMAN. — BARTELS. — CARUS. — HUMBOLDT. — FRICKE. — AGARDH. — BERZELIUS. — PFAFF, PHYSIOLOGISTE DANOIS. — WIEDMANN, MÉDECIN, ENTOMOLOGISTE ET PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE KIEL. — OSIANDER. — BATKA, PHARMACOLOGISTE POLONAIS. — OERSTED, INVENTEUR DE L'ÉLECTRO-MAGNÉTISME. — ZEISE, PROFESSEUR DE CHIMIE A COPENHAGUE. — HORNEMAN, MINÉRALOGISTE. — VON STRUM, CONTINUATEUR DE LA FLORE DANOISE. — VON WINTEM, ENTOMOLOGISTE. — SCHMEISSER, PROFESSEUR DE CHIMIE A HAMBOURG. — RUNGE, INVENTEUR DE LA CAFÉINE, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BRESLAU. — LECKMAN.

L'ÉTUDE de la nature qui, à une époque encore peu éloignée de nous, n'était qu'une occupation agréable, un passe-tems innocent pour quelques oisifs, a acquis de nos jours une telle influence sur la civilisation et le bien-être des peuples, que tous les gouvernemens ont rivalisé de zèle pour fonder des établissemens destinés à accélérer son avancement et sa propagation. Mais en Allemagne, cette science, quoique cultivée avec ardeur par un grand nombre de savans d'un rare mérite, n'a jamais été aussi spécialement protégée et encouragée qu'en France et en Angleterre.

Dans la plupart des états de la confédération germa-

nique, la presse, soumise au contrôle d'une police inquiète et tracassière, n'a pu servir d'intermédiaire aux savans qui travaillaient dans la retraite, pour répandre et jeter ensuite dans la circulation le résultat de leurs recherches, le fruit de leurs études, le produit de leurs découvertes; eux-mêmes en butte aux tracasseries hostiles du pouvoir, n'ont pu parvenir, au moyen d'une correspondance privée, à établir entre eux des rapports suivis. Un tel état de choses a mis les esprits en mouvement, et a fait naître une idée ingénieuse qui a enfin triomphé de tous les obstacles, de toutes les entraves : les naturalistes de l'Allemagne se sont constitués en une société libre qui se réunit une fois tous les ans dans une ville désignée. Dans cette réunion annuelle chacun apporte le fruit de son travail, communique ses doutes, fait part de ses espérances, reçoit et donne à son tour des avis. Aussi, rien ne prouve mieux l'intérêt qu'inspirent les sciences naturelles dans ce pays que l'histoire de la Société des naturalistes allemands (*naturforscher*), qui compte dans son sein les savans les plus distingués de l'Europe septentrionale. Formée d'abord par le concours d'un très-petit nombre d'hommes voués à l'étude des sciences naturelles, elle a vu ce nombre s'accroître successivement chaque année, malgré l'hostilité de quelques gouvernemens : enfin dans le court espace de neuf années elle est devenue une grande association nationale, dont les naturalistes les plus distingués de l'époque se glorifient d'être membres. Dans le principe il n'y eut que peu de villes qui lui furent ouvertes; la crainte des associations politiques lui fit interdire l'accès des autres ; mais aujourd'hui elle est obligée de choisir entre les cités rivales qui se disputent l'honneur de la recevoir.

La Société des naturalistes allemands doit son origine au professeur Oken de Munich. Ce savant, d'un esprit infa-

tigable et indépendant, était depuis 1807 professeur d'histoire naturelle à l'université de Jéna, dans le duché de Weimar; déjà connu favorablement par cinq ou six ouvrages sur l'objet de ses études, et spécialement sur la zoologie, il trouvait assez de loisir au milieu des travaux du professorat pour ajouter chaque année une nouvelle publication à ses travaux antérieurs. Ainsi parurent successivement le *Système de la Science Naturelle*; le *Traité sur la Lumière et la Chaleur*; le *Système de l'Histoire Naturelle*. En 1817, il commença à Jéna la publication d'un journal mensuel de littérature et des sciences (l'*Isis*), dont il est encore l'éditeur. Mais les tems étaient critiques, ou, au moins, c'est ce que pensaient les hommes qui tenaient alors le pouvoir. Les principes de la sainte-alliance imposaient une stricte surveillance sur la littérature périodique, et il était dangereux pour de petits états de favoriser des hommes qui professaient des idées libérales, ou de permettre sur leur territoire l'impression de traités même les plus étrangers aux matières politiques. Oken s'occupait peu des hommes du pouvoir; il agissait avec indépendance, et admit dans son journal quelques articles de nature politique qui causèrent beaucoup de mécontentement dans les régions élevées. Aussi ne tarda-t-il pas à recevoir l'ordre de discontinuer la rédaction de l'*Isis*, ou de renoncer à sa chaire. « Je leur répondis, rapporte Oken, que je ne tenais nullement à leur chaire, et que malgré eux je continuerais à publier l'*Isis*. » Il perdit sa chaire, et défense fut faite d'imprimer l'*Isis* dans les états de Weimar. La publication en fut transférée à Leipsick. En 1827, il obtint du roi de Bavière une chaire à l'université de Munich, où il est encore maintenant professeur de physiologie.

Oken est un petit homme, âgé d'environ cinquante ans, brun et d'un tempérament sanguin. Ses traits portent ha-

bituellement l'expression de la sévérité et d'une forte détermination. Dans la conversation il est néanmoins agréable et communicatif. Ce fut dans l'*Isis*, et tandis qu'il habitait encore Jéna, qu'Oken publia le plan d'une grande réunion annuelle des hommes voués à l'avancement des sciences naturelles et de la médecine, qui se trouvaient en Allemagne. Cette idée était noble et a produit à la fin les plus beaux résultats; mais en 1821 Oken portait encore les taches du libéralisme; le souvenir de ses péchés politiques était tout récent, son projet excita conséquemment de violens soupçons. Les gouvernemens de l'Allemagne redoutaient les sociétés de toute espèce, et ils craignirent que quelque projet dangereux ne fût caché sous le prétexte d'une réunion de philosophes : on ne pouvait cependant exercer de rigueurs manifestes contre ce qui n'existait pas encore, aussi la première réunion eut-elle lieu à Leipsick en 1822 sous la présidence du docteur Schwagrichen, professeur de botanique. Mais quel contraste entre cette première réunion et celles qui ont eu lieu dans les trois ou quatre dernières années. A Leipsick douze étrangers au plus se réunirent à vingt naturalistes de la ville!

En 1823, la Société se réunit à Hall en plus grand nombre sous la présidence du célèbre botaniste Sprengel. Wurtzbourg, célèbre par son école de médecine, fut le lieu où se tint la troisième assemblée. Francfort lui donna l'hospitalité en 1825, et cette fois les autorités s'unirent aux savans de la ville pour combler d'attentions et d'égards les illustres étrangers qui venaient les honorer de leur présence. A Dresde, l'année suivante, on fit aussi des préparatifs pour leur réception, et l'on s'efforça d'y rendre leur séjour agréable. Le célèbre anatomiste Carus fut le secrétaire de la réunion. La sixième assemblée eut lieu à Munich, siége d'une florissante université fondée l'année

précédente sous les auspices de Louis Maximilien de Bavière. Cette cité a bien mérité de la Société ; mais, il faut le dire, les attentions du roi surpassèrent tout ce qui avait été fait pour elle jusqu'alors. Chaque savant fut, pendant son séjour, invité, au moins une fois, à dîner au palais. La Société commença dès cette époque à compter les membres par centaines ; alors aussi le nombre et la variété des sujets présentés aux réunions publiques ayant augmenté au-delà de toute attente, ses membres jugèrent nécessaire de se distribuer en sections. Par ce moyen on gagnait du tems ; les hommes qui partageaient les mêmes goûts et les mêmes travaux se trouvaient plus fréquemment et plus intimement réunis ; et chacun était débarrassé de l'ennui d'écouter des dissertations et des discussions sur des sujets étrangers à ses études. Cette nouvelle disposition adoptée à Munich prit plus d'extension à Berlin, et fut définitivement consolidée à Heidelberg.

Berlin donna une puissante impulsion à la réputation naissante de la réunion des *Deutscher Naturforscher*. Le gouvernement prussien ne négligea rien, sous la surintendance immédiate du célèbre Humboldt, président de la réunion, pour procurer aux savans qui s'y rendirent toutes les commodités et tout le comfort désirables. Il y eut des fêtes, des promenades et des concerts que la famille royale et même le roi honorèrent de leur présence. Le nombre des savans étrangers qui vinrent des différentes parties de l'Allemagne et des contrées du Nord fut de 269, et l'on compta 464 membres inscrits. Cette réunion est la plus brillante qui ait eu lieu jusqu'ici, non par le nombre des savans qui s'y rendirent, mais parce qu'elle se fit dans la capitale d'un puissant royaume dont le gouvernement se montra l'un des premiers disposé à protéger et à encourager la science, et où l'on trouve un grand nombre de savans du

premier ordre, la première université de l'Allemagne, et des collections d'une grande richesse pour toutes les branches de l'histoire naturelle.

La belle et romantique cité de Heidelberg vit l'anniversaire suivant, sous la présidence du célèbre anatomiste Tiedman. Le nombre des étrangers n'y fut que de 193, et celui de tous les membres réunis de 273.

Les plus grands obstacles pour ces sortes de réunions sont la distance et la difficulté des transports : on a cherché à remédier au premier de ces inconvéniens, en choisissant alternativement une ville du nord et une ville du sud ; ce qui, sans lever l'obstacle dont nous parlons, donne la cause du plus ou moins grand nombre de membres qui composent les différentes réunions. Aujourd'hui, le choix de la ville qui doit être le siége de l'anniversaire est le sujet d'un débat réel entre les représentans des principales villes de l'Allemagne. Pour avoir des chances de succès, la ville qui désire cet honneur doit être représentée par une députation de membres assistant à la réunion, et doit faire exprimer à la Société, par le président, ses désirs, ses droits et les efforts qu'elle fera pour la commodité générale. A l'anniversaire de Heidelberg une demande de ce genre, faite par le professeur Œrsted de Copenhague, occasiona une longue discussion, et fut refusée parce que la Société portant le nom de *Germanique*, ne pouvait, disait-on, se réunir que dans une ville d'Allemagne. La concurrence s'établit alors entre Hambourg et Gotha ; la première de ces deux villes fut choisie pour être le siége du neuvième anniversaire. La franchise et la cordialité qu'on y remarqua, et le concours nombreux des professeurs les plus célèbres des différentes universités de l'Allemagne, l'ont rendue mémorable dans les annales de la Société. Nous présenterons ici une esquisse du caractère

et de la physionomie de cette réunion, à laquelle nous ajouterons quelques détails sur l'ensemble de ses travaux et sur les hommes qui y ont pris le plus de part.

On ne s'attendait guère à trouver à Hambourg, ville de marchands dont toute l'attention est uniquement occupée des mouvemens de Bourse, et de la hausse ou de la baisse des fonds, un homme qui, sous le rapport de la réputation scientifique, fût digne d'occuper la chaire de président. Mais le choix du premier bourguemestre, le docteur Bartels, qui a écrit plusieurs relations de voyages très-estimées, offrit tous les avantages que l'on pouvait désirer. Non-seulement par ses connaissances générales, il était capable d'apprécier l'importance des travaux scientifiques, mais ses talens oratoires lui donnaient en outre la facilité de diriger les discussions avec la dignité convenable; et, comme premier magistrat de la ville, il était plus à même que tout autre de pourvoir à tout ce qui pouvait contribuer à la commodité des savans qui devaient composer cette réunion.

Le docteur Fricke fut choisi pour secrétaire de la Société; la réputation de ce médecin, qui est considéré à Hambourg comme un heureux opérateur, repose spécialement sur les succès qu'il a obtenus dans la cure de la syphilis sans le secours du mercure. Mais cette méthode n'est point de lui; loin d'être nouvelle, il y a quelques vingt ans qu'elle passa d'Angleterre à Copenhague et de là à Stockholm. Après avoir été rejetée dans ces deux villes elle se réfugia à Hambourg sous la protection du docteur Fricke, qui a obtenu dans ce genre des succès que réalisent chaque jour tous les praticiens dans des cas simples comme ceux que l'on rencontre généralement à Hambourg, grâces aux précautions sévères que prennent les autorités. M. Fricke a du reste de vastes connaissances dans la littérature médicale.

En arrivant à Hambourg le premier devoir du naturaliste étranger était de se rendre au *Stadthaus,* le siége de la police, où après s'être frayé une route à travers une multitude d'employés à mines peu rassurantes, et d'accusés encore pires, il arrivait au grand escalier. Là, s'annonçant comme un *naturforscher*, il était introduit dans la grande salle des États où étaient déployées les bannières des Hambourgeois, et où une suite nombreuse de portraits rappelle à-la-fois les illustres amis des villes anséatiques, et atteste la gratitude du sénat souverain de la reine du commerce de l'Allemagne.

La scène qu'offrait cette salle à l'étranger qui y était introduit variait suivant le jour de sa venue. Ainsi, dans les premiers jours, vers le 13 ou le 14 septembre, il n'y apercevait que quelques groupes peu nombreux, s'entretenant gravement et auxquels il était facile de se faire présenter; mais les jours suivans l'intérêt augmentait par le nombre des arrivans qui allait toujours croissant. Pendant ces réunions du matin, qui avaient lieu dans la salle des États, on voyait entrer continuellement des nouveau-venus; et de tems en tems un nom célèbre volant de bouche en bouche fixait l'attention générale sur un homme dont l'extérieur souvent était loin de révéler la puissante intelligence, mais qu'entouraient bientôt de nombreux amis. Ce mouvement continuel, cette espèce de scène sur laquelle l'étranger voyait passer rapidement des hommes dont les noms lui étaient connus depuis long-tems, et qui se trouvaient ainsi rapprochés, donnait à ces réunions préparatoires un intérêt tout particulier. D'un autre côté l'attention n'était pas moins agréablement distraite par les reconnaissances, les renouvellemens d'amitié qui se faisaient à chaque instant. Il y avait même quelque chose de comique dans les nombreux saluts qui variaient suivant les

nations auxquelles appartenaient les nouveaux arrivans; les Allemands saluaient avec une gravité imperturbable, les Scandinaves, dans leur politesse trop empressée, semblaient ne pas savoir s'ils devaient cesser de saluer.

D'après la méthode scandinave, quand on vous présente à un étranger, vous devez d'abord le saluer de front, puis faire deux pas à gauche et faire un nouveau salut, puis faire deux pas à droite et en faire un troisième, et enfin revenir en face pour faire le dernier. Mais si c'est à des dames qu'il est présenté, un Suédois commence son salut à l'entrée de la pièce et s'incline lentement en marchant jusqu'à ce qu'il soit arrivé vis-à-vis des dames placées à l'autre extrémité. Deux Allemands qui se saluent, arrivent lentement la tête inclinée l'un près de l'autre, jusqu'à ce que leurs fronts soient près de se heurter, et alors ils commencent à agiter leur tête comme de vrais mandarins chinois.

Les arrivans étaient quelquefois seuls quand ils venaient de petites villes; plus souvent on voyait arriver tout une troupe appartenant à la même université et commandée par un chef reconnu. Dans tous les cas, les hommes célèbres formaient les centres de petits systèmes autour desquels les autres se contentaient du second rang, satisfaits de l'honneur de les accompagner. Ainsi le célèbre Agardh (professeur de botanique) arriva avec sa petite compagnie de deux hommes : c'était tout ce que l'université de Lund avait pu lui fournir. Berzelius n'avait pu lever qu'une seule recrue à Stockholm, car le voyage était coûteux (1); mais à Berlin sa troupe s'était élevée jusqu'à trois, tandis que

(1) Dans le 6e Numéro de la nouvelle série de ce recueil, nous avons consacré à ce savant un article dans lequel nous avons donné des détails curieux sur sa vie privée et une appréciation de ses grands talens.

Pfaff et Wiedmann amenaient avec eux presque tous les savans de leur université.

Pfaff et Wiedmann font l'ornement et l'orgueil de l'université de Kiel. Le premier est connu pour la profondeur et l'étendue de ses connaissances dans les sciences naturelles, et par ses ouvrages sur la physiologie, la pharmacie et la chimie. Il est d'une grande vivacité et d'un commerce extrêmement agréable : il a, dit-on, quelquefois exprimé son opinion sur les affaires politiques avec une franchise redoutée de certains gouvernemens qui n'avaient pas su aussi bien que son propre monarque reconnaître son caractère et apprécier son mérite. Voyageant en Prusse, il y a quelques années, à l'époque où les sociétés secrètes étaient à l'ordre du jour, et tous les gouvernemens de l'Allemagne sur un *qui-vive* continuel, il s'exprima comme à son ordinaire beaucoup plus librement et plus hardiment que la police ne le permettait. Le gouvernement prussien en fut offensé, mais Pfaff put cependant s'en retourner sain et sauf; l'ambassadeur prussien, à Copenhague, fut seulement chargé de faire des remontrances sur ce délit. Le roi n'y fit aucune attention, et ses ministres dès-lors ne purent donner à l'ambassadeur la satisfaction qu'il attendait. Déterminé cependant à ne pas en rester là sur cette affaire, l'ambassadeur obtint une nouvelle audience du roi dans laquelle il lui signifia que son gouvernement exigeait que Pfaff fût puni. « Ah ! dit le roi, Pfaff est mon excellent ami ; il n'a eu qu'une petite distraction, il s'est figuré qu'il était encore dans son propre pays, où il peut dire tout ce qui lui plaît. » Satire mordante, surtout dans la bouche du monarque le plus absolu de l'Europe.

Wiedmann est appelé l'Astley-Cooper de l'Allemagne : il est le plus célèbre accoucheur de ce pays et le seul chi-

rurgien qui ait pratiqué l'opération césarienne deux fois sur la même femme et avec succès. Outre la haute réputation dans son art à laquelle Wiedmann est arrivé malgré une mauvaise santé habituelle, il est encore savant entomologiste. En Allemagne il y a à peine un seul médecin distingué qui ne se soit fait remarquer par des recherches sur quelque branche de l'histoire naturelle.

Chacune des villes, et surtout des villes universitaires de l'Allemagne et du nord de l'Europe, était représentée par un certain nombre de députés à la réunion de Hambourg. C'est ainsi qu'on vit arriver de célèbres professeurs de Copenhague, de Stockholm, de Pétersbourg, de Moscou, d'Archangel, de Varsovie, etc. Quelques cités furent remarquées, cependant, par le petit nombre de savans qu'elles y envoyèrent. Ainsi un seul vint de la célèbre université de Gottingue, si rapprochée du lieu de la réunion. Mais c'était le professeur Osiander! Munich n'en envoya également qu'un seul; c'était Oken, le fondateur de la Société! Prague, autrefois si célèbre et si fière de ses vingt mille étudians, était représentée par le seul Batka, pharmacologiste d'une grande réputation qui fournit à tous les chimistes le sélénium dont ils ont besoin, sous la forme de petits médaillons de Berzelius qui l'a découvert (1). Plusieurs villes de l'Angleterre et de l'Écosse, ainsi que des États-Unis d'Amérique, y étaient aussi représentées.

La seule ville de Copenhague envoya six de ses professeurs, à la tête desquels on remarquait le célèbre OErsted, professeur de l'institution polytechnique et secrétaire de l'académie des sciences de Copenhague. C'est à lui qu'est

(1) Le sélénium est un métal solide, brillant, rougeâtre, volatil, d'une odeur de chou pourri lorsqu'on le chauffe à l'air libre. Il a été découvert, en 1817, par Berzélius, dans le soufre de Fahlun, en Suède.

due la découverte de l'électro-magnétisme, découverte qui a ouvert une carrière si immense à la science, et l'a enrichie, en une si courte période, de tant de vérités nouvelles.

OErsted est âgé de 50 ans, d'une taille au-dessous de la moyenne ; sa physionomie est ouverte et expressive, ses manières sont agréables et distinguées. Dans la conversation, il a l'habitude de regarder un peu en-haut. Il est universellement estimé, non-seulement à cause de ses talens et de son zèle pour tout ce qui concerne la science, mais par l'affabilité de ses manières et de son caractère. Comme écrivain, il était surtout connu par des Mémoires purement théoriques et métaphysiques ; mais on assure qu'il a abandonné beaucoup de ses opinions depuis qu'il a commencé « à interroger la nature par lui-même. » Ses premières expériences sur l'électro-magnétisme ne datent que de l'hiver de 1818 à 1819, époque à laquelle il découvrit l'action de la pile galvanique sur l'aiguille aimantée : on trouve, dans une courte dissertation latine, imprimée à Copenhague, en 1820, l'exposé des résultats qu'il avait obtenus. Alors et depuis il a donné la description la plus complète de ses découvertes à l'article *Thermo-Électricité*, qu'il a écrit dans *l'Encyclopédie d'Édinbourg*.

Il se plaît à montrer aux étrangers qui le vont visiter, les appareils qu'il emploie pour ses expériences, et leur explique, sans la moindre réserve, la manière dont il en fait usage. Il n'y a rien de plus agréable, on pourrait même dire de plus utile, pour celui qui se livre avec intérêt à l'étude des sciences expérimentales, que de voir les instrumens employés par les hommes dont les efforts ont été couronnés d'heureux résultats, et surtout d'examiner la manière dont ils s'en servent. Il y a tant de détails minutieux dans la construction des appareils, tant de modifi-

cations pour les rendre plus efficaces ou pour abréger la longueur des opérations, qu'il est presque nécessaire pour celui qui s'adonne à l'étude de la philosophie expérimentale d'en acquérir la connaissance par une observation directe et personnelle.

On peut juger du but qu'il se propose dans ses travaux par ce qu'il en disait lui-même à un de ses amis. « L'honneur est la première récompense que j'en attends ; quant à la fortune elle viendra après, si elle veut. » On remarque dans ses écrits une concision rare chez les savans de l'Allemagne. « J'écris, disait-il, comme si je devais payer pour chaque ligne ; je connais bien des gens, au contraire, qui écrivent comme si chaque ligne devait leur être payée. » Un jour qu'on lui présentait un Mémoire dans lequel au milieu de beaucoup de bonnes choses s'en trouvaient aussi qui offraient peu d'intérêt, il dit à l'auteur : « Si vous voulez retrancher de votre travail pour la valeur de 100 florins, il vaudra aussitôt 1,000 florins de plus. »

Zeise, qui accompagnait OErsted, professeur de chimie à l'université et à l'institution polytechnique, est très-laborieux et d'un caractère froid et même mélancolique ; il évite plutôt la société qu'il ne la recherche ; aussi est-il généralement mal apprécié des étrangers, qui aiment à rencontrer des savans communicatifs. Il vient de publier un ouvrage sur les élémens de la chimie, qui a été d'autant mieux accueilli, que le plus récent qui existât alors sur ce sujet, dans la langue danoise, datait déjà de plus de trente ans. Quoique la chimie soit dans le Danemark, comme partout ailleurs, l'une des sciences les plus populaires, cependant elle y est peu étudiée ; ce qui peut dépendre de l'absence d'un bon professeur pour cette science à Copenhague.

Zeise, quoique très-savant chimiste, est peu capable de donner à ses leçons cet intérêt qui attire les auditeurs.

Avec les deux précédens venait Horneman, avantageusement connu des botanistes par plusieurs travaux importans. C'est un homme d'une taille moyenne, à cheveux gris; il approche de sa quatre-vingtième année, et cependant il jouit encore d'une grande activité. L'ouvrage auquel il a le plus long-tems travaillé est la *Flore Danoise* (*Flora Danica*), qui fut commencé en 1746, sous le règne de Frédéric V, et qui depuis a été encouragé et même soutenu par les libéralités de ses deux successeurs. Les dix premières livraisons ont été publiées par OEder, qui fit de nombreux voyages et beaucoup de recherches pour enrichir cet ouvrage. Müller le remplaça comme éditeur, en 1771, mais comme il s'occupait plutôt de zoologie que de botanique, il ne publia que cinq livraisons. De 1783 au commencement du dix-neuvième siècle, la direction en fut confiée aux soins du célèbre Martin Wahl, auteur de l'*Enumeratio Plantarum*, ouvrage favorablement accueilli du public; et sous ses auspices six livraisons furent ajoutées aux quinze premières. Enfin le professeur Horneman en fut chargé en 1804, et ne s'est pas montré moins assidu. Il a publié douze parties formant quatre volumes, qui contiennent chacun 180 planches, et dans lesquels on trouve décrites environ 900 espèces de plantes. Quand cet ouvrage sera-t-il terminé? il serait difficile de le dire. La *Flore du Danemark* se compose d'environ 5,000 espèces, mais quoique commencée depuis soixante-quatorze ans et continuée avec une ardeur presque constante, elle ne renferme encore la description que de 2,200. En sorte qu'aujourd'hui c'est à peine si les deux cinquièmes du travail sont achevés.

Les habitans de Hambourg ne pouvaient concevoir pour quel motif ces hommes venaient de points si éloignés se réunir dans leur ville. Cette assemblée avait bien été annoncée plusieurs mois à l'avance dans les feuilles publiques, mais ces annonces, qui ne parlaient ni de sucre, ni de café, ni des mouvemens de Bourse, avaient été complétement oubliées ; cependant, quand l'époque fixée fut arrivée et que l'on entendit parler des honneurs publics qui seraient rendus à ces étrangers ; quand on apprit que le *Stadthaus* servirait pour leur réception, la salle de la Bourse pour leurs grandes assemblées, le salon d'Apollon pour leur repas de midi ; quand surtout on dit qu'il y aurait des fêtes où l'on donnerait de bons dîners, des bals, des concerts dont les frais seraient probablement en partie à la charge de la ville, alors chacun commença à ne s'occuper que de l'arrivée des naturalistes, les uns pour chercher à prendre part aux fêtes que l'on annonçait, les autres pour déplorer des dépenses selon eux si inutiles. Cependant on ne concevait pas encore bien ce qu'était un *naturforscher*, et les premiers qui arrivèrent attirèrent la foule sur leurs pas ; car chacun voulait voir si des hommes qui venaient de si loin, seulement pour se voir et se parler, ressemblaient aux autres hommes.

Tout ce qui peut mériter l'attention d'un étranger à Hambourg fut accessible aux *naturforschers* durant leur séjour. Il est vrai que dans une ville entièrement adonnée au commerce on ne peut espérer de trouver des collections publiques remarquables par leur richesse. Mais en revanche il y en a quelques-unes appartenant à des particuliers qui sont vraiment remarquables. De ce nombre est la riche collection de minéraux de M. de Strum le ministre russe, que l'on dit achetée maintenant par son gouvernement. Ce cabinet, qui a coûté à M. de Strum

vingt-cinq années de travaux et de recherches, est riche surtout en minéraux de la Norwège et de la Sibérie, et contient de 7 à 8,000 échantillons, dont beaucoup offrent une cristallisation magnifique, et sont d'une beauté rare et d'une grande valeur.

On doit citer aussi la riche et vaste collection d'entomologie de M. Wilhelm de Wintem, qui embrasse toute la série de l'entomologie et qui est, dans toutes ses branches, plus complète que celles que l'on trouve dans la plupart des cabinets les plus renommés. On conçoit difficilement comment M. Wintem a pu, encore si jeune, réunir une collection qui dans tous les pays semblerait le fruit d'une vie entière consacrée uniquement à ces recherches ; mais les rapports de Hambourg avec le monde entier, et le zèle de M. Wintem, suffisent pour l'expliquer.

C'est chez le ministre russe de Strum que se réunit la section de minéralogie ; celle de pharmacie et des sciences chimico-physiques se réunit dans le laboratoire du docteur Schmeisser professeur de chimie à Hambourg. Le docteur Schmeisser est fort âgé ; il a étudié à Édinbourg et se plaît à rapporter ses souvenirs. Il faut l'entendre parler de la chimie au tems de sa jeunesse et de l'enthousiasme avec lequel était reçue chaque nouvelle découverte à une époque où elles se succédaient si rapidement. « Peu de tems après la découverte du phosphore de chaux, dit Schmeisser, me trouvant à Londres, je montrais sa décomposition par l'immersion dans l'eau et la combustion spontanée du gaz hydrogène phosphoré qui en résulte. — Il faudra, s'écria quelqu'un, renvoyer tous ces Allemands, sans quoi ils finiront par mettre le feu à la Tamise! » Il raconte encore avec plaisir qu'à l'époque où la manière de préparer le *spermaceti* artificiel (gras des cadavres ou adipocire) avec des muscles à demi-putréfiés, et traités par l'acide

nitrique et d'en faire des bougies, venait d'être découverte, il en envoya quelques-unes à Blumenbach en lui apprenant qu'elles avaient été préparées avec les jambes d'un homme qui, pendant sa vie, n'avait rien fait de bon, et que Blumenbach lui répondit malignement : *Mortui lucent qui in vita obscuri fuerunt* (1).

Le 16 septembre le nombre des étrangers arrivés étant déjà considérable, les diners publics commencèrent. La grande salle d'Apollon et une suite de pièces voisines avaient été destinées à cet usage. Enfin le 18, la première assemblée générale eut lieu dans la salle de la Bourse; le président Bartels fit le discours d'ouverture, qui fut court, lucide, cordial et surtout sans prétention. Le docteur Fricke, secrétaire, donna ensuite lecture des statuts de la Société, contenus dans vingt articles (2).

De simples particuliers voulurent, à l'instar de l'autorité

(1) Ceux qui vécurent dans l'obscurité éclairent après leur mort.

(2) Nous citerons ici les dispositions les plus remarquables de ces statuts :

1° A une réunion de naturalistes et de médecins allemands, tenue à Leipsick le 18 septembre 1822, il a été créé une Société sous le titre de Société de Naturalistes et de médecins allemands;

2° Le principal objet de cette Société est de fournir l'occasion à ceux qui cultivent les sciences naturelles et la médecine, en Allemagne, de se connaître et de se lier mutuellement;

3° Toute personne qui a écrit sur l'histoire naturelle ou sur la médecine peut être admise comme membre; mais la composition d'une dissertation inaugurale ne peut donner de droits à ce titre:

9° La Société se réunira chaque année le 18 septembre, et délibérera publiquement durant plusieurs jours:

10° Le lieu de la réunion variera et sera fixé chaque année pour l'année suivante;

18° La Société ne formera aucune collection, n'aura aucune propriété; tout ce qui lui sera présenté sera retiré par le possesseur lui-même.

municipale, fêter les illustres étrangers. Les frères Booths, deux jeunes Écossais propriétaires d'un vaste jardin botanique et de grandes pépinières à Holtbeck sur le territoire danois, à cinq milles de Hambourg, invitèrent tout le corps des *naturforschers* à visiter leurs jardins et à prendre part à un déjeûner à la fourchette. Les jardins de M. Bower, horticulteur d'un rare mérite, et qui occupent sur les rives de l'Elbe l'une des plus belles et des plus romantiques positions que l'on puisse voir, furent aussi ouverts aux naturalistes.

Les principaux travaux de la Société se firent dans les sections ; ce n'est en effet que dans ces réunions particulières d'hommes s'occupant d'une même science, que les travaux importans peuvent être bien compris et jugés. Tel était le nombre des sections et l'ordre de leurs réunions, qu'il était difficile au même membre d'en suivre plus de deux. Toutes, il est vrai, ne présentaient pas le même intérêt. Mais les séances de la section de chimie offraient chaque jour un nouvel attrait à la curiosité. Le professeur Pfaff de Kiel parla, dans un discours très-gai et fort spirituel, de l'application de l'analyse chimique aux substances végétales d'un usage journalier. Dans une autre séance, il indiqua les principes particuliers trouvés dans le café. Il présenta quelques beaux cristaux de caféine d'un blanc pur, et en recommanda l'usage aux médecins praticiens comme un fébrifuge doux ; il montra aussi un nouvel acide caféique qui existe dans le café combiné à la chaux et à la magnésie, et auquel il doit son odeur aromatique spéciale.

On attribue généralement la découverte de la caféine à Pelletier ; mais son véritable auteur est Runge, jeune professeur de chimie à Breslau en Silésie. Il y a quelques années, ce jeune homme publia un ouvrage dans lequel il

décrivit plusieurs nouveaux principes obtenus de substances végétales, et entre autres du café; mais l'ouvrage était écrit dans un style si singulier, que l'on n'y fit presque aucune attention. Les substances qu'il y décrit étaient aussi, pour la plupart, très-impures; de sorte que les propriétés qu'il leur attribuait n'ont pas toujours été retrouvées dans les substances plus pures préparées depuis par d'autres chimistes. Cependant c'est Runge qui a fait les premiers pas dans cette intéressante carrière; aussi son nom ne doit-il pas être oublié dans l'histoire de la science. Runge assistait à la réunion de Hambourg qui est sa patrie : ses longs cheveux plats, ses manières libres et négligées; son goût prononcé pour la pipe et la bière, en font le véritable type de l'étudiant allemand. Il présenta à la section de chimie les résultats d'un examen long et laborieux de la nature chimique des divers ordres de plantes recueillies dans les différens mois de l'année, de leurs réactions par les sels métalliques, ceux de cuivre, d'étain, de fer, de bismuth, de plomb, démontrées par l'intensité des couleurs qu'elles fournissent sur la toile de coton. Les changemens qui surviennent dans les sucs des plantes, depuis les premiers mois du printems jusqu'à la fin de l'automne, démontrés par le changement qu'éprouvent leurs matières colorantes, parurent fort singuliers et d'un grand intérêt.

La ville de Hambourg voulut imiter l'exemple des frères Booths, et invita tous les *naturforschers* à un élégant déjeûner préparé à ses frais dans le jardin botanique. Sur le penchant d'une riante colline située en face de la ville et entourée de chaque côté de serres chaudes, on avait élevé deux grandes tentes ornées de guirlandes de fleurs. Une gaîté vive et même un peu bruyante régna à ce repas; le champagne échauffa plus d'une tête déjà à demi blanchie

par l'âge. On entendit plusieurs chants allemands et entre autres le « *was ist das deutsche Vaterland,* » chant national composé par le poète Arndt. Le jardin botanique de Hambourg, dans lequel fut donné ce déjeûner, n'a été fondé qu'en 1821 par le savant professeur Lekman, et déjà cependant il est l'un des plus riches de l'Allemagne, grâces aux soins éclairés du fondateur, qui a bien voulu se charger de sa direction.

Ces réunions furent, pendant plusieurs années, un objet d'inquiétude et d'ombrage pour les despotes de l'Allemagne, qui firent surveiller avec beaucoup de soin et à plusieurs anniversaires successifs, leurs séances avant de leur témoigner aucune attention apparente. De savans professeurs y étaient envoyés, non pas précisément comme des espions, mais pour qu'ils pussent faire connaître, à qui de droit, ce qui se passait dans ces intéressantes réunions. On sera sans doute bien aise de connaître les formes méticuleuses qu'emploie la haute police autrichienne. Le ministre prenait, disait-on, le plus grand intérêt à l'avancement de la science et désirait vivement connaître les travaux de ces grandes réunions; si son ami le professeur ***, voulait s'y rendre, il lui procurerait une gratification pour le défrayer de ses dépenses. Le professeur, l'homme de son choix, était ravi de la proposition, se rendait à l'anniversaire, et venait ensuite avec empressement satisfaire l'aimable curiosité du ministre.

Si les gouvernemens de l'Allemagne favorisent maintenant ces assemblées, il est évident que leurs premières craintes étaient tout-à-fait sans fondement, et que la science était le seul but qu'elles se proposaient. Cependant c'est une espèce de surveillance, inaperçue sans doute, mais qui n'en est pas moins réelle, c'est un contrôle véritable

qu'exercent sur elles les gouvernemens des lieux où elles sont invitées, car ils ont toujours soin de faire présider ces réunions par des savans de leur choix.

Le président et le secrétaire disposent de tout le tems de la Société pendant les jours que dure la réunion. Ainsi l'on peut dire que celui qui dirige le président, dispose de la société à son gré. Tant que les naturalistes se sont réunis dans de petites cités, comme corps indépendant, leurs discours et leurs actes n'ont été soumis à aucun contrôle étranger. Mais les princes allemands ont trouvé le moyen le plus certain de dompter le lion qu'ils craignaient de voir au milieu d'eux développer sa force et son courage. On leur permet de se réunir dans une ville où ils trouveront toutes les commodités qu'ils peuvent désirer; mais il leur sera expressément défendu de faire la moindre allusion aux sujets les plus intimement liés au bien-être de leur race.

La conduite du prince de Metternich fait bien connaître les craintes que cette Société inspirait aux chefs du despotisme vermoulu qui pèse sur l'Allemagne (1). L'empereur François, qui entendait souvent parler de ces réunions, exprima sa surprise de ce qu'aucun des savans de Vienne n'y figurait. L'une des cartes gravées pour l'usage des membres et où se trouvaient les noms des villes d'où ils étaient venus lui étant tombée entre les mains, il fut très-étonné de ne pas même y voir celui de sa capitale. Supposant que c'était la crainte des dépenses qui retenait chez eux ses professeurs, il donna l'ordre que des

(1) Les étudians de l'Allemagne, en général, grands partisans du calembourg, désignent ce prince sous le nom de *Mitternach* (Minuit), pour faire allusion à l'antipathie qu'il manifeste contre le développement des lumières.

fonds fussent fournis par le trésor pour les défrayer. Aussitôt que ses bonnes dispositions furent connues, plusieurs individus se présentèrent au directeur de la police pour en obtenir des passeports. « Bien, docteur, vous voulez un passeport? Qu'allez-vous faire à.... ? — Je vais à la réunion des naturalistes. — Ah ! vous aussi, vous allez à cette réunion ; mais que pensez-vous que le ministre dise de ce voyage ? vous savez qu'il n'aime pas toutes ces Sociétés. — Il ne peut le trouver mauvais, car Sa Majesté a exprimé le désir de nous y voir aller et a même assigné des fonds pour nous défrayer de nos dépenses. — C'est vrai, c'est bien vrai ; mais je vous recommande d'y penser plus sérieusement. Vous pouvez obtenir votre passeport si vous le désirez absolument, mais, comme ami, je vous engagerai à ne pas quitter Vienne. Vous êtes l'un des candidats pour telle place, et vous avez beaucoup de chances de l'obtenir ; mais si vous alliez mécontenter !....... »

Nous venons de voir ce qui se passe habituellement dans les réunions annuelles de la Société des Naturalistes allemands. Mais nous ferons remarquer que si l'objet principal de ces réunions est de rendre plus faciles les rapports entre des hommes également voués à la culture des sciences, il en résulte encore d'autres avantages peut-être plus importans. Elles fixent l'attention publique sur la science et les hommes qui la cultivent, et finissent par les faire connaître ainsi que les objets de leurs recherches. Elles élèvent la science dans l'opinion publique et avec elle ceux qui se vouent à son avancement. Mais par dessus tout, elles excitent les divers gouvernemens à examiner et à améliorer l'état de leurs institutions scientifiques, et à chercher des hommes vraiment capables pour occuper les chaires des établissemens publics. Ces avantages et bien

d'autres encore, l'Allemagne les a obtenus des réunions de la Société des Naturalistes. Il nous reste à demander si ces résultats ne pourraient pas être obtenus dans d'autres contrées par l'établissement d'une institution analogue.

(*The Edinburgh Journal of Sciences.*)

Histoire Contemporaine.

LE DOCTEUR FRANCIA,

DICTATEUR DU PARAGUAY.

Entre tous les hommes que la révolution de l'Amérique du Sud a jetés sur la scène politique, pour y jouer un rôle dans ce drame complexe qui se poursuit à travers la misère, la corruption et le brigandage, le docteur José-Gaspard-Rodriguez de Francia, se distingue par l'étrangeté de son caractère, le mystère de sa politique et la durée de son pouvoir. Cet homme extraordinaire consomma son usurpation sans attirer les regards de l'Europe, dont l'attention se dirigeait exclusivement sur les brillans exploits et les luttes courageuses de Bolivar. Les premiers récits qui soulevèrent un coin du voile tendu par la politique du dictateur autour de ce pays, isolé au centre de l'Amérique comme la Chine aux confins de l'Asie, passèrent pour des fictions romanesques. Au reste, le doute qui accueillit d'abord, en Europe, ces étranges révélations, n'a rien qui doive surprendre, puisque les peuples mêmes qui bordent le Paraguay, dans leur incertitude, ont donné cours aux opinions les plus contradictoires sur ce mystérieux personnage.

Selon les uns, c'est un philosophe ami de l'humanité, qui, jaloux de préserver son pays des maux que les révolutions traînent à leur suite, s'est efforcé, par l'isolement, d'en éloigner la contagion des états voisins, tout en le conduisant dans les voies du progrès et de la civi-

lisation. D'autres ne voient en lui qu'un ambitieux vulgaire, sacrifiant à son élévation la prospérité du pays. Un tiers parti, préoccupé de la résurrection de l'ordre des jésuites en Europe, et des souvenirs qui rattachent cette puissante corporation aux destinées du Paraguay, veut voir dans le docteur Francia l'héritier et le dépositaire de l'autorité des fils de Loyola (1). Pendant quelque tems on paraissait croire qu'il administrait au nom de la reine douairière de Portugal; et, à une autre époque, on parlait de négociations entamées avec don Pédro pour arriver à un traité d'alliance offensive et défensive entre le Brésil et le Paraguay.

L'opinion publique hésite encore entre toutes ces versions contradictoires; mais la relation que viennent de publier MM. Reugger et Longchamp, de leur séjour au Paraguay, et que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dissipera tous les doutes et révélera à l'Europe ce qui se passe dans cette Chine américaine. Confinés pendant plusieurs années près de la tanière du monstre, ces habiles naturalistes ont pu observer à loisir son instinct et ses mœurs, et donner une monographie complète qui n'est pas le chapitre le moins intéressant de l'histoire naturelle du Paraguay.

Le docteur Francia naquit en 1763; son père était un Français qui, après avoir résidé pendant plusieurs années à Lisbonne, avait fini par émigrer au Paraguay, où il s'était marié avec une jeune créole dont il eut plusieurs enfans. Avant la révolution, les jeunes gens de bonne famille n'avaient le choix qu'entre la robe et l'église. Francia fut destiné par son père à devenir homme d'église, et il reçut

(1) Voyez, dans notre 16e Numéro, une appréciation pleine d'intérêt du caractère de cet homme remarquable.

en conséquence ses premières leçons dans un séminaire de moines à l'Assomption. Plus tard il passa à l'université de Cordoue de Tucuman, qui est la Salamanque du Nouveau-Monde ; il y fit de rapides progrès dans les études classiques et prit honorablement ses degrés en théologie. Mais après avoir été reçu docteur il abandonna l'étude des sciences sacrées pour celle de la jurisprudence, et au lieu de se faire tonsurer il devint avocat. De retour à l'Assomption il se livra avec ardeur à l'exercice de sa profession, et se distingua entre tous ses collégues par son courage civil et son intégrité. Il se montra véritablement le soutien du faible contre le fort, de l'indigent contre le riche. Quoique son patrimoine fût peu considérable, il ne cherchait point à l'augmenter, et son désintéressement assurait son indépendance. Il possédait pour tout domaine la moitié d'une maison de ville et une petite ferme ; ses idées sur la propriété étaient si étranges, que trouvant un jour dans sa caisse huit cents piastres, environ 4,000 fr., somme trop considérable, d'après ses idées, pour un seul individu, il s'empressa de les porter à une table de jeu où il les perdit au premier coup de dé.

Passionné pour l'étude et les plaisirs des sens, il ne céda jamais aux douces émotions de l'amour ni au sentiment plus sévère de l'amitié. Dans le cercle d'ignorance où il vivait privé de toute espèce de ressources littéraires, il ne put acquérir une connaissance profonde des hommes et des choses. D'ailleurs son tempérament l'éloignait du commerce de ses semblables ; sujet à des accès d'hypocondrie, maladie héréditaire dans sa famille, et qui lui était commune avec son père, son frère et sa sœur, il paraissait plutôt destiné à maudire la société qu'à la gouverner. Néanmoins la réputation qu'il devait à son savoir et à son désintéressement, le porta rapidement aux pre-

mières fonctions municipales; d'abord membre du conseil, il devint bientôt alcade. En 1811, lorsque le Paraguay, sollicité par l'exemple des peuples voisins et ses propres ressentimens, proclama son indépendance, un congrès assemblé à la hâte déposa le gouverneur espagnol, et se sépara après avoir tiré de son sein une junte composée d'un président assisté de deux membres et d'un secrétaire. Francia, investi de ce dernier emploi, ne tarda pas à devenir l'ame du nouveau gouvernement. Il paraît qu'il avait dès-lors conçu le projet d'isolement absolu qu'il a réalisé depuis, car non-seulement il rompit toute communication avec la République Argentine, mais il refusa de fournir le moindre contingent dans les levées de soldats destinés à combattre la tyrannie des Espagnols, et d'envoyer un seul député aux divers congrès qui s'assemblèrent pour discuter les questions d'intérêt général relatives à l'indépendance. Le caractère de ses collègues, hommes de plaisir dont l'unique souci était de dompter un cheval sauvage, de jeter le *lasso* avec adresse, et de se montrer joyeux convives au milieu d'un pays en proie à la misère et à l'anarchie, secondait merveilleusement ses vues ambitieuses. Francia essayait d'arrêter le torrent; mais en vain. Dans plusieurs occasions, feignant de désespérer du salut de l'état, il se retira à la campagne; mais sa présence était si nécessaire à la marche des affaires, que ses collègues s'empressaient de le rappeler en se pliant à toutes les exigences de son humeur despotique.

Cependant, comme la situation du pays s'aggravait de jour en jour, tous les partis reconnurent d'un commun accord la nécessité d'un changement immédiat de gouvernement. En conséquence, la junte fut dissoute et on convoqua un nouveau congrès. Il s'agissait de reconstruire à neuf l'édifice gouvernemental; mais l'embarras fut grand,

car on voulait une république, et les chefs du mouvement révolutionnaire ne savaient pas ce que c'était qu'une organisation républicaine. Dans cette ignorance commune on consulta l'histoire ancienne de Rollin, le seul bon livre peut-être qu'on eût reçu dans le pays. Aussitôt les têtes s'échauffèrent, et l'assemblée éprise d'une passion soudaine pour le gouvernement consulaire décréta l'abolition du sénat et confia la direction des affaires à deux consuls nommés pour un an. Ce furent don Fulgencio Yegros ex-président de la junte et le docteur Francia. Les Paraguaisiens, accoutumés à plier la tête devant le bon plaisir d'un capitaine-général, oublièrent de définir le pouvoir des consuls et d'assigner des limites à leur autorité. Le jour de l'installation des deux magistrats suprêmes, Francia laissa voir quelle part il entendait faire à son collègue dans l'exercice du pouvoir. On avait préparé deux chaises curules qui portaient. l'une le nom de César, et l'autre celui de Pompée; Francia prit possession de la première et laissa la seconde à Yegros, qui devait être le Pompée de ce duumvirat. Francia n'était pas homme à partager, même nominalement, le pouvoir avec un collègue qu'il méprisait et dont le parti lui était suspect; aussi lorsque le congrès s'assembla de nouveau, en 1812, Francia, pour désarçonner son adversaire, engagea l'assemblée à suivre l'exemple des états voisins, en confiant à un seul magistrat le pouvoir exécutif; et pour rester fidèle à l'imitation des Romains, il proposa sans détour, comme unique moyen de sauver la république, la création d'un dictateur. Il ne lui fut pas difficile de se faire porter à cette dignité par une majorité complaisante, qui d'ailleurs n'attachait pas à ce titre nouveau d'autre sens que celui de gouverneur. Il fut nommé pour trois ans. Le congrès lui donna le titre d'Excellence et lui alloua neuf mille piastres (45,000 fr.) par an. Le

dictateur n'accepta que le tiers de cette somme à cause de la détresse du pays, et depuis il s'est toujours contenté de cette modeste allocation. C'est-là du moins un despotisme à bon marché, car ce traitement de 15,000 fr. n'est guère que le neuvième de celui du président des États-Unis.

L'avénement du docteur Francia à la tête des affaires fut le signal d'une révolution complète dans ses mœurs. Il renonça sans retour au jeu et aux femmes, et se distingua par une austérité digne d'un anachorète. Il consacrait la matinée aux soins du gouvernement, et le soir il s'enfermait pour lire à loisir les meilleurs auteurs de la littérature française, dont la langue lui est familière, car elle est en quelque sorte pour lui un héritage de famille. Belles-lettres, histoire, géographie, mathématiques, il faisait tout marcher de front; et comme la médecine est encore dans l'enfance au Paraguay, il étudiait les ouvrages de Buchan et de Tissot, et faisait sur lui-même l'épreuve des recettes indiquées par ces médecins. Ses études portèrent spécialement sur l'art militaire, car il comprenait que la durée de son pouvoir et la sûreté du pays dépendaient surtout de l'organisation de l'armée. Il s'efforça en conséquence de ne confier les grades qu'à des hommes dévoués, et d'établir la plus rigoureuse discipline. A l'expiration des trois années de sa dictature, un nouveau congrès s'assembla en 1817, et Francia parvint par d'habiles manœuvres à se faire nommer dictateur à vie. Arrivé alors au but de son ambition, il jeta le masque de modération dont il s'était couvert, et désormais sans entraves, il débuta par des actes de violente tyrannie. Toutes les fois qu'il montait à cheval, il se faisait accompagner d'une escorte de gens d'armes qui avaient ordre de frapper sans pitié tous ceux qui paraîtraient dans les rues sur le passage du dictateur. Il punissait de l'emprisonnement et des fers les moindres

offenses. Deux religieux espagnols éprouvèrent sa cruauté railleuse; il les jeta sans aucune forme de procès dans un donjon, après leur avoir, au préalable, fait raser la tête pour les préparer, disait-il, à recevoir leur couronne de gloire.

Quelques années après son avènement, afin d'apaiser un peu d'agitation qui s'était manifestée dans ses états, le dictateur employa un expédient singulier qui mérite d'être rapporté. Il décréta que le pays serait à l'avenir régi d'après les principes les plus démocratiques; qu'il y aurait un congrès de mille députés, choisis dans toutes les classes de citoyens, pour conduire les affaires du pays et lui donner une nouvelle forme de gouvernement. Les élections eurent lieu, et les membres nommés furent obligés de se rendre à l'Assomption, où, après une adresse de Francia, ils se mirent à l'ouvrage. Après trois jours, qui s'écoulèrent sans qu'ils reçussent aucun traitement ou indemnité quelconque, ils réfléchirent au préjudice que leur absence ferait nécessairement à leurs fermes et à leurs familles, et ils se rendirent tous chez le docteur pour replacer le pouvoir souverain dans ses mains; ils lui déclarèrent qu'ils étaient parfaitement satisfaits de son système de gouvernement, et ils conclurent en lui demandant la permission de retourner chez eux. L'adroit tyran, déguisant la joie qu'il éprouvait du succès de sa combinaison, répliqua qu'il y consentait, mais qu'il se réservait le droit de les réunir de nouveau, et qu'il en userait si, à l'avenir, il entendait d'autres plaintes, et que, le cas échéant, ils devaient s'attendre à une session de six mois au moins.

Ce fut quelque tems après cette mystification que nos deux voyageurs suisses visitèrent l'Assomption. Les détails de leur entrevue avec le dictateur ont beaucoup d'intérêt. Écoutons le récit de l'un d'eux. « Le docteur Francia, dit Reugger, est remarquable par la régula-

rité de ses traits et l'expression de sa physionomie qu'animent ses grands yeux noirs, signe caractéristique des créoles de l'Amérique du Sud. Son maintien annonçait un mélange de ruse et de défiance. Il était revêtu d'un costume de général espagnol brodé sur toutes les coutures. Quoiqu'il fût dans sa soixante-deuxième année, il paraissait à peine avoir cinquante ans. Il m'adressa la parole avec une hauteur étudiée; mais il changea de ton en remarquant que sa brusque apostrophe ne m'avait pas intimidé. En ouvrant mon portefeuille pour en tirer quelques papiers que j'avais à lui présenter, je mis à dessein en évidence un portrait de Bonaparte. Je savais quelle admiration lui inspirait l'original. Il le saisit avec empressement et parla long-tems avec éloges du héros français dont il contemplait l'image. Il engagea ensuite familièrement une longue conversation sur l'état politique de l'Europe, et me demanda des nouvelles de l'Espagne, pour laquelle il professe le plus profond mépris. La Charte octroyée aux Français par Louis XVIII n'était pas de son goût; il préférait le gouvernement militaire et les conquêtes de Napoléon. La conversation tomba enfin sur les moines, qu'il accusait d'orgueil, d'immoralité et d'ambition; il enveloppait dans sa haine et dans son mépris le clergé tout entier avec son chef : « Si le souverain pontife venait au Para-» guay, disait-il, j'en ferais mon aumônier. » Alarmé du retour du fanatisme et de la superstition qui jouaient alors le principal rôle en Europe, il insistait sur la nécessité d'extirper du Nouveau-Monde l'esprit monacal. L'instinct du pouvoir absolu lui indiquait qu'il avait surtout à redouter la rivalité du clergé catholique, que le besoin de dominer pousse sans cesse à empiéter sur le pouvoir des chefs temporels. Il nous montra sa bibliothèque, la seule qui existe au Paraguay : elle contenait outre les chefs-

d'œuvre de la littérature espagnole, Voltaire, Rousseau, Raynal, les Histoires du bon Rollin et la Mécanique céleste de Laplace. Il avait aussi quelques instrumens de mathématiques, des globes et des cartes géographiques. Ses compatriotes, dans leur simplicité, en lui voyant jeter les yeux sur ces globes, s'imaginaient qu'il lisait dans les étoiles; mais Francia paraissait plus jaloux de les éclairer que d'entretenir leur ignorance pour exploiter plus sûrement leur crédulité. En nous congédiant avec politesse, il ajouta : « Vous pouvez vivre ici en toute liberté, professer telle religion qui vous conviendra, mais ne vous mêlez pas de mon gouvernement. »

Les nouvelles levées que le dictateur fit à cette époque critique, pour mettre son armée sur un pied imposant, furent casernées dans le couvent de Saint-François. Cette mesure, qui semblait une profanation, mit en mouvement la bile d'un Espagnol, catholique de race pure, qui ne put s'empêcher de s'écrier : « Les Franciscains sont détruits, cela est vrai, mais le tour de Francia viendra bientôt. » Ce propos fut rapporté au dictateur, qui fit venir l'imprudent Espagnol. « Je ne sais pas, lui dit-il, quand je partirai; mais ce que je sais bien, c'est que vous aurez le pas sur moi. » En effet, le malheureux fut incontinent passé aux armes et ses biens confisqués. La terreur fut établie systématiquement, comme moyen de gouvernement; les rigueurs du dictateur tombaient de préférence sur les Espagnols, qu'il faisait périr sans pitié et dont les richesses remplissaient le trésor de l'état. Ces exécutions avaient à ses yeux le double avantage de faire respecter son autorité et de soulager le peuple du poids des impôts. Elles se faisaient sous les fenêtres de son palais, et il ne manquait jamais d'y assister : pour épargner le plomb et la poudre, trois soldats, sans plus, procédaient

à l'exécution, et si la victime n'était que blessée, ils l'achevaient à coups de bayonnettes. Au milieu de ces scènes d'horrible cruauté, le dictateur ne cessait pas de s'occuper du bien-être du pays; car ces rigueurs n'étaient pas un passe-tems barbare, mais un remède énergique à un mal profond. Cette même année, il prévenait une disette de blé qui aurait mis le pays en péril; car toute la récolte ayant été dévorée par des nuées de sauterelles, il eut l'admirable présence d'esprit d'ordonner de nouvelles semailles, et cet expédient fut couronné du plus heureux succès.

Pendant que le dictateur poursuit l'accomplissement de son projet d'isolement et d'indépendance absolue du Paraguay, par tous les moyens dont le despotisme lui permet l'emploi, la prospérité intérieure du pays semble justifier son système d'administration. L'agriculture négligée jusqu'à présent fait chaque jour de nouveaux progrès; des céréales récemment importées couvrent déjà la surface du Paraguay. Les habitans attachés au sol par des lois sévères qui combattent leur penchant à l'émigration, cultivent avec ardeur les terres depuis long-tems stériles. L'industrie, obligée de suffire à tous les besoins du pays, depuis qu'il est fermé au commerce extérieur, prend chaque jour de nouveaux développemens. La terreur est encore le ressort qui préside à cette activité; les artisans inhabiles ou paresseux sont châtiés comme des coupables. Une potence dressée près de la demeure du dictateur prêche éloquemment contre l'oisiveté et la maladresse. Un pauvre cordonnier fut menacé d'y être suspendu haut et court, pour avoir manqué un ceinturon; et dans une autre occasion un forgeron, coupable d'avoir mal placé la lumière d'un canon, fut condamné à un travail forcé. C'est ainsi que le dictateur réforme par la crainte des supplices les mœurs d'un peuple indolent et volage. Cette terrible sanction

donnée à la loi du travail ne se concilie guère avec les doctrines modernes de la liberté individuelle, mais le docteur Francia est un législateur de l'école des anciens; il se rattache aux Lycurgue, aux Dracon et aux Sylla.

Ce régime de terreur a singulièrement altéré le caractère primitif des habitans. Une sombre défiance a fait place à la franchise et à la gaîté qui les distinguaient : leurs *tertulias* sont désertes; la guitare est tristement suspendue aux murs de leurs habitations; et l'*alameda* n'est plus témoin des jeux folâtres et des vives saillies des jeunes créoles aux yeux noirs. La disgrâce d'un seul individu entraîne toute sa famille dans une ruine commune; le système qui règne sur la capitale s'étend sur les provinces avec une rigueur inouïe; mais, pour en assurer le succès et le populariser, le dictateur poursuit de préférence les vieux Espagnols. Politique profond, il comprend que les partisans de l'ordre ancien sont des obstacles à l'ordre nouveau, et qu'il faut, pour intéresser le peuple à sa cause, lui donner sa part dans les dépouilles des vaincus. Au mois de juin 1821, il ordonna brusquement à tous les Espagnols qui résident à l'Assomption de se réunir au palais du gouvernement dans les trois heures. Ils se présentèrent au nombre de trois cents, et furent aussitôt conduits en prison où on les entassa, cinquante par cinquante, dans des chambrées étroites qui n'avaient qu'une seule porte et une seule fenêtre pour donner passage à l'air et à la lumière. Après les avoir tenus quelque tems emprisonnés, Francia fit payer leur délivrance, au prix d'une contribution de 150,000 piastres. Ces exactions tendent à la ruine des familles espagnoles, et à la destruction de l'influence qu'elles exercent sur le reste de la population par la supériorité de leurs richesses; mais ces mesures acerbes révoltent souvent l'équité des créoles; néanmoins l'abaissement des Espagnols se con-

somme, et le dictateur marche à son but sans s'inquiéter des murmures qu'il soulève parmi ceux-là même dont il sert les intérêts avec une impitoyable fermeté.

La découverte d'une conspiration, ourdie dans le plus grand secret et dont la trame s'étendait au loin, avait provoqué les rigueurs de Francia, et jeté dans son esprit, naturellement ombrageux, de nouveaux soupçons qui éclataient en violences sanglantes. Il devint de difficile accès, et ne voyait partout que traîtres et conspirateurs. Son cheval s'étant effrayé à la vue d'un vieux tonneau défoncé, il fit arrêter le propriétaire de la maison devant laquelle il se trouvait. Ce complot tourna cependant au bien de tous, car il lui fournit l'occasion de réaliser un projet qu'il méditait depuis long-tems. Comme les conspirateurs avaient compté sur l'obscurité des rues étroites et tortueuses de la ville pour le succès de l'assassinat qu'ils méditaient, le dictateur ordonna que l'Assomption serait démolie et rebâtie sur un nouveau plan qu'il traça de sa propre main. Son autorité est si despotique que ce décret fut exécuté sans résistance. Toutes les classes mirent la main à cette œuvre immense, et bientôt sur les débris de maisons malsaines et irrégulières, s'éleva, comme par enchantement, une ville nouvelle, remarquable par la largeur et l'alignement des rues et l'élégante simplicité des constructions. Il est probable que le cours naturel des événemens fera un jour de cette capitale improvisée par la tyrannie, la métropole d'une puissante république. Ces succès du dictateur le ramenèrent à des sentimens plus humains. Il allégea le joug qu'il faisait peser sur ses concitoyens. Le suicide de son secrétaire favori, l'affecta vivement, et contribua sans doute au changement favorable qui s'opéra dans son caractère. Cependant, quoique le système général de terreur fût modifié, les accès de sa maladie ramenaient

encore par intervalle des crises funestes. Dans un de ces momens il donna pour consigne au factionnaire qui veille autour de sa demeure, de tirer sur tous ceux qui tourneraient les yeux du côté du palais, et il ajouta, en lui montrant un pistolet chargé : « Si tu les manques, je ne te manquerai pas. » Cet ordre répandit la consternation dans la ville, et tous ceux qui furent forcés de passer de ce côté ne manquèrent pas de marcher la tête basse et les yeux fixés contre terre.

L'imagination peut à peine concevoir l'horrible état des prisons de l'Assomption, pendant la période ascendante de la tyrannie de Francia. Indiens, mulâtres, blancs et nègres, tous étaient entassés pêle-mêle sans distinction de rang ou de crime dans ces tombeaux anticipés; les condamnés et les accusés, les brigands et les patriotes, les assassins et les débiteurs insolvables, se trouvaient soumis aux mêmes rigueurs. Les femmes n'étaient séparées des autres prisonniers que par une faible barrière, et le spectacle que présentait leur case était encore plus hideux. De jeunes femmes dans toute la fraîcheur de l'innocence et de la beauté s'y trouvaient confondues avec les plus viles créatures, exposées aux outrages des prisonniers de l'autre sexe, et chargées de fers comme les hommes; la grossesse même n'apportait aucun adoucissement à ces rigueurs. Cependant le sort de ces infortunées aurait fait envie aux prisonniers d'état, objet privilégié de la haine du dictateur. Il serait trop long et trop rebutant d'entrer dans les détails de cette odieuse tyrannie; il suffit de dire que la police est organisée avec un art si habile que rien n'échappe à son inquiète vigilance, et que les ressorts de cette machine laissent en arrière ceux inventés par le tribunal redoutable de l'inquisition d'état de Venise.

Nous allons maintenant pénétrer dans l'intérieur de cet

homme puissant et bizarre, qu'on hésite à flétrir parce que, seul au milieu des secousses qui ébranlent chaque jour le sol de l'Amérique du Sud, il a trouvé le secret d'asseoir son autorité et de soustraire son pays aux convulsions qui agitent tous les états voisins. Le bâtiment qu'il habite a été construit par les jésuites, peu de tems avant leur expulsion; c'est un édifice assez vaste qu'il a fait réparer et isoler des maisons voisines. C'est là qu'il vit dans une solitude complète avec quatre esclaves, un nègre et trois mulâtres, dont deux femmes qu'il traite avec beaucoup de douceur. Le lever du soleil le trouve rarement dans son lit. Dès qu'il en sort, son nègre lui apporte un réchaud sur lequel il fait chauffer, en sa présence, de l'eau dans un pot de terre, et prépare lui-même son *matté* (1); après l'avoir pris il se promène dans une galerie en fumant un cigare qu'il a soin de dérouler pour s'assurer qu'il ne contient aucune substance délétère. Il ne néglige jamais cette précaution, quoique ses cigares sortent des mains de sa sœur, qui les fabrique elle-même (2). A six heures le barbier arrive. C'est un mulâtre, sale, déguenillé, ivrogne de profession, avec qui le dictateur aime à plaisanter quand il se trouve en belle humeur, comme jadis Louis XI, avec Olivier-le-Daim.

(1) Note du Tr. On appelle *matté* la décoction de feuilles d'un arbrisseau qui croît spontanément dans le Paraguay, et dont l'arôme se rapproche de celui du thé. Ces feuilles sont désignées sous le nom de *yerba* ou thé du Paraguay. On en fait un grand usage dans toute l'Amérique du Sud; cet article, avant que le Paraguay ne fût séquestré, était pour ce pays une source de grands bénéfices. Tous les ans on exportait plus de 20,000 balles qui représentaient une valeur d'environ 25,000,000 fr. Mais depuis que le dictateur Francia en a entièrement défendu la sortie, les agriculteurs de Buenos-Ayres, de la Banda Orientale et du Brésil sont parvenus à acclimater et à cultiver avec succès cette plante sur leur territoire.

(2) Ce sont des cigares en papier.

Lorsqu'il est rasé, on lui passe sa robe de chambre, et c'est sous ce costume qu'il donne audience aux différens fonctionnaires, dans la galerie extérieure qui règne autour de l'édifice. A sept heures il se retire dans son cabinet où il reste jusqu'à neuf. De onze à douze il dicte ses ordres à son secrétaire, et congédie ensuite tous les officiers pour prendre seul un dîner frugal dont il a lui-même ordonné les apprêts; car, au retour du marché, la cuisinière dépose à la porte de son maître tout ce qu'elle a acheté, et celui-ci met à part ce qui lui convient. Après le dîner, il fait la sieste, boit le matté et fume. Ces diverses opérations le conduisent jusqu'à l'heure de sa promenade. A quatre heures l'escorte arrive, et, pendant qu'on selle son cheval, le barbier arrange sa chevelure. Dans ces excursions, il visite ordinairement les travaux publics. Il se promène au centre d'une escorte nombreuse, armé lui-même d'un sabre et d'une paire de pistolets. Il rentre au crépuscule, et se renferme pour se livrer à l'étude jusqu'à neuf heures. Il prend alors un léger souper, et si le tems est beau il se promène de nouveau dans la galerie extérieure. A dix heures, il donne ordinairement le mot d'ordre pour la nuit et se retire en barricadant lui-même toutes les portes.

Pendant plusieurs mois de l'année, il habite la caserne de la cavalerie et se livre à l'exercice de la chasse pour varier un peu la monotonie de son existence. Il a toujours des pistolets chargés sous le chevet de son lit, des épées nues sont suspendues à tous les coins de sa chambre. Dans les audiences qu'il donne on doit se tenir à une certaine distance, les bras collés contre le corps et les mains ouvertes. Reugger rapporte qu'à sa première audience, ignorant cette bizarre consigne, il s'avançait vers le dictateur, les bras détachés du corps, quand celui-ci lui demanda vivement s'il avait

l'intention de tirer un poignard de sa poche. Au début d'une conversation il cherche avant tout à intimider son interlocuteur; si celui-ci tient bon, il prend le ton le plus affable. C'est dans ces occasions qu'il développe toutes les ressources de son esprit; il traite avec beaucoup de sagacité les sujets les plus divers, et il ne surprend pas moins par l'étendue que par la variété de ses connaissances. Il raille volontiers les préjugés de ses compatriotes et surtout leurs croyances superstitieuses. « Les prêtres et la religion, disait-il, font du créateur du monde non pas un Dieu, mais un démon. » Cette haine contre le clergé ne remonte pas au-delà de quelques années; au commencement de sa carrière politique, il entendait régulièrement la messe; mais, en 1820, il congédia son chapelain, et depuis cette époque il témoigne ouvertement son mépris pour la religion catholique. Il répondit à un officier qui lui demandait l'image d'un saint pour la placer dans une forteresse : « Peuple du Paraguay, quand cessera ton aveuglement! Lorsque j'étais catholique, je pensais comme toi; mais maintenant je sais qu'il n'y pas pour toi de meilleurs saints qu'une ligne de canons sur tes frontières. »

Dans les crises violentes de sa maladie, il s'éloigne quelquefois des affaires pendant plusieurs jours; il se renferme et répand sa mauvaise humeur sur les gens de sa maison. On a remarqué que les arrestations sont alors plus fréquentes et les châtimens plus sévères. L'état de l'atmosphère influe visiblement sur la direction de ses idées : quand le sirocco règne, l'irritation de ses nerfs le pousse à des actes de cruauté; quand au contraire le vent de l'ouest vient à souffler; son caractère passe à l'enjouement, il chante et badine avec tous ceux qui l'entourent. Au reste, les défauts de son caractère ombrageux et fantasque sont compensés par de précieuses qualités : généreux et

désintéressé, il est aussi prodigue de son argent, que sévèrement économe des deniers de l'état. Son élévation au souverain pouvoir n'a pas augmenté sa fortune personnelle; il ne reçoit aucun présent et ne tire presque rien du trésor public, qui reste toujours son débiteur. La reconnaissance même n'est pas étrangère à son cœur. Ayant appris que le fils d'une famille avec laquelle il avait eu beaucoup de relations pendant son séjour à Cordoue, se trouvait à l'Assomption, dans la détresse, il paya ses dettes et le prit pour secrétaire. Mais, dans l'intérêt de son autorité, il ne reconnaît aucun lien de famille. Aussi enleva-t-il à deux de ses neveux leurs commandemens militaires, de peur que chez eux la parenté ne fît tort à l'obéissance. Il retira même à sa sœur, le seul être pour qui il éprouve quelque tendresse, la direction de son bien, parce qu'elle s'était servie d'un agent de la police de l'état pour châtier un esclave fugitif. Jaloux à l'excès de son autorité, n'éprouvant et n'inspirant aucune sympathie, isolé comme le pays qu'il gouverne, si le docteur Francia n'échappe pas à la destinée qui frappe presque tous les tyrans, il mourra noblement, mais solitaire; il pourra dans sa chute inspirer encore de l'admiration, mais il n'excitera ni regrets, ni pitié.

Lorsqu'on jette un regard impartial sur la carrière déjà si longue du dictateur Francia, et qu'on apprécie l'importance des résultats qu'il a obtenus, en laissant dans l'ombre la brutale énergie des voies et moyens, on ne peut s'empêcher de voir en lui un puissant génie. Il a préservé son pays de l'anarchie qui tarit les sources de la prospérité publique dans toute l'Amérique du Sud. La terreur, il est vrai, a été le ressort de sa politique, mais c'était le seul frein qui pût contenir ces ambitieux vulgaires, ces hommes de proie, qui ne voient dans le pouvoir qu'un

moyen de fortune. Les contrées voisines du Paraguay en font encore la triste expérience, car tous les efforts des factions sont dirigés en réalité contre le trésor de l'état; les partis se succèdent rapidement au pouvoir, et comme aucun d'eux n'est animé de l'amour du bien public, et s'occupe de ses affaires au lieu de songer à celles du pays, le peuple ne s'émeut point de ces querelles qui se vident entre un petit nombre d'intrigans ou de dupes, dont l'activité égoïste ou niaise entretient une fièvre qui épuise, par ses retours fréquens, les restes de la vie sociale. Francia a eu la gloire de comprendre que tous les essais d'organisation libérale étaient condamnés d'avance par la nature des élémens du corps social; il a vu que l'ordre ne pouvait pas naître du libre essor donné à l'ignorance et à l'immoralité; sous la sauvegarde de la terreur qu'il inspire, il travaille sans relâche à régénérer les individus, et s'il parvient à faire pénétrer dans les esprits les habitudes d'ordre et de laborieuse discipline qui se manifestent extérieurement, le Paraguay arrivera certainement à la liberté par cette rude épreuve, et la constitution robuste qu'il devra à ce noviciat sévère en fera, dans un avenir prochain, le centre et le modèle de la civilisation américaine.

(*Monthly Magazine.*)



UN TREMBLEMENT DE TERRE AU CHILI.

Après une excursion au pied de la grande chaîne des Andes, je venais de regagner ma petite maison rustique, ornée par moi avec tant de soin et de recherche, et située dans l'une des plus riantes vallées du Chili. C'était vers le milieu du mois de novembre, époque des plus grandes chaleurs. J'éprouvais un vif sentiment de bonheur à retrouver mes pénates et le bien-être dont je les avais dotés. Pendant quinze jours d'absence, la vie du chasseur et du sauvage, vie de privations et de fatigue, m'avait offert ses jouissances vives, mais âpres et grossières, et dont le souvenir encore récent augmentait pour moi le charme du repos, de la nonchalance et de l'étude. Savoir mêler aux plaisirs de l'indolence l'attrait de la vie active et aventureuse, c'est doubler ses voluptés, ou plutôt c'est les créer.

Quelle soirée délicieuse! Lentement, la lune se leva au-dessus de la chaîne des Andes lointaines, et voguant paisiblement dans l'éther pur, plus brillante de moment en moment, elle monta par degrés dans le ciel, dont les astres pâlissaient à sa clarté. Je l'admirai quelque tems; je ne sais quel bonheur calme et profond, qui n'est ni la joie ni l'extase du plaisir, pénétrait toute mon ame. Une quiétude ravissante, un bien-être céleste s'emparait de moi, et quelques minutes de contemplation l'augmentèrent. Je fermai ma porte, et après avoir jeté dans la cheminée

quelques branches aromatiques, dont la combustion est nécessaire pour chasser l'humidité des nuits, je m'entourai de mes livres. La plupart des demeures espagnoles offrent à peine un abri contre la chaleur ou le froid. Je n'avais rien négligé pour transporter sur les côtes sauvages de l'Océan Pacifique, le bien-être, les convenances, le comfort intérieur de nos arrangemens domestiques, tels que l'Angleterre les pratique depuis un tems immémorial. Cette scène de repos et de silence méritait un peintre. L'huile d'olive de ma lampe versait autour de moi cette lueur douce qui s'accordait si bien avec la situation de mon esprit. J'avais permis à mon beau levrier noir et à un chien couchant, son compagnon et son ami, de s'asseoir sur la peau de *puma*, ou lion argenté qui me servait de tapis de cheminée : ils comprenaient que le calme le plus absolu était la condition indispensable de leur présence ; aussi n'entendait-on de bruit que celui de leur haleine, le pétillement du bois qui répandait en se consumant une odeur embaumée, et le froissement des pages que mes mains agitaient. Il y avait, dans un vase d'argile bleue, de belles fleurs qu'un enfant m'avait apportées le matin et que je plaçai près de moi. Tous mes sens étaient mollement bercés. Pas un regret, pas une douleur, pas une crainte. Je doute que les poètes aient jamais inventé ou reproduit un tableau plus exact de ce degré de béatitude que notre organisation mortelle peut goûter.

Quelques volumes d'Hippocrate et de Buffon, d'Aristote, de Cuvier et de Schelling étaient devant moi. Je les consultais tour-à-tour. Les variétés naturelles et profondément distinctes de l'espèce humaine occupaient ma pensée ; cette race placée par le souverain être au-dessus de toutes les races vivantes, cette race faible et triomphante, misérable et glorieuse, a-t-elle pu descendre d'une

source unique, et changer tellement de conformation, en suivant le cours des âges, que le Samoyède et l'Ostiaque, le Japonais et l'Européen, le Nègre et l'Américain soient parvenus à former des classes absolument distinctes et isolées à jamais ? Cette merveille est-elle croyable? Est-elle possible ? Et s'il faut admettre avec les naturalistes modernes plusieurs races primitives, d'où provient cette différence des types ? Quel rapport entre le cerveau étroit, les os maxillaires prononcés, la chevelure crépue du nègre et le climat qu'il habite ? J'avais eu l'occasion de faire sur les indigènes du Chili quelques observations anthropologiques, dont le souvenir me paraissait digne d'être conservé : je les notai sur mon agenda ; et laissant échapper de ma main le livre que je venais de lire, je me plongeai dans cet abîme de pensées qui s'ouvrait devant moi. Bientôt j'oubliai le monde : à des méditations réelles succéda cette rêverie, dont le charme est d'anéantir la réflexion et de l'absorber.

Un aboiement sec, rapide, brusque de mon levrier m'enleva aux douceurs de ce demi-sommeil. Je quittai la posture inclinée que mon indolence avait choisie, et je vis devant moi les deux oreilles droites et raidies, les yeux étincelans comme ceux de la vipère, de l'animal vigilant qui venait de m'éveiller. Ma première pensée fut d'admirer ce modèle des formes chez l'animal domestique ; l'attitude de mon levrier était si gracieuse et si pure ! Je contemplais sa symétrique élégance, l'incomparable délicatesse de ses membres, leur légèreté si souple et si nerveuse. Quand le chien couchant qui reposait près de lui secoua paresseusement sa tête, et se leva à son tour, un sourd grondement se fit entendre ; la lampe vacilla ; c'était un tremblement de terre. L'instinct de ces deux animaux leur avait appris d'avance la convulsion qui allait avoir lieu. Je ne m'effrayai

pas; depuis mon séjour au Chili, j'avais été plus d'une fois exposé à ce danger; et cet accident si commun dans ces régions n'avait plus de terreurs pour moi.

Mais les prévisions instinctives des deux chiens les servaient mieux que mon expérience et mon savoir. Je venais de gronder ces pauvres animaux et de les réduire au silence, quand le tremblement de terre augmenta; une secousse violente renversa la lampe, et je m'élançai dans l'intention de gagner une issue. Le sol vacillait tour-à-tour, en long et en large, comme le pont d'un navire qu'agitent le tangage et le roulis. Je chancelai : à un mouvement du nord au sud, une autre vibration de l'est à l'ouest succéda rapidement; vous eussiez dit que des chocs électriques frappaient la masse terrestre; ensuite le mouvement parut devenir circulaire, et un tourbillon impétueux sembla tout confondre : erreur produite par la violence et la brusque succession de plusieurs impulsions entièrement contraires. J'essayai de gagner la porte : mais lorsque ma main voulut faire jouer le pêne et pousser la porte qui ouvrait en dehors, je m'aperçus qu'un meuble placé à l'extérieur obstruait le passage et s'opposait à ma sortie. Cependant la secousse devenait plus terrible, et deux fois renversé je me relevai deux fois. Je me retournai en me dirigeant vers une autre porte qui faisait face à celle que j'avais en vain tâché d'ouvrir. Alors un fracas épouvantable, un hurlement affreux qui semblait sortir des entrailles du globe déchiré, furent suivis de la ruine de tout l'édifice, qui tomba comme écrasé par une avalanche, et dont la charpente, ployant comme un roseau jusqu'à sa base, ensevelit sous ses débris tout ce que l'appartement renfermait : meubles, animaux, livres, glaces, furent broyés, confondus, écrasés dans un chaos subit et imprévu. Une

bibliothèque remplie de livres tomba sur moi. Je restai sans connaissance et comme sans vie pendant un espace de tems que je ne puis déterminer.

Un mélange de fumée et de poussière allait m'étouffer, quand je revins à moi. A travers un amas de briques, de pierres, de plâtres, de livres et d'ustensiles, qui me couvraient à moitié, je me frayai péniblement un passage; et j'eus d'autant plus de peine à déblayer ces matériaux accumulés, que le tremblement de terre continuait et même redoublait de violence. Étourdi du coup qui venait de me frapper, chancelant, à demi-suffoqué par l'atmosphère qui m'environnait, je ne me relevais que pour faiblir et retomber. Je rampai sur mes mains et sur mes pieds; et je finis par atteindre la porte que j'avais d'abord trouvée fermée. L'extrême violence de la dernière secousse avait déplacé le meuble qui la barricadait; je m'élançai par cette ouverture; et la seconde porte m'offrit un facile passage, jusqu'à la terrasse où je respirai enfin l'air libre.

A genoux sur la terre, hommes et femmes, que le tremblement du sol ballottait pendant leurs prières, frappaient leurs poitrines, appelaient à grands cris la Sainte Vierge Marie; et mêlaient à leurs litanies d'épouvantables gémissemens. Que l'on imagine, au-dessus de cette scène de terreur, un horizon diaphane; la blanche lune souriant à ces misérables, et dans tout le firmament, pas un nuage! Je jetai les yeux sur ce qui la veille était un lac. La terre l'avait absorbé. A la place de cette nappe d'eaux frémissantes et limpides, un grand gouffre sombre offrait sa cavité béante et ses rives semées de fissures longitudinales, abîmes qui eussent englouti cavaliers et chevaux. Les oiseaux de nuit se taisaient; on n'entendait que les litanies mêlées de sanglots. Les chevaux que les paysans avaient

attachés aux arbres tremblaient et frissonnaient, frappés de stupeur, au milieu d'un bouleversement sans exemple pour eux, et qui étonnait leur instinct.

Le sol s'enflait et retombait tour-à-tour comme la mer que l'ouragan soulève. Des collines environnantes se précipitaient des avalanches de sable, mêlées d'arbres en débris et de rochers à demi-broyés par la tourmente. Le lac, que le gouffre avait absorbé, reparut. Ce ne fut plus une masse d'eau paisible, mais une trombe écumante, jaillissant par mille pores ouverts, et composée d'innombrables colonnes, vomies par les abîmes qui venaient de les receler. Que l'on se figure ces jets d'eau gigantesques, retombant d'une hauteur prodigieuse, en pluie fine et blanchissante, puis bouillonant dans leur ancien lit, et redevenant lac, après s'être joués dans les airs. A cette vue, les paysans épouvantés jetèrent des cris plus effrayans encore ; ils savaient que le lac communiquait avec la mer, et plusieurs exemples récens leur faisaient craindre que l'Océan lui-même, secondant l'effort du tremblement de terre, ne s'élevât contre eux et ne les engloutît sous ses cataractes. Alors leurs cris sauvages, emportés par la brise, et frappant les échos des rocs soulevés et crevassés, eussent fait refluer le sang vers le cœur du plus brave. Comme je jetais les yeux sur cette foule déplorable, toujours agenouillée, et sur laquelle des torrens de sable allaient bientôt s'accumuler, je prévis le sort que son imprudente dévotion lui réservait ; l'horreur et la pitié me saisirent. Le sable devait, en peu d'heures, combler le vallon où ils priaient. Je leur criai de toute ma force :

« Traversez le vallon, gravissez la colline à gauche, où vous serez en sûreté ! »

Pour unique réponse, de nouveaux hurlemens de désespoir, accompagnés par le fracas d'une convulsion nou-

velle, vinrent frapper mon oreille. Un troupeau de six ou sept cents bêtes à cornes, parqué sur le bord de la mer, venait de briser ses palissades; et comme enlevé par un tourbillon, il se précipitait vers les montagnes. Les chevaux le suivirent. Je vis ces animaux, que leurs insupportables terreurs semblaient rendre frénétiques, casser avec un effort impétueux leurs brides et leurs licols, et la tête haute, les crins au vent, hennissant et bondissant, galoper à travers les précipices, les arbres renversés et les fragmens de rocs. Oublier une telle nuit est impossible. Je crois entendre encore le galop sonore des chevaux sur les roches creuses, leurs cris d'agonie, quand ils tombaient et mouraient; les beuglemens des taureaux et des bœufs, le cliquetis des branches et des troncs que leur course fracassait, les douloureuses lamentations des femmes, les accens profonds du désespoir des hommes, et les notes discordantes des oiseaux qui, après un long silence de stupeur, voltigeaient, s'élançaient, planaient et cherchaient en vain un arbre ou une pierre solide pour arrêter leur essor. Mais, comme pour rendre la scène plus merveilleuse, au-dessus de ce chaos de l'enfer, s'étendait un ciel calme, resplendissant d'une lumière douce. Jamais la lune ne brilla plus pure; jamais l'atmosphère n'eut plus de parfums et de fraîcheur.

Dans le premier intervalle de repos, une voix de femme s'éleva :

« Allons à la chapelle du saint Rosaire ! Mettons-nous sous la protection de la Vierge, mère de Dieu ! — Marie, mère de Dieu, prenez pitié de nous ! »

Et tous, femmes, hommes, enfans, pouvant à peine marcher, se dirigèrent vers le temple. Les lampes s'étaient éteintes. On eut beaucoup de peine à trouver de la lumière, et lorsqu'une lanterne allumée rendit visible l'in-

térieur de la chapelle, ce furent des sanglots plus affreux encore. Ce n'était qu'une ruine. La charpente seule, dont la solide élasticité pourrait servir de modèle, avait par son excellente construction résisté à la secousse qui l'avait ébranlée. Mais les pierres, le marbre, le plâtre, les tableaux, les ornemens, les reliques, le maître-autel et les vases sacrés gisaient sur le pavé, confondus avec le sable et la poussière. L'image de la Vierge n'avait plus rien d'humain; sa tête brisée, ses draperies fracassées ne laissaient plus qu'un tronc informe, objet d'horreur pour ces pauvres ames dévotes. De riches ornemens étaient là, devant ces paysans dont la misère est extrême. Aucune main ne fut assez sacrilége pour y toucher; ils s'agenouillèrent en pleurant au milieu des débris de leur église ruinée. C'était un spectacle bien pathétique.

Pour les arracher de ce lieu dangereux, j'employai vainement toute l'éloquence que je pouvais puiser dans une émotion vraie et une compassion que le lecteur partagera sans doute. Personne ne m'entendait : la dévotion et la terreur fermaient toutes les oreilles. A côté d'une mère évanouie était une pauvre jeune fille malade, à demi-morte de terreur : je l'enveloppai d'un *poncho* (1), et l'emportant dans mes bras, je traversai le vallon, suivi de mon jeune domestique, Ignacio, enfant de quinze ans, aussi distingué de caractère que de figure. Né de pur sang espagnol, attaqué d'une phthisie qui devait l'emporter quelques mois après, ferme, courageux et doux, le plus docile et le plus résolu des êtres, savant pour son âge et pour son pays (car il savait lire et écrire : talens miraculeux au Chili). Ignacio n'avait rien ni de la faiblesse mexicaine, ni de la fière apathie de l'Espagne moderne. C'est

(1) Espèce de manteau.

assurément l'un des plus beaux caractères que j'aie connus. Pendant cette nuit de terreur, il fut admirable; sa présence d'esprit, son calme profond, sa tendre pitié pour moi et pour l'enfant que je sauvais, son désintéressement personnel, l'oubli complet de ses propres souffrances, composaient un ensemble héroïque, que je serais tenté de nommer sublime : mais je l'ai souvent remarqué depuis, cette noblesse et cette grandeur morale appartiennent presque toujours aux malheureux que la consomption a marqués de son signe funeste. Ignacio Perez joignait à la force d'ame et à la docilité de l'esprit, la simplicité qui s'ignore.

Harassé, je m'arrêtai et m'assis sur un des tombeaux indiens, dont la colline est parsemée et dont l'antiquité reculée est assez prouvée par ces arbres séculaires dont les tiges ont poussé sur les débris de vieux arbres morts. Au moment même où je plaçais l'enfant sur mes genoux, une secousse nouvelle nous renversa. Je repris ma place. Le lac, déjà dévoré une fois et lancé dans l'air par la convulsion, redescendit encore une fois dans les cavernes où il s'était caché. Trois palmiers géans, dont la verdure protégeait le petit presbytère attaché à la chapelle, abaissaient tour-à-tour leurs têtes énormes vers tous les points de l'horizon, vibrant et s'agitant comme des brins de paille que le vent fait tournoyer, jonchant la terre de leurs grandes feuilles et de leurs beaux fruits, et semblables à des colosses aveugles, engagés dans je ne sais quelle lutte acharnée. Quant à la chapelle et au presbytère, l'un et l'autre s'étaient écroulés. On les voyait couchés sur le flanc, reposant sur un de leurs côtés, comme des carcasses de navires démâtés, que le flot a poussés sur la plage.

On s'habitue à tout, la plus terrible des convulsions de la nature avait perdu pour moi ses terreurs. Je la contemplais avec une sorte d'indifférence qui me permettait d'en

calculer froidement les dangers et de méditer sur ses causes. Sur ma tête, le vieil arbre qui m'abritait, tordu par les efforts de la terre qui en se déchirant, déchirait ses racines, s'agitait sans m'effrayer. A mes pieds, le sol qui se fendait me laissait voir à nu les grands ossemens de ces habitans primitifs qui régnaient sur le Chili, avant que le canon espagnol eût détruit la liberté de ces régions. C'eût été chose épouvantable, en des momens moins solennels, que cette éruption subite de squelettes desséchés et sans jointures, vomis et rejetés par la terre qui les avait engloutis depuis des siècles. Orgueil humain! fol enthousiasme! ridicule fierté! Jamais je ne sentis mieux que pendant cette nuit de désastre l'absurdité de ces prétentions de l'homme, qui croit avoir conquis son domaine et asservi le globe. Pour faire un désert nouveau de ce globe, pour anéantir cette espèce humaine si fière, pour la confondre dans un débris universel avec les collines, les bois et les océans sur lesquels nous croyons régner, il ne faudrait qu'une opération de la nature, un déplacement de forces, une désorganisation momentanée, prélude de quelque renouvellement futur. Alors de nos atômes sans nom, sans valeur, sans forme, sans souvenir, surgiraient des races inconnues, dans lesquelles nos facultés vitales se perpétueraient à notre insu, qui vivraient à leur tour sur le globe changé, et qui, peut-être, différant absolument de nous, ne pourraient se faire aucune idée de nos passions, de nos sens, de nos perceptions, de nos jouissances. Ces corps que la nature nous prête, et que nous appelons *nôtres*, c'est par un miracle perpétuel qu'ils se soutiennent; la mort les attend, et l'étude de la géologie en nous révélant l'existence disparue des mastodontes et des mammouths a prouvé que la même destruction qui frappe les individus, atteint des races tout entières.

La nuit était devenue froide, une rosée glaciale tombait par gouttes lourdes et épaisses; il fallait chercher un refuge et un abri. La charpente de ma maison ne se composait plus que de deux pans de bois sans toiture, tristes témoins debout au milieu de la ruine générale. La première commotion pouvait les abattre. Nous allumâmes des torches, et dans un moment où le tremblement de terre parut se calmer, nous essayâmes de pénétrer dans l'intérieur de ma maison détruite. De l'argent perdu, des espérances trompées, une entreprise sans succès, un long voyage sans résultat, ne m'eussent pas causé une sensation plus amère et plus poignante. N'était-ce pas un spectacle hideux, que la ruine de cet Éden créé par moi; mon foyer détruit, mes deux chiens de chasse brisés et broyés par la chûte du toit, l'un d'eux, le beau lévrier noir, respirant encore et m'appelant d'un gémissement plaintif? Je savais que la situation même de la maison m'exposait à être englouti dans un abîme, si les commotions continuaient; et cependant, je restais les mains jointes, la tête baissée, le regard fixé sur mes deux chiens ensanglantés, sur mes livres souillés, sur mes meubles confondus avec les décombres: je l'avoue à ma honte, les larmes me venaient aux yeux. Dans un pays où la civilisation anglaise, la civilisation du *comfort* ne s'est pas encore introduite, j'avais à force de soins, d'attention et de recherches, orné ma cellule de ces mille objets de luxe dont la superfluité nous est si nécessaire. J'avais fabriqué de mes mains ces ustensiles; j'avais poli ces cadres et verni ces meubles; il m'avait fallu suppléer à l'industrie du tourneur, du menuisier, du tapissier, qui dans cette contrée ne sont qu'un seul et même personnage, plus connu ailleurs sous le nom de charpentier. Ces objets qu'un peu d'argent procure aux habitans des pays civilisés, combien ils m'avaient coûté de peines et de

tems ! Il m'avait fallu les créer ; les acheter, c'eût été impossible. Avec quel plaisir retrouvai-je cette demeure que j'ai décrite et dont la simplicité me rappelait mon Europe, ses salons et ses mille convenances, quand j'avais, pendant deux mois goûté les plaisirs âpres et grossiers de la vie sauvage, étanché ma soif dans la mare putride des forêts.

Comme les Tartares, j'ai dormi à cheval et porté sous ma selle la viande crue qui long-tems macérée devait servir à mes repas. Je me suis plu à faire l'essai des forces humaines ; j'ai voulu savoir jusqu'à quel point l'homme peut endurer la faim, soutenir la fatigue et braver la douleur. Il y a dans ces épreuves, je ne sais quelle volupté hautaine et fière qui me charme, je ne sais quel retour à l'indépendance sauvage du monde naissant ; mais à ce tems d'expériences et de victoire sur notre faiblesse, doivent succéder les raffinemens et le bien-être d'une civilisation perfectionnée ; alors tout le cœur vibre de plaisir, c'est par cet essai de toutes les conditions humaines que se forme la véritable éducation ; vous vous initiez à tout ce que vos semblables peuvent sentir, et quand la mort vous surprend, vous avez doublement vécu.

— « Allons, m'écriai-je, c'en est fait ; des mois se passeront et peut-être des années, avant que ce désastre soit réparé ! Jamais je ne m'en consolerai.

— Maître ! interrompit Ignacio, la maison est en feu. »

En effet, les cendres chaudes et les charbons ardens entassés dans l'âtre, avaient mis le feu à mes livres et à mes manuscrits. De cette masse d'objets hétérogènes jaillissait une colonne de flamme et de fumée, qui agitée par un nouveau choc flamboya d'une manière violente et menaça de tout dévorer. Je m'attendais à voir cet incendie attisé par le tremblement de terre achever la des-

truction commencée : mais non ; des plâtras qui se détachèrent de la charpente, étouffèrent le feu pour quelques momens, je revins avec Ignacio ; nous versâmes sur cet amas enflammé plusieurs seaux d'eau, qui en éteignant le feu, complétèrent la dévastation de ma bibliothèque. Des livres espagnols si rares, mon Shakspeare, une collection de gravures précieuses, tant de trésors si chèrement achetés et qui me promettaient des plaisirs si durables ! Hélas ! il fallait les perdre. Le sauvage dont la poudre est épuisée, et qui au milieu d'un hiver d'Amérique, loin de toute habitation humaine, sans autre arme que son fusil, sans autre aliment que le fruit de sa chasse, pleure la perte de sa seule ressource, n'est pas saisi d'une douleur plus vive que n'était la mienne. Mais à quoi m'eussent servi des larmes ? Il fallait sauver ce qui pouvait encore m'être utile ; quelques nattes, un ou deux volumes, des draps et un traversin, des armes, mon meilleur *laso*, nœud coulant pour la chasse des animaux sauvages, les ustensiles nécessaires pour faire le thé à l'anglaise et le *matté* à la mexicaine, enfin ma selle et mes harnais, furent tout ce que mon fidèle Ignacio et moi, nous pûmes, à diverses reprises et en nous relayant, soustraire et porter dans notre campement nouveau. Le reste n'était que lambeaux et poussière.

— « Ferme la porte, dis-je alors à Ignacio ; si quelque argent et quelques objets précieux se trouvent encore parmi ces débris, et que le tremblement de terre les épargne, pourquoi les abandoner aux maraudeurs de la forêt ? Dès que le premier mouvement de terreur sera passé, ils accourront pour me piller.

— Maître, les ferrures ont ployé, les gonds se sont déplacés ; votre force et la mienne réunies ne suffiraient pas

à fermer cette porte ; mais si nous attendons la première secousse qui doit avoir lieu, elle ploiera le fer et le bois en sens contraire, et remettra tout à sa place. »

L'enfant avait raison ; au premier mouvement du sol, la porte fut hermétiquement fermée. Dans toutes les circonstances, le sang-froid du jeune Ignacio, la précision de son coup-d'œil et la sûreté de son jugement le servaient à merveille. Nous nous éloignâmes, chargés des débris de notre ménage ; et en nous retournant nous vîmes ce qui restait des deux pans de mur se fendre longitudinalement ; comme si le fléau par lequel nous étions poursuivis eût voulu tourner nos efforts en ridicule et nous en prouver le néant.

Parvenus à notre lieu de refuge, nous allumâmes un grand feu, le *laso* attaché à deux arbres servit d'appui à des draps que nous étendîmes, et cette tente improvisée, ce bivouac éclairé par un foyer magnifique, ces coussins et ces nattes qui couvraient la terre eussent, dans une nuit moins horrible que celle-ci, fait les délices du voyageur. Mais quelle nuit ! A un repos de cinq à sept minutes succédaient ces épouvantables ébranlemens, tantôt semblables à une oscillation rapide, tantôt au soulèvement des flots. Une tempête n'est rien, comparée à un tremblement de terre. L'espoir d'aborder sur une plage, même déserte, soutient le matelot battu des vagues et expirant sous leurs coups redoublés. Mais quand le globe même s'affaisse sous nos pieds, quand la planète qui nous porte semble prête à se briser, quand de nouveaux abîmes apparaissent à chaque instant, quand les roes et les collines ne sont plus qu'une mer houleuse et dévorante, tout espoir semble illusion et folie.

J'aurais voulu préparer du thé ; mais les ustensiles ordinaires, sans cesse ballottés par le tremblement de terre, ne suffisaient plus à cet usage, et ne conservaient pas le

liquide que l'on y déposait. Il fallut se servir d'une gourde ou calebasse profonde; enfin ce breuvage délicieux nous fit un peu oublier les misères de cette nuit. Quelle que fût l'horreur de notre situation, elle était irremédiable. Je saisis donc un des volumes échappés à mon naufrage et je ne pensai plus qu'à étourdir, au moyen de la lecture, la triste conscience du présent.

Ce livre était par hasard un volume des voyages du commodore Byron; ce vieux marin bronzé par le vent de la tempête et l'écume de la mer en furie, *Jacques Gros-Temps*, ainsi que l'appelaient ses compagnons d'aventure, avait souffert plus que moi; je relus le récit de son naufrage, pour soutenir ma force d'ame et me bien convaincre que mon sort était après tout moins déplorable que le sien. Enfin l'aurore sillonna l'extrémité de l'horizon. Ce peuple qui s'étonnait de se retrouver vivant, crut tout danger fini, lorsque les ténèbres s'effacèrent; en effet elles augmentaient l'effroi que causait ce désastre. Le chant des litanies devint moins continu; leur expression moins plaintive; l'appétit se fit sentir à tous; j'envoyai des provisions à ces pauvres gens; alors le courage de renaître, et les *ave maria* de cesser. Je profitai de cet affaiblissement momentané survenu dans leur ferveur, pour leur faire exécuter des travaux utiles. Des branches et des arbrisseaux furent coupés, dégarnis de leurs feuilles et de leurs rameaux, et plantés perpendiculairement sur quatre lignes, formant parallélogramme. On couvrit cette charpente légère d'autres branchages, qui supportant des tentures de voiles et de draps, devinrent le toit d'une grande salle. Cette habitation qui communiquait avec mon appartement, se trouva terminée avant midi. J'encourageai mes travailleurs par une distribution de grog; non-seulement ils construisirent leur *ramader* (c'est ainsi que l'on nomme

au Chili la cabane que nous venions d'improviser), mais ils achevèrent de déblayer ma maison et me rapportèrent avec fidélité le peu d'effets précieux que les cendres fumantes de l'édifice recouvraient encore.

Le lendemain d'un tremblement de terre offre un spectacle dont je renonce à donner aucune idée. Ce n'est plus la convulsion, le choc, le bruit, le chaos; c'est une calamité muette et calme. Je me rendis à la ville la plus voisine, ville assez remarquable naguère, avec un port de mer et un commerce florissant. Les quarante milles (13 lieues) que je parcourus ne me présentèrent que désolation.

Toutes les fois que j'arrêtais mon cheval, je sentais la terre trembler; mais ce mouvement cessait d'être perceptible, quand je le mettais au trot ou au galop. De tems à autre, seulement, une secousse plus violente rappelait les agitations de la nuit, et effrayait l'animal, qui refusait absolument de marcher. Tantôt il s'enfonçait jusqu'au poitrail, dans les montagnes de sable accumulées par les avalanches dont j'ai parlé; tantôt il franchissait d'un saut de larges fissures. Le lac avait baissé de trois pouces; les bords, singulièrement crevassés, ressemblaient à une fortification naturelle. Le chemin que je suivais, extrêmement pénible pour le cavalier et sa monture, se composait de petites masses solides, rondes, carrées, hexagones, polygones, brisures occasionées par le tremblement de terre; la solidité d'un sol endurci avait présenté une résistance si grande, qu'au lieu de s'éparpiller et d'onduler comme il serait arrivé à une terre meuble, les rives du lac s'étaient fendues en millions de petits morceaux semblables aux cases d'un damier. Nous arrivâmes au bord d'une rivière dont le lit desséché n'offrait qu'un large ravin; ses eaux se frayant une route nouvelle avaient tracé leur sillon limoneux à travers des terrains en culture qu'elles avaient dévastés. On voyait des

toits de maison et des cimes d'arbre apparaître au milieu du fleuve ainsi transformé, et dont les flots, brisés par plus d'un obstacle, luttaient encore contre ce lit incommode. Pas un seul endroit guéable. Je résolus de passer la nouvelle rivière à la nage, et le noble animal qui me portait, me seconda dans cet effort, qui n'était pas sans danger. Nous rencontrions à chaque instant des obstacles inattendus et des objets dont le choc gênait notre route.

La campagne avait changé de face. Des roches gigantesques avaient comblé les vallées; une route qui descendait en serpentant jusqu'au bord de la mer avait disparu; et je ne trouvai plus qu'un rocher à pic au pied duquel les vagues grondaient. Toutes ces fermes que j'avais souvent visitées, et dont le mouvement et l'industrie sont restés gravés dans ma mémoire, s'étaient écroulées; je voyais leurs anciens possesseurs, assis au milieu des champs, désespérés, muets, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, et refusant de répondre aux questions qui leur étaient adressées, tant la calamité les avait frappés et comme écrasés. Une maison où j'avais coutume de changer de chevaux était par hasard restée debout; un jeune enfant de quatorze à quinze ans était étendu près de la porte.

« Où sont les maîtres de la maison ? » lui demandai-je.

L'enfant se leva, et jetant sur moi des yeux stupides et hagards :

« *Ave Maria, gratiâ plena !* » C'est tout ce qu'il fut capable de dire; l'étonnement et l'effroi l'avaient pétrifié.

Plus j'approchais de la côte, plus l'aspect de la campagne portait les traces affreuses du désastre. Ce n'étaient que toitures enlevées, meubles domestiques épars au milieu des champs, jardins naguère cultivés avec le plus grand soin, maintenant bouleversés; les bœufs et les vaches s'y promenaient en liberté; profitant de l'absence et de la

terreur de leurs maîtres, ces animaux entraient dans les salles ouvertes et s'emparaient du domaine de l'homme. Mais rien ne peut se comparer à l'aspect de la ville même. C'était naguère une des plus jolies villes de l'Amérique du Sud; une baie semi-circulaire, toute semée de voiles et d'agrès lui servait de point de vue; une église pittoresque en était le point central. De riches marchands y avaient élevé des maisons splendides, qui bordaient de larges rues; et à peine pouvait-on suivre à la trace les ruines de ces anciennes rues. Temples, maisons, châteaux et chaumières avaient subi même destin; vingt clochers d'église étaient renversés dans la poussière; tous les murs des jardins avaient fléchi; les petits sentiers et les rues de second ordre étaient méconnaissables. Ici vous aperceviez un maître-autel sans église; là un lit espagnol de haute dimension, qui annonçait qu'une chambre avait occupé cet endroit; plus loin encore un chapiteau isolé, ou le bord d'un toit en équilibre sur un pan de muraille vacillante, se dressaient dans l'air et menaçaient le passant d'une chute prochaine. Un ruisseau, arrêté dans son cours par les matériaux entassés qu'il ne pouvait franchir, avait formé au milieu du chœur de la principale église une mare dans laquelle baignaient les vases sacrés, les statues de saints, la croix et le tabernacle.

De tout ce que la main de l'homme avait créé, rien n'était resté intact; des cadavres et des débris de meubles encombraient toutes les avenues; de pauvres enfans, écrasés sur le sein de leur mère; car dans cette guerre livrée aux œuvres et aux plaisirs de l'homme, lui-même n'avait pas été épargné. Mais la beauté de la nature était toujours la même; elle souriait encore; le même ciel bleu éclairait des collines verdoyantes; les oiseaux de mer recommençaient à pousser leurs cris aigus; le bruissement mélodieux

des flots sur la plage n'avait rien perdu de ce doux murmure qui favorise la rêverie : et le soleil brillait d'un éclat plus vif que jamais.

Un sentier en zigzag me conduisit jusqu'à ces ruines, au milieu desquelles je m'orientai péniblement, dirigeant avec difficulté mon cheval, que ces cadavres et ces débris étonnaient à chaque pas. La terre tremblait encore; et de moment en moment quelques pierres ruineuses se détachaient; quelque fragment d'édifice achevait de crouler. J'aperçus un ou deux misérables occupés, comme le chackal sur le champ de bataille, à dépouiller les morts. Excepté eux, rien n'annonçait plus le mouvement d'une ville. Était-ce donc là tout ce qui restait d'une population de vingt mille ames, qui la veille jouissait si pleinement du bienfait de la vie, sous un ciel heureux, au sein d'une contrée admirable ? En passant devant l'église de la *Merced,* je tins un moment mon cheval en bride, et je contemplai ce mélange d'une magnificence souillée et d'une dévastation au milieu de laquelle brillaient encore l'or et l'argent des reliques, et le marbre des tombeaux. Un bruit de voix humaines se fit alors entendre, et me causa une sensation de joie inexprimable : c'était une procession de prêtres chantant les litanies de la Vierge. Une partie de la population, craignant l'envahissement de la mer qui menaçait d'emporter leur ville, s'était réfugiée au sommet des collines. Quelques consuls étrangers avaient planté leur tente dans les rues désertes et encombrées, en face de leurs anciennes habitations, dont ils espéraient sauver les derniers débris lorsque le tremblement de terre aurait cessé. Mais la plus grande partie des habitans, voyant la terre agitée par un orage si redoutable, avait confié sa destinée à l'Océan. Une multitude de familles se trouvaient confondues sur le pont des navires et des bateaux en rade : mate-

lots, artisans, commerçans, ouvriers étrangers, la plupart ivres, et chassant à force de gaîté, de folie et de chansons bachiques le sentiment du danger. En face de ces ruines, tant de gaîté! Vous auriez cru voir, d'une part, une ville mise à feu et à sang; et d'une autre, quelque foire européenne, ou quelque fête nationale. Telle est l'humanité; elle vit de contrastes; elle danse sur les cendres de ce qui lui est cher; et sans cette élasticité, sans cette souplesse, comment existerait-elle? Comment, en face de la guerre, de la peste et de tous les maux qui l'accablent, aurait-elle le courage de vivre?

J'attachai mon cheval à une palissade, et je chargeai un pauvre Chilien, qui avait souvent reçu de moi l'aumône, de le surveiller. Un canot me conduisit à bord d'un vaisseau venant des Indes, au capitaine duquel j'avais une lettre à remettre.

« Quand le premier choc se fit sentir, me dit le capi-
» taine, toute la masse des eaux se porta en avant, comme
» si le port allait se vider d'un seul coup; mes ancres se
» brisèrent, et le vaisseau fut renversé sur ses sabords.
» Cette lampe fracassée que vous voyez se balancer encore
» dans ma cabine, atteste la violence de la secousse. D'a-
» bord l'eau se retira, la plage resta sèche; la mer se re-
» foulant sur elle-même laissa toutes les petites embarca-
» tions s'enfoncer dans le sable; mais elle ne tarda pas à
» revenir, et se précipitant sur les maisons de la ville elle
» en détruisit plusieurs. Bientôt elle retomba plus bas que
» son niveau accoutumé, soit que la côte eût été exhaus-
» sée par le tremblement de terre, soit qu'une certaine
» portion des eaux marines ait été absorbée par des gouffres
» profonds. » Plusieurs circonstances bizarres se rattachent à cet accident : une espèce de poisson a disparu, une autre espèce, absolument ignorée dans ces parages s'est montrée

tout-à-coup. La principale chaîne des Andes semble avoir été le point central du mouvement qui s'est propagé au loin, qui a déplacé le vieil océan, qui a tué environ sept cents hommes et qui a bouleversé une étendue de terrain qu'on peut évaluer à trois cents milles de long (100 lieues) sur cent cinquante milles de large (50 lieues).

» Je passai la journée à bord de la frégate. Le soir, quand je tournai mes regards vers la rive, je fus frappé du morne silence qui avait remplacé le bruit de toutes les industries. Les campagnes et les collines étincelaient au loin du feu des bivouacs, allumés par ces malheureux qui n'avaient plus de foyer domestique. Bientôt, par une suite inexplicable du phénomène, le ciel se voila, la clarté de la lune s'éclipsa entièrement, la pluie, qui jamais ne tombe à cette époque dans les provinces du Chili, inonda la terre. La brise lointaine nous apportait les hymnes des paysans et de leurs prêtres; à travers les ravins et les anfractuosités des roches lointaines, nous voyions serpenter le long zigzag lumineux des torches portées processionnellement. Mais bientôt les ténèbres devinrent épaisses et la pluie tomba par masses si rapides et si fortes, que nous n'aperçûmes plus rien. Un vent chaud qui souffla tout-à-coup, annonça l'inévitable ouragan, et avertit les matelots de se prémunir contre les avaries dont leur navire pouvait se trouver victime.

Les larges vagues de l'Océan-Pacifique ne tardèrent pas à se dérouler, à s'avancer, à battre la rive de leurs nappes gigantesques. Le vaisseau frémissait et s'agitait comme s'il eût été prêt à secouer toute sa mâture; la pluie augmenta; les lâches Hindous qui faisaient partie de l'équipage s'étendaient sur le pont, mourant de frayeur. Les feux du rivage s'éteignirent l'un après l'autre, et les malheureux réfugiés sur les collines furent exposés à de nouvelles souf-

frances. Ordinairement ces grandes pluies durent trois jours ; le pays eût été ruiné, si une Providence miséricordieuse ne fût venue à son secours. Les derniers débris des édifices, bâtis de briques séchées au soleil se fussent transformés en une sorte de mortier ou de pâte ; tous ces hommes à demi-nus, entassés dans des retraites incommodes et ruisselant de sueur sous des torrens de pluie, auraient vu le typhus se développer parmi eux ; la nielle, très-commune au Chili, eût détruit la moisson, et la famine eût complété l'œuvre du typhus.

Il n'en fut pas ainsi. Après une nuit pendant laquelle le ciel et la mer semblaient confondus, le matin ramena le calme ; le soleil s'élança dans un firmament étincelant de pureté, le vent tomba et la surface des eaux devint calme.

Je fis mes adieux au capitaine, dont la chaloupe me mit à terre. Je remontai à cheval et retournai chez moi. Le lecteur ne lira pas sans surprise ces mots : *chez moi*. L'asile précaire que je m'étais construit sur la colline, cette frêle hutte de branchages m'était déjà chère. J'y passai un mois entier, pendant lequel le tremblement de terre se perpétua presque sans intermission, mais en diminuant progressivement de violence et d'intensité. Les habitans du canton s'étaient réconciliés peu-à-peu avec cet état de choses, la terreur s'était apaisée. Vivre sur un sol chancelant, leur était devenu facile. Ils songeaient, disaient-ils à reconstruire leurs maisons en bois, si cela continuait. Telle est la race humaine ; sa facilité *d'accoutumance*, comme disait Montaigne, n'est pas le cadeau le moins précieux que la nature lui ait fait ; il vit partout ; le Samoyède dans ses glaces ne désire qu'une bonne chasse et quelques fourrures.

Après que le fléau eut cessé d'ébranler le sol, tout aurait repris son cours habituel, si une mauvaise politique n'avait empêché cette population fatiguée et dispersée de

reconstruire ses foyers domestiques. Un beau jour les prétendus républicains du Chili s'avisèrent de penser que le roi d'Espagne, maître de l'île de Chiloé, son dernier point d'appui et le seul débri de son pouvoir dans la mer Pacifique, avait trop long-tems régné sur ce faible et dernier domaine. Ils ordonnèrent donc une levée en masse; les paysans de fuir dans les bois et sur les collines; poursuivis, ils se réfugièrent dans des cavernes profondes et emmenèrent avec eux les troupeaux de leurs maîtres, les gouverneurs de la république. Ce métier leur plaisait bien plus que celui de soldat. Montagnes, collines, escarpemens, étincelaient des feux allumés par les fugitifs. Les faisait-on attaquer par des troupes? ils attendaient le moment où ces troupes passaient dans quelque défilé, et du haut des cimes qu'ils occupaient, ils faisaient rouler des roches énormes sous lesquelles ces chasseurs d'hommes étaient écrasés. On sent combien peu cette ruse de guerre devait convenir aux soldats, qui n'avaient aucun moyen de se défendre. Cette manière d'être dura quatre mois entiers.

On eut recours, pour effectuer la levée que l'obstination des paysans contrariait, à un étrange stratagême. Les jeunes réfractaires n'avaient pas entendu la messe depuis le moment de leur fuite; tant d'ames en péril émurent la sollicitude des prêtres, dont les coffres souffraient cruellement de l'absence de leurs ouailles. Une députation du clergé supplia le gouverneur de permettre que ces malheureux, privés de toute nourriture spirituelle, vinssent un seul dimanche assister à la grand'messe paroissiale, et de donner sa parole que ses soldats ne tenteraient pas de les arrêter. Après mûre délibération, le gouverneur accorda ce qu'on lui demandait, et jura que les révoltés pourraient se rendre à la messe sans crainte d'être inquiétés. En effet on vit une congrégation immense affluer de toutes parts et

remplir non-seulement les églises mais les places qui les entourent. La messe finie, les dévôts voulurent regagner leurs collines; mais toutes les avenues étaient gardées par des troupes; le gouverneur leur avait bien permis de venir à la messe, mais non de s'en retourner. D'après cette interprétation passablement machiavélique, on pressa six à sept cents jeunes paysans, dont on forma un corps de *volontaires ;* admirez la justesse de cette ironique expression. Ce furent ces volontaires qui battirent le roi d'Espagne à Chiloé, qui s'emparèrent de l'île et qui bannirent de son dernier asile la tyrannie castillane. Héros improvisés, héros malgré eux, qui ne se battirent que par docilité et à leur corps défendant, et qui tiennent leur place dans l'histoire. Mais si je voulais chercher le côté comique de ces fameuses républiques espagnoles, j'aurais beaucoup trop à dire; et des scènes burlesques succéderaient au tableau terrible, mais plein de grandeur que je viens d'esquisser d'une main trop faible.

(*New Monthly Magazine.*)

Artistes Célèbres de notre Age (1).

N° II.

BEETHOWEN.

Ce que Gœthe a fait pour la littérature allemande, Louis de Beethowen l'a fait pour la musique. Changer la sphère de l'art, en reculer les limites, tout bouleverser, atteindre des effets puissans par des voies inusitées et inconnues, est-ce là du génie? Oui sans doute. Proclamez donc Louis de Beethowen l'un des génies les plus énergiquement révolutionnaires qui aient jamais existé.

Il y a des noms destinés à servir de type, de symbole et comme de résumé à tout une époque. De Mirabeau date la révolution française : de Bonaparte, l'empire ; de David, la réforme des arts graphiques en France ; à Walter Scott se rapporte un changement notable dans la théorie du roman ; à Rossini un immense progrès de la musique dramatique ; ces hommes isolés s'emparent de leur domaine et lui donnent leur nom : ainsi un navigateur impose le sien à l'île qu'il a découverte au milieu des mers. Beethowen commence aussi en Allemagne la série historique de ces musiciens nouveaux, entre lesquels brille Weber, et dont l'école se propage au loin dans l'Europe. Il succède à Mozart et renverse son système. Il coïncide avec l'apparition de Gœthe, de Schiller, de Werner, de

(1) Voyez le N° 18.

Kant, de Fichte (1); et comme eux il demande à des principes plus élevés, à une investigation plus métaphysique des ressources de son art, le succès auquel il aspire. On peut lui reprocher je ne sais quelle teinte vaporeuse et mystique, la recherche de la profondeur, la bizarrerie des effets nouveaux ; mais les Schiller et les Gœthe ne sont pas plus innocens que lui.

Vous auriez dit qu'après Mozart et Haydn en Allemagne, Cimarosa et Pergolèse en Italie, la musique n'avait plus de progrès à faire ; les dernières limites semblaient atteintes ; les dernières bornes posées. La musique est un art immense ; la mobilité fait sa vie ; et quiconque étudie ses révolutions rapides, toujours accompagnées du même enthousiasme, restera persuadé que la sphère où elle se joue est infinie, et que l'on ne peut sans témérité marquer le point d'arrêt qui doit s'opposer à son essor.

L'Allemagne, depuis la réforme, possède un art musical qui la distingue de toutes les autres nations d'Europe. Jusqu'à la fin du seizième siècle, on chantait la même musique, en France, en Espagne, en Flandre, en Angleterre, en Portugal, en Italie. Un caractère homogène se retrouve dans les compositions du musicien portugais A'Goes, de l'Italien Striggio, de l'Anglais Farnaby, que protégeait la reine Élisabeth, de Morales l'Espagnol, du Flamand Nicolas Gombert, et de l'Allemand Hermann Finck. Les mélodies italiennes avaient envahi l'Europe ; et quelques vieux chants nationaux de l'Irlande, de l'Écosse et de la France, avaient à peine surnagé. Rien n'annonçait encore le goût des Allemands pour ces combinaisons qui constituent l'harmonie, ni leur aptitude pour un

(1) Dans le 1er et le 5e Nos de la Nouvelle série de la REVUE BRITANNIQUE, nous avons publié une notice curieuse sur la vie et les ouvrages de Gœthe et de Zacharie Werner.

genre de musique savante, reposant sur la fusion habile et non sur la succession des sons. Luther, qui changea tout dans son pays, donna aussi l'impulsion à un nouvel art musical. Il voulut que le peuple tout entier chantât les louanges de Dieu ; l'usage de ces psaumes ou cantiques à quatre voix devint une spécialité nationale. Les maîtres d'école les enseignèrent aux petits enfans ; chanter en partie devint chose facile et commune ; chaque province, chaque état, chaque ville posséda son livre choral ; et les plus grands compositeurs ne dédaignèrent pas de consacrer leur talent à ce travail. Un caractère de gravité, de solennité, de science, s'introduisit dans la musique allemande. On varia ces cantiques ; et les musiciens chargés de les accompagner découvrirent une foule de ressources et de combinaisons dont l'Italie elle-même ne s'était pas doutée. L'art des Italiens, délassement agréable, objet de pompe et de volupté, avait créé des chefs-d'œuvre de grâce et d'éclat ; l'art des Allemands fut solennel et sévère, mélancolique et élevé. Les messes, les motets, les vêpres, les *Te Deum* de l'Allemagne ne ressemblèrent point aux belles compositions des maîtres italiens, et rivalisèrent avec elles. Adam Gumpelzhaimer, Léon Hasler, et Chrétien Erbach, jetèrent les premiers fondemens de ce style, perfectionné ensuite par Scheid, Gaspard de Kerl, Froberger, et surtout par Jean-Sébastien Bach, génie profond, original et mélancolique.

En Allemagne, on étudia donc surtout les diverses qualités des voix, l'effet des divers instrumens, leurs ressources, leur expression, les effets résultant de leur mélange. Tandis que les mélodies vocales abondaient en Italie, la science instrumentale se perfectionnait dans la patrie de Bach et de Froberger ; l'inspiration religieuse faisait naître de sublimes *oratorios* ; la symphonie, inven-

tion toute allemande, se formait peu-à-peu. Sous la main d'Haydn, elle devint dramatique; tous les instrumens s'animèrent, s'attaquèrent, s'interrogèrent, se répondirent; le thême proposé par l'un d'eux, fut répété par tous les autres, varié, balancé, modulé avec un art infini; il composa un poème tout entier. Les auteurs qui travaillèrent pour la scène, Keiser entre autres, donnèrent le même caractère à leurs œuvres; ce furent des accompagnemens plus soutenus, plus réguliers, plus expressifs; ils ne se contentèrent pas de laisser dominer la voix, seul guide et seule reine d'un orchestre obéissant; les instrumens de l'orchestre prirent part au concert et y occupèrent une place importante. Hœndel, le plus solennel de tous les musiciens, les surpassa tous par l'énergie, le feu et la science de ses chœurs. Graun, Hasse et Naumann marchèrent sur ses traces. Enfin Mozart, plus passionné et plus consciencieux que ses prédécesseurs, réunissant dans ses ouvrages la gravité de Hœndel, la vaste richesse de son harmonie, l'élégance et la fécondité de Haydn, créa des formes d'un développement colossal, et jeta avec prodigalité dans ses partitions une multitude de mélodies nouvelles. Le caractère de Haydn est la variété, la grâce, la beauté des proportions, celui de Hœndel la majesté et le savoir; celui de Mozart est l'universalité. Personne n'avait porté aussi loin que lui le mélange habile des sonorités diverses, et l'art d'établir l'unité dans cette variété presque infinie.

Winter, Weigl, Zumsteeg, Danzi, Reichardt, Girowitz, Krommer, Hoffmeister, Kozeluck, Vogler succédèrent à Mozart, et soutinrent la gloire musicale de l'Allemagne, que l'on peut regarder comme la patrie de l'harmonie proprement dite. Il serait difficile de réunir le catalogue complet des ouvrages allemands publiés depuis le dix-septième siècle, jusqu'à nos jours, sur le contre-

point, la basse et les recherches de l'harmonie. Le nombre de ces ouvrages didactiques dépasse toute idée et effraierait le lecteur.

Telle est la marche que la musique a suivie en Allemagne, depuis l'époque de la réforme jusqu'à la révolution française. On voit cet art éclore, non d'un besoin d'organisation comme en Italie, ou du désir d'exprimer des idées comme en France, mais d'une affection mélancolique, religieuse et profonde. Pour les Français, il y a toujours une pensée cachée sous le chant, ils veulent qu'il exprime la joie ou l'ironie; quant aux Italiens, la vivacité de leurs sensations se révèle par la création des mélodies passionnées. Le Germain croit louer Dieu, lorsqu'il chante : la musique devient pour lui une affaire grave; c'est sous cet aspect qu'elle s'offre aux paysans les plus pauvres, comme aux plus grands seigneurs. En Saxe et en Bavière, le gouvernement fait apprendre aux écoliers indigens les principes de l'harmonie; on les nourrit et on les élève, sous la condition de chanter dans les villes à certains jours fixes, sur les places et devant la porte des principaux habitans. Tour-à-tour leurs cantiques à plusieurs parties, et leurs hymnes nationaux retentissent dans les différentes rues et dans les divers quartiers. C'est ainsi que le goût pour la musique se propage; l'habitude d'entendre de l'harmonie en fait naître le besoin. Non-seulement ces corporations de pauvres chanteurs forment dans les principales villes des nations séparées et qui s'adonnent exclusivement à la musique; mais dans certaines familles on ne connaît qu'une profession, une gloire, un titre, un gagne-pain : la musique; filles et garçons, tout, dans ces familles, naît musicien et reste musicien. Telle est la famille des Bach, dont le premier auteur, exilé vers le milieu du seizième siècle, pour cause de protestantisme, apprit la musique à

ses enfans, qui répétèrent à leur tour les leçons de leur père aux petits-fils du premier Bach. Bientôt la Thuringe, la Saxe, la Franconie furent inondées d'organistes, de chanteurs, de chantres, tous portant le nom de Bach, et unis par une étroite parenté, dispersés sur la surface de l'Allemagne, ces Bach se rassemblaient tous les ans, à jour fixe, dans un lieu choisi d'avance ; c'était Erfurt, Eisenach ou Arnstadt. On les vit, au nombre de cent ou de cent vingt, se réunir pour former un concert patriarchal, composé d'un hymne religieux chanté en chœur, et d'improvisations variées sur diverses chansons populaires. Toutes les compositions des Bach furent ensuite rassemblées dans une collection générale qui subsiste encore.

Ce génie patriarchal, savant et tendre de la musique allemande, fut alimenté par des journaux consacrés exclusivement à cet art, par de nombreuses associations d'amateurs, et par la constante domination des idées religieuses ; plus de quatre mille messes, motets, litanies, *Te Deum* et antiennes, plus de deux mille recueils de compositions pour l'orgue, parurent en Allemagne depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours. Ce fut là l'héritage que recueillirent les Haydn, les Hœndel et les Mozart. Il n'était pas encore épuisé après eux. Beethowen naquit.

Mozart avait appliqué à l'expression dramatique et passionnée toutes les ressources de l'art. Beethowen, guidé par l'esprit de son tems, pénétra dans une sphère nouvelle ; l'étude des idées et des sensations, la philosophie enthétique s'étaient emparées de la littérature allemande; l'analyse des sentimens et des passions régnait chez Lessing, Gœthe, Fichte, Humann et Kant. Le caprice le plus fantasque dictait les compositions de Frédéric Hoffmann. Ce fut la fantaisie la plus libre, et le mystique le plus exalté, que Beethowen choisit pour muses : si l'on voulait caractériser

brièvement son talent, on l'exprimerait par une association de mots qui semblent se repousser l'un l'autre; c'est une fougue mélancolique qui lui sert d'inspiration. Il s'éloigne des formes habilement contrastées, mises en œuvre par Haydn, des grands effets dramatiques de Mozart et des belles masses harmoniques de Hœndel. Il se précipite pour ainsi dire à travers les mélodies les plus étranges, et soumet la science à son caprice; prodigue d'effets nouveaux, toujours prêt à passer de la tristesse à la joie et de l'éclat des plus vifs accens à la plus sombre mélancolie, il éveille dans l'ame des émotions plus diverses, plus d'étonnement, plus d'effroi, plus de rêverie; ses couleurs semblent plus fortes, parce que leur opposition est plus rapide et plus tranchante; les sensations qu'il reproduit et celles qu'il excite ont quelque chose de plus complexe et qui correspond merveilleusement avec le tems et le pays qui l'ont vu naître.

Le père de Louis de Beethowen, membre de l'une de ces familles harmoniques, dont nous avons esquissé plus haut le portrait si curieux, était musicien de l'électeur de la chapelle de Cologne. Son fils unique, Ludwig, naquit en 1772, à Bonn. Dès les premières années de Louis, l'originale indépendance de son caractère annonça ce qu'il serait un jour. Une physionomie bizarre et pleine d'énergie, des traits anguleux, un œil plein de feu enfoncé sous un orbite cave, une humeur taciturne et rêveuse, l'exposèrent aux railleries de ses condisciples. Neefe, organiste de la cour, se joignit à son père pour lui donner les principes de la composition; il ne s'instruisait des règles que pour apprendre à les braver. A onze ans il publia diverses œuvres, où se trouvent réunies la plupart des fautes que l'on peut commettre contre l'harmonie et le contre-point.

Brusques modulations, dissonances téméraires, accords

mal résolus, incohérence des idées, désordre et violence de composition; tous ces défauts qui parurent une bravade aux yeux de Neefe et de Beethowen le père, les courroucèrent contre un élève qui, loin de mettre leurs leçons à profit, bouleversait tous les élémens de l'art. Il y avait cependant au milieu de l'irrégularité de ces essais quelques traces d'une verve bouillante et impétueuse, qui auraient dû éclairer les connaisseurs sur l'avenir réservé au jeune artiste. Ils le découragèrent, et leurs reproches glacèrent pendant long-tems une ardente imagination, impatiente de produire. Condamné à ne pas composer, il improvisa. Jamais aucun musicien ne l'a égalé sous ce rapport. Mais cette supériorité, que l'on reconnaissait d'ailleurs et qui n'avait pour théâtres que les villes de Bonn et de Cologne, ne suffisait pas à son ambition de gloire. Le mauvais succès de ses premières œuvres, les railleries qu'on ne lui avait pas épargnées, et l'étroite sphère où se consumait son génie méconnu, changeaient en humeur farouche sa mélancolie habituelle; un amour malheureux se joignait encore à ces causes de souffrance; la brusque raideur de son caractère le rendait insupportable à tout le monde; on prenait pour une grossièreté de tempérament, pour une impolitesse incorrigible le mal secret qui le dévorait. L'électeur de Cologne, plus clairvoyant que les parens de Beethowen, devina le génie que recouvrait et cachait à tous les yeux une écorce si rude : Louis de Beethowen partit pour Vienne avec une lettre de recommandation pour le célèbre Haydn et le brevet d'une pension que l'électeur lui assurait pour son entretien.

Haydn accueillit le jeune homme avec bonté, mais ne reconnut point ses hautes facultés musicales. Pour ce grand compositeur, la régularité, la grâce, la fécondité des nuances et l'habile variation d'un motif, composaient

toute la musique. L'incorrection n'était pas une faute grave aux yeux de Beethowen. La fougue, l'élan, le caprice, telles étaient ses inspirations. Le maître et l'élève ne se comprirent jamais l'un l'autre.

L'inattendu, le merveilleux, le fantastique plaisaient surtout au jeune écolier; la liaison des parties, leur agencement gracieux, la suavité des formes, la transition nuancée de modulations régulières, charmaient le maître; Haydn traita personnellement Beethowen avec bonté, mais il se trompa toujours sur son compte et le crut dénué de tout génie pour la composition musicale. Lui demandait-on ce qu'il pensait du jeune homme que l'électeur de Cologne lui avait confié? Il répondait en haussant les épaules :

« C'est un bon exécutant.

— Mais ses premières compositions annonçaient de la verve et de la facilité.

— Il touche bien le clavecin, » reprenait obstinément Haydn.

Malgré ces préventions défavorables, le grand compositeur, en partant pour Londres vers le commencement de l'année 1795, recommanda Beethowen aux soins d'Albretchtsberger, le plus habile contrapuntiste de l'Allemagne. Ce dernier ne condamna pas avec moins de sévérité que Haydn, les défauts inhérens au génie même de l'élève. Le contrepoint de Beethowen était toujours incorrect; ses écarts nombreux révoltaient la sévérité du maître de chapelle; en dépit de ses deux professeurs, son style était fixe; jamais talent plus spontané et plus bizarre n'eut à lutter contre de plus hautes autorités, contre de plus respectables contradicteurs. Beethowen s'obstina dans sa route. Hœndel, par l'énergie de son style, Mozart, par la forme colossale de ses dessins mélodieux et de ses masses d'harmonie, lui semblaient seuls dignes d'être consultés.

Quant aux règles techniques de l'art, Beethowen, comme Gœthe et ses amis, ne les avait étudiées que pour s'en affranchir.

Déjà, malgré les reproches de mauvais goût et de bizarrerie qui lui étaient adressés, malgré la rudesse d'une humeur que rien ne pouvait adoucir, son talent commençait à percer; on achetait ses compositions; leur singularité semblait piquante, et si leur caprice souvent baroque faisait murmurer les professeurs, il amusait les artistes. Cette facilité de contrefaçon, que protégent les démarcations nombreuses de l'Allemagne, privait Beethowen des profits que ses compositions auraient dû lui procurer. On gravait impunément ses œuvres à Munich, à Francfort, à Dresde, à Stuttgard, à Leipsick; et lorsque son protecteur vint à mourir, sa situation approcha de la détresse. La même femme qu'il avait toujours aimée, n'avait pas été attendrie par sa constance; et son caractère ombrageux, aigri par l'état de sa fortune et par le malheur de ses affections, le jeta dans cette morosité sauvage qui ne le quitta plus. Profondément irrité, il allait partir pour l'Angleterre, vers laquelle son génie le portait et qui appréciait ses ouvrages, lorsque d'autres sollicitations le retinrent et le fixèrent à Vienne.

Jérome Bonaparte, alors roi de Westphalie, donna aux autres potentats l'exemple de cette généreuse protection qui depuis la mort de l'électeur de Cologne avait manqué à Beethowen. La cour impériale n'estimait que la musique italienne. Salieri, comblé de ses faveurs et chargé d'indiquer aux ministres les musiciens sur lesquels leur munificence devait tomber, n'aimait ni la musique allemande, ni la personne de Beethowen. Long-tems délaissé, ce dernier accepta enfin en 1809 la place de maître de chapelle que Jérome-Napoléon lui offrait.

Alors les princes allemands eurent honte de la misère où

languissait sous leurs yeux l'un des plus grands artistes de leur pays et de leur époque. L'archiduc Rodolphe et les princes Lobkowitz et de Kintzky assurèrent à Beethowen une pension de 4,000 florins, sous la seule condition de rester à Vienne ou en Autriche et de ne point voyager en pays étranger sans le consentement de ses Mécènes.

Enfin une route calme et facile semblait s'offrir à l'homme de génie; on commençait à s'accoutumer à la nouveauté inouïe de ses œuvres. Les formes bizarres qui avaient choqué toutes les habitudes reçues devenaient peu à peu familières aux exécutans; si Beethowen trouvait des détracteurs acharnés, il avait aussi des admirateurs enthousiastes. L'empereur Alexandre, après avoir entendu la grande symphonie de la bataille de Vittoria, envoya deux cents ducats à l'artiste comme marque de satisfaction. Beethowen espérait même conclure un mariage qu'il avait vivement et vainement désiré. Un malheur affreux vint l'accabler : au moment ou l'horizon de sa vie s'éclaircissait, toutes ses espérances furent détruites d'un seul coup; son existence musicale fut compromise.

Beethowen devint sourd.

Imaginez le supplice que dut éprouver cet homme pour lequel les jouissances musicales étaient le premier besoin ou plutôt le seul plaisir de la vie. Toute perception des sons lui était étrangère. Un orchestre placé près de lui et qui jouait *fortissimo* ne lui causait pas la plus légère sensation. Il s'enferma dans la solitude la plus profonde, choisit pour lieu de séjour une petite maison près de Baden, à cinq lieues de Vienne, et renonça à la société des hommes. Par un étrange phénomène, son talent s'accrut par l'accident même qui semblait devoir l'anéantir; ses plus belles œuvres datent de cette époque où l'infirmité la plus cruelle pour un musicien le séquestra du monde entier. Une vieille ser-

vante habitait avec lui ; des partitions nombreuses encombraient toutes les chambres d'une habitation qui se ressentait de l'originalité du maître. Un piano acoustique, chef-d'œuvre du mécanicien Maëlzel, et par le moyen duquel Beethowen aurait pu percevoir les sons, resta toujours fermé. C'était dans les bois où le compositeur s'égarait pendant le silence des nuits, au bord des lacs et dans les grottes de Baden, que Beethowen créait ses chants et leur harmonie (1). Jamais il n'écrivait une note, avant d'avoir

(1) Note du Tr. Beethowen n'est pas le seul compositeur qui ait eu besoin de se trouver dans une situation spéciale pour recevoir de brillantes et suaves inspirations. Gluck, pour exalter son imagination, s'installait par une belle journée au milieu d'une riante prairie ; et là devant son piano, une bouteille de champagne à côté de lui, il se livrait à la composition ; c'est ainsi qu'il a écrit ses deux *Iphigénie*, son *Orphée*, et plusieurs autres ouvrages. Sarti ne recevait l'inspiration musicale qu'au milieu du silence de la nuit, enfermé dans une grande chambre à peine éclairée par la pâle lueur d'une lampe. Cimarosa, au contraire, recherchait le bruit des salons et l'éclat des bougies : lorsqu'il composait, il aimait à être entouré de ses nombreux amis. Souvent dans une seule soirée il concevait et écrivait les motifs de plusieurs airs délicieux ; et le jour d'après, dans un autre cercle, il en arrêtait toutes les parties. Chérubini, qui était à-la-fois peintre et compositeur, aimait aussi à se trouver en compagnie, quand il se livrait à la composition. Mais lorsque les idées ne lui venaient pas facilement, il prenait un jeu de cartes, et s'amusait à convertir les trèfles, les carreaux et les cœurs en autant de figures grotesques, qu'il entourait de légendes plus bizarres encore. Ordinairement, après cette débauche, l'inspiration musicale s'emparait de son esprit. Sacchini n'a pu écrire un seul passage que lorsqu'étant au piano, sa femme venait s'asseoir à ses côtés, ou qu'il voyait de jeunes chats gambader autour de lui. C'est au lit, enseveli dans ses couvertures, que Paësiello se livrait à la composition musicale. Dans cette posture, il a composé : *Il Barbiere di Siviglia, la Molinara,* et plusieurs autres chefs-d'œuvre pleins de grâce et d'originalité. Zingarelli dictait ordinairement ses compositions ; mais ce n'était qu'après s'être inspiré

complétement achevé son morceau dans sa tête. La hardiesse naturelle de son talent, augmentée par la singularité de son état physique, et l'incurable mélancolie qui en résultait, devinrent dans ses dernières compositions une sauvage et souvent sublime extravagance. Sa dernière grand'messe, sa symphonie avec chœur, et ses quatuors posthumes, portent surtout ce caractère; et si quelques obscurités et quelques longueurs les déparent, jamais compositeur n'a porté aussi loin la véhémence, l'abandon, la naïveté et la grandeur.

Les dernières années de Beethowen ressemblent singulièrement à celles de Jean-Jacques Rousseau. Même susceptibilité, même violence, même sensibilité fébrile et exaltée. Malade, il renvoya brusquement et accabla d'injures un docteur qui voulait le soigner comme ami et refusait le prix de ses visites. L'irritabilité nerveuse qui le tourmentait ne fit que s'accroître avec le tems. Bien qu'il reçût des trois princes allemands que nous avons cités plus haut, une somme annuelle de sept cent vingt florins, il craignait la misère et thésaurisait. Au lieu de s'adresser à ses concitoyens, il écrivit à la Société Philharmonique de Londres, pour réclamer d'elle un secours pécuniaire que sa vie modeste, solitaire, économique et sa pension assurée lui rendaient au moins superflu. Pardonnons ces bizarreries à un grand homme malheureux et souffrant, dont la jeunesse obscure, le talent long-tems méconnu et l'infirmité cruelle avaient poussé jusqu'à une sorte de délire

par la lecture de la Bible, des Pères de l'Église, ou des auteurs classiques latins. Haydn, solitaire comme Newton, retiré dans le château d'Eisenstadt, disait qu'il n'aurait pu composer un seul de ses *chœurs*, s'il n'avait eu à son doigt la riche bague de diamans que lui avait donnée Frédéric II. Enfin, c'est au milieu d'un accès de somnambulisme que Tartini a composé sa fameuse *Sonate du Diable*.

la mélancolie naturelle. Le sort lui avait fait acheter bien cher, comme il arrive toujours, le génie et la gloire. Un de ses neveux qu'il aimait tendrement et pour lequel il avait fait de grands sacrifices, menait une vie de désordres et de vices : sa carrière avait été pénible ; toutes ses affections avaient été trompées.

Souvent les travers d'une imagination et d'une sensibilité égarées se trouvent joints aux plus nobles et aux plus rares qualités. Chez les artistes et les poètes surtout on a tort de juger sévèrement et de condamner sans pitié des écarts causés par la mobilité de l'organisation, par l'érétisme violent de toutes les facultés intellectuelles et physiques. La bizarre cupidité de Beethowen, la terreur que les hommes lui inspiraient, l'obstination avec laquelle il les fuyait, seraient pour l'observateur inattentif les preuves d'une ame dure et inhumaine ; ces bizarreries n'étaient que le résultat d'une maladie. Cet homme, que l'on croyait inaccessible aux sentimens tendres, est mort victime de l'affection que lui inspirait malgré ses torts sans nombre un être indigne de lui.

L'ingrat et coupable neveu dont nous avons parlé plus haut, vint le 3 décembre 1826 trouver son oncle, qu'il pria de l'assister dans quelques affaires embarrassantes où sa mauvaise conduite l'avait jeté. Beethowen n'hésita pas. Il partit à l'instant et prit la route de Vienne. Un orage le surprit et le força de s'arrêter tout trempé de pluie dans une mauvaise auberge. A un rhume violent succéda une inflammation des poumons, qui ne se dissipa que pour faire place à une hydropisie. Au lieu de soigner son oncle et de rester près de lui, son neveu retourna aussitôt à Vienne, se livra de nouveau aux excès les plus condamnables, et acheva de briser le cœur du mourant. En proie à une maladie douloureuse, forcé de se soumettre quatre fois à l'opération de la ponction, naturellement impatient, misantrope et mé-

lancolique, l'infortuné reçut avec une angoisse difficile à peindre, la nouvelle de la condamnation de son neveu, auquel la police de Vienne défendit l'entrée de la ville. Alors il refusa tout accès auprès de sa personne, aux nombreux visiteurs que le bruit de sa maladie attirait. Le fameux Hummel, brouillé avec Beethowen depuis quelque tems, vint de Weimar à Vienne pour le voir une dernière fois et se réconcilier avec lui; on le laissa entrer; Beethowen fondit en larmes et l'embrassa. Cependant il ne renonçait pas à ses bizarreries; un panier de vin vieux, que lui offrait un de ses amis d'enfance, fut renvoyé avec scandale et mépris; un testament fort singulier, que les tribunaux déclarèrent nul et auquel les formalités manquaient, déshérita son neveu. Pendant les intervalles de repos que son état de souffrance lui laissait, il lisait quelques fragmens de l'*Odyssée* d'Homère et des romans de Walter Scott. Le moment de la dissolution approchait; incapable de répondre à une question ou d'en adresser une, il était étendu, cadavre vivant, dans un vaste fauteuil à bras que ses amis Schindler et Moschelès avaient acheté de leurs deniers. A cette agonie passive succéda une convulsion violente, pendant laquelle Beethowen rendit le dernier soupir.

Il expira le 26 mars 1827, à cinq heures et demie du matin, âgé de cinquante-six ans. Un orage effroyable avait lieu pendant les derniers instans de son agonie : l'imagination mystique et superstitieuse des Allemands fut vivement frappée de cette circonstance. Après sa mort, on trouva dix mille florins et mille livres sterling soigneusement cachés dans un vieux coffre vermoulu.

L'Allemagne toujours reconnaissante envers les grands artistes qui l'ont illustrée, témoigna par les funérailles les plus magnifiques son admiration pour Beethowen. Le *Requiem* de Mozart fut exécuté dans la vaste église des Céles-

tins à Vienne; le vaisseau de cette immense cathédrale était rempli de peuple, et la voix colossale de Lablache en faisait retentir les voûtes. Quand le convoi passa, plus de trente mille personnes couvraient les glacis de la ville, le *Prater* et les rues; les premiers musiciens de la capitale exécutaient la marche sublime de la mort du héros, composée par Beethowen lui-même; parmi les trente-six porteurs de torches on remarquait des nobles, des poètes célèbres, des artistes distingués, entre autres Castelli et l'auteur tragique Grillpartzer. Hummel, Gyrowitz, Weigl et cinq autres compositeurs portaient le drap mortuaire; Hummel jeta la couronne de laurier funéraire sur la tombe de son ami; et sa profonde émotion pénétra dans tous les cœurs avec plus d'énergie et d'éloquence que le discours le plus brillant et le panégyrique le plus habile. Le produit d'un grand concert donné au *Karnthnerthor*, fut destiné à l'érection d'un monument en marbre consacré à sa mémoire.

Peu de jours après les funérailles, le fossoyeur du cimetière de Wahring reçut une lettre par laquelle on lui offrait d'acheter, pour la somme de mille florins, le crâne de Beethowen.

Telle est la rapide et incomplète esquisse d'une vie sans bonheur, mais féconde en créations ravissantes. Donner quelque idée au lecteur du style et de la manière de ce compositeur extraordinaire, est plus difficile que de retracer d'après les documens nombreux publiés en Allemagne, les principaux faits de sa biographie. Une connaissance profonde de la musique, une grande habitude de la composition, sont nécessaires pour apprécier complétement Beethowen. Plein d'imagination et de sensibilité, il renferme en lui seul tous les genres de mélodies; passant tour-à-tour de

l'harmonie la plus simple aux écarts les plus fantastiques, il charme dans le même morceau l'oreille la moins exercée, étonne l'artiste le plus consommé. Jamais compositeur ne fit naître des jugemens aussi contradictoires ; Beethowen passa même aux yeux des musiciens ignorans, incapables de s'élever à la hauteur de son génie, pour un fou auquel ils daignaient accorder quelques instans lucides!

Cette opinion prévalut en Angleterre, il y a environ quinze ans, après la publication de plusieurs trios de piano, violon et basse, d'un style si nouveau et si extraordinaire alors, que le vulgaire, trompé par de vagues rumeurs qui avaient circulé sur la vie bizarre de l'auteur, arriva facilement à la charitable conclusion que sa raison était égarée. Il était fou comme les hommes d'un puissant génie. Les singularités de sa conduite s'expliquent assez par les malheurs de sa vie : quant à l'originalité de ses œuvres, ceux qui l'accusent d'incorrection et de dévergondage, ne l'ont pas étudiée.

Choisissez quelques-uns des morceaux capitaux de Beethowen ; le final de *Fidelio*, la *Symphonie Pastorale*, la *Symphonie Guerrière*, le *grand septuor*, l'*Oratorio du Christ au Jardin des Olives*, l'admirable ouverture de *Prométhée*; écoutez ces œuvres pour en comprendre le sens, pour vous initier au génie de leur auteur. Une confusion apparente vous étonnera d'abord. Vous ne retrouverez pas là ces masses clairement posées, cette facture nette et facile de Haydn et de Mozart. Vous ne découvrirez la profonde ordonnance de ces chefs-d'œuvre qu'en vous abandonnant sans réserve à l'impression qu'ils causent, et en revenant ensuite sur cette émotion pour la réfléchir. Pas une extravagance prétendue de Beethowen qui n'ait son motif et son excuse, qui ne concoure à une

merveilleuse et grandiose symétrie. Pas un caprice qui soit l'effet du hasard, pas un trait qui ne soit l'épisode nécessaire de quelque conception vaste et puissante.

Dans la symphonie pastorale, toutes les sensations que peut donner la nature champêtre sont réunies comme par magie. Voici le bruit et le mouvement des travaux de la campagne, la majestueuse terreur et le silence sublime des forêts ; puis les cloches du dimanche ; le villageois à l'église où sa famille l'entoure ; le souvenir de ses pénibles travaux vient se mêler au repos passager qu'il goûte ; les premiers motifs du morceau se croisent, se nuancent, s'harmonisent, l'écho répète le cantique solennel. Puis un *scherzo*, mouvement inventé par Beethowen, mouvement capricieux et rustique, vous conduit à la fête du hameau : on danse ; vous entendez les pas lourds et cadencés du vigneron ; l'emploi alternatif du *majeur* et du *mineur*, vous fait assister aux ébats de cette joie gauche et un peu turbulente ; tout s'agite ; le chant primitif s'altère, s'émeut, se corrompt ; semble chanceler et se morceler ; la voix du paysan à moitié ivre trouble la fête, brise, interrompt et modifie bizarrement la cantilène ; celle de la jeune fille ranime le thème avec une naïveté plus innocente ; l'ivresse gagne tous les assistans ; ces jambes avinées battent lourdement la terre, l'orage approche, on fuit ; le tonnerre gronde, éloigné d'abord ; des fragmens de tous les motifs précédens, reparaissent confondus : les villageoises éperdues, épouvantées, cherchent au loin un abri ; enfin toutes les voix de l'orchestre réunies font tonner sur leur tête la foudre qui suspend les jeux, jusqu'au moment où le final apaisant la nature, rassérénant le ciel et les ames, reproduisant avec une suavité délicieuse les idées douces et riantes des premières parties, vient ramener la joie avec le soleil.

Ces effets ne sont pas exprimés matériellement ; la faute

de nos compositeurs vulgaires est de reproduire des bruits et de croire qu'ils atteignent ainsi le dernier terme de l'expression musicale. Haydn lui-même est tombé dans cette erreur. On a vu le galop du cheval, le frémissement du feuillage, et le martellement de la forge, lourdement imités par des orchestres ambitieux et impuissans. On a entendu l'écolière de quinze ans livrer *bataille* sur son piano rebelle et en exécutant ces sonates, où l'on trouve le *pas de charge*, l'*attaque*, la *déroute*, le *triomphe*, et même la désignation de tous les corps et de toutes les armes, ne produire qu'un fracas monotone. Les artistes qui ont sacrifié à ce faux goût, et parmi lesquels on peut compter Gluck et Grétry, oubliaient que le langage musical, vague et mystérieux de sa nature, communique des émotions, berce l'ame, caresse les sens, mais échappe à l'analyse et ne peut préciser une seule idée. Au lieu de peindre matériellement le bruit des feuilles agitées par le vent, dans la forêt, le musicien doit causer chez l'auditeur de son œuvre la même émotion que vous éprouveriez sous l'ombrage de cette forêt même. Au lieu de nous donner la charge de la cavalerie, le bruit du canon, le gémissement des blessés, faites que notre ame s'ébranle et s'enflamme d'une exaltation héroïque, que l'ardeur guerrière y bouillonne, que le besoin de la gloire y naisse.

Tels sont les procédés de Beethowen. Malgré la science recherchée et même abstraite, mystérieuse, qui le caractérise, c'est toujours l'émotion qu'il cherche et qu'il fait naître ! Musicien penseur, le malheur de la surdité, malheur inouï pour un artiste créateur, l'a forcé de se plonger plus profondément que ses prédécesseurs, dans les combinaisons harmoniques. La voix de l'homme ne frappait plus son oreille ; le monde instrumental dont il conservait le souvenir lui ouvrait sa sphère infinie. La sociabilité n'exis-

tait plus pour lui ; mais il se créait une multitude de voix amies ; la vibration passionnée du violon, le cri âpre et douloureux du hautbois, l'éclat guerrier de la trompette, la solennelle majesté du basson, le souffle pastoral émané de la flûte, la pénétrante énergie du violoncelle revivaient dans sa mémoire. La partie matérielle de son art ne lui apportait plus aucune distraction ; pour lui plus de ton faux, plus de sonorité désagréable ; rien ne troublait son étude ; comme Milton aveugle, il suppléait par une création intime à l'organe qui lui manquait.

Aussi, nul compositeur n'a-t-il, comme Beethowen, fait vivre chaque instrument de sa vie propre et mis en relief les qualités qui le distinguent. Il faut entendre, surtout dans les œuvres de ses dernières années, ces dialogues, ces reprises, ces alliances instrumentales, d'un effet inattendu, ces solos passionnés de chaque instrument reproduisant tour-à-tour avec son accent et son langage la pensée musicale. Il faut assister à cette lutte de toutes les forces harmoniques, tantôt s'opposant les unes aux autres par masses ennemies, tantôt s'isolant par une apparition subite, ou bien se confondant et se perdant au sein d'une discorde épouvantable, que termine une magnifique unité ; la lutte s'achève ; le chaos devient l'ordre.

Dans la symphonie neuvième (avec *chœur*), un chant excessivement simple et composé de cinq notes, sans accidens, se fait d'abord entendre. L'entrée successive de tous les instrumens la reproduit et la multiplie, sans la varier ; on la retrouve tour-à-tour à l'unisson et à l'octave ; elle remplit l'ame, elle vibre puissamment à l'oreille, quand tout-à-coup les instrumens à vent se séparant des instrumens à cordes, laissent ces derniers lancer leurs arpéges, et opposent à cette fougue brillante les masses fondamentales des ac-

cords qui servent de base au thême. Cette lutte s'accroit et dure jusqu'à-ce que les batteries précipitées à l'octave, des harpes, des violons et des violoncelles, et le retentissement prolongé des cors, des trompettes, des clarinettes et des hautbois, se réunissant par des modulations hardies, ramènent le premier thême, non plus dans sa simplicité religieuse, mais travaillé, livré à tout l'orchestre, et accentué avec toute la vigueur du *fortissimo*. L'essai de toute cette armée instrumentale une fois fait, Beethowen se jouant des esclaves qu'il a soumis, les arrache au combat qui se termine et les jette dans un mouvement capricieux (*scherzo*) où se reproduit encore un souvenir de l'exorde. Violons, altos, instrumens à embouchures, soumis à l'archet, ou de percussion, répondent à l'appel; chacun entre sur la scène seul, et se joue du motif qu'on lui livre, en le variant à son gré; tous ces nouveaux motifs, créés par chacun d'eux s'enlacent bientôt et composent une harmonie nouvelle. Vous diriez que toutes ces voix indépendantes cherchent à s'affranchir, mais en vain, du joug qu'on leur impose, et qu'après leur avoir laissé une liberté momentanée, une main puissante les ressaisit, les groupe, les classe et les soumet.

L'*adagio* suit; les mélodies les plus caressantes y bercent l'ame; la supériorité de Beethowen dans les mouvemens lents est incontestable: une délicieuse mélancolie s'empare de celui qui les écoute; aucune musique connue ne peut donner et fournir le type des admirables *andantes* et *adagios* du maître dont nous parlons.

Après cet *adagio*, un récitatif de basse, autour duquel voltigent et jouent des fragmens du *scherzo*, de l'*adagio* et de l'*introduction*, conduit l'auditeur jusqu'à la péroraison vocale, grand chœur solennel, où la voix hu-

maine domine l'instrumentation tout entière, et semble représenter par un symbole, la pensée de l'homme commandant en maître à la création soumise.

Hoffmann, dans son histoire si originale et si profonde, sous une apparence de folie, du maître de chapelle Kreisler, s'écrie avec enthousiasme en parlant de l'andante de la symphonie en *ut* mineur : « Ne croit-on pas entendre une voix divine nous parler d'amour et d'espérance ? » Ces mots s'appliquent également à tous les morceaux du même genre que Beethowen a créés.

Une sorte de sympathie pour la grandeur des idées et des sentimens rendait Beethowen l'admirateur passionné et presque l'imitateur de Hœndel ; on retrouve chez lui au même degré ce désir de fixer l'attention de ses auditeurs par quelque effet puissant et inattendu, signalé par Haydn comme un des traits caractéristiques des oratorios de Hœndel.

Hœndel, Mozart et *Beethowen* jouirent de peu de bonheur pendant leur vie. Peut-être, par une compensation bizarre, une partie de leur génie est-elle née de cette fatalité même ; si le monde les eût accueillis avec transport et récompensés avec munificence, auraient-ils voulu se soumettre au pénible travail sous lequel leur vie a ployé ? Ne se seraient-ils pas contentés de cultiver ce talent d'exécution si séduisant et si passager ? Ce talent même, quand il est poussé à un haut degré, cache aux yeux de l'artiste les applaudissemens de la postérité. Recherché dans la société, excitant l'admiration de tous les cercles où il paraît, l'artiste invente et met à l'instant même ses idées au jour, il donne autant de plaisir qu'il en éprouve, et reçoit, dans les applaudissemens passionnés de ses auditeurs, la récompense immédiate de son travail. Quitter cette vie d'enchantemens continuels pour rentrer dans la solitude du cabinet, y

former des plans d'une longue exécution, et y méditer sur les moyens de vivre dans l'avenir, est un sacrifice au-dessus des forces humaines. L'improvisateur habile n'a-t-il pas d'ailleurs anticipé la postérité, n'a-t-il pas vu l'avenir le plus séduisant dans le succès du présent, et la voix de la renommée ne fait-elle pas déjà retentir son nom de toutes parts? Tels auraient été les faciles triomphes de Mozart et de Beethowen. Croit-on qu'ils auraient abandonné une vie si douce, pour se livrer aux labeurs de la création et de la science, sans la loi impérieuse de la nécessité? Quel est le pianiste qui ignore le mystérieux et irrésistible prestige que renferment les touches d'un ivoire magique? Qui ne sait quelles vives émotions agitent tous les sens, en écoutant les sons que l'on vient de produire? Sensations énivrantes communes à tous les véritables amateurs de la musique, et qui devaient l'être bien plus encore pour un Mozart, pour un Beethowen. Ce dernier surtout, par le genre de son talent, par la fougue de son imagination, surpassait tout ce que l'on peut en raconter; son exécution était de nature à faire souvent douter ses auditeurs même de la réalité de ce qu'ils voyaient et entendaient; une fois placé au piano, Beethowen combinait des difficultés inouïes, et quelle que soit l'*étrangeté* de quelques-unes de ses compositions écrites, elles ne peuvent donner aucune idée de ses improvisations à-la-fois sublimes et bizarres à l'excès.

On ne peut disconvenir que Beethowen ne soit inférieur à Mozart, pour l'universalité du génie musical, à Hœndel, pour la grandeur soutenue, à Haydn, pour la pureté des formes. Peut-être les surpasse-t-il tous en verve et en profondeur, en capricieuses et ardentes fantaisies. Avouons-le sans détour, l'esquisse que nous avons tentée est incomplète. En vain chercherait-on par une analyse froide

et morte, à communiquer au lecteur les impressions du plus voluptueux et du plus fugitif de tous les arts, de celui qui ne s'adresse à l'ame que par l'intermédiaire des sens; le critique ne donnera jamais au lecteur qu'une idée vague et effacée des jouissances que les chefs-d'œuvre musicaux procurent à l'homme capable de les sentir. Il y a plus, une sorte d'éducation musicale est nécessaire à qui veut apprécier le génie des Hœndel et des Beethowen. Dans les plus belles partitions de Mozart, Geoffroy et ses contemporains n'ont vu long-tems que du bruit; la plupart des ouvrages de Rossini ont débuté par un *fiasco;* nous avons dit plus haut avec quelle difficulté, à travers combien de préjugés et d'obstacles, le génie de Beethowen est parvenu à se faire jour.

Beethowen a très-peu travaillé pour la scène. Un ballet (*Prométhée*) dont l'ouverture est admirable; l'ouverture et l'entr'acte d'*Egmont;* enfin *Fidelio,* dont la partition est moins chantante qu'instrumentale, mais où se trouvent des chœurs et des morceaux d'ensemble magnifiques, composent tous ses titres de compositeur dramatique. C'est comme symphoniste qu'il s'élève au-dessus de tous ses rivaux. Douze symphonies d'une beauté variée et qui souvent approchent du sublime; sept septuors, sextuors et quintetti; quatre quatuors; huit trios; dix concertos; quatre quintetti pour piano; vingt trois sonates pour piano; onze autres grandes sonates avec accompagnement, trois morceaux capitaux de musique sacrée; cinquante recueils de variations, walses, marches, etc., forment son œuvre publiée pendant sa vie, et à laquelle il faut ajouter ses compositions posthumes, les plus originales de toutes. Il n'est pas un seul de ces morceaux qui ne soit frappé du cachet spécial que ce puissant génie imprimait à ses créations.

L'école de Beethowen a déjà produit un grand homme, Weber. Rossini et Mayerbeer n'ont pas dédaigné, sinon de le suivre, au moins d'adopter quelques-unes de ses formes. Déjà les symphonies de Haydn, tombées dans le domaine des connaisseurs et des artistes, semblent avoir vieilli. Les belles compositions de Mozart se soutiennent par leur admirable ensemble, par leur harmonieuse solidité, sans offrir un attrait bien vif. C'est Beethowen, c'est Weber, dont les compositions instrumentales alimentent aujourd'hui les concerts; la révolution est accomplie.

(*Musical Repertory.*)

Tableau de Moeurs.

PHILOSOPHIE

DES RUES ET DES LIEUX PUBLICS

A LONDRES, A ÉDINBOURG ET A PARIS.

C'est au milieu d'une grande capitale que le caractère d'un peuple se fait connaître dans toute son énergie si ce n'est dans toute sa naïveté. Les passions nationales s'y exaltent par la juxta-position, comme ces morceaux de métal, que la puissance galvanique échauffe quand ils se touchent, mais qui perdent leur force si vous les isolez.

Ne dédaignez donc pas cette observation locale, ce regard philosophique jeté sur nos carrefours et nos places publiques; considérés comme portant l'empreinte de la nationalité anglaise, ils acquièrent de la dignité et de la valeur.

Londres, c'est une province couverte d'édifices. C'est le marché central et la bourse du monde. Capitale du commerce, comme Paris est la métropole du plaisir, et Rome la cité des souvenirs; Londres doit dominer dans une époque où, la seule puissance généralement reconnue, c'est l'argent, où la seule reine légitime, c'est l'industrie. Londres, en définitive, est une des villes les plus laides de l'Europe; ses briques d'un rouge sombre, ses toitures sans grâce et sans élégance, ses maisons basses, aux petites fenêtres, son atmosphère triste et lourde, offrent à l'étranger peu d'attrait, et l'ensemble porte un caractère monacal,

une sorte d'uniformité sombre d'autant plus désagréable qu'elle occupe plus d'espace.

Ne cherchez pas là cette riante et voluptueuse magnificence de Paris, ces quais bordés de palais, ces longues colonnades, cette ceinture verdoyante des boulevarts de la capitale française ; Londres est alignée, tirée au cordeau, avec quelques gazons plats dans ses *squares*, et quelques mauvaises statues au centre de ces gazons. Si vous avez vu Rome, vous regretterez la mélancolique grandeur de la ville papale, la rouille et la consécration du tems, la foule des souvenirs historiques, la cendre des générations accumulées sur des tombes, tout ce qui fait de Rome le sanctuaire du passé, la plus triste et la plus grandiose des ruines. Londres se renouvelle toujours ; on construit légèrement ses édifices, sauf à les réparer continuellement. Vous ne pouvez la comparer non plus à Florence, à Venise, à Naples, à Vienne, à Pétersbourg, à Édinbourg. Florence brille encore de cette beauté idéale que ses peintres et ses sculpteurs ont répandue sur ses murailles et semée dans ses galeries. Naples a son soleil, son glorieux paysage, son cadre de montagnes et de vignobles, la mer pour miroir, des villes pour ceinture : c'est là que l'ombre est plus diaphane que le demi-jour de nos matinées brumeuses. Naples dans les ténèbres est plus belle que Londres quand le soleil luit. Pétersbourg, où le génie de l'Orient et celui du septentrion semblent s'allier ; Vienne, avec sa population joyeuse ; Édinbourg, avec son paysage pittoresque, sauvage, sa couronne de montagnes et ses vieux noms héroïques ; Venise, si intéressante encore dans la décadence commune de ses voluptés et de sa gloire, ne ressemblent nullement à la capitale de l'Angleterre.

La poésie consacre la plupart de ces villes ; elle est bannie de Londres. Ce qui la distingue, c'est son immensité géo-

métrique, son énorme population, son influence gigantesque, sa suprématie politique, sa témérité aventureuse, sa richesse colossale, sa force intellectuelle et industrielle. Rien de poétique dans tout cela; mais ne vous étonnez pas que cette ville soit reine des intérêts, et que sa laideur ne mette point obstacle à sa puissance.

Considérés comme individus, les Anglais sentent la poésie et la comprennent; comme peuple ils la repoussent. Dès que vous avez mis le pied dans leur capitale, tout est prosaïque et vulgaire, les grilles autour des maisons, le peu de largeur des portes, l'étalage des marchands, le dialecte des gens du peuple, les rauques exclamations des colporteurs, le charlatanisme des affiches, la multitude des palissades et des moyens de défense, la démarche affairée des habitans, la barbarie des enseignes : tout vous avertit que vous êtes chez un peuple mécanique et machinal. Le trafic vous assaille de tous côtés; l'art n'apparaît nulle part. Les habitudes et les goûts gastronomiques se révèlent à-la-fois par la fréquence des tavernes, et par le style des caricatures exposées en vente; caricatures où la plaisanterie est presque abdominale, où la grâce et la verve de la saillie reposent entièrement, pour la plupart du tems, sur la grosseur du ventre et la capacité de l'estomac.

Les quartiers extérieurs de Paris sont il est vrai tout aussi vulgaires; il n'est qu'une seule entrée digne de cette grande ville, c'est l'avenue des Champs-Élysées, bien supérieure à notre *New-Road*. Des *villas* charmantes en bordent les contre-allées, des jardins et un palais magnifique en terminent la perspective. Pénétrez dans l'intérieur de la ville, partout vous y trouverez une population accorte et polie; les boutiques y sont mieux ouvertes et surtout moins fortifiées qu'à Londres. L'élégance et le bon goût y remplacent notre éternel *comfort*. Mais si vous

voulez avoir une idée plus complète de l'ensemble de Paris et du caractère de ceux qui l'habitent, gravissez une des hauteurs qui l'environnent; établissez comme Henri IV votre quartier-général d'observation sur la butte Montmartre. Là, comme un magique panorama, tout Paris se dessine à vos yeux. Dans la partie supérieure de l'horizon vous distinguez les dômes, les coupoles, architecture orientale qui se marie gracieusement avec la flèche gothique, avec le clocher ou la tourelle féodale. Un peu plus bas, des propylées, des temples grecs, des colonnades, des ogives, des frontons, et cette superbe colonne de bronze veuve de son plus bel ornement attirent vos regards. Mais pourquoi ces zônes grisâtres, tortueuses et compactes de constructions bourgeoises viennent-elles interrompre un si beau coup-d'œil ? pourquoi la Seine est-elle si resserrée dans son cours ?... rien dans ce monde n'est parfait !

Mais rapprochez-vous du point d'où convergent vos regards : contemplez cette trop riante nécropole et inclinez le front, au souvenir des grands hommes qu'elle renferme. Admirez ensuite ces délicieux jardins, Beaujon, Tivoli, Marbœuf, Belleville, etc.; où se presse une multitude folâtre; où le riche et le pauvre viennent une fois la semaine oublier, l'un ses soucis, l'autre sa misère. Ce spectacle vous dit assez que vous êtes chez un peuple qui s'amuse, qui sait s'amuser, et surtout qui aime à se réunir. Le soir, lorsque de ces lieux, une symphonie bruyante, parodie des chefs-d'œuvre des *maestri*, ou copie des flonflons de vaudeville vient frapper vos oreilles; que vos yeux sont éblouis par les flots vacillans des mille lumières qui éclairent ces pavillons de verdure; si vous êtes seul, plongé dans une douce rêverie, vous sentez votre ame s'épanouir; et quoique en dehors de ces fêtes, vous participez au bonheur qu'elles procurent aux autres. Que le

capitaine Head nous vante les illuminations magiques produites par les *luccioli* dans les forêts du Brésil ou dans les *pampas* de Buénos-Ayres ; que nos touristes précieux s'extasient sur les accens mélodieux du chantre de l'Ausonie ; quant à moi, souffrez que je leur préfère ces concerts champêtres, ces gerbes de feu qui répandent une clarté si vive et si variée. Mais descendez la colline, pénétrez dans l'intérieur de ces jardins ; ne craignez pas d'y rencontrer, comme dans les environs de Londres, des agglomérations grossières et avinées. Philosophe venez y observer ce laissez-aller qui n'est presque jamais de la licence ; ces plaisirs qui ne sont pas encore de la débauche. Là tout le monde est sous le charme de la musique ; acteurs et spectateurs tous obéissent à la cadence. Entrez, vous y respirerez un air embaumé, vous y verrez des danses gaies et animées, et si parfois les gestes un peu libres d'une chorégraphie équivoque, ou l'uniforme d'un gendarme, ne venaient frapper vos regards, vous vous croiriez peut-être dans un chalet de l'Helvétie (1).

Gravissez-vous la jolie colline d'Hampstead ? votre vue s'arrête sur des lettres de six pieds de haut, majuscules fétides qui vous donnent l'adresse de je ne sais quel charlatan,

(1) Note du Tr. Il faut en convenir, quoique le fond de ce tableau soit vrai, il nous paraît flatté ; mais il n'est pas surprenant qu'un Anglais, écrivant de souvenir et sous l'influence des dégoûtantes orgies dont la plupart des jardins publics de Londres sont le théâtre, ait donné à nos scènes de guinguette une teinte si chaste et si primitive. Au reste, dans cette esquisse, l'auteur anglais n'a pas voulu retracer les mœurs de nos cabarets extérieurs, qui certes peuvent marcher de pair avec celles des tavernes de Londres. Nous ferons remarquer en passant que ces souvenirs sont d'une date déjà ancienne : Beaujon est devenu un élégant faubourg ; Marbeuf n'existe plus, et les gardes municipaux ont remplacé les gendarmes.

imprimée sur un poteau énorme, soutenant une tablette colossale. Voici, près de Twickenham, dont Pope a consacré le souvenir, une petite île verdoyante et pittoresque : qu'un bourgeois de Londres vous arrête ; la vulgarité de son patois vous surprendra. Les mots qui sortent de sa bouche sont privés d'une partie de leurs voyelles et de leurs consonnes. Les *h* aspirés, il les prononce muets, et les *h* muets sortent de sa bouche, enrichis d'une aspiration gutturale. Si son humeur est causeuse, il vous apprendra, non qu'un poète a construit cette petite maison de style antique, mais qu'on peut, si l'on veut, *se régaler de matelottes* et de *pâtés d'*h*anguilles* dans la taverne voisine.

— « Fameuse maison pour les repas de corporation, s'écrie-t-il dans son langage ; on s'y h*amuse* et on s'y h*énivre* tous les jours de sabbat. C'est un restaurant qui n'a pas son semblable, auprès de *Lunnun.* » *Lunnun*, c'est *London*, c'est Londres. Le patois des plaines d'Écosse est mille fois plus doux et plus agréable que ce triste patois des faubourgs de la capitale.

A cette vulgarité toute prosaïque se rattache, soit comme cause, soit comme conséquence, un égoïsme d'individualité qui vous frappe au premier abord. Le véritable citoyen de Londres, le cockney, comme on l'appelle, se croirait déshonoré, s'il cédait à la communauté la plus faible partie de son droit personnel. Il est insociable de sa nature. Il tient à ses priviléges, il les défend avec obstination. Souffrir que ses voisins se promènent dans le carré de gazon qui orne le devant de sa maison ; permettre aux passans de traverser une cour qui lui appartient ; reculer une borne qui fait partie de l'héritage paternel, jamais ! Il connaît trop bien son droit ; il n'admettra pas des antécédans subversifs de la liberté civile. Il déteste le monopole

de la société, mais il l'aime pour lui-même. Six ou sept familles réunies autour d'un square, ont la clef des grilles qui entourent le petit jardin central. N'attendez pas d'elles qu'elles vous ouvrent ce lieu de plaisance, presque toujours désert. Il y a de l'exclusion et de la sauvagerie dans le caractère anglais; chacun s'arrange pour lui-même et pour lui seul; tenace, obstiné, isolé, amoureux de jouissances exclusives, impatient de toute dépendance et même de cette courtoisie, qui est une dépendance volontaire, l'Anglais ne sacrifiera pas une de ses aises au respect humain, ni à la commodité de tous. C'est ainsi qu'il conçoit la liberté. Ajoutons que ce caractère, avec ses défauts et son insociabilité taquine, n'a pas peu contribué à notre grandeur politique : sur cette base si peu polie et si âpre, l'indépendance de l'Angleterre s'est élevée.

Édinbourg, dont il nous reste à parler, et qui, sans être aussi importante sous le rapport politique que les capitales de l'Angleterre et de la France, se pare d'un intérêt si vif aux yeux de l'artiste et du poète, offre un aspect tout différent : le paysage qui l'environne ne ressemble ni aux plaines légèrement onduleuses, ni aux coteaux rians et festonnés de vignes, ni aux routes larges de l'Ile-de-France, ni aux petites allées sablées, ni aux chaumières de fantaisie, ni aux tavernes luisantes, polies, resplendissantes des environs de Londres. Imaginez une multitude de collines rocheuses, sans variété de dessin, d'une hauteur presque uniforme, sombres et sévères, gardiens immobiles de ce vieux sol qui les porte et qu'ils ont si long-tems protégé contre la conquête. Prises une à une, ces collines sont peu remarquables; leur ensemble, leur ligne majestueuse, tous ces fronts chauves et bizarres ont quelque chose de grandiose et de rude qui s'allie admirablement bien avec le nom de l'Écosse et les souvenirs de son histoire. Au lieu de la Seine,

aux replis capricieux, au lieu de la Tamise, qui semble une mer condamnée à rouler dans un lit tracé par l'homme, vous trouvez ici des rivières encaissées dans le granit, et dont les eaux profondes roulent sous des berceaux de vieux arbres, tantôt calmes et ténébreuses, tantôt tourmentées et frémissantes sur un fond de petits cailloux arrondis, qui brillent comme des diamans. Un peu plus bas, le fleuve vainqueur sort de la lutte en grondant, précipite son écume, bondit sur les pointes du silex, fait tournoyer de grosses masses de roches détachées, et continue cette route pénible, qui, jusqu'à son embouchure, n'est qu'un long combat contre les rivages.

L'impression première à laquelle votre ame s'ouvre, quand vous approchez d'Édinbourg, est toute romanesque, par un beau soleil, Paris semble un séjour de fêtes; Londres est une immense boutique. Comment, en face de ces rochers, au bord de ces eaux bouillonnantes, ne pas évoquer le souvenir des pillages féodaux du *broder*; ne pas imaginer qu'une vingtaine de montagnards hâves et affamés, reconnaissables à leurs bonnets bariolés, à leurs piques luisantes, à leurs manteaux flottans, vont déboucher de la forêt, poussant devant eux les génisses grasses et les bœufs de leurs voisins. Pour moi, quand je passai l'Esk, je ne pus chasser de mon esprit l'image poétique du *Raid* et du *Reft* (1). Je voyais les *Maxwell* et les *Héron*, les *Home* et les *Scott*, suivis de leurs *gillies*, ou serviteurs aux jambes nues, enfoncer la dague dans le flanc des pauvres bêtes, forcées de traverser les eaux écumeuses, et déplorant leur exil par de lugubres beuglemens;

(1) Enlèvement de bestiaux et combats à propos de ces enlèvemens. Voy. les romans de Walter Scott et un charmant petit article que nous avons inséré dans le 14e Numéro de la nouvelle série de la Revue Britannique, intitulé : *Le spectre de Berthwich.*

bientôt un bruit de galop, un cri de guerre, un tumulte d'armes se faisaient entendre; le slogan des montagnes, répété par les cornets du Lothian, répondaient au hourra des Saxons; toutes les roches lointaines, tressaillant et émues, répercutaient ces accens terribles; et quelques cadavres, trophées du combat, roulaient avec les eaux tumultueuses du fleuve.

Qu'on ne s'étonne pas si le paysage qui environne Édinboug m'a long-tems occupé, c'est une capitale toute pittoresque, la cité reine d'un pays rustique et chevaleresque; cette stérilité, cette succession de rivières et de collines sauvages, servent de cadre au château de Bruce et de Douglas, à Holyrood (1), à la chapelle d'Antoine; noms tout palpitans de poésie sanglante, tout imprégnés d'un intérêt sombre, aux Pentlands, témoins des combats et du martyre des *covenanters*; le sang bat plus vite et gonfle les artères, quand vous approchez de ces monumens d'histoire; l'agreste nudité du paysage fait ressortir encore ces châteaux et ces forteresses; l'activité de la pensée semble s'accroître de la stérilité même du sol.

Vous approchez. Voici des huttes de pierre, à toiture basse; ici des monceaux de boue et de fumier, dont on se garde bien de débarrasser la rue; plus loin des bataillons de canards et d'enfans sans souliers et sans bas, d'oies domestiques et de petites filles aux vives couleurs, aux cheveux d'or, que le peigne n'a jamais touchés, aux pieds nus que la fange souille, aux visages rians et blancs comme neige, si souvent reproduits par Wilkie. Vous avancez; des maisons bien bâties, plus hautes qu'à Londres, et carrées pour la plupart, frappent vos yeux.

(1) Dans le 3e Numéro de cette nouvelle série nous avons consacré un article à la description de ce château.

Édinbourg a sa vieille et sa nouvelle ville, symboles assez exacts de la double civilisation qui lutte au sein de ses mœurs : ici des édifices réguliers, érigés par une race patiente, morale, laborieuse ; des rues alignées, des boutiques tenues avec un soin et une propreté parfaite ; là des créneaux, des tourelles, toute la pompe lugubre et défensive dont le moyen-âge s'environnait. Nous verrons bientôt ce contraste, ce mélange d'énergie antique, de génie pittoresque et d'industrie, se reproduire dans le caractère des habitans, lorsque suivant le cours de nos observations, la philosophie comparative des rues de Londres, d'Édinbourg et de Paris, nous fournira les documens nécessaires pour mettre en parallèle les diverses nuances des caractères nationaux.

A Londres, la personnalité des citoyens frappe d'abord le voyageur. Sur la Nouvelle-Route (*New-Road*), qui est notre boulevart et qui égale en étendue les boulevarts intérieurs de Paris, chacun des habitans a eu soin de renfermer entre trois épaisses grilles et de se réserver le petit carré de terrain qui conduit à sa maison. A peine deux arbres nains poussent dans ce jardin en miniature ; la régularité générale de l'aspect est détruite par ces subdivisions fréquentes, par ces compartimens qui blessent la vue. Qu'importe ? Les propriétaires voient dans cette disposition quelque chose d'exclusif, leur fragment de jardin est à eux ; ils ne regrettent ni ne désirent ces belles contre-allées qui offriraient de l'ombre aux promeneurs. S'ils ont un arbre, il faut qu'ils le parquent. Le sentiment de la propriété domine chez eux.

A Paris, c'est le contraire que vous observez ; une sociabilité facile, un esprit de communauté qui l'emporte sur les intérêts individuels. On passe à travers les maisons ; beaucoup de portes sont ouvertes. Le square qui se trouve

au milieu de la Place-Royale, au Marais, est devenu un lieu de promenade publique. On voit que ce peuple aime à se réunir et préfère le plaisir goûté de compagnie, à la solitaire jouissance de quelque privilége exclusif. Aussi la vulgarité à Londres est-elle plus révoltante qu'à Paris; la communication fréquente des citoyens entre eux, la sociabilité française, le contact de toutes les classes y avait répandu, surtout avant la révolution, je ne sais quel vernis de politesse qui étonnait les autres nations. Depuis quelques années, les nouvelles institutions constitutionnelles ont effacé une partie de cette antique courtoisie qu'il n'était pas rare de trouver autrefois dans les conditions les plus humbles de la société parisienne.

A Édinbourg, le caractère grave et réservé des physionomies s'accorde en général avec la défiance et la précaution, la prudence méticuleuse et la franche finesse qui composent la nationalité spéciale de l'Écosse. Rien n'est plus impitoyablement questionneur qu'un habitant des faubourgs de la capitale; rien n'est plus taquin qu'un petit garçon de ces mêmes faubourgs. L'Anglais de Londres se concentre en lui-même, il se cuirasse de sa hauteur et de son mépris; il est rude, sourcilleux, dédaigneux. Le boutiquier de Cheapside tient à l'étiquette, se ploie jusqu'à terre devant un chaland, se redresse et fait le grand seigneur le dimanche. L'indigène d'Édinbourg est questionneur, observateur, soupçonneux, inquistif; l'intelligence rayonne dans son œil bleu et enfoncé; il vous ennuiera de ses demandes, il vous fatiguera de ses importunités; étranger, il voudra savoir d'où vous venez et qui vous êtes; André *Fairservice*, jardinier dont Walter-Scott a fait le portrait, est une admirable personnification de ce caractère. L'enfant à qui vous demanderez le chemin que vous devez suivre, vous forcera de répéter trois fois la question que vous

lui adressez, paraîtra ne pas vous entendre, se fera payer le service qu'il vous rendra, puis vous servira fidélement et avec zèle.

Le Parisien a plus d'amour-propre, le Londonien (1) plus de sensualité grossière, et l'Édinbourgeois plus de curiosité et d'intérêt personnel. Dans les théâtres de Paris, le marchand de lorgnettes et de journaux enjambe les banquettes en vous présentant son *Moniteur* ou sa boîte remplie de mauvaises lorgnettes. Le garçon de café vous invite à boire de la bière et à prendre des glaces. Souvent le régal du peuple dans les plus petits théâtres, à Franconi, par exemple, et aux Acrobates consiste en un verre de limonade, un peu de sucre d'orge et un gâteau. La gourmandise, penchant tout égoïste, est infiniment plus développée chez nos artisans de Londres. Le punch en bouteilles, le rum et les saucissons remplissent les entr'actes et font succéder des émotions plus grossières à celles que les larmes de Belvidere et de Desdemone viennent de faire couler. Ne dédaignez pas ces traits de caractère, tout minutieux qu'ils soient. Les affections de John Bull germent pour la plupart dans l'estomac. La taverne s'ouvre à lui à tous les coins de rue, dans tous les quartiers; les organes de la digestion sont ceux qu'il exerce le plus. Le Parisien, au contraire, est babillard et en général sobre. Il y a plus de vanité chez l'un, plus d'égoïsme chez l'autre. L'un donne au plaisir de paraître, au bonheur de produire de l'effet la somme d'argent que l'autre accorde à une volupté matérielle et passagère.

Un parterre anglais est curieux à observer. Il se compose non d'une masse d'hommes sociables, mais d'individus doués d'une volonté très-distincte et toujours prêts

(1) *Londoner.*

à décider par le combat singulier, quelle volonté l'emportera sur la volonté voisine. Jamais la minorité n'est obéissante et soumise envers la majorité. Qu'une tirade ou un air aient plu à une partie de l'assemblée, les approbateurs demanderont *bis*, jusqu'à extinction de voix, et sans se conformer aux désirs de l'autre partie de l'assemblée. J'ai vu de malheureux acteurs occuper la scène pendant une demi-heure, muets et debout, tandis que les spectateurs arrangeaient leur différend à coups de poings et à grand renfort d'injures. Otez du parterre français les *chevaliers du lustre*, race hargneuse et turbulente, et vous n'y trouverez que des groupes gais et complaisans, dont on est toujours sûr de captiver le bon vouloir ou de calmer la mauvaise humeur par un bon mot, par une saillie.

Les points de réunion ne sont pas les mêmes pour les habitans d'Édinbourg, c'est surtout au prêche et chez le tavernier que vous trouverez cette population écossaise si bien décrite par Walter Scott. Elle a sous le rapport de la décence et de la tenue, l'avantage sur les deux populations que nous venons de citer. A voir le dimanche tous ces hommes vêtus de noir et d'une propreté scrupuleuse, vous seriez tenté de demander : *où sont les pauvres ?* Il est très-vrai de dire que les artisans et les prolétaires d'Écosse ressemblent aux gens comme il faut des autres pays. Une gravité méditative, vieux reste des longs débats théologiques et des mœurs presbytériennes, est empreinte sur la plupart de ces visages ; de tems en tems vous rencontrez un petit homme mal vêtu ; quelque sauvage descendu de ses montagnes pour gagner sa vie à Édinbourg ; puis le procureur retors, à l'œil madré et à la démarche lente ; la ménagère enveloppée de son plaid, l'ecclésiastique imbu des principes de Knox et le front couvert de rides, quelques jeunes forgerons enivrés de whiskey et chantant dans

leur ivresse les antiques ballades; mais en général un air d'aisance et de calme qui plaisent à l'ame et satisfont la pensée; rarement l'étourderie impertinente, si commune à Paris, ou l'insociable brutalité du cockney de Londres enrichi par son commerce.

Disons-le sans crainte; l'anglais pris individuellement est un animal farouche. Ce qui, chez le manœuvre ou l'artisan, est brutalité insolente, dégénère chez le gentilhomme en hauteur non-moins insultante. Vous diriez souvent que tous ces messieurs réunis dans la même salle, ne s'y sont donné rendez-vous que pour se toiser et se narguer. Les institutions anglaises sont charitables, bienveillantes, philantropiques; les hospices abondent; et sont fort bien tenus; les riches y versent des trésors. L'humanité a plus d'un temple dans la capitale de l'Angleterre. Eh bien! c'est-là que l'on trouve le plus rarement cette bienveillance extérieure, cette politesse de détail, cette charité de tous les jours, cette indulgence aimable, qui contribuent si puissamment au bonheur. L'indigène de Londres témoigne aux étrangers une froideur dédaigneuse qui les glace et les repousse. L'habitant de Paris, les tolère, les guide, les conduit, les trompe quelquefois, mais souvent aussi les amuse.

Pénétrez dans une de nos tavernes. Elles sont subdivisées en petites cellules ou compartimens. Chacun s'y tient gravement, tristement, en face de sa bouteille de *porter* ou de son verre de grog. Le consommateur jette un regard plein de défiance sur les nouveau-venus. Il a l'air de dire: « Tous les hommes sont fourbes; je ne me fie à personne. » Si vous essayez de lier conversation avec lui, très-assurément il vous prendra pour un fripon; il croira que votre intérêt vous porte à cette inconvenance. Il boutonnera son habit, enfoncera son mouchoir dans sa poche, assurera

les boutons de ses poches de côté, et vous regardera de travers. S'il se compromet assez pour vous répondre, vous entendrez sortir du fond de sa poitrine, je ne sais quel murmure rauque et sourd, deux mots ou quatre tout au plus :

« Je ne sais pas! »

Ou bien :

« Je suis occupé. »

Ou bien encore :

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. »

Et après cette exquise politesse, notre homme redeviendra grave, austère, digne et sombre comme s'il était gonfalonier de Saint-Marin. Son œil prendra une couleur plus terne, son immobilité sera plus marquée et plus insolente ; vous renoncerez à rien tirer de cet être stupide et dur, moins social et moins causeur que les vieux chênes de la forêt de Dodone. Tout ce travail peut se résoudre en une phrase; interprétez ces gestes ; voici ce qu'ils vous diront :

« Laissez-moi tranquille! »

Et ce même personnage qui s'arme d'une si ridicule cuirasse de morgue et de hauteur, est peut-être le meilleur, le plus probe, le plus bienveillant des mortels. C'est son indépendance qu'il veut protéger en se refusant à tous les égards sociaux ; il se croirait esclave s'il était poli. En France, vous trouvez au contraire une bienveillance de paroles merveilleuse, une grâce extérieure admirable, une politesse envers l'étranger qui le charment et quelquefois le conduisent à d'étranges déceptions.

Riez ensuite, si vous l'osez, de ces philosophes qui vous parlent de la différence des races et de l'influence du sang. Ne reconnaissez-vous pas d'une part cette vieille race saxonne, mêlée de Norwégiens et de Danois, d'une autre

cette nation Gauloise, toujours rieuse, gausseuse, plaisante, amusante, vive, sociale et légère ?

Mais c'est la ville en elle-même, ce sont les édifices et non le caractère du peuple que je veux à présent analyser. Levez-vous à quatre heures du matin en été; vous pourrez vous livrer à vos observations. Traversez ces places et ces rues désertes. La circulation sociale est suspendue. Une tranquillité solennelle règne partout. Vous voyez à nu pour ainsi dire et dans sa réalité Londres, dépouillé de tous ces incidens factices, de toute cette variété d'objets, mobiles et capricieux, qui la parent et la déguisent. Les cent mille foyers des habitans ne lancent pas encore vers le ciel leurs exhalaisons pesantes. La fumée des manufactures et des fabriques n'étend pas sur la ville un dôme de vapeurs opaques. Les contours se dessinent avec une netteté parfaite, sur un horizon transparent et libre. Aucun détail ne vous échappe. Cette architecture, qui semble confuse pendant le jour, devient distincte et facile à saisir. C'est à vous, promeneur matinal, de commencer et d'achever la statistique des rues de Londres; silencieuses, muettes, les voici tout entières, avec leurs allées, leurs enseignes, leurs dépendances. Vous diriez ces tours et ces kiosques dessinés par l'artiste chinois sur une glace doublée de vif argent; tant le regard discerne facilement les plus minces détails des édifices. Dans les rues principales et dans les beaux quartiers, la propreté extérieure des volets et des fenêtres fait honte à la plupart des villes d'Europe, Amsterdam excepté. Mais aussi n'y a-t-il pas une seule capitale où le bon style architectural soit plus rare et le mauvais goût plus commun.

Dans le tumulte de la journée, on aperçoit moins facilement ces défauts; le matin, lorsque la population est endormie, ils se révèlent dans toute leur laideur. Le roi d'An-

gleterre est plus mal logé que le magistrat suprême de Zug et de Glaris (1). Au moins le landerman dont nous parlons occupe-t-il une maison dont l'architecture locale est en harmonie avec les bois, les forêts et les lacs qui l'environnent. C'est un toît de chêne dénué de prétention et de mauvais goût. Que signifient au contraire ces colonnades grecques, mariées à des ogives gothiques? Partout cette cacophonie blesse les yeux, ce défaut de convenances vous poursuit et vous choque. La plus puissante assemblée qui soit au monde tient ses séances dans un bâtiment de plâtre, avec créneaux et meurtrières, ogives et pendentifs, chapiteaux corinthiens et vitrages d'église (2). Le stadthouse d'Amsterdam est du moins homogène. Cette bizarrerie n'est pas affectée; on n'a pas accouplé follement le moderne et l'antique, le style d'Athènes et celui de l'Allemagne au moyen-âge.

Le goût pour les arts n'est pas indigène et spontané parmi nous. Voyez le palais de notre premier magistrat civil, le *Mansion-House*, la demeure du lord-maire. Ja-

(1) Note du Tr. Ce palais a été bâti sur l'emplacement d'un ancien hôpital des lépreux, qui avait été fondé, avant la conquête, par quelques personnes pieuses de la ville de Londres. Henri VIII saisit les revenus de cet hôpital et le fit raser : à sa place il construisit l'édifice que l'on voit aujourd'hui. L'extérieur du palais n'est pas d'un grand effet, et on croirait avec peine qu'il sert de résidence à l'un des plus puissans princes du monde. Il est bâti en brique; la partie où sont les appartemens du roi n'a qu'un seul étage, mais assez régulier. La façade du côté de *St.-James Street* n'est qu'une vieille porte fortifiée qui a été restaurée plusieurs fois, mais avec tant de maladresse, qu'on y a mêlé le style moderne avec le style gothique.

(2) Note du Tr. La façade de la Chambre des Lords et celle de la Chambre des Communes qui donnent toutes les deux sur *Old Palace Yard*, se composent d'une colonnade moitié grecque, moitié gothique, construite en briques recouvertes de stuc. On sait que ces deux Chambres ont leur siége dans une des dépendances de l'ancienne abbaye de Westminster.

mais plus massive construction, jamais plus lourde et plus épaisse caricature architecturale ne fut destinée à un tel usage. La discussion des Aldermen, qui firent élever cet édifice mérite d'être léguée à la postérité : c'est un curieux souvenir. Lord Burlington, qui aimait les arts et les comprenait, leur envoya un dessin de Palladio, dessin digne de son auteur. La corporation fut en rumeur. On se demanda quel pouvait être ce Palladio, et dans quel but le noble lord osait se mêler d'une affaire qui ne le regardait pas. Les Aldermen, long-tems muets et incertains, tranchèrent la question en allant dîner, et remirent leur décision au lendemain. Quand la soupe à la tortue et le beefsteak eurent éclairci leurs intelligences et chassé la vapeur qui les offusquait, le noble conseil se réunit de nouveau. Or, savez-vous, sur quoi la discussion roula? sur la beauté du plan? sur sa convenance? sur la dépense qu'il entraînerait? non.

— « J'oserai, dit une voix doctorale, faire une remarque à mes honorables confrères; c'est que ce Palladio, sans doute étranger à l'Angleterre, n'est pas membre de la cité de Londres. »

— « J'ajouterai continua un de ses collègues, qu'il est Italien et papiste.

A ces mots toutes les bouches s'ouvrirent pour proclamer que le plan était inexécutable. Quand cette effervescence d'indignation orthodoxe fut apaisée, les membres de la corporation adoptèrent à l'unanimité le devis d'un Français, refugié, protestant et qui n'avait jamais construit que des vaisseaux (1). Vous pouvez admirer dans une des rues

(1) Note du Tr. C'est sur les dessins de George Dance que cet édifice a été construit. Les travaux commencèrent en 1739 et furent terminés en 1753. L'ensemble de cette construction a coûté 42,638 liv. st. (1,065,950 fr.).

les plus sombres de la ville, cette remarquable construction ; six colonnes énormes et disproportionnées, supportant un fronton mesquin, et des petites fenêtres dans un grand mur, et tout autour un grillage pour protéger le chef-d'œuvre. Le sculpteur chargé d'embellir le fronton, n'a pas trouvé place pour son allégorie. Il s'est vu forcé d'agenouiller l'Abondance, qui, encadrée dans un triangle étroit, paraît à la fois gigantesque et emprisonnée.

Rien de tel à Paris. Un autre défaut vous y frappe : c'est la multitude des édifices commencés, qui ne se terminent jamais. Tout le peuple semble vivre dans une perpétuelle expectative. Ce ne sont que colonnades sans chapiteaux, monumens et places inachevés ; l'échafaudage est toujours là pour vous apprendre que ce peuple aime mieux préparer qu'achever ses entreprises et que sa vivacité l'entraîne sans cesse vers de nouveaux projets. Le Louvre, le Carrousel, l'arc de triomphe de l'Étoile, la fontaine de l'Éléphant, ne sont après tout que de jeunes ruines, des monumens dejà vieux avant d'être accomplis (1).

A Londres les maisons sont achevées, mais elles sont peu solides. Nous construisons beaucoup. Que cela dure ou ne dure pas, peu nous importe. Beaucoup de propriétaires insèrent dans leurs baux une clause par laquelle le locataire s'engage à ne pas danser chez lui. Une mazourka ébranlerait les fondemens, une galopade ferait croûler les toitures. On commence par composer de quelques lattes fort légères une charpente provisoire ; les briques et le mortier viennent ensuite. A cette espèce de chau-

(1) NOTE DU TR. Un des rédacteurs de la REVUE BRITANNIQUE, M. Saulnier, dans un excellent article sur la nécessité d'entreprendre des travaux en France, avait indiqué les moyens à employer pour achever tous ces monumens qui n'offrent aujourd'hui que des ruines précoces. Voyez le 15e numéro de la Nouvelle série.

mière qu'un ouragan emporterait, on a soin d'ajouter une devanture à la grecque, un portique, une colonnade de stuc, simulant le marbre et la pierre. Ce faux extérieur, ce mensonge de boutiquier, cette espèce d'étalage de marchand, trahissent une vanité prétentieuse trop commune parmi nous. Mieux eût valu conserver dans leur pureté nos habitudes de convenance domestique et de comfort, nos petites maisons isolées avec des grilles tout autour, nos trois marches, notre petite porte et notre couloir. Nous ressemblons trop aujourd'hui à ces *farauds* de la campagne, qui, sous des habits éclatans cachent une chemise de toile grossière.

Quand la profonde solitude et le silence de la ville font place à quelque mouvement, lorsque la population commence à s'éveiller, Londres mérite d'être observé. Alors les points extrêmes de la société se rencontrent. Le cabriolet du médecin à la mode accroche la charrette du métayer. Le grand seigneur endormi dans sa voiture dorée, ne voit pas les premiers feux du jour briller sur le dôme de St-Paul. De square en square, de rue en rue, ses deux chevaux alezans l'emportent avec la rapidité d'une flèche; il a visité hier l'opéra, les maisons de jeu, trois routs, deux concerts; lourd d'ennui, léger d'argent, épuisé de fatigue, il rentre dans son hôtel splendide; demain il recommencera la même vie et n'atteindra pas le bonheur qu'il cherche. Son cocher, en tournant le coin de la rue St-Giles est sur le point d'écraser une couvée de Savoyards, armés de leurs vielles et de leurs orgues, que la manivelle fera hurler, gémir et soupirer jusqu'au soir. Pauvres misérables artistes!

Déjà les tavernes s'ouvrent. Les filles « folles de leur corps », comme disaient nos ancêtres, sont les premières à jeter sur le comptoir la pièce d'argent conquise sur le

vice par le vice. Les cochers de fiacre et les porteurs d'eau ne tardent pas à les suivre et à partager avec elles une liqueur, que par politesse vous appellerez du *vin*. Ce breuvage chaud ne ressemble pas mal, pour l'aigreur et le montant, au lait de jument que les femmes tartares préparent pour leurs maris et leurs frères. Pendant que le marchand de vin réunit chez lui la partie vicieuse et dissolue de cette population matinale, une autre portion plus décente et plus solvable s'attroupe autour de la marchande de thé. Le chaudron bout sur un trépied, dont une main avare ne ranime pas assez souvent les charbons éteints. De petites tasses bleues de terre Wedgewood passent de main en main; la matrone reçoit un penny pour chaque tasse. Il faut voir rassemblés près de ce coin de rue, le jeune débauché de bas étage, qui cherche une liqueur rafraîchissante et salutaire; le pauvre ramoneur, qui a déjà voyagé à travers douze ou quinze tuyaux de cheminée; le maraîcher qui vient de déposer sur la place de Covent-Garden sa pyramide de choux et d'asperges gigantesques; la villageoise du comté de *Salop*, harassée de sa longue marche; la porteuse d'eau, race toute anglaise, écrasée par le lourd bâton qui pèse à-la-fois sur ses deux épaules; la laitière, qui va écrire sur la porte voisine le chiffre des pennys et des pences qu'elle gagnera dans le cours de la matinée. Qui dirait que tous ces infiniment petits de l'ordre social, en sont les premiers rouages? La femme de qualité rentre chez elle sans les apercevoir, enveloppée de son manteau et de ses fourrures, rêvant aux jouissances ou aux blessures de sa vanité. Appartient-elle, dites-moi, à la même race? Fait-elle partie de la même famille humaine, qui compte parmi ses membres les êtres dont je viens de parler?

N'oublions pas une autre espèce bizarre, placée sur la limite des deux mondes, où vivent les gens comme il faut

et les gens qui ne comptent pas, ou que l'on compte pour rien. Les débats de la Chambre des Communes se sont prolongés bien avant dans la nuit. Le *recorder* (1), de trois à quatre heures du matin, a rempli sa tâche pénible. Il revient, pâle, harassé, le col de sa chemise rabattu sur la cravate ; il n'y a pas d'ouvrier plus malpropre, plus négligé dans sa tenue. A sa physionomie pétulante, railleuse et cependant mélancolique, vous reconnaissez l'Irlandais. Que d'éloquence est sortie de sa plume active et féconde! combien d'argumens pour et contre a-t-il manipulés depuis neuf heures du soir! Heureusement pour lui, le souvenir de tant de paroles s'est enfui de son cerveau; il n'y pense plus, heureux s'il peut dormir, heureux si cette fatigue intellectuelle et mécanique ne trouble pas le repos auquel il aspire.

C'est à cette heure que des troupeaux de bœufs et de moutons viennent se faire massacrer dans les boucheries de Londres. Vous voyez ces pauvres animaux, fatigués, harassés par les chiens, forcés de marcher à la mort, et soit qu'ils veuillent s'arrêter ou s'écarter, ramenés violemment à la discipline et à l'ordre par les correcteurs impitoyables qui aboient en les poursuivant. Il ne faut pas être doué d'une sensibilité bien vive pour se sentir touché de leur sort. On les enferme dans des palissades, d'où leurs beuglemens, et les hurlemens des chiens retentissent à travers la ville. Les abattoirs de Paris sont mille fois préférables à cet arrangement. Peut-être même serait-il à désirer que ces scènes meurtrières se passassent en dehors des murs, et que les habitans n'eussent jamais à supporter le dégoût qui en résulte et qui assiége tous les sens à-la-fois.

(1) Celui qui donne aux journaux le compte rendu des séances.

L'aspect de Paris, sa tumultueuse activité, le bouillonnement de sa population aux diverses heures du jour, ont été souvent décrits. Édinbourg n'a point cet intérêt ni cet éclat; dans la capitale de l'Écosse, ce sont les édifices qui méritent d'attirer spécialement et de fixer l'attention. Placez-vous à l'une des fenêtres de l'hôtel Mackey, vous jouirez de l'un de ces tableaux auxquels le pinceau de Prout a donné tant de charme et de vogue. Précisément en face de vous, des groupes de bâtimens aux formes sévères paraissent appartenir à quelque cité italienne du moyen-âge; tant cette architecture, toute Guelfe et Gibeline, sacrifie peu à la grâce et s'occupe exclusivement de multiplier des moyens de défense et de sécurité. Au milieu de cinq ou six forteresses carrées, massives, nues, résidences de familles ennemies et rivales, apparaît l'église, le seul édifice qui sous l'égide de sa destination sainte pût demander à l'architecte le déploiement de toutes ses ressources, le luxe et même la licence des ornemens, la hardiesse et la liberté des décorations et de la distribution. A gauche, s'ouvre un vaste ravin ou *loch*, avec son pont pointu et les hautes maisons qui forment la tête du pont. Plus loin, à demi-voilées par la fumée, des maisons bâties dans le lit du ravin et ensevelies jusqu'à la toiture; une longue succession de corniches, de pignons, de terrasses, de chapiteaux, de mascarons, de gouttières en échelons marquent la direction ascendante de la vieille *rue Haute*. A voir ces sinuosités pittoresques, ces lignes bizarres, ces forêts de cheminées sculptées, ces toitures dentelées; çà-et-là de longues murailles percées de petites fenêtres carrées; la lumière émanant de ces fenêtres, les unes à fleur de terre, répandant leurs clartés sur le sol: les autres versant de leur quinzième étage quelques faibles et vacillantes étincelles; ici un toit conique, là une char-

pente en ogive ; enfin les innombrables accidens qui découpent sur un ciel pur leur vive et tranchante arète : vous diriez que toute l'architecture du moyen-âge s'est donnée rendez-vous dans cette rue.

A l'extrême droite, près du spectateur, le château projette au loin sa grande ombre, menace permanente d'une tyrannie sans pitié ; si vous vous rapprochez du centre, vous découvrez le palais construit par la Société des Arts, palais grec, et dont la régularité sévère fait tache parmi tant d'irrégularités piquantes. Jetez d'ailleurs vos regards autour de vous. Tout vous parle de guerre et de défense, rien ne vous rappelle des idées de plaisir et de paix. Les entablemens et les chapiteaux, les murs et les toits, les créneaux et les meurtrières appartiennent au plus austère style gothique ; tandis que la vieille tour de Saint-Giles, ancienne cathédrale, s'entoure et se pare de fleurs, d'oiseaux, de statues de saints, de festons élégans, de découpures merveilleuses et fantastiques, de sculptures fines et délicates, qui la couronnent comme un diadème de perles : le soir, quand les derniers rayons d'un beau jour font étinceler les saillies et teignent d'une obscurité plus profonde les nombreux enfoncemens, les replis ténébreux de ce labyrinthe de pierre ; quand les ténèbres en se répandant arrondissent tous les angles et confondent les groupes d'édifices dans une masse indistincte ; quand on n'aperçoit plus que les lignes irrégulières des lampes nocturnes, se jouant dans l'obscurité, et traçant la carte lumineuse de ces rues aux mille détours ; nulle ville d'Europe ne peut rien opposer à ce spectacle magique.

Si vous sortez le matin et que vos pas se dirigent vers la nouvelle ville, tout change. Le fond du tableau, c'est le Ben Lomond, bravant le soleil qui tombe à-plomb sur

sa tête de glace et dominant les nuages qui l'environnent.

Sur le devant s'élèvent de belles maisons de pierre. Leur régularité est l'image de l'Écosse actuelle et de sa grandeur croissante. Eh bien ! osons-le dire, nos yeux se reportent avec plus de plaisir encore vers le dédale bizarre que nous avons décrit plus haut et qui représente son passé féodal et la sanglante variété de ses souvenirs historiques.

Voulez-vous que votre ame se plonge tout entière dans ce passé grandiose, qu'elle s'enivre de ses poétiques réalités. Visitez la chambre de Marie Stuart à Holyrood ; cette fenêtre aux vieux vitrages fut souvent ouverte de sa main ; vous pouvez vous appuyer sur son lit ; la portière en tapisserie usée que le garde vient de soulever est celle que les assassins de Rizzio firent mouvoir. Cette porte brisée s'est ouverte pour donner accès à Lord Ruthwen ; vous vous attendez à voir paraître ce front sombre, obscurci encore par sa visière d'airain. Voici le cabinet de quinze ou seize pieds de long, sur dix ou douze pieds de large, où le pauvre musicien soupait avec la comtesse d'Argyle et la reine, quand ces hommes au cœur de bronze, remplissant tout-à-coup de leurs armures et de leurs gigantesques corps, un espace si étroit, insensibles aux larmes de leur souveraine, sourds à ses cris, assassinèrent l'Italien dans les bras même de Marie. Vous étouffez dans cette retraite, vous avez besoin de l'air libre, vous croyez sentir la main pesante de Ruthwen ; votre cœur, dans ses battemens précipités, semble prêt à s'élancer de votre poitrine. Vous voulez fuir les lieux souillés par ces nobles assassins, qui foulèrent si indignement aux pieds la nature et les lois de la chevalerie.

Plus loin, dans ce même Holyrood, long-tems habité par le prince qui alla finir ses jours à Saint-Germain.

maintenant habité par le roi qui posséda Saint-Germain, et qui vient mourir aussi dans l'exil : vous trouvez des portraits curieux ; celui de Jacques II ; le Charles X de son pays et de son tems ; celui de Darnley, dont les traits vulgaires et la beauté sans grâce, portent l'empreinte d'une sensualité basse ; enfin le seul portrait authentique de Marie Stuart, remarquable surtout par la finesse et la régularité.

Mais les poétiques souvenirs d'Édinbourg et ces nombreuses ruines qui ont inspiré Walter Scott, m'éloigneraient trop du but de cet essai. Revenons à Londres et à Paris. Si nous voulons comparer entre eux les caractères spéciaux des deux villes, que nous cherchions la philosophie réelle qui se cache sous cet aspect matériel, nous verrons que la vanité et la légèreté en France, occupent la même place que le lucre et l'égoïsme occupent en Angleterre. La vie intérieure des Anglais offre plus de ressources, si ce n'est pour le bonheur, du moins pour le bien-être. La vie extérieure des Français est plus amusante, plus piquante, plus gaie. Vices et vertus se trouvent aux deux pôles contraires.

Quant à Édinbourg, sur une échelle beaucoup moins grande, avec beaucoup moins d'influence politique et commerciale, c'est peut-être de ces trois villes celle qui laisse dans l'ame les impressions les plus profondes. Population rustique, savante, industrielle, un peu pédantesque ; mais grave, religieuse ; monumens qui frappent l'esprit d'une émotion mêlée de terreur ; ici un désert sauvage, une solitude profonde ; là tout le mouvement de la civilisation ; d'un côté des colonnades grecques, imitations classiques importées au milieu des ruines féodales ; d'un autre des maisons d'artisans, petites, mais commodes et respirant une propreté qui enchante ; telle maison habitée par un des plus profonds

algébristes de l'époque ; telle autre par un vieillard barbu, nommé Dryden, presbytérien fanatique, à genoux devant le buste de Knox : enfin des mœurs et une physionomie nationale qui ressemblent encore à celles que le grand homme (1) a décrites dans *le cœur du Mid-Lothian* (2) et qu'il faut renoncer à décrire après lui.

(Blackwood's Magazine.)

(1) Walter Scott.

(2) *La Prison d'Edinbourg.*

Miscellanées.

UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANS

DANS LES ENVIRONS DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Ayant reçu en 1827 un brevet de lieutenant pour le régiment royal africain, qui occupe différens postes dans les environs du cap de Bonne-Espérance, je me hâtai de satisfaire à cet ordre, car le séjour de Londres, avec ses plaisirs sans nombre, commençait à m'être à charge. Notre traversée, quoique longue, fut cependant assez heureuse ; mais je me souviendrai toute ma vie de l'ouragan terrible que nous essuyâmes sous les tropiques, et qui nous aurait infailliblement engloutis sans l'habileté de notre capitaine et la bonne construction de notre vaisseau. La Providence veillait sur nous, et cinq mois après avoir quitté Plymouth, nous touchâmes sans autre accident le rivage africain.

A mon arrivée au quartier-général, je fus dirigé sur la station de *Friederiksbourg* qui venait récemment d'être établie sur les bords pittoresques du *Gualana*, au-delà de *Fishriver*, et où se trouvait l'un de mes frères. La garnison de ce poste, composée en grande partie d'officiers de divers corps, et de quelques compagnies du régiment royal africain, était activement occupée à la chasse aux éléphans, seuls ennemis qu'elle eût à combattre. Dans les premiers tems de l'installation de cet établissement, nos soldats, pour se procurer de la viande fraiche, avaient

commencé par être les agresseurs ; mais plus tard les éléphans, irrités de l'audace de ces nouveaux hôtes, vinrent en grand nombre se précipiter contre nos palissades. Ils arrachaient avec leur trompe les pieux qui les formaient, renversaient nos barraques, et se faisaient tuer souvent au milieu des feux de nos bivouacs, car rien n'égale le courage de l'éléphant d'Afrique. Déjà plusieurs de nos soldats avaient succombé dans ces attaques ; mais dès que les pavillons destinés à loger la garnison et quelques Hottentots, qui s'étaient réunis à elle, furent construits et entourés d'un large fossé surmonté d'un mur en gazon, de six pieds de haut, on n'eut plus rien à craindre de la part des éléphans. Quelques huttes seulement construites en dehors des lignes de circonvallation devenaient encore de tems en tems le but de leur irruption ; mais une décharge d'artillerie faite à propos les fit renoncer pour toujours à ces sortes d'entreprises. Quinze des leurs étaient restés sur place. Grâces à cette expédition et à nos retranchemens, les rôles changèrent, et depuis nous avons toujours conservé notre situation offensive.

Dès que je fus installé dans mes nouvelles fonctions, je témoignai le désir de partager les périls de mes braves compagnons d'armes ; ma demande fut accueillie avec empressement, et quelques jours après, je fis partie d'une chasse qui venait d'être arrêtée. Cette fois nous ne rencontrâmes qu'un éléphant femelle, que nous ne parvînmes cependant à abattre qu'après lui avoir tiré plus de cent coups de fusil. On eût dit d'abord que les balles ne faisaient que glisser sur la surface rugueuse de son corps ; mais plusieurs décharges ayant été dirigées sur la trompe et dans les yeux, elle tomba tout-à-coup sans pouvoir faire le moindre effort pour se relever ni pour résister à ses assaillans. Je m'approchai ; son corps était percé de plus de soixante balles.

Nos soldats lui arrachèrent les défenses, et les portèrent en triomphe à la demeure du major Graham qui avait commandé la chasse. Ce succès m'enhardit, et je pris la résolution de ne pas manquer à l'avenir un seul de nos rendez-vous.

Quelques jours après cette première expédition, mon domestique vint m'annoncer qu'une troupe considérable d'éléphans se montrait dans le voisinage de notre station, et que plusieurs habitans, ainsi que les officiers de la garnison, s'étaient déjà portés à leur rencontre. Je fis aussitôt mes dispositions, et je me dirigeai en toute hâte vers le lieu qu'on m'avait désigné. Il fallait traverser une forêt : peu exercé à me frayer un chemin à travers les halliers touffus et marécageux dont cette contrée est couverte, ce ne fut qu'à grand'peine, et après avoir vingt fois failli rester enseveli dans la vase, que je parvins à découvrir les traces de mes camarades. J'avais à peine quitté cette sombre forêt où je m'étais si malencontreusement engagé, pour gagner une prairie située sur la rive droite du *Gualana*, lorsque des détonations fréquentes d'armes à feu m'annoncèrent que j'avais enfin retrouvé le gros des chasseurs. Je sentis alors se dissiper l'inquiétude vague, mais pénible, qui m'avait poursuivi pendant tout le tems de mon excursion solitaire. Je respirais librement; mais bientôt ces cris répétés : *prenez garde à vous!... . n'avancez pas!* que faisait entendre une de nos sentinelles, m'arrachèrent de la profonde sécurité que je commençais à goûter. Cependant comme je n'apercevais rien autour de moi qui pût m'inspirer la moindre crainte, je ne prenais aucune disposition pour me garantir d'un danger que je ne pressentais pas encore. La sentinelle voyant par mon immobilité que je n'appréciais pas toute l'imminence du péril, pour me convaincre que c'était bien à moi que s'adressaient ses avis,

prononça à plusieurs reprises mon nom en anglais et en hollandais, en l'accompagnant toujours de ces mots : *prenez garde à vous!... n'avancez pas !* Je ne doutai plus de la situation fâcheuse dans laquelle je me trouvais engagé, et je songeais à m'en retirer lorsque le craquement des branches d'arbres, et des cris aigus et courroucés annoncèrent l'approche de nos ennemis. C'était un éléphant femelle d'une taille gigantesque accompagnée de deux éléphans mâles plus petits, qui débouchaient du bois qui borde le *Gualana*, que je venais de quitter.

Comme je ne me trouvais tout au plus éloigné de cette troupe que de cent pas, et qu'elle se dirigeait rapidement vers moi, il ne me resta pas beaucoup de tems pour réfléchir à ce que j'avais à faire. Seul, au milieu d'une plaine découverte, je pensai que j'allais infailliblement succomber si je ne faisais usage de mon fusil. Je lâchai aussitôt la détente d'une de mes batteries, mais mon arme mal ajustée ne produisit aucun effet. Après cette inutile tentative, je quittai la ligne que suivaient les éléphans, bien résolu, si je parvenais à me dérober à leurs regards, de saisir une occasion plus favorable pour faire usage de mes armes. J'avais choisi pour asile un bouquet de jeunes arbres qui était au milieu de la prairie. Mais cette fois encore je me trouvai en défaut ; car en regardant derrière moi, je vis avec effroi que les éléphans avaient abandonné leur première direction et qu'ils se portaient à grands pas vers le lieu où je m'étais réfugié. Cette circonstance me détermina à quitter aussitôt une retraite si peu sûre ; et décrivant un angle droit, je me dirigeai vers le fleuve du *Gualana*, avec l'intention de me jeter dans les anfractuosités des rochers qui bordent ses rives, espérant enfin me trouver en ces lieux hors de toute atteinte.

Il ne me restait que quelques pas à faire pour être à

l'abri du danger, mais déjà les éléphans étaient près de fondre sur moi : la grosse femelle en avant, toujours suivie de ses deux compagnons, ou plutôt de ses petits, et poussant tous des hurlemens affreux. Hors de moi, ne sachant comment me soustraire à des agresseurs si formidables et si acharnés, je dirige le canon de mon fusil sur le chef de la troupe, plutôt pour l'effrayer que dans l'espoir de l'abattre. L'amorce humide ne seconde pas mon impatience, et tandis que j'examinais la cause du retard, le coup part; mais la balle ne fait que glisser sur le front monstrueux de l'animal. Irrité sans doute de mon audace, il se rue avec fureur sur moi. Dès ce moment il me serait difficile d'exprimer ce que je ressentis, et aujourd'hui il ne me reste plus qu'un souvenir confus des premiers instans de cette fâcheuse rencontre. Dominé sans doute par la frayeur, je tombai aux pieds de l'éléphant qui me releva à coups de défense. Heureusement pour moi il n'en avait qu'une seule; elle était même très-émoussée. Il me souleva ensuite avec sa trompe et me jeta entre ses jambes de devant. Dans cette position, il me soumit à un trépignement horrible; tantôt il appuyait ses pieds sur ma poitrine, et tantôt il me donnait dans les reins des coups de défense. Les vives douleurs que j'éprouvai alors me firent sortir de ma stupeur première : mais ne pouvant me soustraire à la fureur de mon adversaire, je cherchai du moins à me garantir en partie des coups qu'il me portait. Je me tins constamment blotti; et c'est sans doute à cette précaution jointe à la nature fangeuse du terrain, et à la conformation des pieds de l'éléphant, que j'ai dû de ne pas succomber aux contusions atroces que j'essuyai. Les jeunes éléphans ne prenaient aucune part active à ce combat; ils tournaient autour de leur mère, en témoignant par des cris précipités leur inquiétude.

J'étais encore sous les pieds de mon adversaire, et sans doute exposé à de nouvelles tortures, lorsque le lieutenant Chishom du corps royal africain, et un Hottentot, nommé Diederick, apparurent sur la crête des rochers au milieu desquels j'avais cherché à me réfugier. Ma situation les navra de douleur ; ils poussèrent aussitôt le cri d'alarme ; mais les chasseurs étaient trop éloignés pour y répondre ; la sentinelle qui m'avait prévenu du danger put seule se réunir à eux. Ils firent ensemble plusieurs décharges sur mon adversaire ; et au même instant ses deux timides compagnons prirent la fuite en l'appelant de leurs cris. Mais lui, plus aguerri, continuait son œuvre ; cependant le feu nourri de mes camarades, les cris plaintifs des jeunes éléphans qui se tenaient sur la lisière du bois, et plutôt encore une balle que reçut mon antagoniste à l'épaule droite, le décidèrent à lâcher prise. C'était à regret, car, quoique accablé par la douleur, je le suivais de l'œil ; et plusieurs fois je l'aperçus se retournant pour voir si je me relevais. Je n'en avais ni la force ni la volonté ; cependant lorsque je le vis enfoncé dans les bois j'appelai mes camarades. Ils coururent à moi ; j'étais méconnaissable : ma figure était déchirée ; mon corps était enseveli dans la vase ; mes vêtemens étaient en lambeaux, souillés de sang et de fange. A l'aide de quelques branches et de leurs fusils, mes camarades me soulevèrent ; mais une fois dégagé de mon tombeau, il me fut impossible de faire un seul pas, tant la douleur et mes blessures avaient épuisé mes forces. Ils improvisèrent aussitôt un brancard et me portèrent sur les bords du *Gualana*, où je reçus les soins les plus empressés du chirurgien de notre station.

J'étais entouré de mes amis ; le sang qui ruisselait de mes blessures venait d'être arrêté ; le chirurgien avait même reconnu qu'elles n'étaient point mortelles; lorsque mon frère,

qui cette fois n'était pas du nombre des chasseurs, arriva à nous tout éploré. Un Hottentot lui avait dit que j'avais été mis en pièces par un éléphant furieux. Il recula d'effroi en me voyant; mais le chirurgien et le lieutenant Chishom, le rassurèrent ; et moi-même par mes signes et quelques mots entrecoupés, car l'oppression que je ressentais encore me forçait à bégayer, je parvins à calmer son inquiétude. Je faisais même des efforts pour lui donner des détails sur mon aventure, lorsque nous vîmes un malheureux soldat du régiment royal africain sortir du bois où je m'étais engagé. Il était poursuivi par un énorme éléphant mâle. Mac-Cleane (c'était son nom) chercha d'abord à gagner les anfractuosités des rochers qui bordent le *Gualana;* mais son pied ayant glissé, il tomba dans une fondrière. L'éléphant qui le suivait de près, le saisit par le bras avec sa trompe, l'enlève et l'entraîne dans la forêt. M. Knigth, officier du vingt-deuxième, mon frère, et toutes les personnes armées qui étaient autour de moi firent aussitôt une décharge sur l'éléphant; mais la distance était trop grande; les coups ne portèrent pas. Nous eûmes la douleur de voir ce brave soldat périr d'une mort atroce. L'éléphant l'avait adossé contre un arbre; et à plusieurs reprises il lui enfonçait ses défenses dans le corps. Puis il le retourna, et sans doute pour l'achever il le foula aux pieds. Pendant ce tems mes compagnons, sans être aperçus de l'éléphant, s'étaient rapprochés du lieu de cette scène : et simultanément ils firent une nouvelle décharge : cette fois ils n'eurent qu'à s'applaudir de leur succès : l'animal, atteint de plusieurs balles, chancela, mais ne tomba pas. En proie à de vives douleurs, et sentant sans doute sa fin prochaine, il poussait de longs gémissemens. Un arbre contre lequel il était appuyé lui permettait encore de se soutenir; mais son immobilité, et ses cris chaque fois moins sonores et plus haletans indi-

quaient assez qu'il était sur le point de succomber. Cependant les chasseurs n'osaient pas avancer, et continuaient toujours leur feu à distance. C'est alors que nous fûmes témoins d'une scène touchante et pathétique, qui nous révéla combien est vif l'attachement qui existe entre les animaux de cette espèce.

Nous entendions depuis quelques instans des cris, qui, partant de la forêt, répondaient à ceux du mourant; mais bientôt nous vîmes apparaître l'éléphant femelle qui m'avait d'abord assailli. Son regard inquiet, sa marche incertaine et hâtée témoignaient de sa vive sollicitude pour l'éléphant qui était près d'expirer sous nos coups. Il paraît que nos chasseurs avaient débusqué une famille entière composée de quatre individus que la frayeur avait d'abord dispersés : les deux petits, le mâle et la femelle. Celle-ci, dès qu'elle aperçut son compagnon, malgré les décharges redoublées de notre mousqueterie, malgré la blessure profonde qu'elle-même avait déjà reçue à l'épaule, se précipita au-devant de nos balles et lui fit un rempart de son corps. Pendant plus de dix minutes elle essuya notre feu : tantôt elle nous regardait d'un air suppliant; tantôt elle caressait son malheureux compagnon, en essayant avec sa trompe de le soulever et de l'entraîner dans la forêt. Mais, vains efforts, nous le vîmes bientôt glisser le long de l'arbre et tomber. Cependant la tendresse et le dévoûment de sa compagne ne cessèrent pas avec sa mort : elle cherchait encore à le ranimer de son souffle, en lui mettant l'extrémité de sa trompe dans la bouche. Mais, s'apercevant que tout espoir de le rappeler à la vie était perdu, déjà affaiblie par ses nombreuses blessures, elle se mit à pousser des gémissemens si aigus, si expressifs que je me sentais ému. Dans ce moment d'excitation, j'étais peut-être le seul qui compâtit à sa douleur : mes camarades, acharnés, continuaient

toujours sur elle leurs décharges, jusqu'à ce qu'enfin, mortellement atteinte, elle tomba expirante à côté de celui à qui elle venait de témoigner une affection si vive et si dévouée.

Aussitôt que nos chasseurs la virent tomber, ils poussèrent des cris de joie, sans songer à quel prix ils venaient d'acheter cette victoire. Alors ils purent s'approcher de leur ennemi sans crainte ; mon frère resta seul auprès de moi. La taille des deux éléphans était gigantesque : le mâle avait neuf pieds de haut ; et la femelle huit pieds quatre pouces : ils paraissaient l'un et l'autre très-avancés en âge. On m'assura que leur corps était percé de plus de quatre-vingts balles : depuis j'en ai vu plusieurs qui marchaient encore avec assez de vitesse, quoique atteints d'un nombre égal de blessures. Aussi j'ai toujours été surpris de voir ces animaux résister si long-tems à des lésions à-la-fois si nombreuses et si profondes. Il est vrai que j'ai remarqué que beaucoup de balles s'aplatissaient contre leur formidable charpente osseuse, et restaient engagées entre le cuir et les os. Les fanfares exécutées par les musiciens du régiment royal africain eurent bientôt réuni tous les chasseurs ; mais l'approche des deux petits, qui sans doute venaient au secours de leur mère, faillit interrompre leur joie. Heureusement quelques coups de fusil suffirent pour éloigner ces animaux encore jeunes et surtout bien timides.

Les Hottentots dépecèrent la chair, qu'ils mangent fraîche ou salée ; nos soldats se réservèrent la graisse et la peau ; et les trois défenses, car la femelle n'en avait qu'une seule, furent portées en triomphe à la demeure du major Pringle qui avait commandé la chasse. Le lendemain cet officier eut la délicatesse de m'envoyer la défense de l'éléphant femelle qui m'avait attaqué, et que je conserve précieusement. Plus tard, le squelette des deux éléphans fut em-

barqué pour l'Angleterre, destiné sans doute à figurer dans quelque cabinet anatomique.

Ainsi se termina ma seconde chasse. Le soldat Mac-Cleane reçut sur les lieux mêmes les derniers honneurs; et moi je fus transporté à Friedericksbourg par quatre Hottentots, précédé de la dépouille des vaincus, et escorté par le gros des chasseurs, au milieu des fanfares et des décharges de notre mousqueterie. Quinze jours après j'étais remis de mes blessures, mais je me promis bien d'être à l'avenir plus prudent, et depuis j'ai toujours tenu parole.

(*Asiatic Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Tableau minéralogique de l'Amérique. — On peut dire, sans exagération, que les régions équatoriales de l'Amérique sont la patrie de l'or et de l'argent. Aucune contrée du globe ne possède d'aussi riches mines de ce dernier métal. L'énorme quantité d'argent mise en circulation par celles de Guanaxuato, de Catorce, de Zacatecas, de Pasco et de Potosi, a produit une véritable révolution dans l'industrie et le commerce des nations les plus policées de notre hémisphère; les mines d'or de quelques cantons de l'Afrique et de la Malaisie (Archipel Indien), celles de la Chine et du Japon, et depuis quelques années celles de l'Oural, peuvent seules rivaliser en richesses avec les mines de l'Amérique. Voici quelques faits positifs et curieux qui justifieront le rang que nous avons assigné aux mines d'or et d'argent de l'Amérique.

Sur les 73,191 marcs ou 17,635 kilogrammes d'or et sur les 3,554,447 marcs ou 869,960 kilogrammes d'argent que l'on retirait annuellement au commencement du 19e siècle de toutes les mines de l'Amérique, de l'Europe et de l'Asie-Boréale, l'Amérique seule fournissait 57,658 marcs d'or et 3,250,000 marcs d'argent, par conséquent 80 centièmes du produit total de l'or et 91 centièmes du produit total de l'argent. A la même époque toutes les

mines d'or de l'Europe ne produisaient que 5,300 marcs ou 1,277 kilogrammes, et celles d'argent 215,200 marcs ou 52,670 kilogrammes. L'Asie-Boréale ne fournissait que 2,200 marcs ou 538 kilogrammes d'or et 88,700 marcs ou 21,709 kilogrammes d'argent. En 1804, toutes les colonies espagnoles d'Amérique fournissaient annuellement en argent 3,460,000 marcs; en or 45,000 marcs.

Depuis 1811, cet état de choses est bien changé. Pendant les guerres de l'indépendance, qui ont désolé ces magnifiques contrées, les travaux ont été suspendus dans beaucoup de mines; plusieurs ont manqué de mercure, si nécessaire pour l'amalgamation; les eaux ont gagné plusieurs galeries dans les mines les plus riches; des éboulemens considérables ont eu lieu dans d'autres; et, lors de la reprise des travaux, les capitaux ont manqué pour les opérations extraordinaires. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1803, les colonies espagnoles et portugaises ont donné en 311 années, 3,625,000 marcs d'or, et 512,700,000 marcs d'argent.

L'empire du Brésil partage seul avec l'Inde, l'île de Bornéo et l'Oural, l'avantage d'avoir des mines de diamant; on prétend même qu'elles ont fourni le plus gros que l'on connaisse. C'est des mines de *Muzo* et de *Somondoco,* dans les districts de Bogota et de Cundinamarca, que l'on tire la plupart des émeraudes qui se trouvent maintenant en Europe et même en Asie; car dans les seizième et dix-septième siècles, l'Espagne en expédiait beaucoup pour l'Asie. Nous allons à présent mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau curieux dressé par M. Balbi, qui présente les contrées du Nouveau-Monde les plus abondantes en mines de diamans, de pierres précieuses, de métaux de toute espèce, de houille et de sel gemme,

classées suivant la plus ou moins grande quantité de produits qu'elles fournissent.

TABLEAU MINÉRALOGIQUE DE L'AMÉRIQUE.

Diamans. *Empire Brésilien*, Minas-Geraes, etc.

Autres pierres précieuses. *Empire Brésilien*, Minas-Geraes, etc. ; *république de Colombie*, Cundinamarca ; *république du Chili; république du Bas-Pérou*, etc.

Or. *République de Colombie*, l'Andageda, l'Atrato, le San Juan, la Cauca, etc., dans le Choco, département du Cauca ; *empire Brésilien*, Minas-Geraes, Goyaz et Mattogrosso ; *Etats-Unis du Mexique*, la Pimeria-Alta dans l'état de Sonora-et-Sinaloa, etc.; *république du Chili ; république du Bas Pérou ; république du Haut-Pérou ; Etats-Unis de l'Amérique Centrale ; Etats-Unis* ou *confédération Anglo-Américaine*, comté d'Anson dans la Caroline-du-Nord, comté de Davidson dans la Caroline-du-Sud, etc.

Argent. *Etats-Unis du Mexique*, Guanaxuato, San-Luis de Potosi, Zacatecas, etc.; *république du Haut-Pérou ; république du Chili ; Etats-Unis de Rio de la Plata*, Mendoza ; *Etats-Unis de l'Amérique-Centrale*, etc.

Étain. *République du Bas-Pérou ; Etats-Unis du Mexique*, Guadalaxara.

Mercure. *République du Bas-Pérou ; Etats-Unis du Mexique*, etc.

Cuivre. *République du Chili ; république du Bas-Pérou ; Etats-Unis du Mexique ; Etats-Unis*, New-York, Indiana, etc.

Plomb. *Etats-Unis*, Illinois (Galena), Missouri (comté de Washington), New-York, etc.; *Etats-Unis du Mexique*, etc.

Fer. *Etats-Unis*, New-Jersey, Pennsylvanie, Massachussetts, Connecticut, Sud-Caroline, New-York, Maryland, etc. ; *Etats-Unis du Mexique ; empire Brésilien*, Saint-Paul, Minas-Geraes, etc.; *Amérique-Anglaise*, Canada ; *Colombie*, *Confédération de l'Amérique-Centrale*, etc.

Charbon de terre. *Amérique-Anglaise*, île Cap-Breton, Nouvelle-Écosse, etc.; *Etats-Unis*, Pennsylvanie, etc.; *Chili*, Penco.

Sel gemme. *Etats-Unis de Rio de la Plata ; empire Brésilien*, Rio-Grande do Norte, Para, etc.; *Etats-Unis*, New-York (comté Onondaga), Massachussetts (comté Barnstaple), Kentucky, Illinois (comté Gallatin)

Missouri, etc.; *EtatsUnis de l'Amérique-Centrale*, Honduras, etc.; *Colombie*, Zipaquira, etc.; *Confédération Mexicaine,* Oaxaca, Nouvelle-Californie; *Bolivia,* Yocalla, Chiquitos; *Amérique-Anglaise*, îles Bahama, Saint-Christophe, etc., dans l'archipel des Antilles.

Voici quelques détails sur les principales mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, qui compléteront ce tableau minéralogique.

Le produit des mines d'or de la Caroline, dont on avait long-tems révoqué en doute l'importance, s'est tellement accru, surtout depuis 1828, que les terrains aurifères des États-Unis, qui s'étendent à l'est des montagnes Bleues (Blue-Ridge), depuis le voisinage du Potomac jusque dans l'état d'Alabama, doivent être rangés parmi *les plus riches en ce métal* que l'on connaisse. Cette zone aurifère, qui naguère encore n'était exploitée que dans la Virginie, les Carolines et la Géorgie, l'est aussi à présent dans l'Alabama et le Tenessee; mais ce n'est que dans la Géorgie et dans la Caroline du-Nord que l'exploitation se fait sur une grande échelle.

Dans la Caroline-du-Nord, il faut distinguer les *lavages* des *mines* proprement dites. Les premiers se font dans le comté de Burke, dont le chef-lieu est MORGANTOWN, et dans celui de Rutherford, qui a pour chef-lieu RUTHERFORD; les véritables *mines* sont exploitées dans les comtés da Mecklenburg, de Rowan, de Davidson et de Cabarras, dont les chefs-lieux respectifs sont: CHARLOTTE, SALISBURY, LEXINGTON et CONCORD. Les mines offrent déjà plusieurs galeries, mais nulle part on n'a encore pénétré à plus de 120 pieds anglais de profondeur.

M. Bissel prétend que toutes les mines et tous les lavages des deux Carolines, de la Géorgie et de la Virginie emploient actuellement au moins 20,000 personnes; il estime la valeur totale de leur produit à 100,000 dollars par semaine,

ce qui ferait 5,000,000 de dollars par an. Sans adopter entièrement son estimation, qui nous paraît exagérée, nous ferons observer que leur produit doit sûrement dépasser de beaucoup la quantité adoptée même récemment par les savans qui ont traité ce sujet ; car l'emploi constant d'un si grand nombre de personnes, et les 466,000 dollars envoyés à la monnaie de Philadelphie en 1830, supposent un produit beaucoup plus considérable que celui auquel ils se sont arrêtés.

D'après des documens officiels relatifs à cette même année, l'or envoyé par la seule Géorgie monta à la valeur de 212,000 dollars ; celui de la Caroline-du-Nord, à 204,000 ; tandis que les envois de la Caroline-du-Sud et de la Virginie ne s'élevèrent qu'à 26,000 et à 24,000 dollars. Il est inutile de rappeler que la quantité d'or envoyée à la Monnaie de Philadelphie ne représente pas la totalité du produit provenant des mines et des lavages.

Les mines d'argent de Guanaxuato et des environs ont formé par leur exploitation autour de cette ville comme autant de faubourgs dont plusieurs ont une population très-considérable ; on évaluait celle de Valenciana, immédiatement avant la révolution, jusqu'à 16,000 ames. La Valenciana, dit M. de Humbold, pendant plus de quarante ans, n'a jamais donné à ses propriétaires moins de deux à trois millions de francs de profit annuel. Depuis 1804 elle n'a cessé de fournir annuellement un produit d'argent de plus de quatorze millions de livres tournois. Il y a eu des années si productives que le profit net de ses propriétaires, MM. Obregon et Otero, s'est élevé à la somme de six millions de francs. Mais l'on doit aussi ajouter que c'est peut-être la mine dont les frais d'exploitation sont les plus considérables à cause de son immense profondeur ; en 1830 elle avait atteint 514 mètres. On la regarde dans le pays

comme la plus profonde que les hommes aient creusée. En 1803 la dépense de l'exploitation de la Valenciana montait à la somme énorme de 5,000,000 de francs, dont 400,000 francs pour l'achat de 1,600 quintaux de poudre. Plus de trois mille ouvriers indiens et métis y étaient employés; 1,800 l'étaient dans l'intérieur de la mine. La quantité de minerai livré à la fonte et à l'amalgamation a été de 720,000 quintaux; le produit métallique de 360,000 marcs d'argent et le profit net des actionnaires de 3,000,000 de francs.

Malheureusement pendant les troubles causés par la guerre de l'indépendance et ses suites, tous les travaux nécessaires pour tenir à sec la mine ont été négligés; l'eau s'en est emparée et ses propriétaires ont été dans l'impossibilité de reprendre son exploitation; c'est le sort qu'ont éprouvé presque toutes les autres mines du Mexique, surtout celles qui, étant les plus profondes, en étaient aussi les plus riches. Des compagnies de capitalistes anglais ont entrepris dernièrement leur exploitation, et déjà d'après les nouvelles les plus récentes ils sont parvenus à se rendre maîtres des eaux, qui inondaient la Valenciana et la Rayas; ses riches mines commencent déjà à fournir des quantités considérables d'argent.

Les mines auxquelles Potosi doit sa célébrité, se trouvent dans le Cerro de Potosi, qui est percé dans toutes les directions. La *Descubridora*, nommée par la suite *Centerio*, la mine *del Estano*, la *Rica* et la *Mendieta* sont les quatre mines principales. En 1803, il y avait en tout quatre-vingt-dix-sept places où l'on travaillait. D'après la mesure de M. Pentland, le sommet de cette fameuse montagne métallifère serait élevé de 4,888 mètres, et le plus haut point où les mines sont exploitées serait à 4,850 mètres, par conséquent les mineurs travaillent à

une hauteur supérieure à celle du Mont-Blanc! Les exagérations extraordinaires qu'on trouve dans tous les ouvrages de géographie et dans les livres de voyages sur la masse d'argent tirée de cette montagne, nous engagent à offrir ici le résultat des savantes recherches de M. de Humboldt sur ce sujet; elles serviront à rectifier les jugemens erronés répétés aussi par quelques naturalistes. La montagne de Potosi, dit M. de Humboldt, a fourni à elle seule, et en ne comptant que l'argent dont on a payé les droits royaux, depuis sa découverte en 1545 jusqu'à nos jours, une masse d'argent qui équivaut à 5,750,000 livres tournois. M. Pentland nous fait observer que, d'après des recherches fondées sur des documens officiels, les mines du Haut-Pérou, dont l'argent fut monnayé ou qui a payé les droits régaliens à Potosi, ont produit en argent 1,614,145,538 piastres fortes.

Le polecat ou *skunk*. — Tout le monde connaît la propriété qu'ont certains polypes, lorsqu'ils redoutent l'approche d'un ennemi, d'obscurcir l'eau par l'émission d'une liqueur noirâtre dont les a dotés la nature. Dans l'île de Cuba, on trouve aussi le *mancaperro* qui jouit de la faculté de projeter sur ceux qui l'approchent une liqueur vénéneuse qui occasione des pustules souvent très-dangereuses. Voici la description d'un petit animal beaucoup moins connu parmi nous, et qui est doué d'une faculté à peu près analogue. Il peut à son gré vicier l'air à une grande distance au moyen d'une liqueur très-subtile contenue dans sa queue, mais il paraît qu'il ne fait usage de cette faculté que lorsqu'il est vivement poursuivi.

Ce petit animal, fort commun dans certaines parties de l'Amérique-Septentrionale, est désigné par les Anglais sous le nom de *polecat* (chat du pôle), et par les Américains sous

celui de *skunk* (*dracontium fœtidum*). Il a tout au plus huit pouces de long, sa robe est grisâtre, et sa queue proportionnellement à la petitesse de son corps, est très-grosse. Son aspect ressemble assez à celui d'un petit chat. Lorsqu'il est poursuivi, et que la fuite ne lui est plus possible, ce chétif animal fait alors usage de sa principale défense qui consiste à projeter la liqueur fétide contenue dans sa queue, et qui répand dans l'air l'odeur la plus repoussante. Pour accomplir cet acte, il hérisse sa queue et l'agite avec une extrême vivacité. Je fis un jour à Long-Island, de concert avec un ami, la chasse à un de ces petits animaux. Nous le serrions de près; mais dans sa fuite il rencontra un vieux tronc d'arbre dont il se servit comme d'un dernier refuge. Nous approchâmes; mais quel fut notre étonnement de le voir changer de contenance : de fuyard qu'il était naguère, il avait pris l'offensive. Il brandissait sa queue avec une force inouïe, et nous aspergeait de la nauséabonde liqueur qu'elle recèle. Nous reconnûmes aussitôt à qui nous avions à faire. Notre odorat était si vivement affecté que nous fûmes sur-le-champ obligés de rebrousser chemin. Mais nos vêtemens étaient tellement imprégnés de cette détestable odeur, que malgré la précaution que nous prîmes, avant de rentrer au logis, de nous laver, et même de déposer une partie de nos vêtemens, nous infections toutes les personnes qui nous approchaient. Pendant plusieurs jours nous conservâmes le souvenir aspirable du *skunk* et de sa fétide aspersion. Un chien de chasse, notre compagnon dans la fatale rencontre et qui avait reçu la plus large partie du liquide empesté, ne parvint à se délivrer de cette dégoûtante imbibition qu'en se roulant pendant plusieurs jours, tantôt sur la poussière, tantôt sur le gazon. On m'a appris, et je le crois sans peine, que cette odeur se fait sentir à deux milles de distance.

Littérature Périodique.

De la presse périodique en Angleterre et de ses rapports avec l'opinion publique. — Les derniers événemens qui viennent d'avoir lieu dans notre pays, nous prouvent assez que si la Cour et la Chambre des lords ont consenti à accueillir le bill de réforme, c'est moins par conviction, que parce qu'elles ont craint les effets de l'opinion publique irritée. Leçon éclatante que tous les gouvernans, du moins dans l'intérêt de leur propre conservation, devraient s'empresser de mettre à profit. En effet l'opinion publique est l'expression d'un grand concours d'intelligences sur les questions les plus importantes de l'ordre social; aussi doit-on la considérer comme le tribunal le plus impartial parce qu'il est le plus indépendant de tous. Méconnaître ses décisions, alors surtout qu'elles sont le vœu d'une immense majorité; c'est se mettre en hostilité avec la société tout entière; c'est compromettre la sécurité de l'état. Au premier abord, cette manifestation paraît difficile à apprécier, cependant dans les états où la presse jouit d'une certaine liberté, on peut facilement parvenir à connaître quelle est l'opinion publique dominante, car, hâtons-nous de le dire, il ne peut y avoir d'opinion publique que dans les pays libres. En Russie, en Espagne, en Portugal, en Turquie, et dans tous les états, soumis au despotisme il n'existe pas d'opinion publique, parce que personne ne peut y exprimer librement ses opinions, et parce que les actes du gouvernement restent ignorés de la nation.

On a peine à concevoir qu'une grande partie des peuples de l'Europe soient encore privés de cette faculté; alors surtout que les gouvernans pourraient retirer de cette libre manifestation de si utiles enseignemens. Si en An-

gleterre, lors de la présentation du bill, l'opinion publique eût été comprimée, si on eût persisté à méconnaître la volonté nationale, qui pourrait calculer les maux qui en seraient résultés ? Que de rois ont succombé, parce qu'ils n'ont pas su apprécier l'étendue et la force de l'opinion publique. Napoléon est mort dans l'exil, parce qu'au lieu d'en développer l'essor, il l'avait étouffée. Charles X a été renversé de son trône, parce qu'il l'a outrageusemement méconnue, et qu'il a voulu l'anéantir. M. W. A. Mackinson, député de Lymington a écrit un ouvrage remarquable sur ce sujet, mais il n'a pas indiqué la cause du développement de l'opinion publique dans la Grande-Bretagne. Ces considérations sont cependant de la plus haute importance et méritaient de fixer l'attention de l'honorable député ; car le caractère d'ensemble, de force et d'homogénéité qui distingue l'opinion publique de la Grande-Bretagne ne peut pas être l'effet de la spontanéité. Nous allons essayer d'accomplir cette tâche.

Il nous semble que pour parvenir à atteindre ce résultat, il n'y a qu'à consulter les comptes rendus fournis par le *stamp-office* (administration du timbre). En examinant attentivement le relevé des timbres fournis aux diverses feuilles périodiques de Londres, pendant les dix dernières années, par cette administration, on se convaincra que c'est aux journaux qui se sont constamment attachés à démontrer les avantages d'un système libéral et sagement novateur, que le peuple de la Grande-Bretagne doit la conscience qu'il a de sa position, de sa force et de ses besoins. Nous ne prétendons pas dire que les journaux guident tout-à-fait l'opinion publique ; mais on peut avancer, sans crainte d'être démenti, qu'ils ont du moins sur elle une grande influence. Le Créateur, nous le savons tous, n'a pas fait de l'intelligence l'apanage d'une classe déterminée d'hommes :

le noble et le roturier en reçoivent leur part. Mais les perfectionnemens de l'esprit dépendent du plus ou moins d'aptitude de chaque individu, du plus ou moins de soins que celui-ci consacre au développement de son intelligence. C'est souvent le pauvre, le malheureux, le cadet de famille, qui, stimulés par le besoin, arrivent au plus haut degré de perfection intellectuelle.

Aussi, l'habitude qu'a contractée l'homme de lettres, le publiciste, d'étudier les événemens qui se déroulent sur la scène politique; les comparaisons, les rapprochemens qu'il est amené à faire, et l'expérience qu'il acquiert par ce travail, le mettent à même de mieux apprécier la situation des affaires, et de porter un jugement plus sûr et plus prompt, que ne pourraient le faire les hommes qui ne sont pas habitués à soumettre leur esprit à de longues contentions. Leurs idées, jetées ensuite par la voie des journaux, dans la circulation, sont ou accueillies ou repoussées; mais ceux dont elles excitent la sympathie, les recherchent, les adoptent et s'y rattachent. C'est ainsi que se forment et se propagent ces aggrégations autour des divers centres. Si le journaliste voit son cercle s'agrandir; si tous les jours son public augmente, il continue à suivre les mêmes erremens, tandis qu'au contraire il renonce à son entreprise ou la modifie, si les principes qu'il émet ne sont pas en harmonie avec les idées du public. Ainsi donc, pour parvenir à connaître quelle est l'opinion publique dominante dans un pays libre, où toutes les idées peuvent être émises et publiées, il ne s'agit, selon nous, que de ranger dans diverses catégories les journaux suivant les nuances d'opinion auxquelles ils se rattachent, et de supputer ensuite l'émission de leurs exemplaires.

Nous nous sommes livrés à ces recherches, parce que dans les circonstances actuelles on entend sans cesse ré-

péter, même par des hommes éclairés, que les classes moyennes ne voient pas avec plaisir la réforme ; que l'opinion publique lui est contraire, et que les modifications ne sont demandées que par quelques agitateurs qui mettent la populace en mouvement. Pour démontrer la fausseté de ces allégations, que les anti-réformistes se plaisent à propager, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau des variations qu'a éprouvées la circulation des divers journaux publiés à Londres pendant ces dix dernières années (1821 à 1831). On verra, s'il n'y a absolument que les basses classes qui sollicitent la réforme ; car il s'en faut bien que ce soit de simples artisans qui puissent s'abonner à un journal qui coûte 9 liv. sterl. par an (225 fr.). On objectera sans doute que cette supputation ne peut être applicable qu'à la population de Londres ; mais nous répondrons à notre tour qu'en général les journaux des comtés n'expriment pas une opinion à eux proprement dite, et qu'ils ne font que refléter celle de tel ou tel de leurs confrères de Londres. En sorte qu'on pourrait représenter les journaux de Londres, poursuivant leur course à travers le monde politique, escortés comme les planètes de nombreux satellites. Au reste, sur les 264 journaux publiés hors de Londres, nous savons positivement que les trois quarts sont consacrés à la défense des principes réformistes.

En voyant les progrès des journaux libéraux, et la marche décroissante des journaux tories, on sera forcé de convenir qu'une partie imposante et éclairée de la nation sollicite aussi la réforme. Après les manifestations éclatantes dont nous avons été témoins, pour récuser de tels faits, il ne s'agirait plus que de dire que les souscripteurs du *Times* sont *ultra-tories* ; et que ceux du *Morning-Post* sont *ultra libéraux* !

CIRCULATION COMPARÉE DE LA PRESSE LIBÉRALE EN 1821 ET 1831.

DÉSIGNATION DES JOURNAUX.	NOMBRE DE TIMBRES FOURNIS AUX DIVERS JOURNAUX LIBÉRAUX Pendant les années			DIFFÉRENCE POUR 1831.	
	1821.	1830.	1831.	EN PLUS.	EN MOINS.
Times and Mail..........	2,684,800	3,499,986	4,828,025	2,143,225	»
Herald and Evening Chronicle	1,035,500	2,310,500	2,606,000	1,570,500	»
Globe and Traveller.......	777,500	957,000	1,047,125	269,625	»
Sun....................	170,000	747,000	957,000	787,000	»
Morning Chronicle (1).....	990,000	»	»	»	»
Courier (2)..............	(*Tory*)	976,000	1,037,000	1,037,000	»
Examiner Weekly.........	141,975	198,543	229,331	87,356	»
Sunday Times............	n'existait pas....	491,000	508,000	17,000	»
Spectator................	n'existait pas....	102,257	147,000	44,743	»
Morning Advertiser........	970,000	1,157,785	1,140,000	170,000	»
Cobbett Register..........	825	160,160	104,500	103,675	»
News....................	506,500	210,200	197,000	»	309,500
TOTAUX........	7,277,100	10,820,231	12,800,981	6,070,124	309,500

(1) Nous n'avons pu indiquer le nombre de timbres fournis à ce journal en 1830 et 1831, parce que le chiffre se trouve confondu avec celui de plusieurs autres journaux, tels que l'*Observer*, l'*Englishman*, le *Bell's Life in London*. Au reste, comme le *Standard*, journal *tory*, se trouve dans le même cas, nous avons lieu de croire qu'il y a balance, et si toutefois il y a une différence, c'est au préjudice de la presse libérale.

(2) En 1821, le *Courier* professait des opinions tories, voilà pourquoi nous n'avons pas porté en ligne de compte le chiffre de son émission.

C'est un fait bien remarquable, et qui caractérise la force et le développement qu'ont pris les idées libérales en Angleterre, que malgré l'état de souffrance du pays, malgré la stagnation prolongée du commerce, la circulation des journaux libéraux, dans ces dix dernières années,

ait presque doublé. En 1821 le chiffre de leur émission était de 7,277,100 exemplaires; et en 1831, il s'est élevé à 12,800,981 ! Si au contraire nous jetons les yeux sur la presse anti-libérale ou tory, nous verrons que pendant ces mêmes années elle a suivi une marche décroissante.

CIRCULATION COMPARÉE DE LA PRESSE ANTI-LIBÉRALE OU TORY EN 1821 ET 1831.

DÉSIGNATION DES JOURNAUX.	NOMBRE DE TIMBRES FOURNIS AUX DIVERS JOURNAUX ANTI-LIBÉRAUX Pendant les années			DIFFÉRENCE POUR 1831.	
	1821.	1830.	1831.	EN PLUS.	EN MOINS.
Courier	1,594,500	Libéral.	Libéral.	»	1,594,500
John Bull	468,002	249,742	307,600	»	161,402
Bell's Messenger	522,700	608,000	489,000	»	33,700
Age	n'existait pas	318,525	287,000	»	31,525
Morning Post	630,500	585,000	684,500	54,000	»
Albion	n'existait pas	9,950	241,250	231,300	»
Standard (1)	»	»	»	»	»
TOTAUX	3,215,702	1,771,217	2,009,350	285,300	1,821,127

(1) Le nombre de timbres consommés par ce journal est inconnu, parce qu'il fait ses demandes collectivement avec *Saint-Jame's Chronicle*, *London Packet* et *Baldwin's Journal*. Nous avons fait observer que cette lacune balançait celle qui existe pour le *Morning Chronicle*.

Ainsi donc voilà la circulation de toute la presse anti-libérale réduite en 1831 à un peu moins de la moitié de la circulation du *Times !* N'est-ce pas honteux, qu'en présence de tels résultats, des orateurs à la tribune viennent déclarer que la réforme n'est pas goûtée du public, tandis

que les journaux qui la prêchent, qui en signalent les nombreux avantages, reçoivent tous les jours de nouveaux encouragemens par les souscriptions qui leur viennent en foule. Dans l'espace de dix ans, la circulation de la presse *tory* a diminué d'un tiers; en sorte que si à l'avenir elle suit la même marche décroissante, il est probable que dans vingt ans il n'existera plus de presse *tory*. En résumé, la circulation de la presse libérale étant aujourd'hui six fois plus considérable que celle de la presse anti-réformiste, nous devons en conclure, d'après nos prémisses, que le vœu universel de la Grande-Bretagne est en faveur de la réforme.

Mais avant de terminer cet article, jetons un coup-d'œil sur la situation de cette partie de la presse périodique que nous appellerons *neutre*. Incertaine, méticuleuse, elle n'ose ni choisir une route franche, ni déclarer naïvement son système. Elle louvoie entre les deux partis, les flatte et les caresse tour-à-tour, et n'en embrasse aucun. Son public se compose de marchands retirés des affaires, d'honnêtes fermiers, de petits propriétaires, classe franchement égoïste; de cette multitude d'êtres non pensans, qui ne recherchent dans un journal que les procès scandaleux, le lugubre récit des assassinats, ou la nomenclature des naissances et des décès; et enfin de dandies et de familles à la mode qui ne prennent une souscription au Journal de la Cour (*Court Journal*), que pour mieux s'assurer si leur nom, leur signalement et leur toilette ont été minutieusement détaillés, le lendemain d'un rout ou d'une présentation à la cour. Ces journaux n'exercent, il est vrai, aucune influence sur l'opinion publique; ils servent de passe-tems à des gens frivoles ou incapables. Cependant leur émission devient tous les jours moins considérable, ce qui indique assez que le bon-sens fait des progrès. Toutes les entre-

prises de ce genre, qui existaient en 1821, et celles qui se sont formées depuis, ont perdu un grand nombre de leurs souscripteurs ainsi que le constate le tableau suivant.

CIRCULATION COMPARÉE DE LA PRESSE NEUTRE EN 1821 ET 1831.

DÉSIGNATION DES JOURNAUX.	NOMBRE DE TIMBRES FOURNIS AUX DIVERS JOURNAUX NEUTRES Pendant les années			DIFFÉRENCE POUR 1831.	
	1821.	1830.	1831.	EN PLUS.	EN MOINS.
County Chronicle.......	226,500	170,500	157,500	»	69,000
Atlas.................	n'existait pas....	277,200	234,500	»	42,700
Farmer's Journal.......	155,000	108,500	96,000	»	59,000
Ledger Daily...........	430,500	574,000	452,318	21,818	»
Literary Gazette........	60,197	63,238	51,425	»	8,772
Court Journal..........	n'existait pas....	142,500	130,000	»	12,500
TOTAUX........	872,197	1,335,938	1,121,743	21,818	172,972

Dans notre nomenclature, nous avons négligé de compter, pour la presse libérale, deux nouveaux journaux dont la publication a commencé à la fin de 1831; mais sa supériorité sur la presse anti-réformiste nous a paru trop bien établie pour nous montrer si rigoureux. Il ne faut pas au reste s'étonner du progrès qu'ont fait les opinions libérales en Angleterre : la raison et le droit étaient de leur côté. Aussi, quelle différence entre la rédaction calme, noble et énergique du *Globe* et du *Times*, et celle du *Morning Post* et du *Standard*, furibonde, incohérente et déclamatoire!

Voyages.

Excursion sur les Montagnes-Bleues de l'Hindostan. — Cette chaîne de montagnes, appelée par les Hindous *Nilagiri* (1), dénomination que nous n'avons fait que traduire, est située entre le 11ᵉ et le 12ᵉ degrés de latitude nord, et le 76 et 77ᵉ de longitude est; elle occupe tout le district de Coimbatour, et va se perdre dans ceux de Carnate et du Mysore. Quoique à une élévation moyenne de 500 toises au-dessus du niveau de la mer, on y jouit d'une température douce et égale. Aussi, tant à cause de leur salubrité que des sites pittoresques qu'on trouve au milieu de ces montagnes, les médecins anglais sont dans l'usage d'y envoyer depuis quelques années les malades européens qui ne peuvent résister au climat des trois présidences. C'est à Oatacumund, riant séjour où l'on trouve réuni à toutes les recherches du luxe asiatique le comfort anglais, que se rendent la plupart des malades européens. Le capitaine Harkness, commandant les troupes de la station, a profité de son séjour dans cette résidence, pour faire des excursions dans les lieux circonvoisins. On trouve dans la relation qu'il vient de publier une notice pleine d'intérêt sur les *Tudas*, race aborigène qui avait jusqu'à ce jour échappé aux investigations de la plupart des géographes et des anthropologistes, ou qui du moins n'avait que faiblement attiré leur attention. Nous nous empressons de mettre cette notice sous les yeux de nos lecteurs.

» La physionomie des Tudas, dit cet officier, qui doivent être considérés comme les habitans primitifs de ces montagnes, est remarquable : leurs grands yeux noirs et

(1) Cette expression est formée de deux mots hindous : *Nila* (bleu) et *Giri* (montagne).

expressifs, leur nez aquilin, leur bouche petite, leur front haut et large, leur donnent un air de gravité que tempère assez heureusement la gaîté naturelle de leur esprit. Ils sont en général d'une haute stature et bien faits. Leur démarche fière et assurée, leur langage bref et expressif, témoignent assez qu'ils n'appartiennent pas à la race actuelle des Hindous, et que les peuples vainqueurs de l'Inde n'ont jamais marié leur sang avec le leur. Ils ne couvrent jamais leur tête, quelque tems qu'il fasse; mais ils laissent croître leurs cheveux, qui, divisés en deux parties égales, leur cahent les oreilles, et tombent en boucles épaisses sur leurs épaules. On dirait plutôt un ornement artificiel qu'une parure naturelle. Ils laissent également croître leur barbe et leurs moustaches soyeuses, qui sont en général d'un beau noir de jais; pour tout vêtement ils n'ont qu'une jupe de coton qui ne descend qu'à mi-cuisse, mais ils portent ordinairement par-dessus une longue pièce d'étoffe en laine qui fait le tour de leurs reins, se croise sur la poitrine, et est ensuite rejetée sur chaque épaule. Lorsqu'ils se couchent, ils s'enveloppent dans cette espèce de manteau. Leurs oreilles sont surchargées de grosses boucles d'oreilles en or ou en argent, qui supportent de petites chaînes en argent qui font le tour du cou. Du reste ils ne portent ni souliers ni sandales.

» Les femmes, quoique plus petites que les hommes, sont cependant très-grandes : leur teint est moins basané, sans doute parce qu'elles sont moins exposées aux injures de l'air. Leur physionomie ressemble assez à celle des hommes, mais les traits en sont plus délicats et plus gracieux. Moins timides que la plupart des femmes de l'Inde, leur démarche est libre sans hardiesse. Elles ne craignent pas d'adresser la parole à un étranger; elles se montrent surtout très-prévenantes envers les Européens; conduite qui contraste avec celle que tiennent les femmes de Calcutta,

de Bombay, etc., à notre égard. Leur parure consiste ordinairement en un collier de cheveux ou de fil noir tressé auquel sont suspendues des plaques d'argent ou des coquillages de diverses couleurs ; il est attaché derrière le cou par un nœud dont les bouts retombent entre les épaules. Les plus jeunes font de leurs cheveux deux longues tresses qu'elles ramènent par-devant. Elles portent à chaque bras des bracelets d'or, d'argent ou de cuivre, suivant leur rang ou leur richesse, et leurs mains sont surchargées de bagues de toute espèce. Un réseau en écorce ou en fil, qui descend jusqu'aux reins, retient leur gorge captive ; le vêtement de dessous ressemble assez à celui des hommes ; mais il est presque traînant. Comme eux, elles portent aussi par-dessus une pièce d'étoffe dont elles se drapent avec beaucoup de grâce. Leur conversation est enjouée ; et elles expriment librement, quoique sans impudeur, les sentimens qu'elles éprouvent pour tel ou tel homme. Elles ont plusieurs maris ; mais elles n'habitent qu'avec un seul, dont elles changent au gré de leur caprice.

» Les mœurs de ce peuple sont tout-à-fait pastorales ; ils n'ont ni villes ni villages ; chaque famille ou les principales branches de chaque famille vivent séparément. Les cabanes qu'ils habitent sont recouvertes en chaume, et les côtés sont composés de planches et de solives fixées au moyen de chevilles en bois : ces constructions, disposées pour deux ou trois personnes au plus, n'ont en général que douze pieds de long sur huit de large, et sept de hauteur. A l'une des extrémités se trouve une petite porte qui n'a que deux pieds et demi de hauteur sur deux de large : en sorte que toute la famille est obligée d'entrer dans la cabane à quatre pattes. Une ou deux croisées en éclairent l'intérieur. Lorsque la famille est nombreuse, elle construit quatre ou cinq de ces cabanes, qui sont adossées les unes aux autres ; mais elles occupent toujours le

centre d'un enclos plus ou moins étendu, formé par une enceinte en pierre sèche, et dans lequel le troupeau est renfermé pendant la nuit. Le matin, après que les vaches ont été traites, le troupeau sort accompagné de deux ou trois enfans qui le mènent paître dans les vallons les plus voisins de la cabane : les hommes préparent le fromage, battent le beurre, font sécher les peaux, réparent la cabane, ou disposent quelques ustensiles, et les femmes s'occupent des divers soins du ménage. Le soir, lorsque le troupeau est rentré, que les portes de l'enclos ont été fermées, tous les membres de la famille viennent recevoir la bénédiction du chef qui la leur donne en imposant la main droite sur leur front. Après cette cérémonie, le repas du soir est servi : il se compose ordinairement de laitage, de riz, d'herbes sauvages bouillies ; rarement on voit figurer sur leur table de la viande, à moins que le chef de famille n'ait fait un sacrifice, qui se compose presque toujours de l'animal le plus jeune et le plus gras du troupeau.

» Les Tudas ne produisent d'autres articles que du beurre et du fromage, dont ils font une grande consommation ; ils échangent l'excédant, ainsi que les peaux, contre les divers objets dont ils ont besoin. Du reste ils ne s'adonnent presque pas à la culture ; et s'ils sont simples et sobres, ils sont, après les Hindous de la plaine, le peuple le plus indolent que j'aie jamais vu. Il ne faut pas penser cependant que cette peuplade vit dans une félicité parfaite : naturellement paresseux, les Tudas n'ont jamais songé à améliorer leur condition ; ils sont tellement étrangers aux aisances de la vie, qu'ils ne font pas même usage de sel.

» Les Tudas se montrent empressés et bienveillans envers les étrangers : ce qui les fait généralement estimer. Leur idiome est composé d'une série de sons gutturaux,

qui le distinguent de tous ceux parlés dans les environs, il n'a du reste aucune affinité, quant à la prononciation ou aux images, avec le sanskrit ni avec aucun autre dialecte aujourd'hui usité en Asie. J'ai reconnu cependant certains mots et certaines formes qui, à mon avis, doivent appartenir à la langue primitive de l'Inde ; car on les retrouve dans le sanskrit et le tamil. Le dialecte des Tudas a en outre les deux consonnances *zha* et *ukh* qui se reproduisent très souvent, et qui existent dans les dialectes tamil et malayalma, qui sont réputés comme les plus anciens de l'Inde. On y reconnaît également la présence de plusieurs pronoms, la désinence de certains verbes, qui se rapprochent beaucoup de celles du tamil et de quelques autres dialectes anciens et aujourd'hui inusités. Au reste, ce qui est très-caractéristique, c'est que les autres tribus qui habitent ces montagnes ne comprennent pas le langage des Tudas. Ils ne possèdent ni écriture, ni caractères symboliques, au moyen desquels ils puissent transmettre leurs pensées, et toutes les fois qu'ils voient écrire, ils montrent beaucoup d'étonnement.

» Leur petit nombre et la différence si tranchée qui existe entre leur religion et celle des autres peuples de l'Inde, m'on fait penser qu'ils étaient les demeurans de quelques-unes de ces nombreuses sectes qui jadis avaient peuplé l'Hindostan, et qui, pour se soustraire aux persécutions, s'étaient retirées dans ces montagnes. Au reste, ils se considèrent comme les maîtres de la chaîne du *Nilagiri*, et reçoivent à ce titre certaines redevances des tribus qui les habitent. Leur culte religieux est des plus simples : des chants, quelques prières, rarement des offrandes et des sacrifices d'animaux. Ils ont plusieurs temples ; mais celui dans lequel ils se réunissent le plus souvent, et qui est l'objet de leur profonde vénération, c'est celui qui est consacré à la Vérité. Les Tudas n'hésitent pas à considérer

comme vraies les confidences ou les aveux qui leur sont faits dans l'enceinte de ce temple ; pas un tableau, pas une statue n'en décorent l'intérieur : on n'y remarque que trois ou quatre calices disposés sur des entablemens, qui servent aux libations qui accompagnent et précèdent les déclarations qu'on vient y faire. Ce temple est de forme conique ; il est éclairé par quatre croisées ; et ne peut recevoir qu'un très petit nombre de personnes. Lorsque j'y entrai, je remarquai deux vieillards debout qui étaient en prière : le front incliné, et la main droite sur leur visage. La religion de cette peuplade autorise l'infanticide ; aussi n'est-il pas rare de rencontrer, dans un berceau suspendu à un arbre, et recouvert de fleurs, de jeunes enfans que leur mère pour être agréable à la divinité, a étranglés, avec un lacet de soie. Ces actes d'une barbarie révoltante deviennent cependant moins fréquens depuis le séjour des Anglais dans ces montagnes. »

M. James Hough vient également de publier une notice sur les *Montagnes Bleues*, et sur la race des Tudas : il pense que ces peuples sont les descendans de quelque colonie romaine ; opinion qui nous paraît sinon hasardée du moins très-contestable. Il fonde son hypothèse sur la ressemblance qui existe entre la physionomie de ces peuples et celle des anciens habitans du Latium ainsi que sur divers instrumens qui lui ont paru être semblables à ceux en usage chez le peuple roi. Voici le tableau qu'il fait du climat et des sites de ces montagnes.

» Le pays se compose d'une suite de collines qui couronnent les montagnes du Nilagiri ; la plus haute s'élève sur nos têtes à environ 1,500 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces collines sont tapissées de verdure et entrecoupées, çà et là, par des masses de rochers. De jolis bois, qui les revêtent en partie, donnent au pays l'aspect d'un grand parc bien distribué, tel qu'on en voit en Europe.

A la culture près, tout est ici comme en Angleterre ; les bois sont parsemés de fraises, d'anémones et de violettes. Le rosier, le chèvre-feuille et le jasmin s'entrelacent sur le tronc des arbres. Le rossignol et l'alouette font retentir les bois de leur chant ; mais, ce qui distingue ce pays des contrées de l'Europe, c'est que les violettes y sont ombragées par des canneliers et par des *rododendrons* d'une hauteur immense, et que le chant du rossignol est interrompu par le glapissement des singes et par les cris des paons et des coqs-d'Inde. On a peine à croire qu'il existe un tel pays, situé près de l'équateur, et environné de climats brûlans. Il n'est connu des Européens que depuis 1819. Il joint aux avantages que je viens de signaler, celui d'avoir un climat presque uniforme ; car après les moussons, la température y varie très-peu. »

Statistique.

Population actuelle de Saint-Pétersbourg. — Cette ville destinée d'abord à n'être qu'un port militaire, devint, en 1721, le siége du gouvernement. La volonté énergique de Pierre Ier triompha de la répugnance des grands, et c'est sous un climat sévère au milieu des marais et des brouillards et sur des pilotis coûteux que ce prince voulut fonder sa nouvelle capitale, qui est aujourd'hui la plus imposante de l'Europe, par la masse de ses édifices publics et la grandeur de ses places et de ses rues. Quels que soient le mauvais goût et la bizarrerie d'une grande partie des édifices publics qui ornent cette capitale, on oublie bientôt leurs défauts lorsqu'on contemple la largeur de ses rues, l'immensité des quais construits en granit qui bordent la Néva, la profusion des marbres et des porphyres et le spectacle animé d'un beau fleuve et d'un grand commerce maritime.

En 1826, la population de cette ville était de 320,000 ames; le recensement de 1831 l'a portée à 448,221 ames : 316,211 hommes, et 132,010 femmes. Voici quel a été le mouvement de sa population dans cette dernière année :

		Sexe masculin.	Sexe féminin.
Mariages	1,041		
Naissances	6,511	3,545	2,966

Le chiffre général des décès s'est élevé à 23,399 ; on peut le décomposer de la manière suivante :

Décès causés par des maladies ordinaires	10,225
Suicides	22
Décès occasionés par le choléra	13,152

Si nous comparons le chiffre des naissances avec celui des décès, nous trouverons deux circonstances bien remarquables : la première que les décès dépassent de beaucoup les naissances ; et la seconde que le nombre de garçons nouveau-nés est par rapport à celui des filles bien plus considérable qu'il n'est généralement observé en Europe : car d'après Hufeland, cette différence est seulement dans la proportion de 20 à 21 °/₀. Si nous possédions une plus longue série de faits, et qu'ils suivissent cette même proportion, ces documens serviraient à justifier la théorie des anthropologistes qui prétendent qu'il naît plus de garçons que de filles dans les pays froids. Du reste, l'état de la population de Saint-Pétersbourg en 1831, composée de 2/3 d'hommes et 1/3 de femmes environ, semblerait confirmer cette hypothèse; si toutefois on ne doit pas tenir compte d'autres causes plus ou moins déterminantes. Mais un fait bien remarquable, c'est que la population de Saint-Pétersbourg s'est accrue sensiblement dans le cours des sept dernières années, et cependant le chiffre ordinaire des décès autres que ceux occasionés par le choléra a été constamment plus considérable que celui des naissances. De 1813 à 1822 le rapport des naissances aux décès a été comme :

100 : 134. Les statisticiens russes font ressortir ce fait, et par la plus inconcevable insouciance, ils négligent d'en constater la cause.

Quant à l'accroissement de la population de cette capitale, nous pensons que c'est au grand commerce dont elle est le siége, et à la résidence de la cour qui y attire un grand nombre d'habitans de l'intérieur et même des pays étrangers, qu'il faut en attribuer la cause. Quant à la disproportion qui existe entre la population du sexe masculin et celle du sexe féminin, nous ferons remarquer que Rome présente aussi cette même anomalie; ce qui nous amène à conclure que cette différence doit être imputée à la composition spéciale de la population de ces deux villes: la première, métropole de la chrétienté, étant peuplée d'un clergé nombreux; la seconde, capitale d'un empire essentiellement guerrier, étant la résidence d'une forte garnison. Cette considération résout en outre le problême que présente l'excédant des décès sur les naissances. Quant à la grande mortalité qu'on remarque à Saint-Pétersbourg, nous pensons qu'elle doit être attribuée à l'insalubrité de climat, et surtout à l'état d'abrutissement dans leque vivent les basses classes. Les détails suivans donneront une idée de l'activité qu'on met à poursuivre l'agrandissement de cette capitale.

En 1831, on comptait à Saint-Pétersbourg, 30 ponts, 455 édifices publics, 187 manufactures ou grands ateliers, 2,654 maisons en pierre, et 5,330 maisons en bois. Pendant le cours de cette année, 90 nouvelles maisons avaient été achevées, et 132 étaient en construction. Dans la plupart de ces nouvelles constructions, afin de prévenir les incendies, on emploie pour toitures des plaques de fer qui ont 2 pieds 4 pouces de large, sur 4 pieds 8 pouces de long, et 2 lignes d'épaisseur. Leur poids est de 12 livres et demie; c'est-à-dire que chaque pied carré pèse une livre 5

onces. Ces plaques étant superposées en forme d'écaille, ne présentent qu'une surface de 2 pieds de large et de 4 pieds de long lorsqu'elles sont fixées. Des oreillettes ou des clous les arrêtent sur la charpente. Pour empêcher leur oxidation, elles reçoivent avant d'être employées une couche de peinture sur les deux surfaces ; et lorsque le toit est achevé on passe une seconde couche à l'extérieur seulement. Il faut 12 plaques et demie pour couvrir 100 pieds carrés ; leur poids total est de 150 livres, et la dépense de 43 fr. 50 c. ; c'est-à-dire de 43 c. et demi par pied carré.

Il serait bien à désirer que ce genre de toiture adopté à Saint-Pétersbourg pour prévenir les incendies, fût introduit en France ; l'emploi de ce nouveau système donnerait une grande impulsion à l'activité de nos forges, et remplacerait avantageusement tous les modes de toiture qui y sont en usage, soit sous le rapport de la solidité et de la durée, soit même sous celui de l'économie. En effet, nous avons vu qu'une toiture en fer coûte 43 c. 1/2 le pied carré, soit 3 fr. 90 c. le mètre carré ; voici quel est le prix moyen des différentes toitures non métalliques adoptées en France.

En chaume	1	75.
Tuiles creuses ou carrées	2	»
Roseaux	2	25.
Joncs	2	50.
Pierres plates dites laves	3	30.
Tuiles ordinaires	3	50.
Ardoises	4	50.

Mais, comme on sait, ces divers genres de toiture ne préservent pas toutes de l'incendie ; celles en chaume, en roseaux ou en joncs s'enflamment facilement, les brandons qui tombent sur un toit en tuiles ou en ardoises les font éclater et mettent en feu la charpente ; les toitures en pierres sont les seules qui peuvent préserver un édifice de l'incendie, mais elles surchargent tellement les charpentes qu'on est obligé d'y renoncer.

Commerce.

Du commerce de la Chine avec les nations européennes. — Le peu d'importance de ce commerce, relativement à l'immense population de ce pays, explique en partie le mauvais vouloir du gouvernement chinois contre les négocians étrangers établis à Canton. Le gouvernement chinois n'a jamais vu de bon œil les rapports que les habitans de Canton entretiennent avec les négocians étrangers et surtout avec ceux de race européenne; parce que c'est de ce point que sont survenus la plupart des troubles qui désolent cet empire; et parce qu'ensuite les négocians hongs introduisent toujours des marchandises prohibées. Si dans cette circonstance la cour de Pékin affecte tant de jactance envers la Compagnie des Indes, c'est parce qu'elle veut tout-à-fait éloigner les Européens du port de Canton, pour rendre les Japonais intermédiaires entre les Chinois et les étrangers. Mais la Compagnie a un trop grand intérêt à continuer directement son commerce avec cette nation, pour ne pas employer toutes les ressources de la diplomatie à ramener le gouvernement chinois à de meilleurs sentimens. D'ailleurs, il est douteux qu'elle pût mettre sur pieds une armée assez considérable pour envahir le pays, et surtout qu'elle pût équiper une flotte capable de soutenir les opérations de l'armée de terre. Si elle en venait à cette extrémité, elle irriterait le gouvernement impérial et rendrait toute transaction impossible. Le gouvernement s'est formellement expliqué à cet égard : il a déclaré que si des troupes mettaient le pied sur le sol chinois, il ferait retirer les habitans et brûlerait ensuite toute la côte jusqu'à cinquante lieues dans l'intérieur des terres. Au milieu de telles circonstances il nous a paru utile de faire connaître à nos lecteurs l'importance du commerce

extérieur de la Chine avec les nations européennes ; nous complétons ce document en y réunissant celui qu'elle fait avec les États-Unis.

COMMERCE DE LA COMPAGNIE DES INDES.

Importations de 1829 *à* 1830.

		Quantités.	Piastres.
Étoffes de laine.......	pièces......	176,976	
Métaux divers........	tonneaux...	2,493	
Coton en rame........	livres......	15,953,133	
Bois de sandal......	*id.*.......	27,950	
Coton filé...........	*id.*.......	552,000	
Valeur totale des marchandises importées. Liv. st.			945,467 (23,636,675 fr.)

Exportations de 1829 *à* 1830.

Thé................	livres......	30,679,540	
Nankins.............	pièces......	11,500	
Valeur totale des marchandises exportées.			1,860,301
Montant de piastres exportées..........			22,254
TOTAL..............Liv. st.			1,882,555 (47,063,875 fr.)

COMMERCE EFFECTUÉ SOUS PAVILLON ANGLAIS.

Importations de 1830 *à* 1831.

Coton..............	livres......	46,854,533	
Métaux divers.........	piculs......	10,194	
Poivre et épices.......	*id.*........	13,916	
Protins..............	*id.*........	8,924	
Noix de Bethel........	*id.*........	22,380	
Huile de poisson......	*id.*........	5,550	
Drogues.............	*id.*........	2,906	
Bois de sandale et autres bois	*id.*.......	11,100	
Opium..............	*id.*........	17,701	
Étoffes de laine.......	pièces......	6,166	
id de coton..	valeur en piastres.	16,936	
Coton filé...........	piculs......	267	
Perles et cornalines, valeur en piastres.		111,469	
Valeur totale des marchandises importées. Piastres.			17,447,642 (92,472,502 fr.)

Exportations de 1830 *à* 1831.

Soie écrue	livres	889,067	
Nankins	pièces	925,200	
Sucre et candy	piculs	143,464	
Thé	livres	2,748,533	
Casse	piculs	11,385	
Drogues	*id.*	21,129	
Étoffes de soie	*id.*	465,195	
Valeur des marchandises exportées			5,292,471
Montant des piastres exportées			4,684,370
TOTAL	Piastres.		9,976,841 (52,877,257 fr.)

COMMERCE DES ÉTATS-UNIS.

Importations de 1829 *à* 1830.

Opium	piculs	715	
Métaux divers	*id.*	32,273	
Vif-argent	*id.*	5,643	
Étain	boîtes	100	
Étoffes de laine	pièces	29,746	
Étoffes de coton	*id.*	71,355	
Riz	piculs	44,412	
Cochenille	*id.*	131 1/2	
Ginseng (*Panax quinque folium*)		284	
Écaille de tortue	*id.*	36	
Bois de sandal	*id.*	10,807	
Cuirs	nombre de peaux.	45,569	
Zinc	piculs	964	
Articles divers	dollars	69,142	
Valeur des marchandises importées			2,793,988
Piastres importées			1,123,644
TOTAL	Piastres.		3,917,632 (20,763,449 fr.)

Exportations de 1829 *à* 1830.

Thé	caisses	110,665	
Nankins	pièces	349,975	
Soie ouvrée et écrue	piculs	618	
Porcelaine	boîtes	89	
Sucre	piculs	4,923	
Drogues	*id.*	337	
Vermillon	*id.*	186	
Valeur totale des exportations			4,108,611 (21,775,738 fr.)

COMMERCE DE LA HOLLANDE.

Importations de 1830 à 1831.

Cotonnades..........	pièces......	250	
Opium.............	piculs......	460	
Riz.................	*id.*........	14,500	
Drap fin........	valeur en piastres.	4,500	
Écailles de tortue.....	*id.*........	2,900	
Rottins..............	*id.*........	2,760	
Étain...............	*id.*........	32,400	
Nids d'oiseaux........	*id.*........	5,000	
Poivre..............	*id.*........	4,900	
Articles divers........	*id.*........	5,400	
Valeur des marchandises importées......			155,235
Piastres importées....................			16,700
TOTAL. Piastres...............			171,935 (911,255 fr.)

Exportations de 1830 à 1831.

Thé noir........	valeur en piastres.	66,000	
id. vert............	*id.*........	40,000	
Casse..............	*id.*........	1,200	
Papier..............	*id.*........	7,000	
Soie écrue...........	*id.*........	39,900	
Soie ouvrée..........	*id.*........	116,640	
Souchet.............	*id.*........	500	
Porcelaine...........	*id.*........	3,000	
Articles divers........	*id.*........	15,000	
Valeur des marchandises exportées. Piastres.			289,240 (1,532,972 fr.)

De tous les monopoles consentis par les gouvernemens, le plus odieux, sans contredit, c'est celui dont jouit la Compagnie anglaise des Indes : sans nous occuper ici du monopole qu'elle exerce sur le commerce de l'Inde, nous nous contenterons de faire quelques observations sur celui du thé. Comme on le voit par le document qui précède, c'est elle qui exporte directement la presque totalité du thé consommé en Angleterre, parce qu'elle seule jouit de la prérogative de vendre cet article sur nos marchés. Ainsi, comme le thé est devenu une denrée de première nécessité

en Angleterre, on peut dire que cette Compagnie prélève un impôt monstrueux sur le peuple de la Grande-Bretagne. En effet, d'après le document ci-joint, nous voyons que les 30,679,540 livres de thé n'ont pu lui coûter plus de 1.860,000 liv. sterl. (46,500,000 fr.) soit 1 fr. 50 c. la livre; or, c'est un fait avéré que le prix moyen du thé qu'elle vend à Londres est de 5 fr. par livre. Ainsi l'on peut dire que, défalcation faite de tous les frais de transport, des utilités du capital et du bénéfice raisonnable qu'elle doit faire, cette Compagnie prélève un impôt de 2 fr. par livre sur le thé consommé, c'est-à-dire de plus de 60,000,000 fr. par année. Si le peuple ne cherche pas lui-même à s'affranchir d'une taxe aussi scandaleuse; s'il laisse les monopoleurs puiser ainsi dans sa bourse, il ne méritera plus aucun ménagement de la part des percepteurs de l'impôt. Il faut espérer que les chambres mettront bon ordre à cette odieuse spoliation; et que la Charte de la Compagnie, qui expire en 1834, ne sera plus renouvelée.

Le gouvernement et la nation ont intérêt à abolir complétement ce funeste monopole, et à laisser le vaste marché de la Chine ouvert au libre commerce de nos marchands et de nos manufacturiers. La baisse du prix qui résulterait de ce nouvel état de choses étendrait prodigieusement la consommation du thé; et le droit, quoique prélevé sur un article livré à meilleur marché, produirait bientôt un plus grand revenu. Les Américains, qui n'ont point de Compagnie pour fouler aux pieds les actes du congrès et piller leurs concitoyens, font ce commerce avec un succès complet, et vendent sur leurs marchés le thé à deux tiers au-dessous du prix de celui de la Grande-Bretagne.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire Contemporaine.

SOUVENIRS ET OBSERVATIONS DE M. G. MORRIS,

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DES ÉTATS-UNIS, EN FRANCE,

SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

NAISSANCE DE M. MORRIS. — PART QU'IL PREND A L'ÉMANCIPATION DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — SES LIAISONS AVEC WASHINGTON. — IL VIENT EN FRANCE EN 89. — IL Y RETROUVE M. DE LAFAYETTE. — ENTRETIEN QU'IL A AVEC LUI. — DINER CHEZ Mme DE BEAUHARNAIS. — SOIRÉE CHEZ Mme DE CHASTELLUX, PASSÉE AVEC LA MARQUISE DE MONTESSON ET LA DUCHESSE D'ORLÉANS. — DINER CHEZ LE MARÉCHAL DE CASTRIES AVEC M. NECKER. — ASPECT DE CE DERNIER. — PHYSIONOMIE DE LA SÉANCE D'OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX. — CAUSERIES CHEZ UN RESTAURATEUR DE VERSAILLES. — SOIRÉE CHEZ M. JEFFERSON, MINISTRE DES ÉTATS-UNIS EN FRANCE. — SOMBRES PRONOSTICS DE CET HOMME D'ÉTAT SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — SOIRÉE CHEZ Mme DE FLAHAUT, PASSÉE AVEC M. DE TALLEYRAND. — ESPIÉGLERIES DE M. DE SÉGUR ET DE M. DE CUBIÈRES AU RINCY. — CONVERSATION ET ÉPANCHEMENS DE M. DE LAFAYETTE, CHEZ Mme DE TESSÉ. — SÉANCE AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX. — ENTRETIEN AVEC Mme DE STAEL. — EMBARRAS DE LA POSITION DE M. DE LAFAYETTE. — LETTRE DE M. MORRIS A CE DERNIER. — DINER CHEZ M. DE TALLEYRAND. — ENTHOU-

SIASME DE Mme DE STAEL POUR SON PÈRE. — REFROIDISSEMENT DE M. MORRIS ET DE M. DE LAFAYETTE. — NOUVEL ENTRETIEN AVEC CE DERNIER. — CORRESPONDANCE DE M. MORRIS AVEC LES HOMMES D'ÉTAT AMÉRICAINS. — LETTRE DE WASHINGTON SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — BIENFAITS DE CETTE RÉVOLUTION. — PARTI DU MILIEU, SOUS LA CONSTITUANTE, LE PLUS FORT PAR SON NOMBRE, LE PLUS FAIBLE PAR SON INERTIE. — PROPHÉTIE D'UNE DICTATURE MILITAIRE. — M. MORRIS DONNE ASILE AU COMTE D'ESTAING. — M. DE LAFAYETTE FORCÉ DE FUIR LA FRANCE. — PROCÈS DE LOUIS XVI.

Avons-nous véritablement un parti républicain en France? « Il faut croire, dit Pascal, des témoins qui se font égorger. » Eh bien! nous avons vu naguères des hommes qui, en poussant des cris de *vive la république!* prenaient à cet égard une funeste initiative, qui ensuite recevaient la mort en proférant les mêmes cris; et cependant je doute encore de la sincérité d'un enthousiasme attesté par de si terribles preuves. La statistique est applicable à tout; malheureusement on l'applique à trop peu de choses. Si j'en avais l'heure et la possibilité, je voudrais faire l'inventaire du parti. J'en suis sûr d'avance; combien ne trouverais-je pas dans son sein de pétitionnaires éconduits, enregistrés parmi les 52,000 individus qui demandaient des places de directeurs à l'administration des postes, ou parmi les 11,000 qui obsédaient les autorités municipales de Paris, pour inspecter ses marchés, moyennant rétribution! J'y verrais aussi beaucoup de ceux qui viennent demander à la Légion-d'Honneur des couronnes murales ou obsidiennes, pour des actions d'éclat restées fort obscures, et qui lorsqu'ils n'ont pu réussir à se faire placer sur le livre d'or d'un ordre de chevalerie, se font niveleurs dans l'espoir sans doute de se dresser plus tard sur des ruines. Parmi eux, sans contredit, on trouverait

également quelques jeunes gens dont la tête s'allume en lisant des histoires qu'ils ne comprennent pas; et des esprits honnêtes et bornés faisant de bonne foi de la politique rectiligne, sans voir qu'on ne peut tirer des lignes droites sur des surfaces inégales, parce que les accidens du sol doivent sans cesse les rompre et les faire dévier. Mais, dans notre dénombrement, les dupes ne figureraient qu'en minorité.

Voici l'œuvre d'un homme grave qui, avec Washington, Franklin, Jefferson, avait contribué, dans l'Amérique du Nord, à fonder d'heureuses républiques, dont la maturité précoce annonçait déjà de son tems le plus imposant avenir. Témoin, en France, des efforts que l'on faisait pour y établir un régime analogue, il enregistrait dans un journal quotidien, qui n'était fait que pour lui seul, toutes ces tentatives, dont le caractère violent et convulsif étonnait sa raison calme et austère; et il en prédisait l'avortement avec un bon sens exquis qui tenait de la divination. Rien de plus curieux également que le compte de ses rapports avec des chefs de parti traînés à la remorque par ceux qu'ils paraissaient conduire, et n'obtenant cette autorité apparente que par de molles et perpétuelles complaisances. Certes il est impossible d'envier la popularité, quand on voit à quel prix elle s'achète.

Assailli sans cesse par tant de scènes de désordres qui se déroulaient sous ses yeux, par tant de sombres pronostics, que des réalités terribles venaient bientôt confirmer, M. Morris n'a peut-être pas rendu une justice assez complète aux bienfaits de cette révolution dont l'Assemblée Constituante fut la première expression. Si cette Assemblée, mélange remarquable d'inexpérience et de sagesse, a mêlé du mal au bien qu'elle a fait, ce mal a toujours été involontaire, tandis que le bien, elle le faisait à

dessein, poussée par cette philantropie généreuse et passionnée que lui avait léguée la philosophie du grand siècle qu'elle était chargée de clore. Avant de faire connaître l'ouvrage par des citations dont la longueur sera sans doute justifiée par l'intérêt, achevons d'en faire connaître l'auteur.

Gouverneur Morris, fils de Louis Morris, gouverneur de New-Jersey, naquit dans une terre de son père, nommée Morrisania, le 31 janvier 1752. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des lois, et se fit remarquer par une facilité d'élocution et une sagacité de vues qui lui ouvrirent la carrière des fonctions publiques. Quand l'imprudence du gouvernement anglais, vainement reprimandée par la voix éloquente de Chatam, détermina la séparation des colonies et leur émancipation, Morris, alors très-jeune, fut honoré de la confiance de ses compatriotes et siégea parmi les membres du premier congrès provincial de New-York en 1775. Tour-à-tour il appartint au congrès, à la convention, au comité de sûreté, et enfin au congrès fédéral; ses vues étaient modérées, mais libérales et fermes. Plus d'une fois son éloquence mâle éclaira des questions difficiles, et quelques-uns des documens qui servirent de base à la constitution américaine sont sortis de sa plume.

Washington vécut avec lui dans une liaison étroite dont aucun nuage ne troubla jamais la constante intimité. Ce fut lui qui rédigea les instructions données à Franklin, lorsque ce dernier partit pour la France. Nommé premier secrétaire-d'état, il s'occupa spécialement de finances. Quand l'indépendance américaine fut reconnue et que les affaires personnelles de Morris furent arrangées, il partit pour l'Europe, où il passa environ dix ans.

Le journal tenu par M. Morris, pendant son séjour en France, depuis l'année 1789 jusqu'à l'année 1793, est

un document fort précieux. Républicain, il avait participé à la révolution d'Amérique. Ce fut lui qui dans le congrès, sénat patriarchal où siégeaient tant d'hommes de cœur et de prudence, contribua surtout à fonder sur des bases convenables l'édifice financier de l'Union. Ami de Franklin, de Washington, de Lafayette et de Jefferson, un tel homme ne peut être soupçonné de partialité en faveur des classes aristocratiques. La simplicité des mœurs lui était chère, et il avoue ingénument sa gêne et son embarras au milieu des salons de France et d'Angleterre, dont les grâces maniérés, le ton léger et la conversation scintillante l'éblouissaient sans lui plaire. En lisant les feuilles détachées de son journal, on voit se déployer peu-à-peu ce caractère grave et calme, sincère et réfléchi, qui ne conçoit pas de génie sans bon-sens, ni de liberté sans ordre. M. Morris était complétement Américain ; peu d'imagination chez lui, peu de verve et de saillie ; mais un excellent jugement et une tolérance philosophique, donnent du poids à ses opinions. Nous avons parcouru avec un vif intérêt les Observations de ce républicain des États-Unis sur la révolution française et sur la situation de l'Europe à cette époque. Morris venait de voir s'accomplir un glorieux événement que lui-même avait secondé, et qui donnait la liberté au continent de l'Amérique-du-Nord. Il savait par expérience à quelles sources les peuples puisent l'indépendance, la richesse et l'énergie nationale ; il n'ignorait aucun des mobiles qui avaient couronné d'un succès immortel la révolution de Washington. Lui-même il avait pris part à ces décisions calmes et long-tems réfléchies, dont le résultat avait été la fondation d'une liberté durable et paisible. Au lieu de précipiter leurs mouvemens et d'apporter dans leur œuvre créatrice cette violence qui n'est bonne que pour détruire,

les législateurs américains avaient procédé lentement, péniblement, avec une précaution que l'on aurait pu prendre pour de la timidité, et une modération que bien des gens appelleraient faiblesse.

Dès son arrivée en France, il fut frappé de la violence des opinions, de la versatilité des caractères et de la légèreté des esprits. Il ne put se persuader qu'un gouvernement démocratique convînt à une nation si amoureuse de distinctions, si vive dans ses mouvemens, si étourdie dans ses résolutions, si complétement étrangère aux habitudes de simplicité patriarchale, au talent d'attendre et de patienter, si brillante dans sa sociabilité, mais si ardente et si vaniteuse. A peine a-t-il débarqué au Hâvre, il consigne sur son journal les observations suivantes :

« Il y a ici un gentilhomme que l'on vient de me présenter et qui m'accable de politesses : on prétend qu'il est aimable. Il l'affirme lui-même et m'entretient sans cesse de sa fortune, de son crédit, de sa probité et de son esprit. « C'est pitié, me dit-il, que je ne sois pas monarque ou tout » au moins ministre ; je gouvernerais la France comme elle » doit être gouvernée ; voilà bientôt trente ans que le minis- » tère marche de folie en folie ; et la dernière de ses folies » c'est, assure-t-il, le secours prêté par M. de Vergennes » aux États-Unis d'Amérique. »

Morris qui venait d'un pays où chaque citoyen s'occupait de ses affaires, et ne prenait part au gouvernement que dans les limites prescrites par la loi, s'étonnait avec raison de cette manie politique dont la France était alors saisie. Le plus mince avocat portait une constitution dans sa poche. Le plus petit auteur de romans avait son utopie. On ne pensait qu'à créer des lois sur le papier et des institutions pour les lire aux dames. Personne n'échappait à cette contagion. Morris apercevait sous un point de vue

ridicule toute cette fermentation de paroles et de pensées ; il savait par expérience que, pour fonder une république, il faut non de grands mots, mais de sages et prudentes actions.

« M. de Lafayette, dit-il dans son Journal, est saturé de politique : il se trompe sur le génie de son pays ; il est trop républicain pour la France. J'ai été reçu par lui avec cette franche, cordiale et gracieuse hospitalité qui méritera ma reconnaissance éternelle. On ne peut passer des momens plus agréables que ceux que j'ai passés dans le sein de cette charmante famille. Mais quel que soit mon attachement pour lui, je ne peux me réconcilier avec ses théories politiques ; elles me semblent en désaccord avec le génie et les mœurs de la France : je les blâme comme je blâmerais le système monarchique si l'on prétendait l'appliquer aux colonies américaines, depuis long-tems préparées à leur existence actuelle par mille circonstances historiques et locales. M. de Lafayette m'a montré la *Déclaration des Droits de l'Homme*, qu'il a lue à l'Assemblée Nationale. Je lui ai donné mon avis avec franchise ; j'ai proposé plusieurs amendemens ; je l'ai engagé à employer des mots plus simples et plus graves. Je regarde cette ardeur et cette exagération de déclamation métaphysique comme tout-à-fait contraires à la vraie liberté. — Croyez-vous, lui disais-je, qu'on assure le bonheur des peuples avec des paroles sonores? »

Nous transcrirons quelques passages de ce Journal, qui contient les particularités les plus minutieuses de la vie de Morris. Ce n'est pas l'élégance du style qu'il faut demander à ces notes jetées rapidement sur un carnet ; mais des faits et des souvenirs curieux, auxquels la situation de la France à cette époque, et la situation spéciale du voyageur américain nous semblent prêter un intérêt puissant.

1[er] Mars 1789. — « Le ton des esprits en France n'a rien de mâle et de viril. Comment pourrait-on établir une république dans un tel pays ? J'ai dîné aujourd'hui chez madame de la Suze. On a joué gros jeu. M. de B., qui apparemment n'avait rien de mieux à faire, m'a demandé des renseignemens sur l'état actuel de l'Union. Je les lui ai donnés. Mais il ne m'écoutait pas. « En cas d'in- » vasion, me dit-il, vous avez besoin d'armées et de » flottes. — Rien ne serait plus difficile, lui répondis-je, » que d'asservir un peuple dont chaque individu se croit » l'égal des rois. — C'est très-bien, mais en tout pays il » y a une différence de rangs; et que me répondra l'un » de vos individus-rois, quand je lui dirai : *Vous, mon-* » *sieur*, *qui êtes l'égal des rois, faites-moi une paire de* » *souliers*. — Il vous répondra : *monsieur, je suis heu-* » *reux de travailler pour vous. Mon devoir est de faire* » *des souliers; et j'aime à faire mon devoir. Votre roi* » *fait-il le sien?* » M. de B. ne me comprit pas. Les Français sont trop éloignés de la nature, pour que ce langage ne leur semble pas barbare.

3 Mars. — « La comtesse de Beauharnais m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner. C'est, dit-on, une personne toute intellectuelle, tenant bureau d'esprit, et ne recevant que des poètes et des auteurs. Quand je suis arrivé, un amas de linge sale était entassé dans l'antichambre; malgré le froid, la cheminée était sans feu, et deux domestiques mâle et femelle jouaient aux cartes sur une table. A mon aspect, on enleva le linge, on plaça deux ou trois bâtons dans un lit de cendres; et la fumée qu'ils répandirent en brûlant me prouva que l'on avait fait du feu. Pour dégager la fumée, une croisée fut ouverte, et j'eus le plaisir de me trouver entre deux inconvéniens, dont l'un me suffoquait et dont l'autre me glaçait. Le reste

de la soirée n'a pas été indigne de cet exorde. Sans parler du dîner, où le beurre rance abondait, les plans de politique, les bons-mots recherchés, les épigrammes bruyantes, le fracas de tous ces athlètes ardens à écraser leur rival, impatiens de placer une saillie et trop occupés de briller eux-mêmes pour écouter leurs interlocuteurs, me fatiguèrent tellement que je m'esquivai au plus vite, bien résolu de ne jamais retomber dans un piége pareil.

25 Mars. — » Chez madame de Chastellux. Peu de tems après moi sont venus madame de Ségur, M. de Puisieux et madame la duchesse d'Orléans. Cette dernière est affable et belle. La veuve du dernier duc d'Orléans, Mme de Montesson, est entrée ensuite et a baisé sa belle-fille sur les deux joues. Ce mode de salutation m'a semblé étrange; je sais d'ailleurs que la veuve du dernier duc et la duchesse actuelle ne s'aiment pas. J'osai laisser tomber au milieu de la conversation quelques réflexions sur cette politesse extérieure et apparente; réflexions rustiques et sévères qui plurent beaucoup à la princesse. C'est une nouveauté piquante, que la vérité et la raison pour ces ames usées et polies jusqu'au raffinement le plus énervant, jusqu'à la satiété la plus complète.

27 Mars. — » Le maréchal de Castries est venu me prendre; nous avons été dîner chez M. et Mme Necker. Madame Necker est une femme virile. M. Necker a tout l'air d'un négociant, et le velours brodé dont il est couvert jure singulièrement avec sa tournure de comptoir. Une solennité affectée qui se répand sur toutes ses actions a l'air de dire : *Voyez! je suis un grand homme!* Je serais fort étonné si cela était. Ce doit être un homme laborieux; et rien de plus. »

Nous regrettons de ne pouvoir placer ici plusieurs passages assez plaisans. M. Morris se plaint de la gêne que lui

imposent les mœurs françaises ; il déplore son ignorance des usages du grand monde au milieu duquel il vivait, et qui devient pour lui un sujet d'humiliation et de chagrin. Il va voir les tableaux du Louvre, et témoigne sa surprise lorsqu'il est obligé de traverser une cour fangeuse pour pénétrer jusqu'au sanctuaire où les chefs-d'œuvre de l'art étaient déposés. Cependant les événemens se pressent ; l'abîme creusé entre la cour et le peuple devient de jour en jour plus profond. Morris voit cet état de choses et s'en effraie.

20 avril. — « Ni le roi, ni la nation ne peuvent reculer. Les états-généraux, qui sont sur le point de s'assembler, vont, si tel est leur bon plaisir, renverser le trône, bouleverser la monarchie et faire du roi ce qu'ils voudront. La cour est très-faible, et sa dépravation est inouïe. Tout annonce de grands malheurs.

4 mai. — » A six heures du matin, je suis parti pour Versailles. M. Lenormand et M. Lacaze m'ont rencontré et escorté. Madame de Flahaut a eu la bonté de m'offrir une place à son balcon pour voir passer le cortége. La procession était magnifique. Le roi et la reine, dont la physionomie est triste, passent à pied dans les rues, ornées de brillantes tapisseries. On crie : *vive le roi!* mais aucune voix ne prononce : *vive la reine!* Sa lèvre autrichienne se recourbe, son regard fier s'abaisse avec mépris sur la scène où elle est forcée de jouer un rôle : elle a l'air de dire : *Je me soumets aujourd'hui, mais mon tour viendra.* Le duc d'Orléans, au lieu de prendre place au nombre des princes du sang, s'était mêlé aux représentans du tiers-état ; le roi en a témoigné son humeur. Il est profondément affecté, dit-on, de ce que la reine n'ait pas été accueillie par une seule marque de bienveillance. Pauvre reine! Je ne vois en elle que la femme,

et j'ai pitié d'elle. Traiter une femme avec tant de dureté est indigne d'hommes qui se respectent. Cependant la haine contre elle est, je ne sais pourquoi, presque générale. On prête à Madame Adélaïde, tante du roi, une réponse qui ne lui appartient sans doute pas, mais dont le succès atteste l'animosité dont Marie-Antoinette est l'objet. —*Ces indignes Français!* s'écriait la reine. — *Dites : indignés, madame.*

5 mai. — *Ouverture des États-Généraux.* — » Madame la duchesse d'Orléans m'a fait remettre un billet pour cette cérémonie : je me trouvais à huit heures dans la grande salle. Jusqu'à midi je restai là, dans une attitude fort gênante. Les différens bailliages sont introduits. M. Necker, à son entrée, est salué par des applaudissemens réitérés. Le duc d'Orléans et un évêque dont le nom m'échappe reçoivent le même honneur. On applaudit aussi un vieillard, membre du tiers, qui s'est présenté sous le costume de fermier; M. de Mirabeau est sifflé, mais les sifflets sont timides. Le roi entre, s'assied, se couvre; la reine s'assied près de lui, à sa gauche, deux degrés plus bas. Derrière le roi, sur la droite, les princes du sang; à droite et à gauche, les princesses et leur suite. Plus loin, derrière le trône, un détachement de gardes ou hérault-d'armes, en costumes chevaleresques : sur le devant, le garde-des-sceaux, et différens officiers de la maison du roi, richement vêtus : devant le trône, à droite, au-dessous de la plate-forme destinée à la cour, les ministres d'état, et devant eux une longue table; plus loin que les ministres, les représentans du clergé, prêtres de toutes couleurs, écarlates, gris, rouges, noirs, violets. Devant ces derniers, les représentans de la noblesse, en robe noire, veste de drap d'or et ornés d'aiguillettes d'or, qui, attachées sur leurs épaules, flottaient jusqu'à leur ceinture. Enfin,

les représentans du tiers-état ou du peuple, vêtus de noir, et séparés des deux autres classes par les hérault-d'armes, la masse à la main, bariolés d'or et d'argent, et étincelans de broderies. Ce spectacle était solennel; ce qui le rendait plus imposant encore, c'était la vive passion dont tous ces acteurs semblaient animés.

» Le roi fut très-applaudi à son entrée. Il se couvrit; son chapeau rond, orné de plumes blanches, avec un diamant au centre, est d'une forme élégante dans sa singularité. Interrompu par des applaudissemens pendant son discours, il eut la satisfaction d'entendre ces témoignages d'enthousiasme se renouveler quand il eut fini. Il ôta ensuite son chapeau pour le replacer de nouveau sur sa tête, et toute la noblesse l'imita. C'était chose curieuse et pittoresque, que ces mille plumes agitées. Quelques membres du tiers se couvrirent aussi; le roi ôta encore une fois son chapeau, et la reine se baissa vers lui, comme pour lui reprocher cet acte; bientôt toutes les têtes restèrent nues. Je ne sais si cette manœuvre des chapeaux est commandée par la constitution; mais il m'a semblé que les trois subdivisions de l'assemblée y attachaient une importance puérile, et que l'évolution n'était ni régulière ni complète.

» Le discours du garde-des-sceaux, discours qui a succédé au discours du roi, n'a été entendu de personne. C'était un murmure sourd, confus, indistinct, débité lourdement. Je ne prétends pas le juger. Je ne sais pas un mot de ce qu'il contient. M. Necker se lève ensuite, veut faire l'orateur et n'y réussit pas. Sa diction est monotone, ses gestes sont exagérés; son accent est provincial. L'emphase de sa déclamation et de ses périodes blesse l'oreille et choque le goût. Mais il est à la mode, cela suffit; on l'applaudit avec force. Il s'anime et croit redoubler d'éloquence en

augmentant la pesante véhémence de son langage. Un secrétaire lit la fin du discours de M. Necker, et le lit un peu moins mal; ce qui n'est pas un grand éloge. Ce discours beaucoup trop long, trop diffus, trop laborieusement travaillé, trop prétentieux, trop complimenteur, renfermait toutefois d'utiles documens; mais il était impossible de l'écouter sans fatigue. Est-ce ainsi que le premier ministre d'une grande nation doit lui rendre compte de ce qui l'intéresse si puissamment? Les paroles les plus simples, les phrases les plus graves, les locutions les moins recherchées, ne sont-elles pas celles qui conviennent le mieux à ce genre d'éloquence?

» Un tonnerre d'applaudissemens couronne le discours de M. Necker; applaudissemens dus à l'esprit de parti. Le roi se lève ensuite: la salle retentit de longues clameurs. *Vive le roi!* La reine se lève; jusqu'alors aucun témoignage de bienveillance ne s'était adressé à elle. Je l'avais vue pleurer; et je crois que si j'eusse été Français, ma voix se serait élevée pour la consoler dans sa détresse. Au moment où elle a quitté la salle, une faible voix a crié: *vive la reine!* Elle a fait la révérence, les larmes dans les yeux. Une seconde acclamation plus forte et plus nourrie, sembla récompenser cette humiliation de sa grandeur. A cette acclamation elle a répondu par une seconde révérence plus profonde encore, suivie d'une salve de longs applaudissemens. Mais à quoi applaudissaient-ils? A la femme, à la souveraine? Non, c'est l'abaissement de la fierté autrichienne, qu'ils saluaient de leurs bravos. C'est son triomphe propre, que le peuple admire et célèbre.

» Ici la toile tombe. Ici finit le premier acte de ce grand drame. J'ai vu la dernière angoisse de la royauté expirante. Le roi seul a l'air de ne pas sentir sa position.

» J'étais las, et j'avais grand faim. Mes chevaux n'étaient

pas attelés ; au lieu de retourner à Paris, je dînai chez un restaurateur de Versailles, où je trouvai, assis à table d'hôte, plusieurs membres du tiers. Notre conversation roule sur la manière de voter. Je cherche à leur faire comprendre que pour former la constitution, il était convenable de voter d'abord par *tête*, et que l'on devrait ensuite voter par *ordre*. Deux ou trois personnes, plus calmes que les autres, veulent bien me prêter un peu d'attention, et reconnaissent la justesse de mon opinion. Mais les autres crient, tempêtent, déclament, se révoltent contre la tyrannie de la noblesse, et attaquent si violemment les partisans de l'opinion raisonnable, que personne, excepté moi, n'ose plus la soutenir. Un noble, entre autres, se met à débiter, contre l'ordre auquel il appartient, de si furieuses invectives, que je suis persuadé que son intention est de se faire acheter tôt ou tard par la cour. Enfin, fatigué des vociférations qui retentissaient autour de moi, je quitte ces messieurs, en demandant au ciel qu'ils puissent s'entendre et arranger les affaires de l'état.

5 juin. — » J'ai passé la soirée chez Jefferson (1). Il croit que les états-généraux n'aboutiront à rien de bon ni d'utile, et qu'un gouvernement de démocratie pure en sera le résultat. J'ai vu chez lui plusieurs gens de lettres. Ces messieurs, frappés des défauts et des abus dont la forme monarchique du gouvernement français abonde aujourd'hui, croient que plus ils s'écarteront de cette forme, plus ils se rapprocheront de la perfection. De là leurs déclamations et leurs erreurs. Du fond de leur cabinet, ils créent pour leur usage des hommes parfaits, des hommes tels qu'on n'en a jamais vus, tels que la France surtout, anti-républicaine par essence, n'en produira jamais. Je suis

(1) M. Jefferson était alors ministre des États-Unis en France.

persuadé qu'il faudra en revenir à la monarchie tempérée et constitutionnelle, quelques efforts que l'on fasse pour échapper à cette forme gouvernementale. »

Certes, on ne peut trouver rien de brillant dans ces notes. Mais le sens le plus droit les caractérise. Morris ne regarde pas la république ou la monarchie comme les seuls gouvernemens possibles. Il veut que tout gouvernement se trouve en rapport avec le caractère et les antécédens du peuple auquel il s'applique.

5 juin. — « J'ai posé chez M. Houdon, sculpteur, pour la statue du général Washington. Cet humble emploi de mannequin est un exercice de patience. Saint Paul dit : « Soyez simples et prêtez-vous à ce que les différens ca- » ractères exigent de vous. » Je suis, à la lettre, le conseil de l'apôtre.

7 juin. — » Hier, chez madame de Flahaut, j'ai rencontré M. de Talleyrand, évêque d'Autun ; sa physionomie m'a semblé celle de la finesse, de la malice et de la froideur. Ce matin, je me suis rendu au Rincy ; à une heure, nous allons à la messe dans la chapelle. Notre tribune est pleine de monde ; un évêque, un abbé, la princesse, ses dames d'honneur, quelques amis et moi composent cette société dont la tenue n'a été nullement édifiante. M. de Ségur et M. de Cubières se sont amusés à insinuer dans la poche de l'évêque, une bougie dont la mèche en ressortait, et qu'ils allumaient ensuite sans que l'évêque s'en aperçût. Les spectateurs riaient aux éclats, et la duchesse essayait de garder son sérieux. Quel exemple pour les domestiques, assis en face de nous, et pour les paysans groupés dans la partie inférieure de la chapelle ! Cette cérémonie solennelle et religieuse une fois terminée, nous nous promenons en bateau, sous un soleil ardent, et nous rentrons à six heures pour dîner. Au-dessous de nos fe-

nêtres, un assez grand nombre de bourgeois se réunissent; sans doute ils ont une haute idée de la compagnie que les murs de ce château cachent à leurs yeux. Hélas! s'ils savaient combien ces grands seigneurs sont petits; combien leur conversation est triviale; combien leurs caractères sont peu dignes de respect; leur admiration cesserait!

12 juin. — » M. Jefferson, qui arrive de Versailles, considère la situation de la France comme infiniment périlleuse. Je suis de son avis; mais je suis loin de penser comme lui, que l'abolition des distinctions sociales puisse être utile à la France. La nature humaine me semble répugner à cette prétendue égalité. Quant au pays où je me trouve, il ne faut qu'un peu de bon sens pour reconnaître que cette égalité lui convient moins qu'à tout autre, et pour en prévoir les dangereuses conséquences.

23 juin. — » Je me trouve placé à table, chez madame Tessé, auprès de M. de Lafayette.

« Vous nuisez, me dit-il, à la cause patriotique; on vous cite comme contraire aux réformes qui vont avoir lieu.

— Non, lui répondis-je. J'aime la liberté, et je ne puis voir sans douleur la naissance d'une démagogie qui ruinera la liberté parmi vous. Vous courez à votre perte. Si je pouvais vous arrêter dans cette carrière funeste, je m'estimerais heureux. Les élémens politiques dont la France se compose, répugnent à vos projets; ce qui peut vous arriver de plus fatal, c'est la réalisation de vos propres vœux.

— Notre parti est insensé, je le sais bien, reprit-il; je le dis à tous mes amis; mais je suis bien déterminé, quoi qu'il en puisse être, à mourir avec eux.

— Vous feriez mieux de les ramener à la raison, et de ne hasarder ni leur vie, ni la vôtre.

— Vous dites vrai. Je quitterai ma place.

— J'approuve une telle résolution ; car les instructions que vous avez reçues, sont en contradiction avec votre conscience. »

» A la fin de cette conversation singulière, j'ai dit à M. de Lafayette, que la liberté du peuple Français me semblait dépendre de sa modération et de sa prudence ; mais que la violence, l'exagération et la fureur entraîneraient tôt ou tard la chute de la liberté.

4 juillet. — » A dîner chez M. Jefferson, je cause avec M. de Lafayette, qui prévoit la destruction prochaine et totale de la noblesse.

« Réservez, lui dis-je, une portion d'autorité constitutionnelle à votre aristocratie ; c'est le seul moyen de protéger la liberté du tiers. Je crois d'ailleurs que la dernière heure de l'aristocratie a sonné ; les désastres que sa ruine entraînera ne frappent pas tous les regards ; mais leur évidence m'est démontrée.

12 juillet. — » Dîné chez le maréchal de Castries.

« Le roi, lui dis-je, est dans le plus imminent péril.

— Mais il a une armée.

— Son armée ne prendra pas les armes contre le peuple. Il a laissé glisser le glaive de sa main, et ne s'est pas aperçu de sa faute. Aujourd'hui il est trop tard. Toute la souveraineté se trouve aux mains de l'Assemblée nationale ; le roi ne règne plus. »

» Le maréchal n'a répondu que par de vagues discours ; il m'a paru fort affecté. »

Les scènes de violence et les sanguinaires essais qui annoncèrent la révolution et prophétisèrent les massacres juridiques de 1793, ont été trop souvent décrits, pour que nous placions ici les passages du journal de Morris, où il se rend compte à lui-même du drame terrible qui se dé-

veloppe à ses regards. Son coup-d'œil sagace ne laisse pas échapper une seule des nuances de ce grand tableau ; la frivolité de la noblesse ; l'immoralité du peuple ; l'ambition des chefs de parti ; l'inconstance enthousiaste des Parisiens, l'aveuglement de la cour ; la scélératesse de cette populace des grandes cités, *dont, Dieu merci ! l'Amérique ne connaît pas encore et n'a pas nourri le fléau ;* l'imprudente exaltation des uns, la dangereuse et systématique frénésie des autres ; tout lui prouve que la France a manqué en le dépassant, le but qu'elle voulait atteindre, et que ce rapide et véhément essor vers la liberté aura pour résultat, une tyrannie plus énergique que celle du gouvernement fondé par Richelieu, et consolidé ensuite par Louis XIV.

20 juillet. — » Je vais à l'Hôtel-de-Ville, où je trouve M. de Lafayette ; ses occupations sont nombreuses ; et son activité y suffit à peine. Je lui demande s'il a pensé à quelques démarches nécessaires pour rétablir l'ordre, et s'il ne ferait pas bien de demander au roi le gouvernement de l'Ile de France.

» Celui de Paris me suffirait, répond-il. Je suis las de pouvoir ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut. J'ai eu le commandement absolu de cent mille hommes. J'ai conduit le roi à travers les rues de la capitale, prescrivant le degré d'applaudissemens qu'il devait recevoir, et maître de sa liberté. Je ne désire que l'obscurité et la vie privée. » Tous les hommes lancés dans la carrière politique en ont dit autant. Tous ils se trompaient, comme l'événement l'a prouvé.

22 juillet. — » J'attendais ma voiture sous les arcades du Palais-Royal, quand la populace y est entrée, portant la tête de M. de Foulon au bout d'une pique, et traînant son corps mutilé. Cette marche triomphale a par-

couru ensuite toutes les rues de Paris. M. Bertier, son gendre, intendant de Paris, a été mis en pièces, après avoir été forcé d'arrêter ses regards sur le tronc informe et la tête sanglante de ce vieillard. Bon Dieu quel peuple!

17 septembre. — » Je dîne chez Jefferson avec Lafayette. Il nous dit qu'une partie de ses troupes doivent marcher demain sur Versailles, et imposer la loi aux états-généraux. Voilà une belle situation ; une assemblée délibérante admirablement libre, et un commandant bien obéi! C'est à eux-mêmes d'ailleurs que les états-généraux doivent s'en prendre. « Vos troupes vous obéissent-elles? demandai-je à Lafayette.

— Mes soldats refusent de monter la garde quand il pleut... Cependant je ne doute pas qu'ils ne m'obéissent, si je les mène au combat.

— C'est ce dont il est permis de douter, et vous ne tarderez pas à faire l'expérience de leur dévoûment.

26 septembre. — » J'ai assisté à une séance de l'assemblée nationale. On dépose sur le bureau du président quelques dons gratuits, offrandes du patriotisme, qui ne sont à mes yeux que de frivoles sacrifices faits à la vanité. On crie, on se débat, on perd beaucoup de tems pour des misères ; ce qui n'aurait pas dû coûter une minute, s'accomplit en deux heures. Le rapport du ministre des finances prouve qu'il n'entend rien à ces matières ; on finit par se fier au patriotisme des citoyens ; comme si, en fait de finances, le patriotisme devait entrer en ligne de compte! En général, les débats du parlement français sont si nuls et si bruyans, que leur puérile et ridicule violence ne mérite pas le titre de *Débat parlementaire* ; c'est une dispute perpétuelle sur des riens.

.... » J'ai dîné chez la comtesse de Tessé, avec madame de Staël. Mme de Tessé avait dit à cette dernière

que j'étais *un homme d'esprit*, et madame de Staël a daigué causer avec moi. Voici quelques mots de cette conversation curieuse :

« Avez-vous écrit un ouvrage sur la constitution américaine?

— Non, madame, mais j'ai fait mon devoir en assistant à la formation de cette constitution.

— Mais, monsieur, votre conversation doit être très-intéressante, car je vous entends citer de toutes parts.

— Ah! madame, je ne suis pas digne de tous ces éloges.

— Comment avez-vous perdu la jambe?

— Malheureusement je n'ai jamais servi dans les armées américaines.

— Mais, monsieur, vous avez l'air très-imposant. »

» A cette étrange déclaration, je répondis par un *oui, madame*, qui la fit beaucoup rire.

« M. de Chastellux m'a souvent parlé de vous.

» Comme elle disait ces mots, on lui remit un paquet de lettres, parmi lesquelles il s'en trouvait une de Narbonne, son ami de cœur. Elle la lit, et se lance de nouveau dans une conversation avec madame de Tessé; conversation si animée, que la politesse n'y était pas toujours respectée.

5 octobre. — » Lafayette vient de marcher malgré lui, gardé à vue par ses propres troupes qui l'observent avec défiance, et le menacent. Terrible situation! Il faut qu'il fasse ce qu'il abhorre ou qu'il subisse une mort honteuse, qui ne remédierait à rien. Les plus stupides orateurs, les plus effrénés pamphlétaires, gouvernent ce peuple, qui se croit le seul sage, le seul spirituel, le seul civilisé, le seul digne d'être libre, et qui se compare modestement aux Athéniens!

8 octobre. — » J'ai trouvé M. de Lafayette, entouré de

monde. Mme de Lafayette, Mme de Staël, M. de S. leur ami commun, étaient réunis en petit comité dans le salon. Tout ce qu'on projette ici est *petit*.

» J'ai ensuite une longue conversation avec M. de Lafayette. Je lui représente que dans l'état actuel de la France, il est nécessaire de rallier des hommes de talent, favorables à la liberté : sans talent, on ne parviendra pas à reconstituer un pouvoir : sans principes libéraux, on ne reconstituera le pouvoir que pour en abuser. M. de Lafayette ne peut agir à-la-fois et comme soldat et comme ministre; il ne peut pas réunir en lui tous les pouvoirs et se faire ministre de tous les départemens. Il lui faut des collaborateurs dans lesquels il ait confiance. Mais comme il m'objecte le peu de moralité de ses contemporains, je le prie de considérer qu'un ministère ne suit pas précisément la règle de saint François ou de saint Benoît, et que l'on ne prétend pas faire son salut en acceptant un portefeuille; que l'ambition ou la cupidité décident communément la vocation des hommes politiques, et que le moyen le plus sûr de les rendre vertueux, est de faire coïncider leur intérêt avec leur probité. M. de Lafayette me répond qu'il aura M. de Malesherbes pour garde-des-sceaux.

« Acceptera-t-il?

— Oui, si M. de Lafayette lui en fait l'ouverture.

» A cela je n'ai rien à répliquer, et je tais ma meilleure raison, c'est que M. de Malesherbes, homme fort éclairé, n'est pas assez rompu aux affaires, assez versé dans la politique active. M. de Lafayette propose M. de La Rochefoucauld pour ministre de Paris. Je lui fais observer que M. de La Rochefoucauld n'a pas tout le talent nécessaire.

— Je lui donnerai un premier commis qui en aura pour lui.

— Un premier commis ira-t-il au conseil prendre la parole et débattre les questions qui seront sur le tapis? »

M. Morris était loin de partager, comme le prouvent les passages précédens de son Journal, les opinions politiques de son ami M. de Lafayette. Le 16 octobre 1789, il lui adressa la lettre suivante, dont nous nous contentons de citer les premières phrases :

» Mon cher Monsieur,

» Dans nos dernières conversations, j'ai pris la liberté » de vous communiquer ma manière de voir sur les af- » faires publiques. C'est, je le sais, une présomption et » une folie, d'émettre ces opinions qui ressemblent à des » avis; mais ce que la prudence m'empêcherait de faire, » mon amitié sincère pour vous, mon attachement et mes » vœux pour la France, me portent à l'oser. Ne croyez » pas toutefois que je regrette ou rétracte d'avance le con- » tenu de cette lettre. Je désire que vous la méditiez main- » tenant, et que vous vous la rappelliez plus tard. Les » événemens en se développant avec la rapidité que je » prévois, vous permettront de juger en dernier ressort » le jugement que je hasarde aujourd'hui.

» Ma conviction est que la constitution proposée ne peut » convenir à ce pays. L'assemblée nationale, qui naguères » était l'objet d'un si vif enthousiasme, sera bientôt trai- » tée avec mépris. L'excessive turbulence de vos compa- » triotes rendra nécessaire l'accroissement du pouvoir » royal. Si, en de telles circonstances, les conseils de sa » majesté étaient dénués de sagesse, d'intégrité, de fermeté, » que deviendrait la France?... Je regarde le tems présent » comme un tems critique; si l'on se conduit avec négli- » gence, les maux les plus terribles seront la suite de cette » imprudence irréparable, etc., etc. »

3 novembre. — « Je dîne chez l'évêque d'Autun. Nous parlons de Lafayette, de ce qu'il vaut et de ce à quoi il est bon. Nous allons ensemble chez Lafayette; une foule de visiteurs nous empêchent de causer avec lui. Lafayette, que Mirabeau cherche à gagner pour obtenir un porte-feuille, demande comme par hasard à l'évêque d'Autun, si Mirabeau a dans l'assemblée une grande influence?

— Énorme, répond l'évêque.

— Lafayette n'a pas de plan arrêté, me dit l'évêque d'Autun, en sortant avec moi. » Ce qui est vrai.

4 novembre. — » *Chez Mad. de Staël.* — On fait chez elle beaucoup de *bel esprit.* Jamais on ne vit vanité plus exubérante que celle dont madame de Staël est atteinte; c'est surtout la renommée de son père qui la remplit d'amour-propre. Nous parlons du discours de l'évêque d'Autun sur les propriétés ecclésiastiques, discours qui n'a pas été prononcé, mais que l'on vient d'imprimer.

« Il est excellent, admirable, s'est écriée madame de Staël. Il y a là deux pages dignes de mon père! »

» Nous disions que de toutes les qualités la plus rare, celle qui les contient toutes, c'était la sagesse, dans la conduite de la vie. Elle nous a interrompus pour observer que personne ne possédait cette qualité au même degré que son père.

1er janvier 1790. — » Je me trouve chez M. de Lafayette, long-tems avant que son monde ne vienne. Malgré toutes mes observations sur l'assemblée nationale, il me dit que je dois reconnaître l'infériorité de la constitution anglaise, relativement à la constitution nouvelle de la France. Loin de convenir de cette infériorité, je lui dis que je pense absolument le contraire.

25 janvier. — » Je dîne au Palais-Royal. Le vicomte de Saint-Priest m'apprend que le roi doit se rendre à l'Assem-

blée nationale, et se mettre à la tête de la révolution. Je combats cette étrange idée, et lui dis sans ménagement, que les hommes qui entourent le roi lui donnent un conseil, ou inepte, ou perfide.

25 novembre. — » Je suis en froid avec Lafayette. Il me demande pourquoi je ne viens pas plus souvent. Je réponds que je n'aime pas à me trouver confondu dans la foule qui se donne rendez-vous chez lui : que si je puis lui être utile, il n'a qu'à disposer de mes services. Il me prie de l'aller voir demain à trois heures.

26 novembre. — » Lafayette m'a demandé ce que je pensais de sa situation. « Le moment approche, lui ai-je dit, où la liberté du pays dépendra du salut du trône, et où tout honnête homme devra s'attacher à le soutenir. Le roi actuel est modéré et tient peu à son autorité; la constitution fabriquée par l'Assemblée n'est bonne à rien. Quant à vous, votre position est délicate. Elle est dangereuse, parce qu'elle est fausse. Vous vous croyez général de la garde nationale, et vous ne l'êtes que de nom. Je ne sais comment vous ferez pour discipliner vos troupes et les soumettre à vos ordres; et cependant si vous n'y réussissez pas vous êtes perdu. Tôt ou tard votre chute est certaine. Votre seule ressource est l'abdication, au premier symptôme d'insubordination. Donnez votre démission. Vous conserverez votre crédit, et pourrez être utile un jour. »

« — Les circonstances et les événemens ont fait mon élévation, me répondit-il; sans eux, je tombe. La difficulté est de les faire naître. » Je lui représente qu'il se trompe, que les incidens ne manqueront pas à ce drame, mais qu'ils se presseront et tourneront de manière, non-seulement à ce qu'il ne puisse en tirer aucun parti, mais à ce qu'il soit écrasé par eux.

» Il me demande ce que je pense du projet que l'on médite, de suspendre les revenus des prêtres insermentés. Je réponds que le meilleur moyen d'attirer l'intérêt sur des individus, c'est de les persécuter; et que si l'Assemblée les renvoie nus, le peuple se chargera de les couvrir. Je cherche à lui inculquer mon opinion sur les dangers qu'entrainera la chute de la noblesse et sur la nécessité de ne pas détruire toute aristocratie.

« J'aimerais mieux, me dit Lafayette, le gouvernement américain, et deux chambres pondérées l'une par l'autre. » Je lui demande pourquoi l'on appliquerait le mode américain à un pays qui n'est en rien semblable aux États-Unis. Deux chambres, instituées comme les nôtres contrarieraient l'action d'un pouvoir exécutif héréditaire. Le gouvernement de chaque nation doit se modeler sur ses besoins et les circonstances où elle se trouve. La France exige un gouvernement plus énergique que celui de l'Angleterre. M. de Lafayette ne me comprend pas, et nous nous séparons froidement.

1er Avril. — » Mirabeau vient de mourir. Je dis à l'évêque d'Autun, que l'occasion est bonne, qu'il faut en profiter, et prendre la place du mort; que pour y réussir, il faut faire l'oraison funèbre de Mirabeau, et appuyer spécialement sur les derniers mois de sa vie, sur la nécessité de fonder la liberté en lui donnant l'ordre pour base, et en rendant au pouvoir exécutif son poids et sa valeur. Il me répond qu'il a grandement pensé à ce que je lui propose. Je lui fais observer qu'il n'a pas un moment à perdre, et que de telles occasions ne se représentent pas deux fois.

4 avril. — » Cent mille personnes assistent au convoi de Mirabeau. Spectacle imposant; tribut immense payé à de grands talens, mais à des vices honteux. Vénal, impu-

dent, profondément dépravé. je doute que la prostitution morale et intellectuelle ait marqué aucun être humain d'une empreinte plus vive et plus honteuse. *Cupidus alieni, prodigus sui,* incapable de vertu, parce qu'il était dénué de principes, et que la raison ne contrôlait pas ses actions, il était toutefois capable d'impulsions fortes, de démarches énergiques, d'élans rapides, de résolutions hardies, d'éloquence et même de grandeur. En deux ans, je l'ai vu méprisé, sifflé, honoré, haï et pleuré. L'enthousiasme du jour fait de cet homme un géant. Le tems se chargera de le réduire à ses proportions. L'active et folle oisiveté des Français créera d'autres idoles pour les exalter et les briser.

21 décembre. — » On a tué quelques hommes au Champ-de-Mars, et depuis que le peuple s'aperçoit qu'il y a des coups à gagner, en faisant la guerre civile, il commence à ne plus goûter autant un jeu qui devient dangereux pour lui.

« Le roi, me dit l'évêque d'Autun, est fort gai et très-heureux de voir ses *vetos* passer. Il croit que ses *vetos* sauveront tout. Pauvre homme! Pauvre roi! »

14 janvier 1792. — » L'Assemblée vient de décider qu'elle attaquerait l'empereur d'Autriche, s'il ne fait pas amende honorable avant le 10 du mois prochain. « Elle est insolente, me dit l'évêque d'Autun, *comme une parvenue.* »

Au commencement de 1793, Morris fut nommé par son gouvernement ministre plénipotentiaire des États-Unis de l'Amérique Septentrionale, près la cour de France. Cette haute fonction ne pouvait être occupée par un homme plus capable, doué d'une pénétration plus haute et d'une prudence plus consommée. Sa correspondance avec Washington, Jefferson et Hamilton secrétaire du Trésor, avant et

après sa promotion, offre le tableau complet des variations politiques survenues en France pendant cinq orageuses années. C'est une mine d'observations profondes, pleines de justesse, de candeur et presque toujours prophétiques. Long-tems avant l'accomplissement des événemens, Morris les annonce et en détermine le développement et le progrès; ce qui étonne le plus celui qui lit ses lettres, c'est la date qu'elles portent; il écrit l'histoire avant qu'elle se fasse. La chute rapide des constitutions qui se sont dévorées l'une l'autre; l'oligarchie succédant au pouvoir royal; le règne des factions à l'oligarchie; le règne de la force à la lutte des factions; un triumvirat chancelant et méprisé frayant la voie d'un despotisme militaire; et ce despotisme enseveli à son tour sous ses glorieux trophées : tous ces changemens qui remplissent le panorama mobile de l'histoire de France depuis 1789, se trouvent prédits tour-à-tour par le bon-sens de ce républicain, assez éclairé pour ne pas confondre avec les mœurs de la vieille France, celles de la jeune Amérique, et pour comprendre que les institutions nécessaires à une nation peuvent frapper de mort la prospérité d'un autre peuple. Nous regrettons de ne pouvoir offrir au lecteur que des fragmens de ces lettres.

Au docteur Jones. (18 avril 1789.) — « La vie à Paris » est un tourbillon qui va si vite, que rien ne pose autour » de l'observateur, et que l'observateur lui-même tourne » dans ce vortex qui l'étourdit. Tout est nécessairement » de premier aperçu; on tire les idées au vol; on juge de » tout en courant; un législateur sur son costume; un » homme de génie sur l'étiquette du sac; une constitution » d'après le préambule. Cette promptitude merveilleuse » manque souvent son but; mais que d'excuses n'a-t-on » pas! Ce peuple a tant d'esprit! La jeune noblesse s'est

» persuadée que les hommes sont égaux, et que la liberté » est le premier droit de l'homme ; aussi cette foi active » produit-elle une merveilleuse liberté, la liberté de faire » tout ce que l'on veut! Le pain devient cher; les *bons* » *bourgeois* s'affament et s'émeuvent..... Une étincelle, » et tout sera en feu! »

A George Washington. (29 avril.) — « M. de Lafayette » vient de jouer son rôle d'orateur avec autant d'éclat et » de succès qu'il a joué celui de soldat. Il est aussi envié » et aussi haï que son ambition peut le désirer... Les élec- » tions sont finies. Si vous me demandez quels élémens » de liberté renferme ce pays, je répondrai que ces élé- » mens sont nuls ou dangereux. La complète ruine de » toute moralité en France est malheureusement un fait » incontestable et incontesté. Mais cette vague et géné- » rale assertion ne fera jamais comprendre à un citoyen » des États-Unis le degré de dépravation qui règne ici ; » les figures de rhétorique, la recherche des expressions » les plus pittoresques n'en donneraient aucune idée. Il » faudrait citer mille anecdotes connues, et mille faits » avérés, pour rendre palpable cette décadence et cette » pourriture (1). Sans doute on compte en France des » hommes et des femmes réellement, éminemment hon- » nêtes ; mais le fond de la nation est gâté ; tout est en » dissolution ; et de ces matériaux vermoulus on veut » construire le temple de la liberté publique! Selon toute » apparence, l'édifice tombera sur les architectes et les » écrasera de ses ruines. Ce qui m'inspire le plus de » crainte pour l'avenir de la France, c'est l'inconstante » futilité des ames, le mépris des sermens, le peu de » respect pour des engagemens sacrés, la facilité à vio-

(1) *Rottenness.*

» ler la parole la plus solennelle. Tous les rangs, tous » les âges sont imbus de cette malheureuse maxime. Ce » que l'on a dit hier, on le réfute aujourd'hui; point » de principes; aucune consistance. C'est un phénomène » de voir un homme fidèle à un principe. Si de tels ci- » toyens se formaient en république, sans autre religion » que la parole de leurs prêtres, sans autre moralité que » leur intérêt, jugez un peu de ce que deviendrait une » telle association! Voilà pourtant la masse d'un peuple, » que quelques hommes énivrés par des déclamations jet- » tent si étourdiment dans la grande route de la démo- » cratie! Le premier usage qu'ils en font, c'est de s'in- » surger et de verser le sang de leurs frères!

» Comment serais-je indifférent à ce spectacle et aux » malheurs qui menacent la France? Notre intérêt per- » sonnel est de voir les patriotes réussir. La France a » prêté son appui à la révolution américaine; et ce serait » une jouissance mêlée de gratitude, que de pouvoir ap- » plaudir à notre tour à l'indépendance du peuple fran- » çais!

» *Liberté!* ce mot retentit partout. Mais pour jouir de » la liberté, il faut une autre éducation politique, d'autres » habitudes, d'autres idées. Déjà le but est dépassé; déjà » la liberté est perdue. Long-tems opprimés par leurs » rois, les Français imaginent qu'il leur suffit, pour être » bien gouvernés, de restreindre le pouvoir exécutif. » Quand l'autorité sera tout-à-fait sans force, que devien- » dra la société? Le roi, pour sortir du mauvais pas où il » se trouve, en passera par où l'on voudra. Il n'y a rien » à espérer de lui. La reine, haïe, humiliée, mortifiée, » pleine d'un ressentiment impuissant, dissimule, intri- » gue, cherche à sauver quelques lambeaux de pouvoir » et compromet tout ce qu'elle entreprend. Le comte

» d'Artois, détesté comme elle, homme borné, s'agite beau-
» coup et ne sait ni choisir ses conseillers ni conseiller
» autrui. Les nobles s'appuient sur lui, frêle roseau, qui
» ne peut se soutenir lui-même. Necker n'est populaire
» que par la haine que lui porte la cour; il tomberait
» si les nobles cessaient de l'attaquer. Beau parleur, mais
» sans talent réel; ambitieux, mais sans énergie; sa chute
» est prochaine et nécessaire. Quant à la monarchie fran-
» çaise, elle est plus faible et plus impuissante que la plus
» limitée de toutes les monarchies européennes.

» L'exemple de notre émancipation a vivement frappé
» le peuple français : il veut nous imiter; mais comme il
» est loin de nous emprunter notre prudence, il n'attein-
» dra pas la liberté que nous avons conquise. On voudrait
» créer ici une constitution américaine, avec un roi pour
» président; et l'on ne réfléchit pas qu'une constitution
» américaine veut des citoyens américains. On juge tou-
» jours mal, à distance; on se laisse égarer par des simili-
» tudes apparentes et fausses.

» En définitive, la crise est passée; la France monar-
» chique n'est plus. La noblesse, inférieure en force, en
» talent, en richesses, n'opposant à ses aggresseurs que
» son orgueil, et se cramponnant aux priviléges des vieux
» siècles, s'est laissé déborder de toutes parts. La violence
» avec laquelle le torrent populaire est venu battre le trône
» de ses vagues a semblé imposante; mais cette prétendue
» témérité n'en était pas une. La résistance des classes aris-
» tocratiques ne pouvait être ni vive ni prolongée. Selon
» toute apparence la France deviendra une grande répu-
» blique. Cette démocratie durera-t-elle? Non, je ne le
» pense pas. Non, cela ne peut être. A moins de changer
» toute la masse des idées et des mœurs, les habitudes et
» jusqu'au langage de ce pays, la France ne sera pas long-

» tems républicaine. Mais je crois que l'effet nécessaire » de ce mouvement sera de changer toute la politique de » l'Europe. »

Telles étaient les prophéties de Morris, avant que la république française eût surgi.

A Georges Washington. — Dieppe, 31 juillet. — « Le roi de France est l'esclave de ses craintes : c'est un » honnête homme ; il veut le bien ; mais sa faiblesse l'em» pêche de le faire. Avec de l'habileté, il ne serait pas tombé » dans la situation où il se trouve. Maintenant, rien ne » peut le sauver. Le courant des événemens l'emporte et » l'entraine, torrent auquel il ne peut résister, et sur » lequel il flotte comme la paille sur les flots. Je tremble » pour la liberté de la France : ses habitans ont sur le » gouvernement des idées romanesques, qui sont la mort » de tout bon gouvernement, et dont heureusement pour » nous, l'Amérique s'est guérie assez à tems pour ne pas » en être victime, etc., etc. »

La réponse de Washington contient un passage qui mérite d'être cité :

New-York, 13 octobre 1789. — « La révolution qui » vient de s'opérer en France est un prodige qui dépasse » tout ce que l'imagination peut inventer. Si comme on » le prétend, elle se termine par l'acceptation d'une con» stitution libérale, il n'y aura pas en Europe de nation » plus puissante et plus heureuse. Mais tout n'est pas fini ; » et d'autres paroxismes attendent encore la liberté fran» çaise. En un mot, cette révolution est trop importante » pour s'accomplir en si peu de tems et se restreindre » dans un cercle si limité. Le sang coulera. L'humiliation » du roi, les intrigues de la reine, le mécontentement de » la noblesse formeront des divisions. On profitera de tous « les faux pas et de toutes les erreurs de la portion libérale

» du peuple. La licence et l'immoralité qui prévalent en » France, les actes sanguinaires auxquels on se livrera, » compromettront davantage encore la cause de la révo- » lution, et refroidiront ses amis les plus sincères. Enfin, » mille écueils maintenant invisibles et cachés peuvent » faire échouer le navire, et la seule ressource de la France » sera un despotisme dont les résultats seront plus éner- » giques, et le joug plus pesant que ceux de l'ancien » régime. »

C'est ainsi que le héros de la liberté américaine, soumettant aux calculs de sa raison les probabilités de succès qu'offrait la révolution française, coïncidait dans ses opinions avec les jugemens portés par M. Morris, et prévoyait le cours que devait suivre cette révolution, saluée à son aurore par des acclamations si confiantes et si généreuses.

A Georges Washington. Paris, 22 novembre. — « Ce » malheureux pays, qui s'égare à la poursuite de je ne sais » quelles fantaisies métaphysiques, offre une ruine morale » que l'on ne peut voir sans douleur. Son ancienne ma- » gnificence est détruite; le corbeau, l'orfraie, tous les » oiseaux de sinistre présage font leurs nids dans les cor- » niches et dans les fragmens de statues brisées. Sans » autorité, sans ressources, sans amis, le roi ferait pitié » au dernier mendiant de son royaume. L'Assemblée » nationale, despote esclave, inexpérimentée, livrée à ses » théories, exerce le pouvoir avec la violence et l'impru- » dence d'une parvenue. Incapable de remplir aucune » fonction avec succès, elle s'empare de tous les pouvoirs, » en même tems qu'elle arrache à un peuple ardent et » véhément toutes les entraves de la religion et des conve- » nances sociales. Chaque district mesure son obéissance » à ses désirs; et les grands intérêts de la masse du peuple, » subdivisés en mille fractions, sont sacrifiés aux impul-

» sions du moment aux caprices de l'ignorance. Il semble » que les Français ne conçoivent la liberté que comme la » permission donnée à chaque individu de nuire à ses con- » citoyens. Un tel état de choses peut-il durer?

» Non. Mais comment cela finira-t-il? Un horizon illi- » mité s'ouvre aux conjectures. Il est impossible de dé- » terminer d'avance quelle somme de misère ramènera la » masse populaire au bon sens. Quels événemens naîtront » pour diriger ou modifier les volontés de cette masse? » Quels hommes de talent s'empareront de ces circon- » stances, et quelle influence exerceront-ils? C'est ce que » la sagacité la plus pénétrante ne devinera pas. Deux faits » sont incontestables; une glorieuse occasion est perdue; » la révolution est manquée. Mais aussi les événemens » qui ont eu lieu contiennent des élémens de prospérité » éloignée.

» 1° L'abolition des vieilles limites des provinces; leur » fusion dans un seul corps; l'égalité des taxes; et la ré- » partition équitable des impôts;

» 2° L'abolition des derniers vestiges féodaux, abolition » qui simplifie toutes les transactions, et réduit la valeur » des terres à une valeur monétaire exacte;

» 3° L'extension nécessaire du commerce et de l'in- » dustrie, extension favorisée par l'anéantissement des » terres de main-morte, et par le mouvement actuel de » toutes les classes;

» 4° La destruction d'un système de jurisprudence vé- » nale, qui établissait les priviléges du petit nombre sur » la misère et la dégradation du plus grand;

» 5° Enfin, la promulgation et l'expansion de ces prin- » cipes de liberté qui ne s'évanouiront pas (je l'espère » du moins), quand les vapeurs et l'écume métaphysiques » se seront dissipées, et qui donneront aux ames une im-

» pulsion plus noble, un ton plus vigoureux. Sans doute » aussi les dépositaires du pouvoir, frappés de terreur » en face de ce génie de la liberté, et de l'énergie nou- » velle qu'il inspire, n'abuseront plus de l'autorité, et ap- » porteront dans l'exercice de leurs fonctions, une modé- » ration qui, seule, pourra les protéger contre la révolte » de leurs administrés.

» Comment et quand se développeront ces résultats? Je » l'ignore ; mais dans un avenir plus ou moins éloigné, on » verra, du sein de ce chaos d'opinions divergentes et d'é- » lémens en conflit, surgir et naître un ordre nouveau, » fils du hasard et des causes que j'ai analysées plus haut : » ordre qui, peut-être, fera plus tard le bonheur de la » nation et réparera les longues calamités auxquelles elle » aura été en proie. »

Au même. 1er décembre 1790. — « Notre ami Lafayette » a joué jusqu'à ce moment un rôle brillant, mais péril- » leux : le roi lui obéit et le déteste : il lui obéit parce » qu'il le craint. Lafayette fait les ministres, et croit que » ses créatures le ménageront et le défendront. Il se trompe » énormément.

» Tout va fort mal. On croit ici, que pour bien gouver- » ner, il suffit de gouverner à rebours de l'ancien régime. » On réforme violemment, durement, avec précipitation et » sans ménagement ni mesure : c'est ainsi que Jacques, » dans le *Conte du Tonneau,* déchire son habit en voulant » le dépouiller des galons et des broderies dont Pierre » l'avait orné. Trois partis divisent la nation ; les *enragés* » ou *jacobins*, les *aristocrates* , et les hommes du *mi-* » *lieu* (1).

» Ces derniers se trouvent dans une situation étrange.

(1) *Middle men.*

» Ils affectent de voter avec les jacobins ; mais dans leur » ame et conscience, ils se rapprocheraient plus volontiers » des aristocrates, humiliés, vaincus, incapables de leur » nuire. Le parti du milieu serait le plus fort, s'il y avait » de la vertu dans la nation ; mais hélas! cela n'est pas ; et, » selon toute apparence, ce parti moyen ne servira que » d'appui commode, et de point de transition entre les » deux masses ennemies. »

Au même. 21 décembre 1792. — « L'Assemblée fait » tous les jours de nouvelles folies, tous les jours de nou- » velles sottises ; si ce malheureux pays n'est pas bientôt » plongé dans les horreurs du despotisme, ce n'est pas sa » faute. Je suis profondément convaincu que si la France » était *unie sous un bon gouvernement*, et en paix avec » l'Angleterre, elle pourrait défier toute l'Europe. Mais » vous n'avez jamais vu, mon cher monsieur, une société » dont les ressorts soient plus lâches et plus faibles. L'or- » ganisation sociale en Amérique était plus forte et meil- » leure, alors même que tout semblait prêt à se détraquer » chez nous : nos mœurs étaient plus douces, plus pures, » et la loi n'a jamais perdu sa puissance dans notre pays. » Mais en France, la discipline est nulle ; la banqueroute » est partout ; le mécontentement est général ; l'aristo- » cratie est détestée ; les lois sont méprisées ; vous diriez » une flotte à l'ancre pendant une brume épaisse ; per- » sonne n'ose mettre à la voile, de peur de donner contre » un écueil. Rien de plus fantasque d'ailleurs que cette » nation. En 1788, elle était dévouée à son roi ; en 1790, » elle fut unanime dans sa révolte ; elle retrouve, en 1791, » l'unanimité de son premier dévoûment. On arme à l'é- » tranger ; et, vers le milieu du mois prochain, cent qua- » tre-vingt mille hommes seront prêts à fondre sur la » France... Quel sera le résultat de tout cela ?... Selon

» moi, l'établissement d'un despotisme militaire qui sur-
» gira et se consolidera sur les ruines de l'anarchie géné-
» rale. Triste dénoûment! Mon cœur saigne lorsque je
» pense que la première occasion qui se soit offerte de
» revendiquer et d'affermir les droits de l'humanité soit
» une occasion perdue, peut-être perdue à jamais! »

. . . .

On le voit, c'était l'imprudente véhémence des opinions et des actions que Morris blâmait en France; il aurait voulu la liberté, mais non la licence; la monarchie constitutionnelle, et non une constitution démocratique, dont le terme nécessaire lui semblait devoir être le despotisme des bayonnettes. Les événemens se sont chargés de justifier sa prophétie.

29 juin. — » Lafayette que je rencontre à la cour, me parle encore avec son ancienne familiarité. Je lui témoigne le désir d'avoir avec lui un entretien de quelques minutes; il me donne rendez-vous pour ce soir chez M. de Montmorin.

» Vous allez être obligé de vous battre, lui dis-je? Pren-
» drez-vous les armes pour une bonne constitution ou pour
» ce misérable chiffon de papier philosophique que votre
» Assemblée appelle constitution. Décidez-vous. Dans six
» semaines il sera trop tard.

— Mais de quelle nature serait, selon vous, une bonne
» constitution? Voulez-vous qu'elle soit aristocratique?

— Oui, du moins en partie. Vous venez d'essayer de
» la démocratie; il me semble que cette expérience doit
» vous suffire; vous pouvez reconnaître qu'un gouver-
» nement populaire ne vaut absolument rien en France.

— Je désirerais une constitution américaine, jointe à un
» pouvoir exécutif héréditaire.

— Vous voulez l'impossible. Dans la constitution de

» notre république un monarque héréditaire serait trop
» fort ; on serait obligé de contrebalancer son pouvoir par
» un sénat également héréditaire.

— J'aurai grand'peine à vous céder sur ce point. »

Les prédictions de Morris devaient s'accomplir. En vain eut-il avec le roi, la reine et les principaux meneurs de l'époque des conversations fréquentes. Le char de l'état, à demi-fracassé, devait suivre la pente sur laquelle on l'avait si imprudemment lancé. Le 10 août eut lieu. Morris, ministre plénipotentiaire des États-Unis, ne quitta pas son hôtel, où une douzaine de personnes de distinction se réfugièrent, entre autres le comte d'Estaing et sa fille (1). Un Américain, qui se rendit alors chez Morris rapporte dans les termes suivans cette scène intéressante :

« Tout était silence dans le salon, lorsque j'y entrai. De tems en tems les enfans et les femmes pleuraient ; mais les hommes se taisaient. Morris me prit à part et me dit :

» Monsieur, je sais qu'en donnant asile à ces infor-
» tunés, je m'expose aux accusations de quelques mal-
» intentionnés, et que l'on pourra présenter à mon gou-
» vernement sous des couleurs fausses la conduite que
» je tiens ; mais je vous prends à témoin de la déclaration
» que je fais ici : ces personnes n'ont pas été invitées par
» moi. Elles sont entrées dans mon hôtel, étant poursui-
» vies. Dieu seul sait si cet asile pourra les protéger ; mais
» assurément je ne les chasserai pas, quoi qu'il puisse m'ar-
» river à moi-même. La plupart d'entre elles ont des droits
» antérieurs et sacrés à la protection des États-Unis ; et
» même en supposant que cela ne fût pas, l'humanité me
» défendrait de les livrer aux assassins. »

(1) Le comte d'Estaing avait pris sur mer la part la plus brillante dans la guerre de l'indépendance.

A mesure que la révolution française devient plus sombre et plus sanglante, le journal de Morris est plus laconique. Sa qualité de ministre d'une fédération républicaine et d'ami de Washington ne réussissait pas à le soustraire aux outrages du comité des recherches, aux dénonciations des jacobins, aux insultes des clubs, aux perquisitions des municipalités, à tous les actes de tyrannie que le malheur des tems accumulait pour l'instruction de la France et de l'avenir. Enfin, il discontinua son journal, « ne voulant pas, dit-il, compromettre les personnes de sa connaissance, et les intérêts de sa république par des notes qui ne seraient que l'expression de sa pensée et que l'on pourrait lui imputer à crime. »

Sa correspondance contient encore quelques documens intéressans et quelques observations dignes d'être reproduites.

A Thomas Jefferson. 22 Août 1792. — « M. de Lafayette est campé à Sedan, et s'il faut en croire le bruit » public, il a passé à l'ennemi. La révolution a dévoré sa » fortune, et le voilà broyé sous le poids de la roue que » lui-même a fait mouvoir. Il a duré plus long-tems que » je ne l'espérais. Les troupes ont refusé de prendre parti » pour la constitution. En vain quelques officiers ont essayé de les enrôler sous la bannière constitutionnelle : ils » oubliaient que les soldats ne sont dévoués qu'à ceux qui les » ont conduits au combat et à la victoire, à ceux qui ont » partagé leurs dangers et préparé leurs triomphes..... » Quant à la situation générale des choses, tout est maintenant si contradictoire et si vague, que l'on ne peut encore rien prédire ; d'ailleurs il serait à craindre que ma » lettre ne tombât entre les mains de gens qui en abuseraient : je renferme dans mon propre sein les pensées » que ce triste état m'inspire. Les puissances vont marcher

» contre la France : mais leur alliance durera-t-elle ? Je ne » le crois pas. D'une part la France a pour alliés naturels » tous les peuples sur lesquels le despotisme pèse ; d'une » autre elle a pour ennemis tous les rois. La république » (si une république s'établit en France) pourra-t-elle » se soutenir? Je ne sais. Dans toutes les questions poli- » tiques le caractère national de chaque peuple doit être » considéré. La France a pour caractère distinctif une » inconstance enthousiaste. Elle se lasse vite de tout. Les » Français adoptent sans examen et rejettent sans mo- » tifs. Aujourd'hui les voici à flot avec leur république ; » demain une autre forme de gouvernement leur plaira et » de violentes acclamations en salueront le premier essai ; » on ne peut compter sur rien avec eux. Ce que je ne crois » pas, c'est qu'ils choisissent une forme de gouvernement » utile et raisonnable, et qu'ils y adhèrent. Tout semble » aujourd'hui pousser à la république, mais la majorité » qui la désire maintenant, la désirera-t-elle dans six » mois ? Personne ne peut le dire.

A Rufus King. 23 octobre 1792. — » On a voulu » fonder en France une constitution bizarre, où le pou- » voir exécutif était sans force, et où cependant on le ren- » dait responsable des événemens, où la législature, com- » posée d'une seule chambre de représentans, n'avait pour » frein que des maximes générales et l'opinion du moment. » Le peuple, ou plutôt la populace, classe dangereuse, » dont on ne peut se faire aucune idée en Amérique, flat- » tée de la pensée et de la conviction de son omnipotence, » a refusé de se soumettre à toute espèce de joug. On lui » avait laissé entrevoir une perspective brillante et une » prospérité infaillible. Trompée dans son espérance, elle » s'est courroucée; le pouvoir exécutif est devenu l'esclave » du pouvoir législatif; le pouvoir législatif est devenu le

» jouet du bas peuple, et le bas peuple s'est laissé conduire » par quiconque a su le flatter et le captiver.

» Privé de toute autorité réelle, le roi ne pouvait se ré» signer sans regret à une chute si violente et si profonde; » du premier rang il tombait au dernier. Le peuple n'a » donc vu qu'une concession hypocrite, dans son accep» tation d'une constitution qui l'exposait aux insultes de » la canaille. Il était évident que cette constitution devait » faire bientôt place au despotisme ou à un gouvernement » constitutionnel, ou à la démocratie. Le despotisme était » inévitable, si le chef de l'état eût été habile, ambitieux » et sans scrupule. Une bonne constitution ne pouvait éma» ner de tant d'opinions divergentes et d'intérêts en lutte. » Quant à la démocratie, elle était le résultat nécessaire » de la Déclaration des Droits de l'Homme et des théories » généralement répandues dans la nation. Les partisans de » la république n'eurent donc pas de peine à détrôner un » monarque faible, dont les événemens de chaque jour ré» vélaient plus clairement la nullité, qui avait adhéré à une » constitution répudiée par sa conscience et que l'on soup» çonnait de fausseté.

» Ajoutez à cela une habitude de mesquines intrigues, » à peine dignes de valets et de femmes de chambres, et » dans l'atmosphère desquelles la cour tout entière se trou» vait plongée. Chacun avait son petit complot; chaque » petit complot avait ses affiliés. De sages et vigoureux con» seils effrayaient les faibles, alarmaient les turbulens, » blessaient des esprits énervés et des ames molles. Le pa» lais était toujours rempli de gens dont le langage et la » conduite ne convenaient ni à une république, ni à un » gouvernement constitutionnel. Le roi, et surtout la reine » infiniment plus imprudente, donnaient accès auprès de » leurs personnes à ces courtisans perdus de réputation;

» aussi le crédit du souverain s'anéantissait peu-à-peu. On
» lui attribuait des intentions qu'il n'avait pas; ses enne-
» mis le présentaient au peuple comme un traître à ses
» sermens. Voulait-il s'opposer au développement des in-
» stitutions démocratiques? on l'accusait de tyrannie. Cé-
» dait-il au torrent? on l'accusait de trahison. Il a fini par
» succomber ; le voici prisonnier d'état avec sa famille :
» et Dieu sait quel sort lui est réservé ! »

A Thomas Jefferson. 21 décembre 1792... — « Tout
» se rembrunit. Le roi est en jugement. Un homme moins
» sagace que vous ne l'êtes s'étonnerait peut-être de ce que
» le plus doux des rois de France, un roi auquel on ne
» peut reprocher aucun crime, soit traîné devant des juges,
» précipité de son trône, et traité comme l'un des plus
» abominables tyrans dont l'histoire ait conservé le souve-
» nir. Hélas! tout cela est vrai, tout cela est même dans
» l'ordre naturel des choses. Le roi mourra.

» La majorité de l'Assemblée a cru devoir faire naître
» contre ce malheureux prince une violente animosité po-
» pulaire, afin de se justifier elle-même, et de motiver
» l'introduction du gouvernement républicain. Il y allait
» pour cette Assemblée de son salut ; après ce qu'elle avait
» fait souffrir à Louis XVI, elle avait tout à craindre.
» Maîtresse de la correspondance et des papiers du roi, il
» lui est facile, au moyen de commentaires, d'extraits, de
» suppositions, d'interprétations, et dans un moment aussi
» critique que celui-ci, de diriger à son gré l'opinion pu-
» blique. Elle a usé de ce ressort, sans aucun ménage-
» ment, et la fureur qu'elle a soulevé contre le monarque
» est terrible. La Convention se trouve dans la position du
» monde la plus singulière : craignant d'acquitter, osant à
» peine condamner le roi captif, et contrainte à le détruire,
» par son intérêt propre et la force des événemens!

» Les *jacobins*, le parti violent, le poursuivent de leurs » clameurs effrénées ; les *aristocrates* et les *monarchistes* » désirent sa mort, qui doit, selon eux, causer une hor- » reur générale, et décider une réaction. Haï de tous les » partis, parce qu'il n'a su en adopter aucun, il tombera ; » ou s'il parvient à se sauver, il ne devra la vie qu'à la pi- » tié publique, et à la justice de sa cause ; contrepoids, hé- » las ! bien faibles, si on les compare aux redoutables » mobiles qui le précipitent vers l'échafaud.

A Thomas Jefferson 19 octobre 1793. — « La dé- » pense de sang et d'argent qui se fait ici, est vraiment » inconcevable. Les artisans deviennent de plus en plus » rares ; et la cherté de la main-d'œuvre augmente ; la » guillotine soutient le *maximum* ; et le *maximum* nour- » rit la guillotine. La Vendée est en feu. Mon opinion » constante est qu'un despotisme militaire doit terminer » cette immense et terrible tragédie. »

C'est ainsi que s'exprimait Morris, en 1793. Rappelé par son gouvernement, il cessa de prendre part aux affaires publiques ; ses voyages à travers l'Europe furent pour lui le texte de plus d'une observation intéressante, qui s'écartent trop du sujet des notes précédentes, pour que nous les rapportions ici. Il est mort en 1810, laissant après lui la réputation de l'un des hommes les plus probes et les plus sagaces que son pays ait fait naître. On a pu voir par ce qu'on vient de lire, combien cette renommée lui était légitimement acquise (1).

(1) Nous avons extrait ces fragmens des Mémoires de Morris, qui viennent récemment d'être publiés à New-York, 3 vol. in-8°.

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

No XII.

JAMES HOGG.

« Un pauvre berger qui n'a jamais eu de maître; valet de ferme à sept ans; sachant à peine lire et écrire à trente, mais en proie à un désir d'apprendre, à une soif de célébrité invincibles, a quitté ses montagnes, abandonné ses troupeaux sur les collines d'Ettrick, et sans autre fortune que le manteau bariolé jeté sur ses épaules, il est venu se lancer témérairement et peut-être se perdre au milieu de la capitale, où il a pris place entre les artistes, les poètes, les auteurs, les journalistes de la ville du monde où la culture de l'intelligence est la plus répandue et la plus honorée. »

C'est ainsi que James Hogg parlait de lui-même, dans le prospectus d'un journal intitulé *l'Espion*, et publié à Édinbourg. L'orgueil qui a dicté les lignes précédentes n'était que la conscience du talent. Le rang de James Hogg

(1) Note de l'Éd. Nous reprenons la suite de cette galerie que nous avions interrompue pendant deux livraisons pour commencer celle des *Artistes Contemporains*. Désormais nous publierons alternativement le portrait d'un écrivain et celui d'un artiste. Voyez les Numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12 et 17, qui renferment les portraits et l'appréciation des écrivains suivans : Gœthe, Samuel Rogers, Zacharie Werner, Berzélius, James Fenimore Cooper, Joanna Baillie, OElenschlœger, Charles Bell, John Shelley et mistriss Norton.

est fixé, sa place est marquée. Poète facile et brillant, doué d'une verve hardie mais hasardeuse, d'une causticité piquante et d'une imagination à laquelle on ne peut reprocher que l'excès et la fougue de son élan; prosateur élégant et nerveux, observateur sagace, vous ne le comparerez ni aux Brougham ni aux Mackintosh; mais vous le placerez sur le même rang que les Allan Cuningham, les Litton-Bulwer, les Banim et les Leigh Hunt. James Hogg a écrit trente volumes, qui tous renferment des pages éloquentes, des tirades pathétiques, d'heureux et énergiques portraits, des saillies spirituelles. Le défaut de son talent, c'est le manque de suite. Il peint avec vigueur, il colore avec force, souvent avec une téméraire nouveauté dont le charme sauvage rappelle les forêts natales de sa Calédonie et le souffle du vent du Nord agitant les branchages du Teviot et de l'Eskdale. Le caprice domine dans ses compositions; je ne sais quelle étrangeté laconique et quelle rustique bizarrerie ont marqué d'un cachet spécial les œuvres les plus distinguées que son talent ait produites : on y cherche vainement la série logique des idées; mais un élan bref, ardent, suivi d'obscurités et d'incohérences, impatiente presque toujours le lecteur. Cependant cet homme a composé des chants dignes de Béranger, de Burns ou des vieux bardes calédoniens. Le peuple d'Écosse répète quelques-unes de ses chansons. On le connaît en Angleterre sous le nom populaire du *Berger d'Ettrick*. C'est lui qui, dans *le Magasin de Blackwood*, expression de la philosophie, de la critique et de la poésie écossaises, apparaît comme représentant de l'Écosse montagnarde et de la poésie primitive. Homme singulier, qui ne pouvait naître que d'une civilisation à-la-fois polie, savante, sensible aux beautés de la nature sauvage et à celles de la raison et du goût.

Hogg est maintenant dans sa soixante-unième année.

Il est curieux d'entendre un auteur, fils de ses propres œuvres, raconter sa vie, dire par quels degrés il s'est élevé jusqu'à cette culture intellectuelle dont sa famille ne lui avait pas conféré le bienfait; analyser ses émotions et ses idées, et mettre les lecteurs au point de vue où le hasard de sa naissance l'avait placé lui-même. Écoutons-le : dans des mémoires qu'il a publiés récemment, le vieux berger, devenu l'ami de Walter-Scott et de Coleridge, a donné au public l'histoire secrète de cette vie aventureuse et bizarre.

« Je suis né, dit-il, le 25 janvier 1772. Mon père était berger. Dans une heure mauvaise, il voulut s'élever jusqu'au rang de fermier : les capitaux lui manquaient. Son ambition fut déçue, et sa spéculation fit disparaître les gains si péniblement amassés depuis six ans. Pour moi, je n'avais d'autre ressource au monde que la capote du berger; il fallut me mettre au service des autres, ce qui me répugnait beaucoup; mais la cruelle nécessité m'y forçait. Me voilà gardeur de vaches et recevant pour gages une paire de souliers et une brebis tous les six mois. Je vendais les souliers et la brebis; l'habitude de marcher nu-pieds m'avait rendu toute chaussure fort incommode. Un gentilhomme du voisinage confia ses troupeaux à mon père, qui me rappela près de lui pour l'aider; un ecclésiastique attaché à ma famille m'apprit mes lettres; ce fut là toute mon éducation. Jamais aucun autre maître ne m'a montré ni le latin, ni la poésie, ni la versification, ni la rhétorique. Le peu que je sais, le peu que je vaux, je le dois exclusivement à moi-même. Qu'on ne désespère jamais : il est difficile de marquer les bornes où s'arrête le pouvoir de l'intelligence humaine, armée de persévérance et d'énergie.

» Je me trouvais rejeté par la mauvaise fortune paternelle au dernier échelon de la société. En Écosse le gardien

de vaches est au-dessous du valet d'écurie, au-dessous du valet de ferme, au-dessous du gardien de moutons. Cette situation m'humiliait; à force de changer de maîtres, j'en trouvai un qui voulut bien me donner ses brebis à garder. Alors, je me crus ministre-d'état, je me crus roi; le baron que l'on fait duc ne ressent pas une jouissance plus vive. J'allais sur mes quinze ans, lorsque cette importante promotion me combla de joie. Mais dans la solitude où mon état me forçait de rester, pouvais-je, jeune berger, me passer d'une jeune bergère? Les poètes, en faisant les bergers amoureux, n'ont point menti à la vérité ni à la nature; l'oisiveté les force à occuper leur cœur. Une Daphné écossaise, dont quatorze printems formaient l'âge, ne dédaigna pas mes vœux. Elle avait reçu de notre maître le soin et la garde d'un troupeau de jeunes brebis, et je l'aidais à remplir sa tâche; peut-être ce tems est-il le plus heureux de ma vie. Que de douces matinées! que de douces soirées! que d'innocens plaisirs! Je forcerais le lecteur à sourire, si je racontais les petits événemens qui étaient alors pour moi des catastrophes ou des triomphes. Je ne sais même si l'on ajouterait foi à mes tableaux; on ne voit de délicatesse et de grâce que dans les scènes où la pompe extérieure éblouit les yeux, où la soie et l'or brillent, où les acteurs sont couverts de dentelles et de rubans. Pour moi, je n'oublierai pas Lassie Winland; sa naïve et spirituelle physionomie, son sourire vif et candide, ses chansons en dialecte des plaines écossaises, l'intérêt qu'elle me témoignait, et le bonheur que me causait sa présence.

» Plus je grandissais et plus je devenais robuste; plus aussi, je me croyais en droit d'exiger un salaire proportionné aux services que je rendais. Mes maîtres (et j'en changeais souvent) étaient presque tous durs, sévères et avares, bien que ma douceur naturelle et le soin avec lequel

je remplissais ma tâche eussent dû les toucher. Combien de fois eus-je à supporter la faim, la soif et le froid! Mes faibles gages servaient à l'entretien de ma famille. J'étais à peine vêtu; un misérable caleçon qui n'était pas même attaché par des bretelles, et qui faute de coutures me tombait sur les genoux, m'embarrassait fort. Je portais pour chemise, un vieux sarreau de toile écrue qui me servait l'été et l'hiver. Lire, écrire, apprendre, n'eût pas été possible. Seulement j'écoutais avec attention la lecture de la *Bible*, et j'étais heureux le dimanche, quand mon père voulait bien me lire quelques fragmens d'Esther, de Judith, ou du livre des Rois.

» Le goût de la musique se développa chez moi avant celui de la poésie. J'avais amassé la somme considérable de cinq schellings, trésor qui m'avait coûté quatre ans d'économies. J'achetai un vieux violon à la foire; ce n'était pas précisément un *stradivarius*, mais enfin cela me suffisait. Je cherchais des notes, j'essayais des gammes, je filais des sons, je tâchais de retrouver les airs nationaux de l'Écosse, j'y parvenais même quelquefois. Ce n'était pas sans incommoder un peu mes voisins, et surtout mes pauvres vaches dans l'écurie desquelles je couchais, et dont les oreilles devaient tressaillir sous les vibrations aiguës que ma chanterelle faisait résonner.

» A dix-huit ans, je passai au service de M. Laidlaw d'Ellibank, excellent maître, qui améliora ma condition et me prêta des livres. A force d'épeler, je m'accoutumai à lire. L'histoire héroïque de Wallace me charma; les prophéties de Burnet sur la conflagration du globe me firent trembler; *l'Aimable Berger* (1) de Ramsay me rappela les plus doux instans de ma vie pastorale. Ce fut alors que

(1) Comédie pastorale en langage écossais.

mon imagination chercha pour la première fois à prendre l'essor. Mes rêves reproduisaient les circonstances, les acteurs, les discours dont mes lectures avaient rempli ma pensée. J'aimais la société des femmes, la danse et la musique ; je m'avisai d'inventer quelques paroles rustiques, adaptées aux vieilles mélodies écossaises ; les filles du village les répétèrent en chœur. Alors commença ma vie de poète. Toutes les fois qu'une villageoise passait près de moi, elle me disait : « *Bon jour, Jeannie, le petit poète :* » et cette appellation caresse encore mon oreille ; ce souvenir me plaît toujours.

» Les paroles de ces chansons ne valaient pas grand' chose, comme on le pense bien ; composées sans peine, elles n'avaient pas plus de prix qu'elles n'avaient coûté de fatigue. Mais quand ma chanson était faite, une grande difficulté restait encore ; il s'agissait de l'écrire. Écrire ! Quelle entreprise ! Je ne savais pas former mes lettres ; je n'avais jamais tenu une plume ; personne ne m'avait montré quelle différence se trouve entre les caractères moulés et les caractères cursifs. Imaginez ce pauvre berger, mettant bas son habit pour imiter de son mieux les caractères imprimés, courant après les règles de l'orthographe, suant à grosses gouttes et passant un mois à minuter une chanson en caractères majuscules, dont le plus mince aurait fait bonne figure sur une enseigne. Ce métier était si pénible et si rude pour moi, qu'après une ou deux lignes laborieusement sculptées sur mon papier, une crampe arrêtait mon bras et me contraignait à ne pas aller plus loin. Je n'avais ni encrier ni plume ; une petite bouteille, attachée par un fil de fer à mon sarreau, et un bâton taillé tant bien que mal, me tenaient lieu des ustensiles indispensables. Au milieu de ce labeur, souvent une brebis séditieuse qui voulait s'éloigner des limites prescrites, m'ar-

rachait à ma composition, et l'accomplissement de cette grande œuvre se trouvait reculé d'autant.

» Aujourd'hui même, cette habitude ne s'est pas effacée; je compose, et pour ainsi dire j'écris dans ma tête, sans rien changer ensuite à ce que mon inspiration première m'a dicté. Mes poèmes les plus longs, je les savais par cœur, avant de mettre la main à la plume. Toutes mes corrections sont faites lorsque je commence à transcrire ce que j'ai inventé; peut-être les irrégularités et les défauts que l'on m'a souvent reprochés n'ont-ils pas d'autre source. Je n'ai jamais pu prendre sur moi d'altérer par une rature le manuscrit d'un de mes ouvrages; et ce serait exiger de moi un effort au-dessus de mes forces, que de me demander d'écrire deux fois une ballade, une épigramme ou un sonnet. A force de répéter mentalement les vers que j'ai créés, je m'accoutume à leurs défauts; une fois enracinés dans ma mémoire, ils me deviennent sacrés; chaque mot, chaque image s'assimile pour ainsi dire à la substance même de mon esprit; et le changement le plus heureux, la correction la plus habile finissent par me déplaire.

J'avais enrichi de beaucoup de rondes, ballades et chansonnettes le répertoire de nos bergères; mais cette création facile n'était encore qu'un amusement puéril qui plaisait à ma vanité. Un nommé Jean Scott, berger de son état, ivrogne et homme d'esprit, m'accompagnait un jour pendant que je gardais mes moutons. C'était vers le milieu de l'été de 1799. Il se mit à réciter le *Tam O'Shanter* (1) de Burns. Je ne peux pas dire que cet ouvrage m'ait

(1) Poème bizarre où l'on trouve des tableaux vivement colorés des superstitions populaires en Écosse. Dans le 27[e] Numéro de l'ancienne série, nous avons donné une appréciation du talent de Burns, et des fragmens de ses principales productions.

fait plaisir. Je fus ravi, enthousiasmé, frappé comme d'une lumière subite. Que j'aimais ces superstitions écossaises, cette vérité de pinceau, cette gaîté poétique, cette verve éclatante, suspendue, si je puis parler ainsi, entre la satire et le fantastique. Il n'y a pas de poème aussi national que *Tam O'Shanter*. Nous sommes caustiques et amis du merveilleux; ces deux caractères se retrouvent dans l'ouvrage de Burns. L'impression que me laissa cette soirée fut profonde : et quand j'appris que Burns avait conduit la charrue, qu'il avait composé une multitude de chansons admirées; que l'on répétait ses romances en Angleterre même; et qu'il était question de lui élever un tombeau en marbre! Que de pensées et d'émotions m'assaillirent! Et moi aussi, je vivais au milieu des champs! J'étais pauvre, illétré; mais Burns était né sans fortune, et son éducation n'avait pas été plus brillante que la mienne. Burns! Burns! Ce nom retentissait toujours à mon oreille. Une époque nouvelle de mon existence venait de commencer. Je pleurais, le soir auprès de mes vaches, en pensant à Burns. Je concevais enfin ce que c'était que la gloire. Burns venait de mourir : ne pouvait-il donc trouver un successeur? N'étais-je pas digne de l'être? Mais, après une nuit écoulée dans de violentes agitations, je pleurais : Burns savait écrire; et ce talent me manquait.

» Je ne cachais ni mes espérances, ni mes craintes aux bergers du voisinage, qui me traitaient avec beaucoup de mépris. Un ecclésiastique auquel je parlai de cette ambition m'accueillit fort mal et se moqua de moi. Je m'irritai, je m'obstinai, j'étendis autant que je le pus le cercle de mes lectures; je me donnai des peines infinies pour écrire un peu moins mal. Enfin, lorsque mes jambages ressemblèrent un peu plus à des jambages qu'à des poutres; lorsque la

lecture de beaucoup de livres imprimés m'eut appris l'orthographe, M. Guillaume Laidlaw, mon maître, me présenta à Walter Scott, qui me reçut avec bonté, m'accueillit et m'encouragea.

» Les premiers pas n'étaient point encore faits; les premières difficultés n'étaient pas franchies dans cette difficile carrière où mon orgueil me jetait. Peut-être eussé-je encore préféré mon état de berger à celui d'homme de lettres, si j'avais prévu les humiliations et les angoisses auxquelles je me condamnais volontairement. *Donal Macdonald*, ma première ballade imprimée, obtint un immense succès. On la chantait au spectacle, dans les cercles d'Édinbourg, dans les chaumières de la plaine et dans les clans montagnards. Mais personne ne savait que cette ballade fût de moi; et son succès ne contribuait pas à ma gloire. Je conduisais encore mes brebis sur la colline d'Ettrick, mécontent de ce caprice de la renommée qui laissait dans l'obscurité le pauvre auteur, et ne donnait de popularité qu'à son œuvre. Mon indignation était vive. J'appris qu'un nommé Olivier l'avait chantée après un repas maçonnique, dont le comte de Moïra était président, et que le chanteur avait reçu pour récompense de mon ouvrage une fort belle tabatière. Un général écossais, nommé Macdonald, imagina qu'il était le héros de ma ballade. On la chantait tous les soirs devant lui; ses officiers ne doutaient pas que leur Macdonald et le mien ne fussent identiques. Bref, tout le monde, excepté moi, prit plaisir à cette chanson, dont la destinée fut singulière. On la chantait encore sur les théâtres de Londres, il y a trois ou quatre ans, comme l'une des productions de Burns.

» Cet essai ne me dégoûta pas de mon métier. Tout en menant au marché d'Édinbourg les moutons de mon maître, je composais encore des ballades fantastiques, co-

miques, sentimentales, selon le caprice du moment. Un imprimeur eut la complaisance d'imprimer ces poésies, et j'eus l'impertinence de les distribuer. Walter Scott les vanta; une souscription à laquelle concourut la noblesse d'Écosse enleva toute l'édition. Je rédigeai en prose les observations que j'avais faites, depuis que je m'occupais du soin des troupeaux; ce traité sur les *Moutons et les Brebis* est devenu un ouvrage élémentaire (1); et le même libraire me le paya fort bien.

» Bref, je réalisai trois ou quatre cents livres sterling (7,500 à 10,000 fr.).

» Quand je fus en possession de ce capital énorme, dont il me semblait que je ne devais jamais voir le dernier scheling, je crus ma fortune faite. Ma conduite fut celle d'un fou. Je louai une ferme beaucoup trop considérable; je la dirigeai mal; je ne prévis rien; j'aventurai mon argent dans des expériences agricoles qui ne réussirent pas; et trois années suffirent pour me réduire à la plus complète pauvreté. Poète manqué, spéculateur malencontreux, fermier sans prudence, je vis tout le monde me tourner le dos. On ne voulait plus ni m'avancer de l'argent, ni me donner de l'occupation. Une année se passa ainsi de la manière la plus douloureuse et la plus cruelle. Cependant ma bonne humeur me sauvait. Je ne permettais pas à la fortune de m'abattre.

» Je ne pourrais guère dire par quel miracle je vécus depuis l'époque de ma ruine jusqu'à mon retour à Édinbourg. La plupart de mes nuits se passaient à la belle étoile. M. Laidlaw avait la charité de ne pas me laisser mourir de faim. Mais il fallait pour lutter contre cette situation, que mon courage et ma persévérance fussent de

(1) *Hogg on Sheep.*

bronze. Un beau matin, je repris le chemin d'Édinbourg. Je frappai à la porte de tous les libraires, j'offris mes services à tous les éditeurs, j'importunai de mes visites tous les journalistes. Le ciel et l'enfer étaient sourds. Enfin M. Constable imprima pour mon compte un volume de chansons qui ne se vendirent pas, qui ne pouvaient se vendre et dont pas un exemplaire ne sortit du magasin. M. Cunningham avait inséré dans ce volume quelques chansons excellentes, mais les miennes n'avaient pas le sens commun; tous les vers que j'avais griffonnés depuis mon enfance, mes plus faibles essais, mes plus incorrectes compositions grossissaient le recueil. On ne fit pas la moindre attention à cet ouvrage; et c'était me traiter avec indulgence.

» J'avais trente-huit ans; j'ignorais la vie; je ne savais que formuler au hasard, dans un rhythme quelquefois heureux, les pensées et les images dont ma jeunesse avait été nourrie. Sans lecture, sans expérience, sans études, sans patrimoine et sans état, la perspective qui s'ouvrait devant moi était sombre; le plus triste avenir semblait m'attendre. Devinez, lecteur, quelle résolution fut la mienne et quelle entreprise je tentai? Celle précisément qui me convenait le moins. Je voulus créer un journal hebdomadaire, consacré à la critique littéraire, critique dont je ne connaissais pas les premiers principes, et à l'observation de mœurs que je n'avais jamais eu le temps ni l'occasion d'étudier. Les libraires me rirent au nez; les imprimeurs me refusèrent leur office. Je crus que tout ce monde s'était ligué pour me perdre. Enfin Constable et Ballantyne prêtèrent leur secours au berger d'Ettrick : l'*Espion* parut. Le mérite de l'originalité lui appartenait du moins; c'était chose nouvelle et piquante, qu'une publication de cette espèce; œuvre d'un pauvre berger, vraie curiosité littéraire,

bizarre production assurément. Elle eut des abonnés ; et ce fut une jouissance bien vive pour moi de compter l'argent que m'apportait le petit garçon chargé de distribuer mes feuilles. Je l'avais gagné ; ma plume seule l'avait conquis. Enfin l'expérience m'apprenait que ce métier aussi était productif et que l'on pouvait être journaliste sans mourir de faim !

Une circonstance peu importante et impossible à prévoir détruisit bientôt ce rêve de fortune. Le distributeur de l'*Espion* s'avisa de réclamer des personnes auxquelles j'avais envoyé les premiers numéros du journal, gratis, le prix, non-seulement des numéros pour lesquels ils avaient souscrit, mais des numéros précédens. C'était aux familles les plus influentes d'Édinbourg que j'avais cru devoir faire parvenir ces premiers numéros, sans en demander le paiement.

» Mais, disait-on à mon envoyé, nous avons lu sur les » bandes qui enveloppaient le journal, les mots suivans : » *Ce numéro sera livré gratis à M.* *** !

— *Oui sans doute,* répondait l'Écossais avec toute la » subtilité de son pays : *Je ne vous demande rien pour la* » *livraison ; mais il me faut le prix de la feuille.* »

» Soixante-treize abonnés, dont l'influence était redoutable, me quittèrent à-la-fois ; on m'attribua fort injustement la malhonnête finesse de mon porteur ; un cri universel s'éleva contre moi ; les bas-bleus (1) et les professeurs de rhétorique prononcèrent ma sentence de mort littéraire ; et il fut bien établi que je n'écrirais jamais rien qui vaille. Je me débattis pendant une année entière contre cette coalition ; au bout de ce tems, j'avais perdu le peu d'argent que j'avais gagné, celui que l'on m'avait prêté et bon nombre de mes amis.

(1) Femmes beaux-esprits.

» Ici ne s'arrêtèrent pas mes mauvais succès ; plusieurs comédies que je publiai furent vivement critiquées, et jusqu'au moment où je fis paraître la *Veillée de la Reine*, poème en six chants, je me trouvai relégué dans ces limbes de la littérature où végète la médiocrité et d'où il est si difficile de sortir. Enfin la *Veillée de la Reine* (1) excita l'attention. Les Revues de Londres s'en occupèrent ; une seconde édition ne tarda pas à suivre la première. Mon courage renaquit ; la plupart des célébrités contemporaines m'écrivirent, et, sous le rapport pécuniaire, le résultat de cette publication dépassa mes espérances. Je connus alors Coleridge, Wordsworth, Lockhart, Southey, et me liai plus intimement avec Walter Scott. Je fondai de concert avec Lockhart le *Magasin de Blackwood*, dont le succès alla toujours en croissant et dont la renommée est européenne (2). *Mador*, les *Pélerins du Soleil*, poèmes, la *Fée Brownie de Bodsbeck*, les *Fiançailles de Polmond*, roman, les *Contes d'Altrive*, *le Livre qui n'en est pas un*(3), les *Chansons diverses*, plus de vingt-six volumes in-octavo furent accueillis les uns avec indulgence, les autres avec rigueur. Mon existence littéraire se fixa : on voulut bien accorder au berger d'Ettrick quelque imagination et quelque naïveté. Une foule d'articles du *Blackwood*, et des observations de mœurs recueillies en deux volumes, m'appartiennent aussi.

J'ai à m'accuser d'une faute, et à révéler l'action généreuse d'un homme de génie. J'avais formé le projet bizarre de publier en un volume quelques pièces des poètes

(1) *Queen's Wake.*

(2) Note de l'Éd. Aussi nos lecteurs auront pu s'apercevoir que ce recueil est un de ceux auxquels nous faisons le plus d'emprunts.

(3) *Queer Book.*

les plus célèbres de mon tems. Je leur écrivis pour leur demander cette collaboration, qui me fut accordée par Campbell, Byron, Rogers et Wordsworth. Walter Scott me refusa tout net. Ce refus m'irrita; je crus me venger, en parodiant son style poétique, dans une pièce de vers assez mordante. A peine ce poème satirique fut-il publié, je tombai malade d'une fièvre inflammatoire. Walter Scott, auquel de bienveillans amis avaient communiqué ma parodie, non-seulement me pardonna cette attaque, mais envoya tous les jours savoir de mes nouvelles.

» J'aurais été voir Hogg, écrivait-il à l'un de nos amis » communs, si j'avais su comment il me recevrait. Je vous » en prie, mon cher Lockhart (1), n'oubliez rien pour qu'il » se rétablisse; et si quelque embarras pécuniaire l'empê- » chait de se servir des meilleurs médecins d'Édinbourg, » faites en sorte que ces médecins soient appelés près de » lui. Je me chargerai de tout. »

» Cet oubli généreux d'une injure littéraire, la plus difficile de toutes à pardonner, fait à Walter Scott un honneur infini.

Tel est le compte rendu par Hogg des circonstances de sa vie; les Mémoires auxquels nous avons emprunté les pages précédentes nous offrent encore quelques documens curieux et quelques anecdotes amusantes sur les gens de lettres avec lesquels Hogg s'est trouvé en rapport.

« Personne ne connaît Sir Walter Scott mieux que moi. J'ai vécu avec lui, voyagé avec lui, et je possède, je crois, la clé d'un caractère que peu de gens ont approfondi. Si j'ai le malheur de lui survivre, ce qui pourrait être (il a cinq mois de plus que moi), j'esquisserai ce portrait curieux, que d'autres ont essayé, mais sans y réussir. La persévé-

(1) Gendre de Walter Scott.

rance est le trait caractéristique de Walter-Scott. Sa gaîté se dément rarement. Il montre peu de violence, peu d'ardeur, peu d'élan; mais son obstination est invincible.

» Un jour il montait un cheval très-fougueux, dont le caprice était de sauter par-dessus tous les fossés, tous les précipices et tous les ruisseaux qu'il rencontrait. Sir Walter, tantôt restait en selle, tantôt tombait dans un ruisseau, et persistait à remonter cet animal dont les périlleuses fantaisies mettaient trois fois par heure sa vie en danger.

» Mais, lui dis-je, en langage écossais, il vous arrivera » mal. Vous n'êtes pas plutôt sorti d'un trou que vous re» tombez dans un autre.

— Oh! me répondit Sir Walter, nous nous habituons » l'un à l'autre ».

» Comme il disait ces mots son coursier prenait le mors aux dents, et précipitait le cavalier dans la vase d'un ruisseau à moitié tari. Il courut après son cheval, remit le pied à l'étrier, et remonta en riant cette bête dangereuse.

Je n'ai jamais vu d'homme dont la mémoire fût plus surprenante que celle de Sir Walter Scott : il retient vite et n'oublie jamais. Je l'ai vu, nageant, courant, répéter de longues tirades qu'il n'avait entendues qu'une seule fois.

» Certain soir nous partîmes, lui, Skene de Rubislaw, Robert Fletcher, son valet et moi, et nous nous embarquâmes sur la Tweed; nous allions pêcher la truite; des charbons de terre embrâsés nous servaient de phare et devaient nous aider dans notre expédition. Au bout d'un quart-d'heure, le charbon s'éteignit; on dépêcha Fletcher, en le chargeant de rapporter de la lumière et du charbon.

» Nous nous assîmes tous les trois, sur le gazon des bords de la Tweed.

» Allons, James, me dit Walter Scott, récite-nous ta » ballade de *Gilmanscleugh.* »

Je l'avais composée trois ou quatre années auparavant, mais je ne ne l'avais pas écrite. Au second vers, la mémoire me manqua; j'hésitai, je balbutiai, et je priai mes auditeurs de m'excuser. Walter Scott, qui ne l'avait entendue qu'une seule fois, en récita les quatre-vingt-huit stances, sans faire une faute et sans chercher un mot. Il y avait deux ans, que je la lui avais communiquée de vive voix.

» Cependant notre valet revint, armé de son fourneau, et accompagné du vieux Laidlaw de Peel. Nous remontâmes sur notre barque. C'était un beau et curieux spectacle. Le charbon embrâsé répandait au loin sa lueur, et nos éclats de rire faisaient retentir les échos. Cependant le frêle esquif, mal dirigé par les rieurs, alla s'engouffrer dans un vortex, le plus profond de ceux de la Tweed. Le vieillard eut peur.

» Au nom du ciel, abordons, s'écria-t-il.

— Non, non, répondit Walter Scott, le bateau marche à merveille ».

Et il riait aux éclats. Bientôt ce bateau qui marchait à merveille, s'enfonça dans la Tweed. Nous nageâmes assez péniblement jusqu'au rivage; et Walter Scott, qui a conservé dans sa vieillesse la plus avancée toute l'espiéglerie de l'enfance, se moqua de nous.

» Ces petites particularités font mieux connaître un homme, éclairent plus vivement un caractère que de savantes analyses psychologiques. Quand Walter Scott se promenait avec nous, c'était toujours vers les régions les plus sauvages qu'il se dirigeait. C'étaient les contrées inhabitées, incultes, qu'il se plaisait à parcourir. Les terribles solitudes de Lock Skene avaient pour lui un charme particulier. Il gravissait à cheval des collines ro-

cheuses et escarpées, au risque de tomber dans les précipices et de s'y briser. Notre dernier voyage à Moffatt, au milieu de l'ouragan, et à travers des gouffres où le moindre faux pas pouvait nous ensevelir, ne fut qu'une longue folie : arrivés à Moffatt, un garçon d'auberge que Walter Scott accusait d'indolence dans son service, se mit dans une violente colère contre lui. Plus cet Écossais entassait dans son patois des montagnes, injures sur injures contre Walter Scott, plus les éclats de rire du poète augmentaient la fureur du valet; cette scène se termina par des larmes : l'un des combattans pleurait de rage ; l'autre pleurait à force d'avoir ri.

» J'ai connu moins intimement *Southey*. Un soir, en voyageant dans le Westmoreland, je le rencontrai dans l'auberge de la *Tête de la Reine*. Sa famille l'accompagnait; je craigais de la troubler, et j'écrivis à Southey que je serais charmé de le voir, s'il voulait se donner la peine de venir me trouver et de partager avec moi un bol de punch. Il se rendit à mon invitation, mais ne fit pas honneur à mon bol de punch. Un poète buveur d'eau ! C'est miracle pour un Écossais ! Je ne me souviens pas d'avoir connu, depuis la Tweed jusqu'aux Orcades, un seul homme d'esprit qui n'aimât pas à boire. En Angleterre au surplus, tous les breuvages sont détestables; et je conçois qu'on puisse, en définitive, refuser la bière et le *porter* de Londres sans être un sot.

» Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Southey m'avait inspiré le désir de l'avoir pour ami. Depuis cette époque, bien que les circonstances nous aient rarement rapprochés, ce sentiment n'a fait que s'accroître.

» La physionomie de Southey est sévère, grandiose et prononcée. Un nez romain, fortement accusé, des lèvres épaisses et un front très-haut donnent à sa figure un ca-

ractère d'énergie peu commun. Une pensée profonde étincelle dans cet œil noir et ardent, dont, par une singularité rare, la paupière ne peut que s'abaisser, mais ne se relève jamais. Lorsque le poëte veut fixer ses regards sur les hautes montagnes dont son domaine est environné, il a l'air de regarder le zénith; et pour apercevoir un objet placé au-dessus du niveau de sa tête, il est obligé de la lever. Ce défaut frappant imprime à sa physionomie un caractère d'étrangeté fort bizarre.

» Écrivain élégant, homme instruit, poète remarquable, philosophe éloquent, Southey mérite à plus d'un titre l'admiration de ses compatriotes. Mais pour savoir de combien de vénération il est digne, il faut le contempler dans sa vie privée, entouré de trois familles qui forment sa famille, et dont le bien-être est l'œuvre de sa plume infatigable. Sa conversation, l'économie domestique des trois familles auxquelles il sert de père, et qui lui doivent tout, m'ont inspiré une admiration qui ne s'affaiblira jamais, quels que soient les événemens de ma vie. Une moralité grave respire dans cette petite république, dont les arts, la culture des lettres et les soins de la campagne occupent toutes les journées et dont l'aspect est touchant. Je passai trois jours avec lui. Le tems était beau. Nous naviguâmes sur le lac, et nous parcourûmes les collines voisines. Southey était d'une humeur charmante, d'une gaîté vive et intarissable, et d'une verve de plaisanterie qui me ravissait. La sincérité la plus cordiale anime tous ses discours et contraste avec sa gravité naturelle, et cette physionomie méditative que les labeurs de l'intelligence ont marquée de leur empreinte.

» Jamais je n'ai été l'ami intime de Wordsworth; mais je l'ai connu; nous nous sommes brouillés, le lecteur saura bientôt à quelle occasion.

» Je demeurais à Édinbourg, et j'étais fort lié avec James Wilson (1), l'un des rédacteurs du *Magasin de Blackwood.* Wilson entra un matin chez moi et m'invita à dîner chez sa mère avec M. et Mme Wordsworth. Je ne pensai pas que ce pût être le poète qui porte ce nom, et le mot *monsieur,* que Wilson avait employé en me parlant de cette nouvelle connaissance, suffisait pour éloigner de moi l'idée que je devais m'asseoir le soir à la même table que ce grand poète.

» Très-bien, dis-je à mon ami, je serai charmé de faire » connaissance avec tous ceux que vous avez pour amis.

— Vous l'aimerez, reprit Wilson. Il radote quelquefois; mais il est sagace, éloquent, et il sait tout comprendre. »

Je me rappelai que l'un des plus fameux marchands de chevaux d'Édinbourg se nommait Wordsworth; et j'étais étonné naturellement de le voir invité dans une maison où les gens les plus distingués se trouvaient souvent.

— Ah! c'est un homme d'esprit, dis-je à Wilson.

— En doutez-vous? »

Wilson me quitta; et quand j'entrai dans le salon de sa mère, le chapeau à larges bords, le pantalon large, la veste de chasse grise qui formaient le costume de Wordsworth, ne firent que me plonger dans l'erreur où j'étais. C'était chose fort originale qu'un pareil costume, au milieu de fashionables et de gens du monde, vêtus de noir. J'allais parler au prétendu marchand de chevaux, et mettre sur le tapis le poids et le prix des jumens de race, et la valeur comparative des étalons, quand Wilson, qui s'aperçut de ma méprise, me dit que ce Wordsworth était le grand poète des lacs. Je passai la soirée à l'écouter. Il parle bien, d'une manière un peu solennelle et *souveraine,* mais avec éner-

(1) Connu sous le nom du *mangeur d'opium.*

gie, pureté, expression et justesse. Il daigna visiter ma cabane; et je lui servis de guide dans ses excursions sur les montagnes.

» Un soir, je me trouvais chez lui, dans cette retraite délicieuse qu'il s'est créée près de *Rycdale-Mount*, quand une arche resplendissante, le plus bel arc-en-ciel qui ait jamais traversé le firmament, s'élança d'un point de l'horizon à l'autre, et nous pénétra d'admiration. Lloyd, de Quincey (1), Wilson, la plupart des littérateurs d'Édinbourg, étaient réunis chez Wordsworth. Je pris le bras de miss Wordsworth, et nous sortîmes tous pour aller nous promener sur la terrasse, et contempler à loisir le phénomène, dont on se souvient encore en Écosse et dans le Westmoreland.

« On prétend, me dit miss Wordsworth, que ces météores annoncent toujours quelque grande catastrophe.

— Ne craignez rien, miss, répondis-je dans mon patois d'Écosse, c'est un arc de triomphe que Dieu envoie aux poètes. »

» Je croyais avoir dit un très-joli mot. Mais Wordsworth, qui m'avait entendu, et auquel de Quincey donnait le bras, se retourna et me dit tout haut :

« Où sont-ils ces poètes? »

» Je fus blessé de tant de dédain, et je ne lui ai jamais pardonné cette expression si hasardée et si désobligeante. Wordsworth est un grand écrivain et un écrivain original. Personne n'a compris ni senti plus profondément les rapports de la nature morale avec la nature physique. Il prête souvent à la parodie ; sa simplicité recherchée tombe quelquefois de l'ingénuité dans la niaiserie. Aussi ai-je essayé de me venger en imitant la partie ridicule de son talent; et cette parodie a eu du succès. »

(1) Auteur de l'*Opium later*.

Les pages que nous avons empruntées aux *Mémoires du Berger d'Ettrick*, donneront au lecteur une idée assez juste de sa vie et de son talent. Le défaut primitif de son éducation, et l'aventureuse incohérence de sa destinée, n'ont pas été sans influence sur James Hogg. Il ne sait ni s'arrêter à tems, ni composer avec art et avec adresse, ni mettre un frein à son imagination téméraire. Mais il n'y a peut-être pas de poète moderne dans les œuvres duquel on ait lieu d'admirer plus de brillans tableaux, plus de gracieuses images. Qui lirait ses productions par fragmens, placerait leur auteur sur la même ligne que les écrivains les plus remarquables. On est surpris de trouver dans les romans et les poèmes de Hogg, une délicatesse et un atticisme que l'on n'attendait pas d'un berger; les mœurs de la ville sont reproduites par lui avec beaucoup de grâce et de vérité : quelques nuances de vulgarité déparent très-rarement ses écrits.

La plupart de ses œuvres ne nous offrent que des fragmens; ce sont des contes capricieux, épars dans les diverses publications périodiques de l'Angleterre; des chansons fondées sur une tradition effacée, sur une fantaisie de l'imagination, sur une impression passagère. La *Veillée de la Reine* n'est-elle même qu'une série de ballades, leur variété est agréable; mais le talent épique, la force de concentration et de fusion dans un ensemble bien ordonné leur manquent. Une simplicité pathétique, une individualité intense, quelque chose de spontané, de naïf, le distingue. Il a moins de puissance et de dignité que de tendresse, de grâce et de verve; sa voix ne se soutient pas long-tems dans les tons élevés.

Étrange pays que l'Écosse! Le génie lyrique y déborde pour ainsi dire. Un maçon, Allan-Cuningham; un berger, celui d'Ettrick; un laboureur, Burns, marchent de

front avec les Filicaja et les Melendez Valdez (1). Qu'on se réunisse pour le travail, l'amour ou le festin, des accens de joie et de mélancolie émanent de ces réunions. Tout canton d'Écosse a son poète; et dans tous les tems la ballade a fleuri au sein de ses retraites bocagères. Une succession non-interrompue de bardes rustiques a fait la gloire du pays, depuis Buchanan jusqu'à Walter Scott. Leurs noms ont péri, mais leurs inspirations subsistent. La destinée spéciale de Hogg a voulu qu'il échappât à cet oubli, et que le créateur de récits et de refrains écossais prît place au nombre des littérateurs célèbres des trois-royaumes.

(*Monthly Magazine.*)

(1) Le premier de ces deux poètes était sénateur florentin et membre de l'académie *della Crusca;* le second remplit les fonctions de directeur-général de l'instruction publique, en Espagne, sous le règne de Joseph Bonaparte.

PARALLÈLE ENTRE L'ANGLETERRE

ET

LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Il y a en Angleterre une certaine école politique dont toute l'admiration paraît concentrée sur les merveilles de la constitution démocratique des États-Unis de l'Amérique du Nord. Il semble, au dire de ces prôneurs opiniâtres, que la forme républicaine doive enfanter un jour, sur cette terre privilégiée, des prodiges qui effaceront toutes les gloires de l'Europe, dans la guerre, les beaux-arts et l'industrie. Si cet engouement se bornait à la théorie, nous n'y verrions aucun inconvénient. Il y aurait même de l'inhumanité à troubler, dans leurs jouissances platoniques, les esprits rêveurs qui ont besoin de se reposer dans la contemplation d'une société idéale, où se réalisent ces vœux de bonheur sans mélange, si naturels au cœur de l'homme. Quand on ne réclame pas pour ces fantômes de l'imagination d'autre théâtre que le pays d'utopie, terre fortunée que nos corps ne visitent jamais, le péril n'est pas grand et la tolérance est légitime; mais si l'on prend pied sur des chimères pour porter ses coups à ce qui existe sous la sanction du tems et de l'expérience, il importe d'enlever ce point d'appui imaginaire aux insensés qui battent en brèche l'édifice social, sans songer que les ruines qu'ils préparent les enseveliraient avec nous. L'Amérique du Nord, telle qu'elle est organisée dans le cerveau de quelques théoriciens, laisse si loin derrière ses perfections nos pauvres monarchies de l'Europe, qu'il y aurait de la folie à se contenter

de ce que nous avons en regard d'un pareil modèle. Il faut donc, dans l'intérêt de tous, pour prévenir de funestes essais, détacher de la réalité tout ce que l'imagination a tiré de son fond pour y ajouter, et montrer après ce dépouillement le véritable état des choses; il faut en outre signaler dans les circonstances de lieu, de tems et de mœurs, les différences qui interdisent toute imitation. Car, dans l'organisation des sociétés, le fond amène la forme, qui se modifie selon la nature des élémens dont elle est l'expression. Il serait donc opportun, pour calmer une ardeur inconsidérée, de montrer par l'exposé des faits que l'Amérique n'est point telle que la font nos espérances, et que dans tous les cas notre constitution ne peut pas se modeler sur la sienne, parce que notre climat, nos mœurs, notre histoire et le rôle que notre pays remplit dans le monde, nous défendent de chercher ailleurs que dans les inspirations du bon sens national, un remède aux maux qui travaillent la vieille Angleterre.

Avant tout, l'Amérique est une contrée vaste, et, pour ainsi dire, sans limites, dont le dixième à peine est habité et dont le sol vierge et fécond se couvre, presque sans culture, de fruits abondans. L'Angleterre au contraire est renfermée dans d'étroites limites, où se presse une nombreuse population; et si la terre y produit de riches moissons, c'est au prix des plus rudes travaux. En second lieu, on peut dire que les États-Unis n'ont point de voisins, car le Canada d'un côté et de l'autre les provinces de la république mexicaine, ne lui donnent pas plus d'inquiétude sous le rapport politique que dans l'ordre physique, la ligne des montagnes rocheuses ou les flots de l'Océan Pacifique. L'Angleterre, moins heureuse, malgré sa situation insulaire, voit se presser dans son voisinage de puissantes rivales dont elle doit tenir en échec les intérêts, les

passions et les forces, pour assurer son existence propre et son influence. On sait ce qu'elle dépense de tems et de trésors pour maintenir cet équilibre. Une troisième différence qu'il importe de noter, c'est que sur les quatre cinquièmes de la partie habitée du territoire des États-Unis, la population laborieuse se compose d'esclaves. C'est un fait que nous constatons sans examiner si le tort de cette organisation inique doit retomber sur la mère-patrie, et si la prospérité du pays n'est pas attachée à la continuation d'un commerce infâme ; toujours est-il que, dans la portion la plus fertile et la plus riche de l'Union, il n'y pas d'autres manœuvres que des esclaves noirs. Il est vrai que l'Amérique ne manque pas de publicistes ingénieux qui comparent, avec l'assentiment de quelques-uns de nos démocrates, la condition de nos prolétaires à celle des nègres ; mais l'identité n'est pas assez manifeste pour nous engager à ne pas enregistrer dans notre liste de contrastes la différence que nous venons de signaler.

Nous ne devons pas non plus oublier la différence du climat. En Angleterre, si nous sommes incommodés par les brouillards, l'humidité, les vents de l'est et de fréquentes tempêtes, nous n'avons pas du moins de saison qui amène avec soi d'inévitables maladies, et qui contraigne les hommes en bonne santé de déserter, à époque fixe, leur demeure pour se soustraire à la mort, eux et leur famille. Nos voyages sont des affaires de luxe, de plaisir ou de convenance, et ne nous sont pas commandés, comme ceux des Américains, sous peine de la vie. Dans la plupart des états du sud cet exil de sûreté se prolonge pendant six mois et quelquefois au-delà. Philadelphie et New-York même n'échappent pas à la fièvre jaune, et les ravages de ce fléau, quoiqu'il ne règne pas constamment dans la Pennsylvanie et le New-Jersey, rendent cependant le séjour de ces con-

trées, si périlleux pendant une grande partie de l'année, que tous les habitans que la nécessité n'attache point au sol, courent à l'envi chercher un asile au Canada ou sur l'extrémité des frontières septentrionales de l'Union. C'est principalement sur les bords des innombrables cours d'eau, grands et petits, qui sillonnent en tous sens la surface de l'Amérique, que se développent ces funestes maladies. L'Angleterre n'est pas aussi riche en canaux, mais ses admirables routes suppléent au défaut de la navigation intérieure sans nuire à la salubrité du pays.

Si de ces différences purement physiques nous passons à celles que présentent les mœurs des deux peuples et les institutions politiques, nous reconnaîtrons que la civilisation a travaillé de concert avec la nature à multiplier les contrastes entre l'Angleterre et l'Amérique. Avant d'entreprendre cette nouvelle énumération, nous protestons formellement contre l'intention d'établir un parallèle injurieux et d'exalter John Bull (1) aux dépens de Jonathan (2); notre but est de présenter une fidèle image de la réalité pour donner à penser aux publicistes inconsidérés, qui voudraient faire courir à notre pays les chances d'une imitation impossible. Ce tableau, nous le savons, touchera médiocrement les théoriciens qui, prenant leur point de départ en dehors des faits, appliquent intrépidement l'algèbre à la politique; mais ces législateurs *a priori* sont plus malades que les sociétés qu'ils prétendent guérir. Aussi bien la société, si malade qu'elle soit, se soumet rarement aux remèdes héroïques; elle suit le cours que lui tracent son instinct et ses besoins, et laisse au tems le soin de développer les germes qu'elle recèle en son sein, qui la font vivre et qui la transforment incessamment.

(1) Sobriquet donné aux Anglais.

(2) Sobriquet donné aux Américains des États-Unis.

L'Amerique n'a ni roi, ni cour, ni rien qui en tienne lieu. L'aristocratie de la naissance n'y a pas la moindre place, et ceux qui pensent y trouver quelque chose qui ressemble à une aristocratie de fortune ou de talent, sont encore dans l'erreur. Car, en premier, la loi proscrit les substitutions, unique moyen de perpétuer les grandes fortunes. En outre, les parvenus qui ont amassé beaucoup d'argent par l'épargne et l'industrie, sont complétement étrangers aux sentimens de générosité que donne le long usage de la supériorité, et qui sont le signe distinctif d'une aristocratie. Quant à l'aristocratie du talent, c'est ici une dispute de mots. Sans doute en Amérique comme ailleurs les esprits distingués exercent une sorte de dictature sur les esprits vulgaires qui les entourent; mais on n'y voit pas que le talent forme corps quelque part, ni qu'il obtienne en vertu de son titre une influence politique. Dans la société américaine, il y a bien des différences de position résultant de l'inégalité des ressources et des fortunes, mais il n'y a pas, comme chez nous, une ligne de démarcation tracée entre des classes diverses. C'est un pêle-mêle social où chacun s'élève selon sa taille et ses forces, mais où il n'y a pour personne des places réservées. En Angleterre, si quelques-uns ne comprennent pas exactement les devoirs de leur position sociale, ceux qui sont placés auprès d'eux les comprennent si bien, qu'il n'y a ni succès ni considération pour les imprudens qui les méconnaissent. Toute infraction de ce genre trouve son châtiment dans le ridicule, la haine ou le mépris. Ainsi l'Anglais tombe forcément sous l'empire des habitudes. En Amérique, au contraire, tous les citoyens, du premier au dernier, n'ont point d'habitudes établies, et leurs rapports entre eux ne sont réglés par aucun usage qui ait force de loi. On ne conçoit

pas d'ailleurs comment de tels usages parviendraient à s'établir dans une démocratie qui admet pour principe l'égalité et l'indépendance individuelles. Les formes que le tems a consacrées chez nous, sous la garantie des mœurs, établissent une dépendance réelle que l'orgueil démocratique ne subira jamais. Ce n'est pas que nous blâmions les Américains d'être inhabiles à porter le joug des habitudes; nous nous contentons de constater un fait qui ressort naturellement de leurs principes et du caractère national.

L'absence d'une religion dominante emporte aussi de graves conséquences qui se font sentir constamment dans l'administration des affaires. L'influence d'un clergé puissant en richesses et en lumières sur toute la surface d'un pays, soumis à une discipline régulière et obéissant à des principes invariables, établit dans le mouvement social une sorte d'uniformité qui seconde merveilleusement l'action gouvernementale. Un corps ainsi constitué est comme un lest qui raffermit la marche du vaisseau de l'état. Ce n'est pas tout. Cette suprématie incontestée tient en respect les sectes dissidentes, et prévient des écarts qui balanceraient à nos yeux les avantages que la société retire de la lutte des opinions religieuses organisée dans son sein. L'unité de culte tend au despotisme, mais l'égalité des cultes tend à l'anarchie. Aussi pensons-nous que la puissance du clergé anglican qui limite la liberté religieuse sans la détruire, est la principale colonne de notre édifice social. Au reste, quelque opinion qu'on adopte sur l'utilité d'une religion d'état, toujours est-il que cet élément politique manque à l'Amérique. Or c'est là une immense différence.

L'Amérique n'a point de dette nationale. On considère généralement cet affranchissement du trésor comme un

grand avantage (1) Cette opinion nous semble irréfléchie. Nous n'avons pas aujourd'hui l'intention d'approfondir la question, nous le ferons plus tard, mais il nous paraît démontré qu'une dette nationale est comme une ancre de salut pour le pays qui l'a contractée. Les nombreux créanciers de l'état, hommes influens pour la plupart, n'ayant d'autre garantie de leur fortune que la solvabilité du gouvernement, travaillent sans cesse à l'affermir, et répandent dans les esprits cette confiance qui fait la principale force de ceux qui l'inspirent. Le gouvernement anglais peut compter sur le dévoûment de tous ses créanciers, et comme la dette nationale constitue la principale richesse d'un grand nombre de familles, elle engage à toujours dans la cause du maintien des institutions de la vieille Angleterre une partie considérable de la nation. Nous ne prétendons pas que l'Angleterre tire de ce principe toute sa force; mais nous pensons que si l'on faisait disparaître les sept cents millions d'intérêts dont l'acquittement repose sur la stabilité du gouvernement, le corps politique serait incontinent livré aux paroxysmes violens de la fièvre qui a bouleversé d'autres états. Ce n'est pas la première fois qu'un pouvoir s'établit sur cette base; si César a pu mettre à ses pieds la liberté de Rome, c'est qu'il avait pour créanciers presque tous les sénateurs et les principaux de l'ordre des chevaliers. Ses dettes ont plus fait pour son élévation que ses exploits et son génie. Si l'on nous demandait après ce panégyrique de la dette anglaise, pourquoi l'A-

(1) Note du Tr. Cette assertion est inexacte, comme je l'ai fait voir dans mes divers articles sur les finances des États-Unis. Il fallait dire seulement qu'il n'existait pas ou qu'il existait peu de dettes fédérales; mais chaque état particulier a sa dette spéciale. Dans plusieurs le chiffre en est très-considérable. Voir à cet égard les Numéros 12 et 16 de la nouvelle série de la Revue Britannique.

mérique, privée de créanciers, n'en est pas moins à l'abri des orages politiques, nous ajournerions notre réponse jusqu'à l'époque où les deux pays seront également peuplés, et nous prierions nos adversaires d'attendre que le tems ait développé les germes de révolution qui fermentent déjà dans le sein de la société anglo-américaine. Quoi qu'il en soit de l'avenir, que nos prévisions soient ou non des billevesées, il n'en demeure pas moins constant que l'existence d'une dette publique influe gravement sur les sentimens de la nation à l'égard du gouvernement qui la régit.

L'amour du changement et le défaut de respect pour les usages anciens, sont des traits du caractère américain qui contrastent d'une manière frappante avec le penchant des Anglais à perpétuer les coutumes reçues et à rejeter les projets d'innovation. Les Américains n'ont, dans la plus rigoureuse acception du mot, de respect pour rien. Ils ont bien de l'amour pour leur pays et de l'idolâtrie pour eux-mêmes, mais ils ne respectent ni eux ni leur pays, car ils changent leurs lois, leurs institutions, leurs professions même avec une prodigieuse facilité. Aussitôt qu'une pratique quelle qu'elle soit, emporte le moindre inconvénient, ils s'empressent de la modifier; et comme la nature des choses et celle des hommes ne permet ni la perfection ni le contentement, il résulte de ce procédé une perpétuelle mobilité qui altère sans cesse les usages et les institutions. Pour les Américains il n'y a pas de droits par prescription; tout ce qui ne peut pas faire preuve d'utilité actuelle est comme non avenu. La possession ne légitime rien à leurs yeux; aussi n'ont-ils aucune de ces habitudes de pensée, de sentiment ou de conduite qu'on peut bien flétrir du nom de préjugés, mais qui sont la partie la plus vitale des sociétés. C'est par ces habitudes, d'autant plus

puissantes qu'elles nous dominent à notre insu, que l'Angleterre, en vain battue par les tempêtes politiques, résiste à tous les assauts, et puise même une vigueur nouvelle dans ces luttes terribles où ses ennemis pensent la voir périr. La constitution anglaise ayant pour elle les mœurs de tous, et contre elle les idées de quelques-uns, ne nous paraît pas sérieusement menacée; la lutte entre les habitudes et les idées ne peut se terminer en faveur de celle-ci qu'à l'aide du tems qui travaille avec lenteur. Aussi osons-nous lui promettre un long avenir, malgré les efforts et les succès apparens des réformateurs. Les Américains prophétisent aussi une durée éternelle à leur constitution; mais nous partagerons leur confiance quand nous les verrons disposés à conclure du fait au droit, et que la durée d'une institution suffira pour leur en démontrer l'excellence.

La législation des différens états de l'Amérique du Nord flotte au gré des caprices du moment. Non-seulement tous ces états ont leurs lois particulières, mais ces lois sont abrogées chaque jour et font place à d'autres qui n'ont pas plus de durée. Quelques provinces ont conservé la loi commune de leurs ancêtres; d'autres se sont forgé des codes adaptés à leur situation particulière en s'imaginant follement que la lettre des lois pouvait tout embrasser. Ces tentatives de brusque changement ont jeté quelques-uns de ces pays dans un tel désordre, qu'il a fallu renoncer aux réformes et remettre en vigueur les lois anciennes. La confusion n'en est devenue que plus grande. Si l'on compare à ces oscillations législatives le respect religieux des Anglais pour la loi et pour les formes mêmes de la procédure, on reconnaîtra que sous ce nouveau rapport les deux peuples offrent encore un contraste frappant. Pendant qu'en Angleterre le respect de la loi rallie tous les cœurs à un centre commun,

l'Américain s'isole dans son indépendance. A proprement parler, le corps social n'existe pas en Amérique. Il y a bien juxta-position, mais il n'y a pas cohésion des molécules organiques. Dans l'absence d'une foi politique commune, chacun y est à soi-même son propre centre; or, comme l'a si bien dit le plus spirituel et peut-être le plus profond des publicistes français, B. Constant, « quand chacun est son propre centre, tous sont isolés; quand tous sont isolés, il n'y a que de la poussière. Quand l'orage arrive, la poussière est de la fange. » L'orage n'est pas venu pour l'Amérique, mais la poussière est là. Nous le répétons, la loi qui change chaque jour ne saurait être l'objet d'un culte; et si le culte de la loi manque à une nation, les individus qui la composent, privés d'un lien commun, ne forment plus un corps, mais une agglomération. C'est un banc de sable et non pas un rocher.

L'Angleterre, indépendamment de ses journaux, qui soutirent la meilleure part de l'esprit national, s'enorgueillit à juste titre des trésors de sa littérature; toute la richesse intellectuelle de l'Amérique passe en pamphlets plus violens que spirituels, et se dépense en petite monnaie dans ces innombrables feuilles qui s'abattent sur toute la surface du pays comme des nuées de sauterelles. Les Américains si pauvres de leur propre fond, ne tirent de l'Angleterre que des ouvrages légers, et laissent de côté les importantes publications qui font la gloire de notre littérature, mais pour lesquelles ils n'ont ni goût ni loisirs. Les littératures de l'Europe leur sont à-peu-près inconnues, si ce n'est dans leurs frivolités; Philadelphie et deux ou trois autres grandes villes de la côte ont seules des bibliothèques publiques; quant aux bibliothèques particulières, il n'y en a pas une seule de quelque importance dans toute l'étendue de l'Amérique. Les études classiques sont partout

négligées, parce qu'on ne voit pas clairement ce qu'elles pourraient rapporter. Si l'on excepte un petit nombre d'hommes studieux qui se destinent à l'enseignement, et parmi lesquels on compte quelques savans qui ne seraient déplacés nulle part, les jeunes gens prennent en passant dans les écoles, où il est impossible de les retenir long-tems, une légère teinte de ces connaissances solides que la jeunesse laborieuse de l'Europe achète au prix de longues et sérieuses études. Ils ont hâte de quitter les bancs, les uns pour se jeter dans leurs bois; les autres pour prendre place au barreau; ceux-là dans un comptoir. Bientôt on voit pousser autour d'eux une nombreuse lignée qui, fidèle à l'exemple de leurs parens, ne laissera pas périr en Amérique la race de l'homme des bois, de l'avocat bavard et du boutiquier nouvelliste. L'Amérique est une terre si peu favorable au développement d'une littérature indigène (1), que tous les hommes supérieurs qu'elle produit s'empressent de la quitter, à moins qu'ils n'y soient attachés par quelques fonctions. L'Angleterre s'enrichit de ces émigrations, et ouvre avec empressement ses bras hospitaliers à ces illustres transfuges. Les beaux-arts ne s'y trouvent pas dans une condition plus favorable; les sciences elles-mêmes n'y font point des progrès, parce qu'elles n'y reçoivent aucun encouragement, à l'exception de la géologie, science pratique, qui doit la faveur dont on l'entoure aux services qu'elle rend à l'agriculture.

Nous touchons au terme de cette longue antithèse, mais nous n'y sommes pas encore. Les États-Unis renferment dans leur territoire de nombreuses peuplades sauvages qu'il est nécessaire d'en expulser. Il faut, selon l'expression con-

(1) Voyez en opposition à ce jugement, au moins sévère, l'article inséré dans le précédent Numéro, sur la littérature des États-Unis.

sacrée, qu'ils en finissent avec les Indiens. Nous ne prétendons pas que les Américains déploient pour atteindre leur but plus de cruauté que n'en ont montré les Anglais qui les ont précédés dans cette œuvre de violence et d'extermination ; peut-être sous l'empire des mêmes circonstances tiendrions-nous encore la même conduite ; mais heureusement notre condition est différente, et nous usons du bénéfice de notre situation pour moraliser à notre aise. Au reste, pendant que les Américains poussent sans relâche les restes des tribus indiennes au-delà du Mississipi, pour étouffer, comme ils disent, leurs prétentions sur le sol fertile de la Floride, de la Géorgie et de l'Alabama, une race beaucoup plus redoutable que les Cherokis, les Chickasaws et les Cricks se développe sans cesse au sein de leur propre société. Nous voulons parler des repris de justice que les prisons et les maisons pénitentaires rendent chaque jour à la liberté. Comme ils n'ont point de Botany-Bay pour y déporter les coupables, la mort seule peut les en délivrer ; mais ce moyen extrême serait une inconséquence monstrueuse dans une démocratie qui se pique d'une sympathie si vive pour les souffrances des pauvres victimes que la justice humaine pousse à bout par ses rigueurs. Aussi les exécutions sont-elles fort rares en Amérique, quoique les crimes dignes de la hart y soient fort nombreux, en raison même de cette tolérance qui les soustrait au supplice. La peine de mort se trouvant ainsi abolie de fait, sinon de droit, et la déportation étant impraticable, la société n'a d'autre châtiment à infliger aux grands coupables que la réclusion perpétuelle. Certes, si ce système pouvait être mis en pratique avec persévérance, il aurait le double avantage de mettre le coupable dans l'impossibilité d'attenter à la vie de ses semblables et d'imprimer aux méchans un salutaire effroi par l'application d'une

peine plus rigoureuse que la mort; mais si un tel système est praticable, ce qui nous paraît au moins douteux, ce n'est pas dans un pays où le peuple prend une part directe aux affaires, surtout si, comme en Amérique, le pouvoir descend aux mains de la populace. Dans de telles circonstances, quand le chef du gouvernement est élu par les suffrages de la multitude, et qu'il est investi du droit de grâce, il arrive nécessairement que l'indulgence prévaut sur la justice, et que la loi perd le caractère d'irrévocabilité qui fait sa principale force. En vain dira-t-on que les législatures des différens états ont pouvoir de mettre des bornes à l'exercice du droit de grâce; tant que ces corps tireront, comme le chef de l'état, leur origine de l'élection ochlocratique, cette faculté sera une garantie illusoire contre l'abus que nous signalons. L'emprisonnement ne sera donc perpétuel que dans la théorie; d'où il résulte que la classe des repris de justice grossira chaque jour sur tous les points de l'Amérique, en dépit de ses codes et de son système pénitentiaire.

Nous pourrions prolonger ce parallèle, mais nous avons mis en lumière un assez grand nombre de contrastes pour montrer que des élémens aussi divers ne peuvent pas se combiner sous une forme identique; nous sommes d'ailleurs impatiens de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques tableaux propres à calmer leurs regrets, si toutefois ils pensaient que l'Angleterre n'aurait rien de mieux à faire que de réformer sa constitution sur le patron de la république américaine. Mistress Trollope avait quitté l'Angleterre dans les sentimens les plus libéraux et fort curieuse de visiter un pays réglé sur les principes qu'elle professait; elle avait pour guide et pour compagne miss Françoise Wrigt, grand renfort à son libéralisme. Cette fougueuse réformatrice avait pris à partie, comme on sait,

le christianisme et le mariage qu'elle accusait de tous nos maux ; elle voyageait alors avec l'intention de fonder dans l'état d'Ohio une colonie où son système de réforme devait enfanter des prodiges ; l'essai n'a pas été heureux. Depuis, infidèle à sa philosophie, elle a bien voulu sacrifier aux préjugés de l'ancienne société et devenir mère sous le patronage d'un mari dont elle porte aujourd'hui le nom. De son côté, mistress Trollope, dans ce voyage qui devait détruire bien des illusions, a perdu sa foi à la puissance de ses principes. Républicaine en quittant un pays monarchique, elle s'est convertie à la monarchie à la vue d'une république.

Notre voyageuse partit pour l'Amérique au mois de novembre 1827 ; ayant débarqué à la Nouvelle-Orléans, elle remonta le cours du Mississipi sur le bateau à vapeur *le Belvédère*, l'un de ces palais flottans qui font l'orgueil des Américains. Ce fut pour elle un premier désappointement. « Je ne conseille pas, dit-elle, aux étrangers qui veulent prendre bonne opinion de l'Amérique, de débuter par un voyage en bateau sur le Mississipi ; ils seraient scandalisés par les allures des passagers, et dégoûtés par la malpropreté du bâtiment. Pour moi, je le dis sans détour ; j'aurais préféré une bauge bien tenue. Les *gentlemen* que réunissait la cabine avaient un langage, des manières et un extérieur qui ne leur donneraient aucun titre à cette distinction, au moins en Europe. Cependant je reconnus qu'elle reposait sur une base solide en entendant tous ces personnages échanger les titres de général, de colonel et de major. Étonnée toutefois de ce luxe de dignités militaires, dans un pays où il n'y a pas d'armée, je fis part, quelque tems après, de ma surprise à l'un de mes compatriotes. Celui-ci m'assura que dans un voyage semblable il avait fait la même remarque, et il ajouta que frappé de ne pas voir un seul capitaine

dans l'intérieur du bâtiment, il s'en était ouvert à l'un des passagers, qui lui avait répondu. « Oh ! monsieur, les capitaines sont tous sur le pont ».

» Je redoutais particulièrement l'heure du repas. Les Américains n'ont à table, comme ailleurs, aucune courtoisie. L'avidité de mes compagnons à se jeter sur les viandes et à les dévorer, la grossièreté de leur langage et l'étrangeté de leur prononciation, leur éternelle expectoration contre laquelle tous les soins ne peuvent protéger la toilette d'une femme, l'effrayante manœuvre de leurs couteaux dont ils semblent à chaque instant devoir avaler la lame, et par-dessus tout le curage public des mâchoires à l'aide de canifs, me montraient de reste que je n'avais pas pour convives des généraux, des colonels et des majors de l'ancien monde, et faisaient de mes repas un long supplice. »

Le *Belvédère* qui portait nos voyageuses, arriva après une heureuse navigation à Cincinnati, sur la rive droite de l'Ohio. Mistress Trollope fut encore obligée de prendre ses repas avec ses compagnons de voyage; mais comme elle n'était pas réconciliée avec leurs manières, elle se retira le soir pour prendre en famille le thé dans son appartement. Elle se félicitait d'avoir échappé pour quelques instans à la vie commune, lorsqu'elle entendit frapper rudement à sa porte, qui s'ouvrit et livra passage à un personnage qui s'annonça avec dignité comme le maître de la maison. « Avez-vous quelque malade ici ? » C'est ainsi qu'il entra en matière. « Non, répondis-je, vous êtes trop bon, nous sommes tous en parfaite santé. — Alors, madame, reprit notre hôte, les choses ne peuvent pas se passer ainsi; il n'y a pas chez moi de thés de famille, vous devez vivre avec ma femme ou ne pas loger ici. » Cela fut dit d'un ton d'autorité qui coupait court à toute réplique.

Cependant j'alléguai, comme circonstance atténuante, ma qualité d'étrangère et mon ignorance des usages du pays. « Nos usages sont excellens, dit-il, et nous n'avons pas envie de prendre ceux de l'Angleterre. » Je ne poussai pas plus loin la conversation, mais je me promis bien de me soustraire au plus tôt à cette impérieuse hospitalité, ce que j'exécutai le lendemain même à ma grande satisfaction.

» La maison que je louai paraissait propre et bien disposée, mais je reconnus bientôt qu'elle manquait de la plupart des conditions du *comfort* européen. Il n'y avait ni pompe, ni citerne, ni écoulement pour les eaux, ni tombereau pour les ordures. Aussi, les immondices dont à Londres on ne soupçonne pas même l'existence, encombrent-elles Cincinnati. Je recourus à mon propriétaire pour savoir quels étaient les dispositions à prendre. « Il faut, me répondit-il, déposer les ordures au milieu de la rue; mais sachez bien, *ma vieille dame,* que c'est au milieu de la rue, et non sur les côtés, nous avons une loi qui le défend expressément. Les cochons viendront les y prendre. » En effet ces animaux sont exclusivement chargés du service de la voirie; ils parcourent la ville dans tous les sens en troupes nombreuses, et c'est plaisir de voir quel zèle ils déploient dans l'exercice de leurs fonctions. Sans eux la ville serait un véritable cloaque, mais on pense bien qu'ils n'en font pas un salon. »

On voit que notre voyageuse se félicite médiocrement de son séjour en Amérique. Ses habitudes blessées la rejettent bien loin de l'admiration à laquelle ses principes politiques semblaient la prédisposer. Nous pourrions peut-être lui reprocher une tendance trop prononcée à blâmer, avec une ironie qui tient du ressentiment, ce qu'elle avait admiré dans une perspective trompeuse. Son esprit railleur se venge un peu sur la réalité des illusions de son imagi-

nation. Cependant il lui arrive souvent de jouir de toute son impartialité, surtout quand le sujet prend de l'importance. Le tableau qu'elle trace de la vie de Cincinnati, sous le rapport moral et social, est un modèle de délicatesse ingénieuse et de bon sens. Nous ne saurions mieux faire que de le reproduire sans commentaire.

« Quoique je ne puisse pas sympathiser complétement avec ceux qui considèrent Cincinnati comme une des merveilles du monde, je suis bien éloigné de lui refuser une grande importance, surtout en songeant, qu'il n'y a pas trente ans, la place occupée par cette ville, qui s'agrandit chaque jour, était couverte de forêts où l'homme n'avait jamais pénétré. La plupart des économistes américains font honneur de ce rapide accroissement à la vertu des institutions libres; quoique je ne sois pas profondément versée dans ces matières de haute politique, je rapporterais volontiers une part de cette prospérité à la nécessité toujours présente qui aiguillonne l'industrie dans ces parages, où l'oisiveté ne trouverait aucun moyen d'existence. Pendant deux années de séjour à Cincinnati ou dans les environs, je n'ai pas vu un seul mendiant. Le travail est de droit commun. Ceux même qui ont acquis à la sueur de leur front une fortune suffisante, se gardent bien de se reposer. Toutes les abeilles de la ruche travaillent à distiller le miel de la richesse; rien ne les en détourne : l'art, la science, l'instruction, le plaisir même, y feraient de vains efforts. Cette unité de but est un gage assuré de succès, surtout pour des esprits entreprenans qui unissent à beaucoup de finesse un défaut absolu de probité dans toutes les affaires d'intérêt. La fortune vient vite quand l'activité, secondée par l'intelligence, ne se laisse pas entraver par la bonne foi. Le taux moins élevé des taxes permet aussi aux fortunes particulières de se créer plus rapidement que chez

nous, où le fisc prélève sur toutes les valeurs des impôts si considérables.

» J'ai souvent lu que l'homme raisonnable n'a que des goûts simples et des besoins peu nombreux, et je me suis laissé persuader aux raisonnemens qui démontrent qu'un besoin nouveau appelle une douleur nouvelle. Ceux qui discutent ces questions entre les murs d'une bonne maison de Londres, ne connaissent pas bien la matière. Certes si l'on borne les besoins de l'homme aux alimens qui soutiennent la vie physique, les facultés du pourceau suffiront à notre bien-être, mais si l'on veut analyser une heure de plaisir, on verra que le sentiment complexe qu'on éprouve résulte de mille sensations diverses, et du jeu délicat et harmonieux de tous les appareils de la sensibilité. Or, lorsque les nerfs sont demeurés dans l'engourdissement faute d'exercice, les objets extérieurs ne leur communiquent qu'un faible ébranlement, ils ne vibrent point sous l'impression du plaisir et de la douleur, comme les cordes du clavier sous les doigts de l'artiste. Cette exquise sensibilité est le privilége des organisations complètes qui n'ont laissé sommeiller aucune des facultés de l'intelligence, aucune des puissances de l'ame. Mais ces natures sensibles ne doivent pas affronter le spectacle des États-Unis, à moins qu'elles n'y passent assez rapidement pour recevoir, sans en être trop vivement blessées, des images dont la présence leur fournira dans l'avenir un point de comparaison propre à relever le mérite de ce qu'elles retrouveront au retour.

» La simplicité des goûts américains m'était moins pénible par les privations qu'elle m'imposait, que par la vue de l'abaissement moral auquel elle réduisait le peuple. Cependant je ne me montrais pas exigeante, je faisais volontiers le sacrifice de mille agrémens de détail qui sont

à l'usage de la classe moyenne en Europe. Une foule de petits mécomptes journaliers qui me suppliciaient, pour ainsi dire, à coups d'épingle, me rappelaient douloureusement que j'étais loin de ma patrie. Il faudrait une plume plus habile que la mienne pour établir nettement le rapport qui unit ces misères dont je souffrais si vivement, bien que je ne puisse pas les articuler, aux défauts graves du caractère américain. Oui, les besoins du corps trouvent, même à bas prix, une large satisfaction à Cincinnati; mais, je le répète, quelle est la part de ces jouissances matérielles dans le bonheur de la vie? Le défaut absolu et général de savoir-vivre chez les hommes comme chez les femmes, était si choquant pour moi, que je cherchais sans cesse à me rendre compte de cette anomalie sociale. Je ne pouvais pas l'attribuer au manque d'intelligence; car si j'ai dû souvent, là comme ailleurs, prêter l'oreille à des conversations pesantes et insipides, je n'ai jamais été aux prises avec la sottise proprement dite, si ce n'est avec les toutes jeunes filles qui ont partout un privilége de niaiserie incontesté. Les Américains ont de la netteté et de l'activité dans l'esprit; peu instruits sur les matières qui n'ont qu'une valeur de convention, ils sont fort exercés sur celles qui ont une importance intrinsèque, mais il n'y a ni grâce ni charme dans leur conversation. Pendant tout mon séjour au milieu d'eux, je n'ai pas vu une seule pensée tournée avec élégance, ni prononcée correctement, tomber des lèvres d'un Américain. Il y avait toujours soit dans l'expression, soit dans l'accent, quelque chose qui blessait le goût.

» Je ne prétends pas décider si c'est une faiblesse ou un mérite de demander à la société qui nous entoure des manières délicates, et de ne pouvoir jouir de la vie si elle

ne nous les offre pas; j'affirme seulement que les Américains manquent absolument de cette politesse qui efface les aspérités et la rudesse de la nature. On trouve dans les grandes villes un certain comfort grossier et matériel; elles présentent même comme Londres et Paris les traits principaux, communs à toutes les masses d'hommes où se meut l'intelligence et l'activité, mais elles en diffèrent étrangement par le caractère moral. Après cet arrêt, qui est de toute justice, Dieu me préserve cependant d'avoir à justifier mon sentiment auprès d'un Américain raisonnable, tel qu'on en compte par millions. Je serais fort embarrassée, quelque bonne volonté qu'il y mît, de lui faire saisir ma pensée, mais qu'on me donne un Européen qui ait visité les états de l'Union, il n'aura pas grand' peine à me comprendre. J'avoue mon incompétence à prononcer sur la valeur politique des institutions de l'Amérique, et si je porte parfois un jugement sur quelques-uns des résultats, c'est sans arrière-pensée et dans l'esprit d'une femme qui se croit propre à reproduire fidèlement ses premières impressions, sans prétendre rattacher sérieusement les effets à leurs causes. Notre mérite est de voir nettement l'écorce des choses et de peindre ce que nous voyons. On demandait au capitaine Hall quel était le trait caractéristique des Américains, il répondit avec la galanterie d'un marin : « le défaut de loyauté; » si j'avais à répondre à la même question; je dirais : « le défaut de savoir-vivre. » Si les Américains n'affichaient pas d'autres prétentions que celles des Suisses aux jours de leur simplicité rustique, il y aurait du mauvais goût à les critiquer sur leurs manières; mais ce n'est pas le cas. Jonathan veut être gentleman accompli et l'être à sa manière. En effet, n'est-il pas fils de l'Amérique, n'est-il pas né libre? Il est vrai. Mais Jona-

than doit songer que puisqu'il entreprend de rivaliser avec l'Ancien-Monde, l'Ancien-Monde a au moins le droit d'examiner sur quoi reposent ses prétentions.

» Je n'ai rien à dire sur l'emploi de leur tems dans les fonctions judiciaires, commerciales, civiles ou militaires, je ne doute pas qu'ils n'en tirent le meilleur parti possible; mais que font-ils des heures consacrées à l'amusement? Ces heures pendant lesquelles nous appelons à nous charmer toutes les merveilles de l'art, même à ces repas trop somptueux, sans doute, au gré de la sagesse, mais où l'élégance et la beauté rachètent les écarts de la sensualité, comment les Américains les mettent-ils à profit? Je ne veux établir aucune comparaison sur ce point; j'ai même entendu des Américains demander quelle différence on pouvait mettre entre leurs festins et les nôtres. Que ne demandent-ils pas? Mais il est vrai de dire qu'ils n'ont guères d'autres banquets que ceux des tavernes. Là, vous les verrez dévorer les morceaux avec la plus grande rapidité possible, et dans un silence absolu. Le mouvement uniforme et accéléré de toutes ces mâchoires a quelque chose d'effrayant. Mais ce n'est là que le prélude de leurs plaisirs; c'est en présence du verre de genièvre, et quand la retraite des femmes a banni toute contrainte, qu'ils touchent au dernier terme des jouissances. L'imagination américaine ne va pas au-delà de ce bonheur grossier. »

Il y a loin de la vie des cités à celle des forêts; cependant nous passons de l'une à l'autre sans transition, mais toujours sur les traces de notre auteur, qui en a reproduit le tableau avec une égale fidélité. On trouvera dans le tableau qui va suivre l'image exacte de l'indépendance si vantée des forêts américaines. « Nous visitâmes une ferme doublement intéressante par son site sauvage et son isolement, qui interdit aux habitans toute ressource étran-

gère. Elle est placée dans une clairière de quelque étendue au cœur de la forêt, et sur une pente si rapide, qu'on arrivait à la porte de devant par un escalier fort élevé, pendant que la porte de derrière était adossée à la colline. Au pied de cette éminence coule une source d'eau dans le lit de laquelle on a creusé un petit bassin vis-à-vis de la maison. Un beau champ de maïs s'étend d'un côté dans la forêt, et de l'autre s'élèvent plusieurs cabanes qui abritent les vaches, les chevaux, les porcs et une quantité innombrable d'oiseaux de basse-cour. Un jardin potager de peu d'étendue, planté devant la maison même, contenait un petit nombre de pêchers et de pommiers. La maison, bâtie en bois, se composait de deux chambres principales assez bien meublées et d'une petite pièce qui servait de cuisine. La femme du fermier et une jeune personne que nous prîmes pour sa sœur, étaient occupées à filer, et trois jeunes enfans jouaient à leurs pieds. La fermière nous dit qu'elles filaient et tissaient elles-mêmes le coton et la laine de leurs vêtemens, et qu'elles tricotaient les bas de toute la famille. Le mari faisait les souliers. Elles fabriquaient aussi le savon, les chandelles et le sucre dont elles se servaient. Elles n'avaient besoin d'argent que pour la provision de café, de thé et de whiskey; elles s'en procuraient en allant vendre au marché voisin quelques paniers de beurre et quelques bourriches de volaille. Le maïs qu'elles récoltent en grande quantité se consomme en pain et en gâteaux de toute espèce dans l'intérieur de la maison. Cette femme paraissait d'une faible santé; toute la famille avait alors les fièvres, mais elles étaient sur leur déclin. Malgré cette vie isolée et maladive, elle se disait heureuse par le sentiment de son indépendance; il y eut cependant quelque chose de profondément triste dans sa voix, lorsqu'en nous donnant l'adieu elle ajouta : « Une visite a quelque

» chose de singulier pour nous; maintenant je verrai
» peut-être le soleil se lever et se coucher cent fois avant
» qu'une personne étrangère à ma famille paraisse au mi-
» lieu de nous. »

» J'avouerai volontiers que ces bonnes gens ont presqu'autant d'indépendance que Robinson Crusoé; qu'ils boivent à leur soif et mangent à leur appétit, peut-être même au-delà, mais leur isolement ne m'en paraît pas moins douloureux et contre nature. Jamais la cloche du village ne les appelle pour la prière commune, rendez-vous d'amis et de chrétiens. A leur mort, ce n'est point une terre consacrée qui s'ouvre pour recevoir leur dépouille. La religion n'adoucit pas le cruel adieu de la tombe; c'est un mari ou un frère qui creuse au pied d'un arbre la fosse où il dépose obscurément le corps d'une épouse ou d'une sœur, et les tombes n'entendent, au lieu de chants funèbres, que le murmure des vents. Mais aussi point de coups de chapeaux échangés, ni surtout d'oreilles blessées par le terrible *God save the king.* »

La difficulté ou plutôt l'impossibilité de trouver en Amérique de bons domestiques, est un des principaux obstacles au bien-être de la vie. Il règne dans tout le pays un préjugé invincible contre le service personnel; aussi un dénuement complet, ou le désir de posséder quelque objet ont-ils seuls la puissance de pousser à cette extrémité quelques jeunes filles coquettes, quelques hommes en grande détresse, ou des enfans sans ressources. En vain essaiera-t-on de prouver à l'Américain, que le contrat par lequel il vend son tems n'a rien qui déshonore, et que s'il remplit les devoirs de son état, il est aussi indépendant que le maître qu'il sert; ce sera de la logique perdue. Il est vrai que cette indépendance réciproque du maître et du serviteur n'est guère une réalité que dans les pays où,

comme en Angleterre, la limite des classes et des droits est clairement marquée. Les devoirs se dessinent nettement quand les rangs ne se confondent pas. Cette délimitation est un avantage pour les deux parties, car on ne manque pas impunément, si haut placé qu'on soit, aux devoirs que la voix publique nous impose. Aussi, en Angleterre, un maître ne pourrait-il maltraiter celui qui le sert, sans soulever contre lui une clameur générale. Le supérieur comme l'inférieur sont tenus tous deux de suivre la ligne qui leur est tracée par leur condition, et ce dernier n'a pas à se plaindre de la part que lui fait l'équité publique dans ce commerce de services et de récompenses. Les Américains se sont fait une fausse idée de l'indépendance de l'homme, celle qu'ils poursuivent est une chimère; mais cette chimère leur fausse l'esprit et trouble leur repos par de vaines poursuites. L'homme dépend de la société qui le presse en tout sens comme de l'air qu'il respire et de la terre qui le porte et le nourrit; cette dépendance est la condition de sa force et de sa vie sociale; la véritable indépendance gît dans l'accomplissement et non dans l'absence des devoirs. C'est donc une fausse vue des choses, qui éloigne de la domesticité les prolétaires américains, et qui leur inspire, une susceptibilité vraiment maladive. Mistress Trollope raconte avec une malice piquante les tribulations que lui causèrent les prétentions de la plupart des jeunes filles qui se présentèrent, non pour la servir mais pour l'aider, car l'amour-propre américain a proscrit jusqu'au nom de serviteur. L'une se prend à rire, lorsque sa maîtresse lui demande quels gages elle veut pour une année de service, comme si l'indépendance d'une Américaine pouvait être suspendue si long-tems; l'autre est si fort humiliée de sa condition, qu'elle se désole comme une princesse déchue, et qu'elle arrose de ses larmes la

maison témoin de sa disgrâce. Celle-ci consent à prêter son aide en attendant un mari; celle-là, l'argent nécessaire pour payer un colifichet qui la tente, après quoi elles rentrent dans leur indépendance. Ce qui scandalise surtout notre voyageuse, c'est la familiarité de ces quasi-domestiques qui s'établissant chez elle sur le pied de l'égalité, ne daignaient pas même la remercier quand elle leur offrait quelque vêtement, ouvrage de ses filles, et lui reprochaient sa fierté si elle refusait de leur prêter ses chemises ou ses robes.

Ces embarras domestiques communs à presque toutes les femmes, ne leur laissent pas assez de loisir pour développer leur esprit, et si l'on doit s'étonner de quelque chose, ce n'est pas de l'ignorance du plus grand nombre, mais des grâces de quelques-unes. Aussi, la société américaine est-elle dépourvue d'agrémens. Au reste, la disposition des cercles suffirait seule à paralyser la conversation. Les hommes et les femmes sont parqués isolément aux deux extrémités du salon. Un grand espace vide sépare les deux camps; c'est un usage invariable et qui règne dans toutes les villes de l'Union. Parfois les jeunes gens des deux sexes se réunissent autour du piano; mais aussitôt que ce groupe s'est formé et qu'il prélude à ses accords, les personnes graves se retirent dans une pièce voisine, et cèdent la place à cette jeunesse dont la gaîté éclate alors en rires assez bruyans. Ceux-là ont, sans contredit, la meilleure part : pendant qu'ils s'amusent à leur guise, l'assemblée des sages est en proie à un mortel ennui. Les hommes crachent, parlent élections, spéculations, commerce, et crachent encore. De l'autre côté, les femmes font des yeux l'inventaire des toilettes, et lorsqu'elles savent, à une épingle près, tout l'équipement de leurs ri-

vales, la conversation s'engage sur le dernier sermon, ou sur les nouvelles pilules contre les mauvaises digestions. Cela dure jusqu'à l'annonce du thé. Alors la scène change, tout s'anime : l'esprit a fini son rôle, celui de l'estomac commence. Thé, café, gâteaux de toute espèce, tartes aux fruits, tartes à la crême, jambon, pêches à l'eau-de-vie, concombres confits, volaille froide, huîtres marinées, rien ne manque à cette monstrueuse collation. La consommation se fait à l'avenant. Il semble, à l'ardeur des convives, qu'ils s'indemnisent, en bien mangeant, du long supplice qu'ils viennent de subir. Après cette réaction gastronomique, tout le monde reprend place, avec l'ennui qui ne manque pas à son poste. Cette seconde séance ne dure pas long-tems ; à un signal donné par la fatigue de tous, l'assemblée se lève en masse, on se précipite à la hâte pour reprendre manteaux, schalls et chapeaux, et le salon se vide en un clin-d'œil.

Notre attention doit se porter maintenant sur un sujet de la plus haute importance, traité avec beaucoup de bon sens dans l'ouvrage de mistress Trollope ; nous voulons parler de l'influence exercée par la religion sur la société américaine. Les écarts du sentiment religieux livré à l'anarchie, convaincront peut-être les plus incrédules de l'action bienfaisante que l'église anglicane exerce sur les mœurs et la direction des esprits ; ils démontrent au moins que le zèle même le plus sincère se fourvoie étrangement quand il ne rencontre dans son essor ni obstacle ni contrepoids. De toutes les villes connues, aucune ne paraît soumise à un régime plus rigoureux que Cincinnati, sous le rapport des plaisirs mondains. La loi y proscrit les billards et les cartes ; peu de bals publics, si ce n'est aux fêtes de Noël ; pas de concerts ni de repas ; en un mot le théâtre

est le seul amusement de ce triste séjour, encore n'y est-il guère en crédit, parce que les scrupules religieux en écartent la plupart des femmes. Cependant, comme il faut un asyle à la coquetterie, c'est dans l'église, à défaut du théâtre, que les beautés américaines font assaut de grâce et de parure.

« Un étranger qui arriverait d'Europe, dit notre voyageuse, serait tenté de prendre le théâtre pour le temple, et réciproquement. Tous les soirs de la semaine une file de jeunes beautés, parées de leurs plus riches atours, se dirige vers les chapelles où les pousse autant que la piété le démon de la coquetterie. Les hommes sont clair-semés dans ces assemblées, cependant quelques jeunes fats y viennent faire étalage de rubans et de joyaux, selon l'usage des petits-maîtres en tout pays. En vérité, sans la religion, je crois qu'on pourrait faire un feu de joie de tous les habits de luxe; car ici, hors l'église, point de toilette. Les femmes ont trop de soins domestiques pour trouver le tems de faire le matin des visites parées, il n'y a d'ailleurs ni jardins publics ni rendez-vous d'oisifs, et n'étaient les exercices religieux et les thés de famille, les Américaines ressembleraient fort à des victimes cloîtrées.

» L'influence des prêtres des différentes sectes sur leurs ouailles du sexe féminin, rappelle ce qu'on dit de l'Espagne et des autres états où le catholicisme règne exclusivement. Ceci tient à plusieurs causes. D'abord là où les riches affectent de reconnaître l'égalité des rangs, que les pauvres réclament de leur côté à haute voix, il ne saurait y avoir de distinction sociale et de prééminence que pour le clergé. Cette supériorité le relève d'autant aux yeux des femmes. Je pense aussi que les prêtres seuls accordent aux femmes ces hommages délicats et ces prévenances qu'elles prisent si fort partout, et que personne ne leur refuse en Europe.

Il est naturel qu'en retour de ces hommages elles livrent leurs cœurs et leurs ames. Au reste l'indifférence des hommes compense la ferveur des femmes ; nulle part je n'ai vu un contraste aussi prononcé. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi les hommes quelques dévôts, et chez les femmes un certain nombre d'esprits forts ; mais ces exceptions sont rares, et ne détruisent pas mon observation.

» Nous étions établis à Cincinnati depuis quelques mois quand notre curiosité fut mise à l'épreuve en entendant sans cesse sonner à nos oreilles le mot de *Revival.* « Le » *Revival* sera bien animé cette année, disait-on autour » de nous ; nous n'aurons pas une minute à nous pendant » le *Revival.* » Cela se disait d'un air de grande joie, et pendant long-tems nous entendîmes les mêmes exclamations sans y rien comprendre. Je m'avisai enfin que ce pouvait être une sorte de carnaval religieux pendant lequel certaines sectes retrempaient l'énergie des fidèles. En effet, voici ce qui se passe. A une certaine époque de l'année, les membres les plus fougueux du clergé se mettent en campagne à travers le pays, s'établissent dans les villes et dans les bourgs par vingtaine et même par centaine, selon l'importance de la place, et ils y demeurent huit, quinze ou trente jours, prêchant et priant du matin au soir, et pendant les deux tiers de la nuit, dans toutes les églises qui leur sont ouvertes. Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu sur cette coutume des renseignemens exacts ; je crains toutefois d'être taxée d'exagération en faisant tous mes efforts pour être fidèle historien ; mais le sujet est trop sérieux pour qu'on puisse, sans encourir un juste blâme, le traiter avec légèreté.

» Ce clergé nomade appartient à toutes les communions, sauf, je pense, les épiscopaux, les catholiques, les unitaires et les quakers. On y trouve toutes les variétés du

presbytérianisme, des baptistes de je ne sais combien d'espèces et des méthodistes de tant de noms que je n'ai pu en charger ma mémoire. Ces prêtres voyageurs entrent dans toutes les villes, les bourgs et les villages de l'Union. Je ne sais pas au juste quel intervalle ils mettent entre leurs expéditions. Pendant leur séjour ils logent ordinairement chez leurs co-religionnaires, et toutes les soirées qu'ils ne passent pas à l'église ou dans les réunions publiques, ils les consacrent à ce que d'autres appelleraient des parties-fines, mais que nous désignerons après eux sous le nom de Réunions priantes ou *Prayer-meetings*. Quoi qu'il en soit, rien n'y manque pour une fête complète: vivres, rafraîchissemens, prières, chants, confessions et conversions. »

Mistress Trollope donne ensuite une description piquante d'une de ces prières de famille pendant le cours du Revival, mais nous aimons mieux citer le tableau d'une cérémonie réligieuse dont elle fut témoin dans une église de presbytériens à Cincinnati. Quelle que soit la sincérité de l'auteur, on ne saurait se défendre d'un soupçon de charge satirique au récit de pareilles scènes. Elle avoue que ce spectacle lui donna des frissons, peut-être aussi sa vue en fut-elle troublée. Écoutons cependant le récit qu'elle en fait, puisqu'au moins on ne saurait lui refuser le merite de mettre vivement la scène sous nos yeux.

« C'était au milieu de l'été, mais la cérémonie à laquelle on nous avait conviés, ne devait commencer qu'après la chûte du jour. L'église était illuminée et la foule s'y pressait au point d'étouffer. Après notre entrée, qui s'opéra non sans peine, nous aperçûmes trois prêtres debout et de front sur une espèce de tribune élevée à la place qu'occupe ordinairement l'autel. Cette tribune, qui ressemblait aux chaires de nos temples, était richement

décorée de rideaux cramoisis. Nous primes place sur un banc réservé qui regnait le long de la balustrade qui entourait la tribune. Le prêtre qui se tenait entre ses deux collègues débitait une prière véhémente jusqu'à l'extravagance et d'un style familier jusqu'à la bassesse. Lorsque la prière fut achevée, on entonna une hymne et un autre prêtre prit la place du milieu et se mit à prêcher. Le prédicateur décrivit les derniers momens de la vie humaine avec un minutieux acharnement; il fit assister son auditoire à toutes les angoisses du remords et de la douleur physique, et ne lâcha prise qu'après avoir parcouru toutes les phases de l'horrible. Jusque-là il s'était contenu, mais quittant le style descriptif, il s'abandonna bientôt aux élans de l'éloquence fougeuse; sa voix prit un ton de terreur profonde, il pencha la tête en dehors de la chaire, et donna à entendre à son auditoire que sa vue plongeait dans un gouffre profond. C'était, comme on voit, un artifice fort adroit pour arriver à un tableau complet et fidèle de l'enfer d'après nature. Aussi, toutes les images qui se tirent du feu, de la flamme du plomb fondu, des chairs palpitantes, des tenailles rougies par le sang et le feu ne manquèrent-elles pas à cette terrible hypotypose. Cependant la sueur ruisselait du front du prédicateur, ses yeux tournoyaient dans leur orbite, l'écume blanchissait ses lèvres et tous les traits de son visage exprimaient l'horreur imprimée à son ame par le spectacle qu'il venait de retracer. Son rôle fut parfaitement rempli. Après ces transports il laissa tomber sur ses deux acolythes un regard languissant, comme pour implorer l'aide de leurs bras. Il retomba sur son siége et s'essuya le visage.

Ses deux confrères se levèrent alors et entonnèrent une hymne. Les assistans n'étant pas encore remis de leur effroi ne purent accompagner les premières strophes. Lorsque les

chœurs eurent cessé, un autre prêtre prit la place du milieu et demanda aux fidèles, d'une voix caressante et onctueuse, si le discours qu'ils venaient d'entendre les avait touchés; s'ils n'étaient pas résolus d'éviter l'enfer et ses supplices. Comme ceux-ci paraissaient peu jaloux de faire ce voyage: « Venez donc à nous, s'écria le prêtre, venez dans nos bras et nous vous ferons voir le doux Jésus qui seul peut vous mettre dans la voie du salut; mais il faut venir à lui, ne pas rougir de vous confier à son amour. Cette nuit vous lui direz que vous ne rougissez pas de lui; nous allons vous frayer le chemin. Nous allons faire dégager les bancs où doivent s'asseoir les pécheurs inquiets. Venez au banc de l'angoisse, nous vous montrerons Jésus; venez, pécheurs, venez! » Après cette allocution et pendant qu'on chantait une nouvelle hymne, on faisait évacuer un ou deux bancs voisins de la balustrade, et on refoulait au fond de l'église ceux qui les occupaient. Les chants cessèrent de nouveau, et l'auditoire fut convié derechef à ne pas rougir de Jésus. « Venez, disait l'o-
» rateur, venez, la tête inclinée, prendre place sur ces
» bancs. Nous allons chanter encore une hymne pour vous
» donner le tems d'approcher. »

Les chants recommencèrent; un mouvement léger d'abord et bientôt plus prononcé se manifesta sur tous les points du temple. De jeunes filles se levaient et se rasseyaient pour se relever. Enfin les deux côtés du banc réservé s'ouvrirent pour laisser passage à ces jeunes filles qui s'avançaient d'un pas chancelant, les yeux baissés, les mains jointes et légèrement agitées par des mouvemens convulsifs. Les chants continuaient toujours sans cependant couvrir les murmures plaintifs et les sanglots des pénitentes; enfin les chants cessèrent lorsqu'elles furent assises au banc de l'angoisse. Deux prêtres descendant

de la tribune allèrent se placer, l'un à la droite, l'autre à la gauche du banc, murmurant à l'oreille de ces pauvres jeunes filles qui ne cessaient pas pour cela de trembler. Ces paroles murmurées à voix basse ne nous parvenaient pas, mais les sanglots et les gémissemens éclataient avec une nouvelle violence. Ces pauvres créatures, le visage pâle et les traits altérés par l'effroi, tombèrent à genoux sur les dalles; la face contre terre. Leurs sanglots redoublèrent et n'étaient interrompus que par des cris convulsifs: « Seigneur, Jésus! mon seigneur, secourez nous » et d'autres semblables. Cependant les deux prêtres circulaient le long du banc continuant leurs exhortations secrètes et se dressant quelquefois pour crier d'une voix sonore comme la trompette: « L'œuvre du salut s'accom-« plit! » Alors on entendait au milieu d'un murmure confus quelques voix glapissantes crier: gloire! Amen! pendant que les jeunes pénitentes couchées contre terre continuaient de recevoir des encouragemens et même des caresses mystiques. Quelques-unes d'elles étaient agitées de violentes convulsions, et lorsque le tumulte fut au comble, un prêtre entonna une hymne comme pour le dominer par la force de ses poumons. C'était pitié de voir ces faibles créatures à peine sur le seuil de la vie livrées à des émotions qui ébranlent leur jeune organisation et leur préparent pour l'avenir des affections incurables. Je vois encore une jeune fille à peine âgée de quatorze ans soutenue sur les bras d'une autre enfant un peu moins jeune, son visage avait la pâleur de la mort, ses yeux privés d'expression étaient ouverts de toute leur grandeur. Elle semblait frappée d'idiotisme. Un prêtre s'approcha d'elle, et prenant la main délicate de la convulsionnaire, « Jésus est avec vous, bénissez le seigneur! » dit-il, et il passa outre avec indifférence. Si les Américains avaient

pour les femmes l'estime que des hommes doivent à des épouses et à des filles, permettraient-ils qu'elles jouassent un rôle dans ces scènes de scandale.

« Il n'est pas nécessaire de dire que des femmes seules et les plus jeunes d'entre elles répondirent à cet appel des prêtres. Elles s'étaient parées pour cette fête de leurs plus riches atours, car les dames de Cincinnati n'ont pas d'autre théâtre que le temple, d'autres spectacles que les cérémonies religieuses. Mais le théâtre, même dans ses jours de licence, offre t-il jamais un spectacle aussi dangereux, aussi immoral que la scène qu'on vient de lire. »

Ce spectacle révoltant n'est pas encore le dernier terme des écarts du sentiment religieux. Les *Camp-Meetings* ou assemblées des bois tenues sous la direction de ces prêtres nomades que nous avons vu figurer dans les scènes du Revival présentent à un plus haut degré le mélange profane de l'hypocrisie, du fanatisme et du dévergondage. On croirait au récit de mistress Trollope, qui peint l'une de ces saturnales avec tous les artifices de son talent pittoresque, assister à l'une de ces orgies antiques dont les monts de la Thrace ou de la Béotie furent le théâtre. Ces tableaux sont douloureux à contempler, mais ils contiennent un utile enseignement : ils montrent à quels excès s'abandonne un zèle qui n'est pas selon la science, et comment le fanatisme religieux efface dans les ames faibles les traces de la véritable religion et jusqu'au sentiment du devoir moral. C'est sous l'influence de ces impressions que notre compatriote faisant un retour vers l'Angleterre, fut conduite à reconnaître l'heureuse influence du clergé anglican sur les mœurs nationales et sur l'esprit même des sectes dissidentes. Les excès qu'elle signale ne sont pas particuliers aux provinces de l'Ouest, ils se reproduisent sur toute la surface de l'union où les mêmes

principes amènent des résultats analogues. Il ne faut pas croire cependant que cette liberté ou plutôt cette licence religieuse enfante la tolérance : il n'en est rien ; les pratiques du culte sont vraiment tyranniques sur quelques points et particulièrement à New-York et à Philadelphie, où, pour assurer l'observation du repos dominical, les rues sont tendues de chaînes qui arrêtent la circulation des voitures.

On ne saurait se faire une idée des innombrables factions religieuses qui divisent le pays ; l'usage veut que l'on se rallie à l'une d'elles, sous peine d'être mal vu dans le monde. Chacun a bien le choix de sa croyance, mais, pour être considéré comme chrétien, il faut suivre la bannière d'une congrégation. Il est vrai que tout indépendant a la ressource de se faire chef de secte en enrôlant quelques voisins auxquels il propose un nouveau *credo*. Grâce à cette faculté, à côté des communions bien connues des épiscopaux, des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des baptistes, des quakers, des swedenborgiens, des universalistes, des dunkers et de tant d'autres, il s'en élève chaque jour de nouvelles qui s'administrent à leur manière sous les inspirations du tailleur ou du cordonnier qui les a fondées. Chacune de ces sectes, pour justifier son existence, se trouve forcée d'introduire dans les cérémonies du culte quelque nouveauté qui soit le symbole de sa trouvaille théologique. De là cette foule de bannières et de pratiques bizarres dont le ridicule retombe sur toutes les cérémonies religieuses indistinctement.

Mistress Trollope fait remarquer avec beaucoup de finesse que, malgré leur indépendance apparente, le mouvement politique et le mouvement religieux se produisent avec une sorte de symétrie. L'église se forme à l'image de

l'état; c'est la même activité et le même chaos. La femme dans le temple et l'homme dans la cité jouent un rôle analogue: celui-ci, au milieu des travaux de son industrie, ne perd jamais de vue la marche des affaires publiques; celle-ci, occupée des soins de son ménage, règle les intérêts de l'église; mais, d'une part, en dépit de tous ces yeux ouverts sur la marche du gouvernement, les lois n'en ont pas plus d'autorité; et de l'autre, malgré le zèle des vieilles femmes et leurs clubs religieux, l'athéisme creuse son lit et menace de déborder sur la société américaine.

La séparation absolue de l'église et de l'état entraîne aussi un grave inconvénient : le culte manque à ceux qui ne peuvent pas le payer. C'est ainsi que la plupart des villages n'ont ni chapelles, ni prières. La religion ne leur apparaît que dans les tournées du clergé nomade, et c'est pour les pousser aux plus graves excès. « J'ai été frappée : dit mistress Trollope, de la réponse que me fit une pauvre femme à qui je demandais si elle chômait le dimanche : « Je ne demanderais pas mieux que d'être chrétienne, me dit-elle, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion. » Cette naïveté me fit songer que dans un pays où les hommes sont égaux, le gouvernement ne serait pas bien coupable s'il donnait à tous les membres de la communauté, qui ne seraient pas fâchés d'être chrétiens, l'occasion de le devenir. Mais si quelque gouverneur s'oubliait jamais au point de proposer la construction d'une église dans un village qui n'aurait jamais entendu le son d'une cloche, non-seulement l'état souverain dans le ressort duquel ce sacrilége aurait été tenté, viendrait se plaindre au congrès, mais tous les autres états uniraient leurs clameurs aux siennes, et l'administration coupable risquerait fort d'encourir une déchéance ignominieuse.

Nous avons dit plus haut que les mœurs américaines

étaient un obstacle à la naissance d'une littérature nationale. Malgré cette infériorité, les femmes savantes et les beaux-esprits du Nouveau-Continent n'en prononcent pas moins magistralement sur le mérite des auteurs. Le dédain qu'on professe sur cette terre privilégiée pour nos institutions s'étend aux grands poètes dont nous sommes fiers. Ainsi les *bas-bleus* de Cincinnati parlent, le sourire sur les lèvres, de la grossièreté de ce pauvre Shakspeare, et elles ne conçoivent pas qu'on soit arriéré au point de s'occuper encore de Pope. Ce mépris pour les grands noms est au reste assez naturel chez les esprits superficiels, puisqu'ils n'ont pas le don de goûter le génie; mais leurs dédains, pour être sincères, n'en sont pas moins impertinens. Le goût ou le sentiment du beau est une faculté qui ne peut pas naître sous une démocratie industrielle, dans un pays où l'esprit est partagé entre l'amour du lucre et la surveillance ombrageuse exercée sur le pouvoir. Au reste, les Américains sensés sont les premiers à reconnaître les conséquences de leur situation politique. « Dans les gouvernemens comme la Grande-Bretagne, dit l'*American Quarterly Review*, où le monarque et l'aristocratie disposent de richesses immenses, le génie placé sous leur patronage peut échapper à l'action du monde extérieur et poursuivre dans l'isolement le cours de ses études et de ses méditations. On peut à son gré chez les Anglais se mêler au mouvement politique ou s'en écarter. Chez nous aucun citoyen ne peut s'abstraire ainsi : le tourbillon l'entraîne forcément. Sous cette atmosphère agitée, les plantes de la littérature se flétrissent et meurent; le vent de la politique les tue à leur naissance. Aussi n'avons-nous ni poètes de profession, ni hommes de lettres proprement dits. Les institutions de notre pays appellent le concours et la surveillance de tous les citoyens, et ce serait un symptôme

funeste de décadence que la tiédeur apportée dans l'accomplissement de ces devoirs. Dès ce jour l'oligarchie serait à nos portes. » Au reste il ne paraît pas que cet abandon soit prochain. Le besoin de prendre part aux discussions et aux affaires politiques dégénère en maladie chez les Américains et descend à tous les rangs. Mistress Trollope en donne un échantillon dans la conversation suivante qu'elle engagea avec un de ces nombreux visiteurs auxquels l'usage américain ne permet pas de fermer la porte. « Vous dépensez bien du tems à lire les journaux. — Pourriez-vous me dire quel meilleur usage nous en saurions faire? Le premier devoir des hommes libres n'est-il pas de veiller sur la conduite de leurs mandataires, pour voir s'ils ne s'oublient pas? — Mais les clôtures de vos jardins et les chaussées de vos routes ne seraient-elles pas mieux entretenues si vous donniez moins de tems à la politique? — Bon Dieu! que vous connaissez mal ce que c'est qu'un pays libre! qu'est-ce que l'entretien d'une route à côté de la liberté d'un Américain? que nous importent quelques détours de plus ou de moins pour nos voitures, pourvu que nous sachions si ceux que nous avons envoyés au congrès parlent comme nous l'entendons et s'ils font nos affaires au gré de nos désirs. — C'est donc par sentiment de devoir que vous allez à la taverne vous rafraîchir en lisant les journaux? — Certainement; et il n'y a pas d'Américain né libre qui n'en fasse autant. Je ne prétends pas qu'un père de famille doive passer tout le jour à la taverne, mais j'aimerais mieux que mon fils s'énivrât trois fois la semaine que de le voir négliger les affaires publiques. »

De toutes les conséquences de l'esprit démocratique, celle qui a le plus cruellement frappé mistress Trollope, c'est le défaut absolu de galanterie chez les hommes, et par contre-coup la subalternité des femmes de toute condition.

La galanterie, qui demeure en Europe comme le dernier vestige de l'esprit chevaleresque, est naturellement proscrite par l'indépendance égoïste des Américains. A l'exception de la danse, qui est le privilége de la jeunesse avant le mariage, il n'y a guères d'amusemens communs aux deux sexes. Les hommes prennent leurs plaisirs isolément. Ils ont des dîners, des parties de jeux, des concerts, des soupers, où ils ne s'épargnent pas et dont les femmes sont exclues. Ils leur laissent les soins du ménage sans compensation. Dans les états même où les esclaves font les œuvres serviles, les travaux domestiques réclament la meilleure part de leur vie, et ne leur laissent pas assez de loisirs pour s'instruire et se former à l'élégance de la société européenne. Baltimore, Philadelphie et New-York présentent des exceptions peu nombreuses à cette règle générale.

Mistress Trollope décrit quelque part un souper donné à la suite d'un bal et dont la disposition caractérise parfaitement les habitudes du pays. Pendant que les hommes réunis dans une salle réservée étaient assis autour d'une table splendide, les femmes se promenaient tristement dans le salon de danse, chacune un plateau à la main, en attendant que les domestiques vinssent leur apporter des raffraîchissemens, des gâteaux et des crêmes. Quand elles eurent reçu leur ration, elles se rangèrent en cercle sur des chaises, faisant table de leurs genoux et prenant en silence leur doux, mais maussade repas. L'effet de cette scène était fort comique par le contraste des parures et de la brillante décoration du salon avec la condition humiliante de ces pauvres délaissées. Cet arrangement ne se faisait ni par économie, ni par défaut d'une salle assez vaste, mais en vertu du bon plaisir et pour la convenance du sexe fort.

C'est surtout dans les campagnes que la condition des femmes est misérable. Elles y sont véritablement esclaves de la glèbe. Il suffit de jeter les yeux sur une de ces tristes créatures, et de lui demander son âge pour rester convaincu qu'elle mène une vie de privation, de labeur et de sacrifices. Il est rare de trouver dans cette classe une femme qui conserve, après trente ans, la moindre trace de jeunesse ou de beauté. Vous les voyez les bras chargés de marmots que vous prenez pour leurs petits-enfans jusqu'à ce qu'elles découvrent leur sein pour les allaiter. Les jeunes filles elles-mêmes, avec des traits souvent gracieux, sont pâles et maigres, et nulle part on ne voit de ces figures potelées, rosées et riantes, si communes dans les campagnes de l'Angleterre. L'horreur de la domesticité, née de l'esclavage qui n'est que trop réel, et de la chimère de l'égalité, éloigne de cette condition dans laquelle nos jeunes villageoises trouvent tant d'aisance et de sécurité, ces fières Américaines qui subissent, sous la main de leurs parens, toutes les rigueurs de l'esclavage et les privations de la misère. Elles sortent de cette vie amère, que n'interrompent jamais ni les parties de plaisir, ni les fêtes de village, pour se charger d'un fardeau plus lourd encore. Elles se marient jeunes, sans laisser entre la jeunesse et le mariage cet intervalle si doux pendant lequel, si on sait le mettre à profit, le caractère et l'esprit s'éclairent et s'affermissent pour les devoirs d'épouse et de mère. La précipitation qui les jette faibles de corps et d'esprit dans une condition qui demande une double force, leur prépare bien des regrets et des douleurs.

« Nous irons notre train » telle est la seule réponse que les conseils de l'expérience peuvent tirer d'un jeune couple qui se présente devant le magistrat pour se faire marier. En effet, ils vont leur train tant que dure la santé,

tant que la bonne volonté des prêteurs pourvoit à leurs premiers besoins; mais bientôt l'intempérance, la paresse ou la maladie les arrête en chemin et les plonge dans une profonde misère d'où jamais ils ne pourront sortir; car il n'y a pas de pays chrétien où la charité soit moins pratiquée qu'en Amérique; d'ailleurs l'orgueil du pauvre se refuse à l'aumône; il accepte seulement sous forme d'emprunt, et le riche ne se soucie guère de paraître prêter quand il donne. Mistress Trollope résume en deux mots cette disposition anti-sociale des Américains. « Il n'y a pas, dit-elle, de peuple moins disposé à donner et à recevoir. »

En regard de ce tableau, sans doute un peu chargé, nous allons placer la description de la journée de la femme d'un sénateur, célèbre légiste à Philadelphie. En parlant des femmes, mistress Trollope est vraiment sur son terrain, mais elle y porte toujours sa malice et son dépit.

« Tout est joli chez notre grande dame : sa maison où l'on monte par des degrés de marbre et dont la porte, décorée d'un marteau d'argent, est encadrée dans des jambages de marbre; son appartement richement meublé, son équipage, son cocher nègre, sa toilette, et par-dessus tout sa personne. Elle se lève, et la première heure du jour est consacrée aux soins d'une toilette qui va jusqu'à la recherche; ensuite elle descend bien tirée, bien empesée et bien silencieuse. Son laquais, nègre libre, apporte le déjeûner; elle mange sa tranche de jambon frit et son poisson salé, et boit son café sans mot dire, pendant que son mari, un journal sous les yeux, en tient un autre sous le bras. Quand cette lecture tire à sa fin, elle nétoie ordinairement les tasses et les saucières, par pur zèle de ménage. Sa voiture est commandée pour onze heures. Elle passe ce tems à l'office avec un tablier blanc comme neige,

jeté sur la soie grise de sa robe. Vingt minutes environ avant de monter en voiture, elle retourne à sa chambre pour y déposer son tablier, rafraîchir sa toilette et mettre son chapeau. Elle descend au moment où son cocher libre annonce au laquais son confrère en liberté, et nègre comme lui, que la voiture de madame attend. Elle y monte et donne le mot d'ordre habituel : « à la société Dorcas. » Le laquais reste à la maison pour nétoyer les couteaux, et à la descente, le cocher ouvre la portière tout en tenant ses chevaux en respect. Sa maîtresse, qui ne compte ni sur sa main ni sur son bras, descend avec la double charge d'un panier à ouvrage et d'un paquet rempli de ces innombrables chiffons dont les dames américaines font hommage aux sociétés Dorcas. En entrant, elle trouve un cercle de sept dames qui l'attendent pour se mettre à l'œuvre, et prenant place au milieu de ses associées, elle présente d'abord son offrande accueillie par un gracieux sourire. Ce sont des rognures de drap, des bouts de rubans, du papier doré et des épingles qui vont rejoindre les rognures de drap, les bouts de rubans, le papier doré et les épingles qui encombrent déjà la table commune. Elle prend ensuite son dé et demande son ouvrage qu'on lui présente; puis le cercle tout entier se met au travail pour quelques heures. La conversation roule sur les prêtres et les missions; sur le produit de la dernière vente et les espérances de la vente prochaine effectuées l'une et l'autre au profit de la colonie de Liberia. On dit aussi quelques mots des chapeaux étranges qui se sont montrés à l'église, du joli ministre qui a prêché, et de la quête miraculeuse qui a été faite au sabbat du soir. Ce colloque se prolonge jusqu'à trois heures. La voiture arrive alors et reconduit notre belle dame au logis. Elle monte à sa chambre, où elle prend un tablier de soie

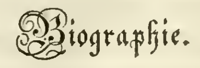
noire, fait un tour à la cuisine pour y donner le coup-d'œil de la maîtresse, et passe de là dans son appartement. Après un examen attentif de la table dressée pour le dîner, elle s'assied et travaille en attendant le retour de son mari. Celui-ci arrive, secoue la main de sa femme, crache et dîne. La conversation est à-peu-près nulle; dix minutes suffisent au dîner, le dessert arrive, puis les journaux et le sac à ouvrage. Le soir le mari va faire sa partie de wist, qu'il joue serré; sa femme donne un thé où elle reçoit un jeune missionnaire et trois membres de la société Dorcas, et... la journée est finie. »

Le but des rapprochemens que nous venons de présenter n'est pas de faire le procès à l'esprit américain ni aux institutions républicaines qui en découlent, car l'esprit d'un peuple, c'est sa nature même et sa vocation. Nous avons seulement voulu montrer que cet esprit n'est pas celui de l'Angleterre; et comme personne n'ignore que les institutions d'un pays sont l'expression de l'esprit qui l'anime, la forme matérielle de ses idées, nous avons pu légitimement conclure de ce parallèle qu'il y aurait folie à l'Angleterre de se jeter dans une voie qui n'est pas la sienne, et de tenter dans de fausses espérances une imitation qui serait ridicule, si elle ne devait pas amener d'effroyables déchiremens.

Mistress Trollope n'a pas cherché à déguiser les sentimens que lui inspirait la société américaine. L'abaissement et la vulgarité des femmes, la fierté égoïste des hommes, leur ignorance du savoir-vivre, l'amour du gain poussé jusqu'au mépris de la probité, le niveau jeté sur toutes les classes, et, par une contradiction choquante, l'exploitation barbare de la race nègre et l'extermination de la race indienne, la vie tout entière privée de poésie, toutes les questions ramenées au positif et tranchées par l'intérêt,

en un mot ce nouveau monde d'idées et d'habitudes a blessé au vif ses habitudes et ses idées. La réformatrice s'est trouvée plus anglaise qu'elle ne pensait, ses mœurs, ses pensées, son langage, formés au sein de la société anglaise et teints de ses couleurs, n'ont pu se fondre avec les nouveautés qui la pressaient de toutes parts. Elle s'est prise de colère et s'est armée de moquerie à la vue de tous ces contrastes. L'Angleterre ferait comme elle si on essayait de faire violence à ses habitudes et à sa foi politique, en la jetant dans la sphère américaine.

(*Quarterly Review.*)



VIE D'UN MATELOT ANGLAIS.

N° II (1).

Nous voici à Malte ; les melons, les figues, les oranges étalent autour du vaisseau leurs formes séduisantes ; voici les raisins dorés, la grenade avec ses tissus de pourpre, l'orange sanglante de Sicile. Ces balles éclatantes volent d'un matelot à l'autre. On maudit la figue maltaise qui, sous son vêtement violet et le velours changeant de sa peau, cache une complète insipidité. Je dérobai une des oranges, et au même instant je reçus de ce bon Macqueen, mon gouverneur maritime, un avertissement manuel, qui me rappela violemment à mon devoir et au respect de la discipline. Que je le détestais ! Combien de fois mon anathème de mousse et d'écolier mécontent est-il tombé sur lui ! La rancune profonde que je lui portais me rappelle l'oraison funèbre que mon camarade Chips consacrait à son capitaine : il est mort ; je lui pardonne : mais si le diable l'oublie, il mérite de perdre sa place. Le diable était devenu sinécuriste, dans l'oraison du matelot.

Le soleil, en se réfractant sur les maisons blanches de la bizarre Cité-Valette, nous entourait d'une atmosphère insupportable. La terre brûlée ressemblait à un amas de

(1) Voyez dans le 13e Numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), la première partie de cet intéressant récit.

cendres ; la ville, à un amas de briques calcinées. Je demandai à descendre du navire pour mettre à profit la permission que j'avais obtenue. Ces longs escaliers, ces rues qu'il faut gravir comme des échelles, étaient singulièrement pénibles pour moi, et condamnaient à un rude exercice mes jambes de matelot. Les degrés de *Nix Mungare* m'arrachèrent surtout des malédictions. Les étymologistes seront fort embarrassés sans doute pour découvrir l'origine de cette expression bizarre. A quel idiome peuvent appartenir ces deux mots ? à aucun. Un vieux mendiant arabe, qui ne savait ni l'italien, ni le maltais, s'avise de formuler de la manière suivante, sa pétition adressée aux passans :

Nix padre, nix mare, nix mungare, nix bebere. Ce qui voulait dire : *je n'ai ni père ni mère, ni de quoi manger, ni de quoi boire.* Les matelots qui s'arrêtaient à Malte, furent surtout frappés de ces deux paroles : *nix mungare,* et baptisèrent ainsi les degrés sur lesquels le mendiant avait coutume de s'étendre en continuant son métier.

Je ne reproduirai pas ici les descriptions éternelles dont tous les voyageurs fatiguent leur public ; je ne vous apprendrai pas comment je pris le corps d'un chevalier de Malte, exposé dans l'église Saint-Jean, pour celui d'un saint nouvellement intrônisé, ni quelle sensation produisit sur moi le nez froid du cadavre, quand j'eus l'irrévérence d'y porter la main. Trois jours après notre relâche à Malte, nous fîmes voile pour Smyrne. C'est dans cette ville que je vis pour la première fois le combat du djherid, exercice dans lequel les mamelucks excellent.

On avait choisi, pour arène du combat, une esplanade que le gazon couvrait, située sur la gauche de la ville. Chaque homme était armé de plusieurs djherids,

lances à la pointe émoussée d'environ cinq pieds, et d'un petit bâton destiné à parer le djherid de l'adversaire. Tantôt celui que la lance allait frapper, la saisissait au vol et s'en emparait ; tantôt il rejetait au loin une grêle de djherids au moyen de son petit bâton court. Quelquefois, étendu à plat ventre sur le dos du cheval lancé au galop, il affrontait les coups de ces lances qui tombaient sur lui sans le blesser ; souvent même, sans arrêter le galop du cheval, un des combattans sautait à terre, ramassait quelques djherids tombés, se retrouvait en selle et revenait au combat ; cette dextérité, cette agilité tenaient du prodige. J'ai vu deux mamelucks voltiger circulairement pendant un quart-d'heure, tenant leurs chevaux dans une position oblique, et se mettant ainsi l'un l'autre dans l'impuissance de s'atteindre et de se frapper. La mort de quelques combattans termine presque toujours ces tournois ; j'ai vu tomber sans vie un Turc, atteint d'une lance au milieu du front. Quand on meurt ainsi, doit-on espérer d'être admis auprès des houris ? C'est pour les musulmans un sujet de controverse et de doute.

L'un des spectateurs de ce combat, jeune homme à la figure fière et à la démarche noble, causait avec le capitaine Bathurst. A peu de distance se tenait M. Hobhouse. *La Salsette* (1) devait les prendre pour les conduire à Constantinople. J'avais alors assez peu de vénération pour les poètes ; mais je respectais la gloire ; je rendis plusieurs petits services à lord Byron, qui me prit en amitié. Quand il alla visiter les plaines de Troie, il demanda au capitaine Bathurst de me permettre de monter sur la chaloupe ; c'était une attention à laquelle je fus sensible : mon amour-propre était flatté ; mais les plaines de Troie ne m'intéressaient pas le moins du monde.

(1) Nom du vaisseau sur lequel servait l'auteur de ce récit.

Lord Byron voulait que la voile prît beaucoup de vent; le timonier lui fit observer qu'il nous exposait à chavirer: mais les volontés du lord étaient péremptoires; et la petite embarcation voguant, se culbutant, soulevant sa proue et sa quille, nous débarqua enfin sains et saufs. La grande curiosité du poète, son désir de tout voir, de visiter ce coin de terre aride, de l'examiner dans toutes ses particularités, m'amusait infiniment; armé de mon fusil à deux coups, j'abattais de tems à autre quelque oiseau, sans respecter les méditations du poète rêveur. Mon imagination ne s'égarait ni sous la tente d'Achille, ni dans le palais de Priam; Homère ne m'était connu que comme un radoteur assez ennuyeux; et tout en continuant ma chasse, je jetais à la dérobée quelques regards malins sur Byron, qui s'était assis par terre et lisait tout haut je ne sais quelle tirade. En dépit de son scepticisme et de sa froideur affectée, le Lord était très-ému, ses domestiques grecs lui indiquaient du doigt quelques tombeaux; il causait vivement avec eux, courait à travers ces champs déserts, et parlait grec avec une volubilité surprenante.

Pour moi, enfant que j'étais, et insouciant du passé comme de l'avenir, je m'amusais à enjamber le Scamandre; ce géant mythologique ne me coûtait pas un élan; je le franchissais à pieds joints. Byron se retournait vers moi, riait et rêvait.

Il nous fallait un firman de la Porte, qui nous autorisât à approcher de la cité sacrée, de la ville sublime, de Constantinople. En attendant Byron buvait des sorbets, fumait, se promenait sur le pont, rendait visite à quelques Turcs du rivage et maudissait les interminables lenteurs de l'administration ottomane, rivale du Vatican sous ce rapport. Nous fîmes, pour échapper à l'oisiveté, de petites excursions à cheval; la plus importante eut pour but Abydos,

célèbre dans l'histoire de l'amour par la mort de Léandre. Montés sur de mauvais chevaux, qu'on nous avait loués, nous formions une cavalcade que Rome ou Paris eussent applaudie comme cavalcade de carnaval. Ici vous voyiez étinceler le sabre d'uniforme, plus loin se montrait le bonnet de voyage; esclaves noirs, cavaliers turcs et guides helléniques voltigeaient autour de nous. Le capitaine Bathurst, plus accoutumé au roulis et au tangage qu'au galop du cheval, eut maille à partir avec le sien. En vain le capitaine employait-il, pour ramener au devoir sa monture rétive, tous les jurons et toute l'autorité dont son grade lui avait appris l'usage. L'animal s'obstinait à retourner vers Ténédos sa patrie; il fallait entendre le vieux marin se plaindre du vent qui le déferlait et qui allait le jeter par-dessus les écoutilles. En effet, il avait perdu son lest, c'est-à-dire ses étriers; et il ne tarda pas à faire naufrage; on le releva; il n'était pas blessé; l'accident qui coûta la vie à Guillaume-le-Conquérant ne lui occasiona que de légères meurtrissures. Les domestiques de lord Byron le reconduisirent chez lui, c'est-à-dire à sa frégate; et nous continuâmes notre route.

Il faisait chaud; la poussière de la route s'élevait autour de nous en tourbillon de cendre rouge et enflammée; nous allions tourner un petit bois de cyprès, quand un détachement de cavaliers turcs, stationné sur la lisière du bois nous aperçut. Des cris gutturaux sortirent de vingt gosiers barbares; vingt cimeterres brillèrent en jaillissant du fourreau; une vingtaine de pistolets armés nous furent présentés. Ces messieurs nous prenaient pour des Russes; la Porte était alors en guerre avec la Russie. Comment avions-nous fait pour venir des faubourgs de Moscou nous promener sur le rivage des Dardanelles? Cette question n'était pas venue à l'esprit de nos adversaires; elle eût de-

mandé quelques frais de réflexion ; un Turc ne réfléchit jamais.

C'est une scène admirablement guerrière et poétique qu'un escadron turc se préparant à combattre ; ces hommes respirent le sang ; leurs moustaches épaisses se hérissent et se dressent ; comparez à nos rouges uniformes, à notre discipline qui symétrise les hommes et les aligne comme des pierres de taille, ces turbans mobiles, ces chevaux arabes, ces couleurs variées ; tout l'avantage reste aux Orientaux, du moins sous le rapport de la beauté pittoresque et de la poésie extérieure. Lord Byron contemplait cette scène avec un sang-froid d'admiration peu commun ; la plupart de ses poèmes ont conservé quelques traces de ces scènes d'Orient et des impressions qu'elles ont laissées chez lui.

Avant de lâcher la détente de leurs armes, nos Turcs daignèrent nous demander qui nous étions. Notre titre d'Anglais adoucit leurs regards, fit retomber sur leurs lèvres leurs moustaches hérissées et menaçantes, replongea les cimeterres dans le fourreau, amena un échange de questions amicales. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus complète. Bientôt nous nous séparâmes, et nous continuâmes notre route. Le consul anglais d'Abydos nous fit de son mieux les honneurs de ce pauvre village, que son passé mythologique protége seul contre le mépris. Ce consul anglais était un juif d'Italie, marié à une Grecque Épirote ; des haillons le couvraient, et des insectes immondes couvraient ces haillons. Lord Byron se hâta d'échapper à ses civilités contagieuses, et nous montâmes dans la chaloupe qui nous conduisit à Sestos. C'était enfreindre les lois turques et nous exposer à recevoir quelques mousquetades fort inutiles. Je restai dans la chaloupe et ne mis pas pied à terre. Cependant Lord Byron, qui avait com-

mandé l'expédition et qui avait abordé le premier, se trouvait nu sur le rivage. On nous jeta ses vêtemens, en nous donnant l'ordre de nous tenir à quelque distance de lui, pendant qu'il nagerait, et assez près pour lui porter secours. Il nageait bien; mais la fraîcheur de l'eau l'incommodait; le courant était plus fort qu'à l'ordinaire, et quoiqu'il luttât vigoureusement contre les flots, il succomba. A peine avait-il franchi la moitié du détroit, que ses forces l'abandonnèrent. *Au secours!* cria-t-il; et nous le déposâmes aussitôt dans la chaloupe. Il était blanc comme neige; son insuccès le mortifiait cruellement. Sa lèvre supérieure se relevait avec une expression de bouderie passionnée que j'ai remarquée chez les femmes dont le caractère est violent et irascible. Je le vois encore, nu, échevelé, le front pâle, la physionomie plus sombre que si un grand malheur l'eût frappé. Son orgueil était blessé; le courant avait été plus fort que lui.

La force de volonté chez lord Byron avait quelque chose de puéril et de féminin dans sa persévérance. L'entêtement constituait une partie de son génie. On lui refusait le talent de versificateur; il s'obstina, et fut grand poète. La nature l'avait créé difforme (1); il lutta obstinément contre cette difformité, et passa pour l'un des plus beaux hommes de son tems. On ne cessait de lui représenter qu'en passant le détroit des Dardanelles avant l'arrivée du firman, il nous exposait à quelque accident fort peu agréable; il allait se placer sous le feu des batteries et narguait les sentinelles. Faire changer d'avis lord Byron! autant aurait valu soulever une montagne pour la transplanter d'Europe en Asie!

Enfin nous vîmes arriver ce firman si impatiemment at-

(1) Lord Byron était affecté d'une légère claudication qu'il dissimulait assez adroitement.

tendu pendant un mois entier. Le lendemain du jour où il nous était parvenu, lord Byron et M. Ekenhead résolurent de donner au monde la répétition de l'exploit auquel Léandre a dû l'immortalité. *La Salsette* se tenait à peu de distance des deux héros. La largeur du détroit des Dardanelles, d'une forteresse à l'autre, n'est guères que d'un mille (1). Un bon nageur fait aisément un mille par heure. M. Ekenhead accomplit cet exploit en une heure et dix minutes, Lord Byron en une heure et dix-huit minutes. Voilà précisément à quoi se réduit cette grande action dont les journaux du tems ont fait tant de bruit ; ce travail d'Hercule qui a excité tant d'admiration. Ekenhead, que son compagnon devait immortaliser dans ses vers, mourut, peu de tems après, d'une chute qu'il fit à Malte, sur ces degrés de *Nix Mungare* dont j'ai parlé plus haut. Il ne devait pas voir son nom majestueusement installé dans les strophes du poète, entre ceux de Léandre et de don Juan.

Nous levâmes l'ancre ; le vent était bon ; en deux jours nous touchâmes la pointe du sérail. De tous les lieux du monde où ma vie aventureuse de mousse et de matelot m'a jeté tour-à-tour, il n'en est pas un seul qui ressemble à Constantinople. Les écrivains qui ont voulu reproduire ce coup-d'œil magnifique ont tous échoué devant la difficulté de leur sujet. Je ne les suivrai pas dans cette route. Les élévations différentes sur lesquelles la ville repose, les étages si agréablement distribués de ses maisons, la splendeur capricieuse des minarets et des dômes, la mer, les cyprès, l'air pur et resplendissant, l'étendue immense de la perspective, tant de singularité jointe à une ondulation de lignes et une grâce pittoresque, qui semble combinée par la dé-

(1) Environ un tiers de lieue de France.

licatesse de l'art le plus recherché ; tout, dans ce paysage unique, défie la puissance du langage et la magie du discours.

Quelques visages de jeunes filles apparurent à travers les meurtrières étroites que l'on appelle fenêtres du serail. Notre coup-de-canon les chassa. Nous débarquâmes notre poudre, présent destiné à Sa Hautesse, et nous mîmes notre vaisseau en rade. Des visites nous arrivèrent. C'étaient des Turcs de différentes classes, gens oisifs et qui saisissent avec plaisir l'occasion de tuer le tems. Leurs longues pipes traînaient sur le pont ; il fallut leur apprendre que la discipline du navire le défendait. Notre impolitesse les choqua. Ils s'asseyaient les jambes croisées sur nos caronnades ; mais à peine s'y trouvaient-ils assis, qu'on venait les déloger. Enfant et aimant à rire, je les fatiguais de ma gaîté. L'un d'eux, Turc vénérable et dont la noire moustache descendait plus bas que son menton, me regarda long-tems et fixement ; puis il s'adressa au contremaître.

« Voulez-vous vendre cet enfant-là ?

— Oui, certainement ; mais combien m'en donnerez-vous ? Il n'est pas mal tourné, comme vous voyez.

— Trente piastres.

— Quarante. »

On marchanda quelque tems. Le Turc finit par accéder à la demande de mon vendeur ; et les quarante piastres furent comptées sur le cabestan. J'avais vu le marché se conclure et j'avais gardé le silence. A peine l'un des serviteurs s'approcha-t-il de moi pour me saisir, que je grimpai au grand mât de perroquet avec une agilité de singe. Le domestique turc me suivit et me pourchassa dans les cordages ; tout l'équipage riait de cette chasse singulière, de ma frayeur, de la gravité avec laquelle mon

acheteur contemplait la scène et de l'embarras du domestique, peu accoutumé à cet exercice. Les officiers dînaient; les matelots étaient attroupés sur le pont. On m'avait fait mille récits fort déplaisans qui flétrissaient justement ou injustement les mœurs des Turcs et de leurs esclaves; aussi n'avais-je aucune envie de tomber entre les mains de mon propriétaire nouveau. J'étais assis sur la dunette, quand le domestique en turban avait à peine atteint la moitié du mât. J'aurais dû descendre d'un côté pendant qu'il montait de l'autre. Mais la peur que j'avais de lui m'ôta la réflexion; je continuai à grimper; il me suivit. L'Ottoman eût assurément fini par mettre la main sur moi, si mes camarades ne s'étaient emparés du valet turc. Ils le lièrent au mât de perroquet, et le laissèrent là, blasphémant dans son idiome guttural, animé d'une rage frénétique, crachant sur l'équipage, et nous menaçant tous de la colère d'Allah. Je redescendis en riant à sa barbe, et ma vue redoubla sa colère. Cependant le maître qui était resté sur le pont réclamait hautement sa propriété; ses clameurs nous fatiguèrent. On le mit dans la chaloupe, où l'on jeta ses piastres, et force lui fut de nous abandonner son domestique, captif au mât de perroquet. Lorsque ce dernier vit son maître s'éloigner, qu'on s'imagine ses cris, ses prières, ses vociférations, ses lamentations, ses menaces. Tout était inutile; les barques turques ne tardèrent pas à entourer le navire, à l'assiéger de tous côtés; et la rade entière répéta les longues clameurs des barbares.

Ce tumulte effroyable amena sur le pont le premier lieutenant, qui ordonna la mise en liberté du Turc. On le détacha; il descendit; l'écume jaillissait de sa bouche; il nous regarda tous avec l'expression du dédain le plus profond, cracha sur le pont, et se jetant à la mer, nagea jusqu'au rivage où ses compatriotes l'attendaient. Les malé-

dictions reprirent de plus belle ; nous y répondions par de longues risées.

Tels étaient les plaisirs des matelots et des mousses. Un marchand arménien, qui nous avait vendu de mauvais schalls de poil de chèvre pour d'excellens cachemires, et de la mauvaise pâte de rose pour des pastilles du sérail, fut encore plus cruellement puni de ses méfaits.

Quelquefois aussi nous accompagnions lord Byron dans ses excursions fréquentes aux environs de Constantinople. Un soir nous revenions de Bouyouk Déré ; il était onze heures, et nous ne savions quelle route prendre. Plusieurs coups de sifflet singulièrement modulés frappèrent nos oreilles. Byron, sans s'étonner, imita exactement les modulations du sifflet et nous ordonna de le suivre. Il poussa son cheval à travers un cimétière turc qui se trouvait sur notre droite, et échappa ainsi au sort qui certainement lui était réservé comme à nous. Comment croire en effet que des Turcs attendent les voyageurs sur les grandes routes, pour leur siffler un air, et sans autre intention que de leur donner le *la!* Lord Byron joignait à beaucoup d'activité intellectuelle le sang-froid le plus imperturbable dans les grandes occasions.

Les plaisanteries que nous nous étions permises, notre irrévérence pour les barbes turques, et surtout la scène comique dont j'avais été le héros, faillirent me coûter, peu de jours après, la liberté, peut-être la vie. Dans nos excursions, nous nous amusions à imiter, assez gauchement, il est vrai, le combat du djherid ; et montés sur de beaux chevaux turcs, nous poursuivions sans pitié les chiens qui se présentaient sur notre route. Mon cheval s'étant un jour câbré, je perdis les rênes ; je m'accrochai à la crinière flottante de l'animal ; et je traversai ainsi, au grand galop, une partie de Constantinople.

Plus je tourmentais ma monture, moins elle m'obéissait; je finis par lui laisser liberté entière. Un de mes pistolets, trop violemment secoué, tomba de l'arçon, et l'effort que je fis pour arrêter l'animal et recouvrer mon arme, réussit à le décider à une halte. Mais au moment où j'allais me remettre en selle, je me trouvai environné de Turcs, dont l'un avait ramassé le pistolet. Imaginez quel fut mon chagrin et mon dépit quand je reconnus le captif de *la Salsette,* l'homme que nous avions si cruellement suspendu à notre mât. Il dit quelques mots à ses compagnons; l'un d'eux s'empara de la bride; mon homme me demanda mon second pistolet. Loin de lui obéir, je tirai ce pistolet de l'arçon et j'en appuyai le canon sur le front de celui qui arrêtait mon cheval; la peur fit lâcher prise à ce dernier; et sans que je donnasse de l'éperon, l'animal effrayé lui-même de ce tumulte partit comme un trait. Je laissai la troupe de mes persécuteurs bien loin derrière moi; mais arrivé sur la plage, je n'y trouvai pas de barque. Je sautai à bas de mon cheval, qui reprit le galop pour son propre compte, et j'entrai dans l'Auberge Grecque, où je savais bien que je trouverais protection. Un de mes camarades, sous la garde duquel mon père m'avait placé, me rapporta le pistolet et le coutelas dont mes adversaires m'avaient dépouillé. Il venait de leur livrer combat, et avait blessé mon principal adversaire. Je fis vœu de ne jamais traverser la rue de Constantinople, où cette désagréable aventure m'était arrivée; vœu que j'accomplis fort religieusement comme on peut le croire.

On nous permit de visiter les mosquées. Les derviches dansans, derviches qui ne dansent pas, mais qui tournent perpétuellement sur eux-mêmes, nous divertirent

beaucoup (1). Nous allâmes ensuite parcourir les bazars, et trois mois se passèrent fort agréablement. Le jour de notre audience solennelle était fixé; le moment de notre départ approchait.

Nous profitâmes des derniers momens de notre séjour, pour aller examiner la flotte ottomane. Nous vîmes le capitaine d'une frégate fumer paisiblement, tandis que des barils de poudre roulaient sur le pont. Nous, marins anglais, qui éteignons si soigneusement tous les feux, dès qu'une charge de poudre est sur le pont, nous ne pouvions concevoir cette indolence ottomane, ou plutôt cette confiance dans le sort. On croira sans peine que nous nous hâtâmes de quitter ce navire si dangereux. Il n'y a pas de hamacs sur un vaisseau turc. On enveloppe les matelas dans un tapis; et ce tapis suspendu, roulé, tient lieu de hamac : aussi le pont d'un navire ottoman est-il remarquable par son extrême propreté. En revanche, rien n'est à sa place dans l'entrepont; c'est un désordre inoui et ridicule; la marine russe, il y a trente ans, était plus avancée. Les marins turcs ne savent que se confier à la destinée et s'abandonner à leur étoile. Longitude, latitude, équateur, sont des termes de magie pour les plus érudits d'entre leurs officiers. J'étonnai tout l'équipage d'un de ces vaisseaux en me servant d'un quart de cercle. Quand cette flotte ottomane leva l'ancre, il fallait voir tous ces lourds vaisseaux se suivre lentement, lourdement, sans simultanéité, sans symétrie, fuyant comme de pesantes mouettes, que leur embonpoint surcharge et entrave; le rire de nos officiers était inextinguible.

(1) Voyez, dans le 4e Numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), une Notice très-curieuse sur les rites bizarres pratiqués dans les divers ordres de moines musulmans.

Le jour de réception fut enfin marqué, et le sultan Mahmoud nous permit de jouir de sa royale présence. A quatre heures du matin nous fîmes nos trois salves d'honneur; à cinq heures nous débarquâmes; des chevaux richement caparaçonnés nous attendaient sur la rive. Le plus beau de tous, un magnifique cheval arabe, fut choisi pour l'ambassadeur; nous nous arrangeâmes des autres, que nous prîmes au hasard. Un beau cheval gris pommelé, couvert d'un harnais brodé d'or, m'échut en partage. A peine s'aperçut-il que l'écuyer auquel il avait affaire était de peu de poids et le gouvernait d'une main indulgente, il se câbra, se dressa, pirouetta, tourna, fit le saut de mouton, et m'eût désarçonné, si la double file de janissaires qui marchaient à mes côtés n'eût de tems à autre aidé mon inexpérience en équitation et retenu mon arabe par la bride. C'était une assez belle procession pour une procession de chrétiens et de marins anglais. Notre capitaine ne nous forçait plus au silence. Rire des barbes ottomanes, tirer la moustache de celui-ci, nous retourner pour saluer gravement celui-là, sacrifier à nos éclats de rire toute la décence du lieu et du tems, nous parut légitime. Mustapha, notre drogman, me réprimanda plus d'une fois. Malheureusement il s'adressait à un mousse anglais, à la nature la plus rebelle et la plus rétive que jamais la terre ait portée.

La porte du sérail s'ouvrit devant nous, et nous descendîmes pour être témoins de la distribution de l'argent aux troupes. Gauches et lourds dans leurs mouvemens, quoique ce soient de bons écuyers, les Turcs nous amusèrent par leur lutte et leur course; on plaçait des sacs remplis de paras à une certaine distance; et celui qui les atteignait le plus tôt recevait en sus de sa paie quelques paras de surérogation. Embarrassés de leurs robes, écrasés de leurs

turbans, il fallait les voir courir et se culbuter; l'oie grasse est plus légère dans sa fuite.

Enfin l'on nous introduisit dans la salle, où le grand-visir était assis sur un *musnud;* une table s'élevait devant lui; d'autres tables étaient éparses dans la chambre : rondes, petites, appuyées sur un seul pied, et toutes semblables aux tables rondes de nos cafés. Le grand-visir avait daigné recevoir le capitaine à sa table; et la hiérarchie de nos rangs respectifs avait déterminé la distribution des autres tables, que l'on avait destinées aux officiers de divers grades, selon qu'elles étaient plus ou moins rapprochées de la table du maître. Grâce au capitaine Bathurst, qui me présenta comme son fils et son favori, j'eus l'honneur de dîner à la même table que le magnifique visir. La posture des tailleurs nous semblait nouvelle et incommode. Pas de couteaux, pas de fourchettes; il y avait cependant une nappe; et c'était par là seulement que le service turc se rapprochait de nos dîners européens. Les infidèles n'avaient pas encore goûté un seul des mets de leur hôte, quand le sultan envoya l'ordre de les faire paraître devant lui. On revêtit aussitôt d'habits magnifiques les premiers d'entre nous. La robe de l'ambassadeur était d'hermine brodée d'or. Lord Byron et le capitaine avaient aussi leurs vêtemens de cour. Un pauvre et vilain habit de chasse à boutons ronds, que je vendis ensuite vingt piastres, me fut assigné. La cérémonie des robes à passer fut longue; quand elle fut achevée, sur les observations du capitaine Bathurst, nous nous remîmes à table, fort embarrassés de nos longues manches.

Les plats étaient devant nous. Mais comment faire, privés que nous étions de toute espèce d'instrumens? Nous nous entreregardions, avides de dépêcher leur contenu, et ignorant le mode turc selon lequel un exercice

si peu facile devait s'accomplir. Notre gaucherie fit pitié au capitan-pascha qui, avec une gravité imperturbable, plongea dans une montagne de choux cuits à l'eau trois doigts ingénieusement disposés. L'exemple était excellent, et la leçon donnée avec un aplomb et une grâce dignes du meilleur comédien. Penché en arrière, il ouvrit une bouche immense où ce fragment fut déposé. L'élégance orientale ne va pas plus loin. Pas une goutte de graisse ne tomba sur ses habits; à cette première attaque succéda une seconde, et de pincée en pincée, de bouchée en bouchée, le plat presque tout entier se trouva détruit. Le silence régnait. Nos doigts hérétiques devaient-ils suivre cet exemple? Nous en doutions; et personne n'osait attacher le grelot de cette difficile entreprise. Cependant le chef des fidèles n'avait-il pas ordonné que nous, infidèles, nous fussions nourris et vêtus? Notre devoir ne nous ordonnait-il pas d'obéir à ce double mandat?

Le capitaine Bathurst fut de cet avis. S'il n'avait pas jugé à propos de rompre la glace, c'eût été moi. Déjà ma main de mousse, toute noire de goudron, s'étendait vers le plat, quand mon capitaine m'arrêta :

« Jeune homme, me dit-il, vous êtes trop prompt à l'abordage. »

Et il se servit lui-même.

Une fois cet exemple donné, nous continuâmes bravement; les mets disparurent sous nos doigts rapides; mais nous étions bien éloignés encore de l'élégance et de la précision de manœuvre qu'exigeait notre gastronomie nouvelle. Les *kabobs* furent moins réfractaires que les autres plats; les *kabobs* sont de petits morceaux de viande grillée. Chaque *kabob* constitue une espèce de bouchée colossale que nous saisissions avec agilité. Malheureusement la mode réprouve les *kabobs*, qui sont à la table

ottomane ce que les pommes de terre sont à nos tables comme il faut. La démolition des *kabobs* fut rapide et suivie de regrets.

Nous vîmes enfin arriver un gros chapon. Son aspect était brillant : mais comment le découper ? Cette question muette passait de regards en regards et faisait le tour de la table. Le capitan-pascha saisit l'animal par le milieu, et d'un tour de main, arrache un lambeau de chair. Sir Stratford Canning veut l'imiter ; mais le fragment dont il s'empare est si mince ! C'est à peine une bouchée ! J'aime les chapons ; mon attention s'était fixée sur celui-là, dont l'embonpoint respectable et la saveur odorante me charmaient.

« Si nous essayions d'arracher les cuisses, dis-je à demi-voix ; ce n'est pas difficile.

— Non ; il a raison, » dit le capitaine.

Bathurst enlève une cuisse ; j'en fais disparaître une autre ; nous perdons notre fausse gravité musulmane ; et toutes les tables se mettent à rire. Seul, le capitan-pascha conservait son imperturbable majesté. Le chapon bouilli n'avait aucune saveur ; sa chair réduite par la cuisson était devenue une espèce de charpie insipide. La peine que nous avions prise et le mauvais succès de nos efforts redoublaient notre hilarité.

« Comment trouvez-vous le chapon ? »

Tout le monde répétait ces mots en riant, et le pascha ne riait pas de nous voir rire. Chaque muscle de sa face demeurait tendu et serré comme une corde de harpe. Notre voisinage ne lui plaisait qu'à demi ; et je suis sûr qu'en son ame et conscience notre hôte nous envoyait à tous les diables de Mahomet.

Trente-deux espèces de plats disparurent, et nous n'eûmes guères à nous plaindre que du dernier, dans la com-

position duquel l'oignon, l'ail, les cuisses de grenouilles et les huîtres dominaient. Cette belle invention fut sur le point de rendre inutiles toutes les recherches du repas ottoman. La nausée nous saisit avant que nous en eussions enlevé la moitié. Les houris ne dédaigneraient pas le sorbet glacé qu'on nous servit ensuite. Des poires cuites au four, mets assez vulgaire, succédèrent à cette délicieuse liqueur : puis, repos subit, halte complète, jusqu'au moment où les serviettes et les aiguières apportées par une phalange de domestiques, apparurent à nos regards. Le vieux pascha se renversa sur ses coussins, et resta immobile, paisible, passif, comme l'enfant suspendu au cou de sa mère. Cette atonie du pascha m'amusa beaucoup. Ah ! si vous connaissiez, lecteur, la volupté de ces molles serviettes exhalant l'eau de rose dont le convive est inondé, et le plaisir de ce repos complet après le repas, vous adopteriez la foi de Mahomet pour goûter ces jouissances que le chrétien ignore. Un Turc respectable lava mon menton imberbe et mes mains déjà calleuses ; habitué à grimper aux haubans, je trouvai cet usage fort agréable et fort doux.

Le bonheur ineffable d'être admis à voir de nos propres yeux le sultan termina la séance. On présenta des lettres ; les mains se croisèrent sur les poitrines. Mahmoud, avec sa barbe, la plus orthodoxe des barbes d'ébène, se leva poliment pour recevoir l'ambassadeur ; et nous repartîmes comme nous étions venus. Pendant notre repas, Mahmoud s'était amusé à nous épier ; une des favorites qui peuplent son harem lui avait tenu compagnie. Imaginez les questions dont on l'accabla quand elle revint au harem ! Ont-ils une queue comme les singes ? Portent-ils leurs babouches sur leurs têtes ? Peuvent-ils manger avec leurs doigts comme des êtres civilisés ? La plus commune opinion des

femmes asiatiques et américaines, c'est que les Européennes et les Européens portent queue et ne sont qu'une dégradation de l'espèce orang-outang. Je connaissais une jeune Anglaise, fort jolie, qui résidait à Xalappa, ville située à vingt milles de la Vera-Cruz ; toutes les fois qu'elle se déshabillait pour se coucher, une troupe de femmes accouraient sous sa fenêtre ; les unes grimpaient jusqu'au balcon ; les autres s'armaient de longues vues ; et ce n'était qu'à grand renfort de rideaux qu'elle échappait à leurs persécutions ! « Encore, s'écriait-elle naïvement, si c'étaient des hommes, on y comprendrait quelque chose ! » Sa femme de chambre lui révéla enfin le secret de cette bizarre curiosité ; les femmes de Xalappa étaient persuadées que toute femme européenne avait reçu du Très-Haut cet appendice inutile, et elles cherchaient à s'assurer par leurs propres yeux de la réalité du fait. Je ne sais pas comment s'y prit la jolie Madame *** pour lever tous les doutes des Américaines ; mais après quelques jours de résidence, on cessa de la tourmenter.

Nous regagnâmes nos chaloupes, vêtus de nos robes orientales dans les plis desquelles nous nous embarrassions, nous culbutant les uns sur les autres, et n'osant pas nous défaire de ces vêtemens consacrés ; le respect pour le sultan nous le défendait. La cérémonie se termina vers midi par plusieurs salves de notre artillerie ; et le grand monarque, aussi ennuyé que nous, se renferma dans son harem.

Ces gens qui ne laissent pas une exécution passer sans l'honorer de leur présence, m'ont toujours fait horreur ; ma vie de matelot ne m'a pas réconcilié avec les détails épouvantables dont de telles scènes se composent. Quarante pirates, pauvres diables, dont le crime n'était pas bien prouvé, et leur chef, dont le forfait le plus avéré était d'être riche, venaient d'être condamnés ; les qua-

rante pirates à être pendus, et leur chef à être décapité. Ce dernier méritait assurément quelque commisération. Il avait depuis long-tems quitté son métier; on avait, pendant quelques années, fermé les yeux sur ses péchés d'autrefois; on ne les aurait point ouverts, s'il eût caché sa fortune. Mais on avait besoin de son argent : on commença par prendre sa tête. Je rencontrai dans une de mes promenades les quarante pendus, ligne formidable de cadavres, et le décapité, plus horrible encore. Sa tête était placée entre ses cuisses; et ce corps sanglant, étendu devant la maison du bourreau, n'avait pour témoin qu'un seul Turc, sans doute quelque ami fidèle du défunt; de son bâton inutile et impuissant, il écartait les chiens affamés, qui bravaient ses efforts et venaient sous ses yeux s'abreuver du sang qui ruisselait. Jamais plus glacial et plus horrible frisson ne parcourut mes veines. Lord Byron qui se trouvait près de moi éprouva le même sentiment d'horreur; il s'écria : « *Bon Dieu!* » et resta comme pétrifié devant cette boucherie. Ses plus beaux poèmes, ceux qu'il a composés en Orient, le *Giaour* et le *Siége de Corinthe,* par exemple, portent des traces et conservent le souvenir de ces impressions.

Le dimanche suivant, tout se taisait sur *la Salsette;* ceux qui ont monté un navire anglais savent combien le silence du sabbat sur un vaisseau de guerre est chose remarquable; tout l'équipage était endimanché; la propreté, la discipline, le bon-ordre du vaisseau auraient pu servir de modèles. Le pas mesuré de deux ou trois matelots qui se promenaient avec gravité sur le pont de l'avant, se faisait à peine entendre : les uns dormaient appuyés sur les écoutilles, les autres lisaient couchés sur des cordages; trois heures venaient de sonner; les officiers dînaient, l'officier

de quart rêvait, n'ayant rien à faire; les sentinelles ennuyées, s'appuyaient sur les mâts. Tout-à-coup vous eussiez vu s'animer et surgir cette population endormie de *la Salsette*; un cri émané du rivage, une confusion incroyable de voix, de clameurs, de malédictions, couvraient de leur tumulte le bruit de la mer. Un Turc couvert de sang, poursuivi par des milliers de Turcs, parut sur la plage, s'élança dans une barque, la démarra, la guida la rame à la main, et toujours assailli des anathèmes de ses concitoyens, continua sa route. Le bec de fer de sa petite barque s'avançait du côté de *la Salsette*. La sentinelle de notre vaisseau qui le couchait en joue, et tout notre équipage assemblé, n'effrayèrent pas ce malheureux. Rien ne put l'empêcher de grimper à l'abordage, de courir vers le cabestan, et là, de s'agenouiller en déchirant son turban et en faisant le signe de la croix. J'ai rarement vu une scène plus dramatique. Les Turcs ne cessaient pas leurs clameurs; toutes les chaloupes de Péra se lançaient à-la-fois à la mer. Crainte, vengeance, violence, haine nationale, tout se réunissait pour augmenter l'intérêt de cet étrange tableau.

La chaloupe vide du fugitif flottait sur la mer de Marmara. *La Salsette* était assiégée d'une foule de chaloupes turques, d'où sortaient des torrens de voix orientales, d'accens gutturaux, de réclamations inintelligibles, dont le bruit s'accroissait à mesure que le nombre des assiégeans augmentait. Attaché et comme enchaîné au grand mât, le fugitif, reconnaissable à sa tête rasée, à l'éclat de ses yeux animés de rage et de crainte, incapable de parler ou ne le voulant pas, était le héros et le point central de cette scène animée. Long-tems nous la contemplâmes sans la comprendre. Notre truchcman était malheureusement absent.

On alla le chercher. Seul, il put nous débarrasser de cette foule et nous expliquer les cris que l'on poussait autour de nous :

« Rendez-nous le meurtrier ! Que l'assassin périsse ! »

En effet, l'homme qui était venu nous demander asile avait assassiné par vengeance trois membres de la même famille. Après avoir égorgé le neveu, il venait de massacrer l'oncle. Il n'était bruit que de cet événement dans le faubourg de Péra, quartier de la ville où résidait la famille. L'oncle dont je parle était paisiblement assis devant sa porte, lorsque son ennemi l'apercevant, lui plongea deux fois son cimeterre dans le sein et prit la fuite.

La vie avait déjà quitté le corps de la victime, lorsqu'on s'aperçut de l'événement qui venait d'ensanglanter Péra. Les clameurs du peuple avertirent le fugitif du danger qu'il courait. Le christianisme et le pont de notre vaisseau lui semblèrent ses seuls refuges. Il aborda notre navire et fit le signe de la croix. Sans cette présence d'esprit, on eût vu flotter sur les ondes du Bosphore les fragmens de son cadavre. Cependant les Turcs frémissaient de voir cette proie qui leur échappait ; leur foule impatiente menaçait de mettre le feu à *la Salsette ;* suspendu et en équilibre sur la proue aiguë d'une barque, le fils du vieillard assassiné agitait son glaive et excitait la colère de ses concitoyens qui l'entouraient. A ces clameurs notre équipage mêlait ses murmures ; la discipline était rompue ; ses vieilles lois n'étaient plus écoutées. On criait de toutes parts qu'il fallait livrer le coupable, ou le pendre à un des huniers. Cette justice expéditive convenait beaucoup à nos camarades ; et l'assassin courait grand risque ; les horribles imprécations vociférées par le fils et répétées par Mustapha, notre trucheman, produisaient quelque impression sur nos hommes. Vous eussiez frémi

de voir cette terrible poésie, mi-partie d'anglais et d'excellent turc, glisser sur les eaux et frapper l'écho de la rive.

« Le voilà, criait le fils! le voilà, le sang de mon père! Il teint le cafetan du misérable. Je jure par ce sang que j'aurai son cœur. Je l'arracherai de sa poitrine infâme, et j'en nourrirai mes chiens! »

Grâce au bon-sens du premier lieutenant, cette scène s'apaisa. L'équipage rentra dans l'ordre. Mustapha choisit pour tribune la dernière écoutille de l'*avant*; et de là il fit signe à ses compatriotes qu'il avait à leur parler. Aussitôt tous ces sabres nus s'abaissèrent; le plus profond silence régna. Les rames immobiles n'agitaient pas même l'onde. Les rameurs avaient soin de les tenir plongées dans l'eau, de peur que le bruit des gouttes tombant dans la mer n'interrompît l'orateur. Plus de trois mille turbans se courbèrent à-la-fois vers *la Salsette*, pour écouter Mustapha.

« Le capitaine est à terre, leur dit-il, et il faut l'attendre. Jusqu'à ce moment, on le gardera prisonnier.

— *Allah! il Allah!* Il nous le faut; nous le voulons!

— Je jure par Allah, et Mahomet son prophète, que le prisonnier ne sera pas lâché, avant que justice soit faite.

— C'est à moi de la faire, cria le fils! Je jure, moi, par le chameau de Mahomet, que je couvrirai le misérable de la poussière de ma colère.

— Il est dit : *Ne jurez pas par le chameau.*

—Qu'il mange de la poussière, le monstre! » s'écriaient-ils en chœur.

Manger *de la poussière* est une expression turque, qui indique le dernier degré de l'ignominie et du malheur. Quand Mustapha eut traduit cette phrase, un mousse, partant d'un éclat de rire, s'écria :

« Voilà un triste régal ! »

Qui croirait que cette mauvaise facétie populaire changea toute la scène ? Nos matelots riaient. Les Turcs furent déconcertés ; étonnés de nos risées, ils finirent par accéder à nos propositions ; les Ulémahs vinrent ensuite réclamer le coupable ; le calme se rétablit ; et grâce aux longues interprétations de la loi, dont le pont de *la Salsette* devint le théâtre, on finit par débarquer le meurtrier, sain et sauf, sur le rivage de Scutari.

Tel est le drame magnifique et bizarre dont je fus témoin. Quel théâtre de Londres ou de Paris offrirait des contrastes plus grandioses, des effets plus piquans ; ce panorama de Constantinople, ces vaisseaux en rade ; cette mer de Marmara ; cette population vengeresse ; l'Europe représentée par un vaisseau anglais, merveille de discipline et de bon ordre ; l'Asie avec ses violences inattendues et ses passions indomptables ; deux idiomes retentissant sur les flots ; toutes ces robes orientales ; tous ces cafetans bigarrés se mouvant sur les conques légères des canots turcs ; la gravité ottomane faisant place à la soif de vengeance et de meurtre ; enfin cette émeute sur la mer autour d'un navire ! jamais je n'oublierai ce spectacle.

(*Metropolitan.*)

Miscellanées.

LE CHATEAU DE JAXMUND,

DANS L'ILE DE RUGEN.

Un Anglais s'ennuie-t-il? s'il est pauvre, il s'énivre; s'il est riche, il voyage. Sa chaise de poste est lancée vers l'Orient; et une fois lancée, la même direction l'entraîne toujours. C'est le midi, c'est le soleil que cherche l'habitant des Iles Britanniques. En avant! s'écrie-t-il; et comme Alfieri, pourvu qu'il marche vite, il est heureux. La Suisse et le *ranz des vaches,* la poudre des Scipions et celle des Lazzaroni, l'arrêtent quelques momens; il boit l'air énivrant de la baie napolitaine, dessine le Vésuve, croque une ou deux figures de paysannes; et si les Tunisiens ne l'escamotent pas; si la rosée du soir, plus fatale que le choléra, ne le tue point, il poursuit sa route, promène son ennui au grand galop, pousse vers l'extrême Orient, monte un chameau, dîne avec le pascha de Benin, achète des négresses pour obtenir la bienveillance de leurs maris, se fait voler par les Mandingues, bâtonner par les Angolais, emprisonner par les Chingalais; et quand tous les rois noirs et crépus du Congo et du Biskongo se sont relayés pour l'affamer, le torturer, le battre et le rançonner, il atteint le fameux empire de Tombouctou, s'aperçoit que cet empire est sans capitale, cette capitale sans empire, cette renommée sans réalité, ce peuple sans roi, et ce royaume sans ville; puis, cette grande entreprise terminée, il a la fièvre; on l'empoisonne pour le guérir; son

journal, volé par les prêtres, est déposé dans le temple; enfin il meurt, glorieux, desséché, léguant sa défroque aux princes du pays, son nom à sa patrie, et son exemple à tous les sots qui pourront être tentés de l'imiter.

Voilà, mes amis, ce qu'il en coûte de voyager au midi. Vive le nord!

Moi, j'allais au nord; c'était ma route. Je ne me précipitais pas à la quête des merveilles; et lâchant la bride sur le cou de ma jument noire, je la priai de me conduire; nous étions en Allemagne; ma jument, que les gras pâturages attiraient, se dirigea vers le Mecklembourg. Les routes y sont mauvaises; mais les aubergistes y rient toujours; et si le pays est plat, je n'ai jamais vu de gens de meilleure humeur. Je passai en revue le château, la galerie, toutes les curiosités, y compris le prince souverain du pays, et son contingent de cent hommes. Nous côtoyâmes paresseusement la Baltique, traversâmes la Poméranie, visitâmes Rostock et Wismar; de ces deux villes, je n'ai rien à dire, si ce n'est que la meilleure bière d'Allemagne se brasse dans les murs de Wismar, et la pire dans les cuviers de Rostock : aussi cette dernière ville est-elle en abomination, et la première en vénération, dans ce pays de l'orge qui fermente et des cerveaux qui s'exaltent.

J'avais un ami à Rostock, vieux hussard de Lichtenstein, avec lequel j'ai servi sous la même bannière, et qui, riche de blessures et pauvre de revenu, s'est mis lui-même à la réforme, a épousé une jolie Mecklembourgeoise, et se repose de ses douze campagnes au sein de la petite armée dont il est père. Le major m'accueillit avec l'hospitalité du soldat; mais un nuage de chagrin pesait sur sa maison et voilait son visage. Les bouteilles de vin du Rhin se vidaient lentement; les narrations que von Harmand (c'est le nom du major) aimait à faire ne se succédaient plus avec cette

rapidité que souvent j'avais admirée. Le juron du major se nuançait de mélancolie.

« Eh quoi ! lui demandai-je, avez-vous perdu une partie de votre fortune ? »

Le major secoua la tête.

« Le gouvernement a-t-il avec vous quelque fâcheux démêlé, à-propos des taxes, des impôts, des redevances, des dîmes ?

— Non. »

L'Allemagne était alors féconde en mécontens, groupés la plupart en sociétés secrètes ; les écoliers de philosophie, d'histoire, animés par l'exemple de Sand, assassin de Kotzebue, jouaient à la conspiration. Von Harmand, jadis entaché d'un libéralisme que je n'ignorais pas, avait-il donc associé ses cheveux gris à quelque complot de ce genre ?

Mes questions multipliées le contraignirent enfin à s'expliquer.

« Eh bien ! me répondit le vieux major impatienté, vous devinez mal. Voici de quoi il s'agit : il faut que demain matin je me mette en route pour aller je ne sais où, chercher je ne sais qui, me battre avec un garçon dont je suis presque le frère, et dont je ne sais pas le nom. Voyage agréable, n'est-il pas vrai ?

— Je déclare, mon cher major, que je renonce à vous comprendre.

— La vérité est, que ma famille ayant été outragée dans la personne d'une de mes sœurs, par un monsieur que la plupart des femmes regardent comme un ange et que je regarde, moi, comme un aventurier, je me crois obligé, voyez-vous, de courir le monde, de découvrir le coupable dans un lieu ou dans l'autre, et de lui apprendre à épouser les jeunes filles pour les abandonner ensuite, veuves d'un

mari vivant. Voici bientôt une année que ma sœur a contracté ce mariage, auquel j'ai applaudi. Mon beau-frère est un homme aimable. On n'a pas plus d'adresse et de facilité, une langue plus dorée que ce beau jeune homme. Moi-même je m'y suis laissé prendre.

— Et vous ne saviez pas d'où venait celui que vous avez donné pour mari à votre sœur?

— Il venait, en droite ligne, de Berlin; le Paris de l'Allemagne est fécond en Lovelaces, vous savez.

— Son nom?

— Steinfort. Beau nom de comédie ou de voyage : capitaine des hussards Ziéten, à ce qu'il prétend; bien fait, spirituel, recevant des lettres de tous les coins du monde; musicien, danseur, causeur, écuyer habile, parlant plusieurs langues, sentimental d'ailleurs, et possédant tous ces mille riens qui triomphent du cœur des femmes, c'est-à-dire de leur mauvaise tête. Quand Steinfort conduisit ma sœur à l'église, je crus que toutes les belles de la province allaient rivaliser de suicide.

— Comment s'est passée l'année du mariage?

— Comme il convenait à un acteur consommé; pas une scène oubliée. Passion au premier acte; adoration ensuite; puis, tendresse, confiance, épanchement, douce intimité, amitié sans réserve, paternité, le tout avec un art parfait et une gradation admirable; ensuite la toile est tombée; le héros s'est évanoui.

— Comment? Il est parti tout-à-coup; et sa disparution n'a été annoncée par aucun symptôme?

— Une espèce de postillon assez mal vêtu lui remit, il y a huit jours, une grosse lettre cachetée de noir; alors il s'enferma; sa femme s'étonna de le voir rester si obstinément à la maison. Elle le pria de sortir, de se distraire, d'aller à la chasse dans la forêt voisine; en effet il sortit,

mais pour ne plus revenir. Huit jours après, une lettre parfumée, que vous pouvez vous donner le plaisir de lire, vint nous apprendre que notre hôte était retenu par des affaires pressantes, dans un pays que la lettre ne spécifiait pas. Cette épître, la voici : vous reconnaîtrez, si vous voulez bien la parcourir, que l'on ne peut faire plus poliment une mauvaise action. »

Le brusque major me laissa lire la lettre ; elle était parfumée en effet, mais triste, pleine de tendresse, d'éloquence et d'énergie. Le style de l'écrivain me frappa ; je soupçonnai que le major pouvait s'être trompé, et que quelque mystère se trouvait caché sous cette bizarre histoire. Le jeune homme était-il, comme le héros du drame de Gœthe (1), coupable de bigamie ? De mauvaises affaires, les poursuites de créanciers impitoyables le retenaient-elles dans un de ces asiles temporaires, où les gens d'honneur n'aiment pas à se trouver, et où les fripons vivent commodément, aux dépens du roi et de ceux qui les y jettent ?

« Vous vous mettez donc en course, demain matin, pour dépister l'auteur de la lettre ?

— Que diable voulez-vous que je fasse ?

— Et de quel côté vous dirigez-vous ?

— Je jette la plume au vent ; j'ai trouvé dans ses papiers des enveloppes de lettres portant le timbre de Suède ; je sais qu'il connaît ce pays. C'est là ma route ; le diable me conduira ; car c'est une triste excursion : et pendant que je battrai les rochers voisins de la capitale suédoise, mon homme sera sans doute occupé à répéter son rôle au Mexique ou au Chili ; dansant, courant, coquetant, faisant de la musique et contractant mariage dans quelque ville des Antipodes, avec quelque héroïne américaine.

(1) Stella.

— Major, je vous accompagne. »

En effet, nul motif ne s'opposait à ce que j'accompagnasse le major. Une aventure intéressante et mystérieuse se présentait; je trouvais un but de voyage; le pays que j'allais voir était nouveau pour moi; von Hermand était bien le meilleur des hommes; une seule de ces raisons eût suffi pour me décider à partir : mais je ne dois pas oublier la plus influente de toutes. Le lendemain de cette conversation, je fus présenté à la sœur du major; et sa douleur, ses joues si pâles, ses yeux fatigués de larmes me touchèrent. Je jurai de ne pas quitter la selle, que le séducteur ne fût retrouvé, la foi conjugale vengée, et l'Ariane allemande rendue au bonheur domestique ou à la liberté.

Nous sommes en route; deux hussards, vrais sauvages de la civilisation guerrière, ne font ni de grandes cérémonies, ni beaucoup de préparatifs pour chevaucher à travers les monts, les bois et les vallées. Le major fumait; deux gros dragons, transformés en domestiques, fumaient en nous suivant; la cavalcade aventureuse s'avança ainsi dans les plaines de la Poméranie.

Qu'est-ce que la Poméranie? Personne n'en sait rien; les seuls géographes qui puissent nous fournir des renseignemens sur ce pays bizarre, sont les contrebandiers de la Baltique. Imaginez un terrain plat où les roues enfoncent jusqu'à l'essieu; un bon pays sillonné, crevassé, coupé de fondrières, prodigieusement fécond, habité par des chevaux à figure humaine, qui vous répondent par un hennissement, et qui ruent si vous les approchez : curieuse contrée que vous pouvez visiter une fois; mais Dieu me préserve de jamais y remettre le pied! Affamés dans les villes, rançonnés dans les villages, nous aurions battu les buissons jusqu'au dernier jour du monde sans qu'une once de pain blanc ou une parole honnête eussent

payé notre peine. Quant à l'homme que nous cherchions, nous n'avions pas découvert la moindre trace de sa présence. Le major, toujours la pipe à la bouche, était déjà las de la campagne; l'insurrection couvait chez nos deux dragons; je doublai leur ration de tabac, plaçai le major au centre, me chargeai de l'avant-garde, rejetai les deux valets à l'arrière-garde, et continuai ainsi la reconnaissance de toute la Poméranie Suédoise.

Dans tel village, on nous disait que l'aventurier après lequel nous courions venait de passer. Et nous, de piquer nos chevaux et de galoper à sa poursuite. Ailleurs on prétendait l'avoir vu descendre de cheval et s'asseoir à table d'hôte. Il devait être dans telle ville, à trois ou quatre lieues; aussitôt nos montures partaient; nous voilà lancés; et parvenus au terme de notre course, nous ne trouvions rien que des figures étonnées, trois ou quatre buveurs dans une auberge, et une grosse servante aux joues rouges.

C'est un fort bon exercice que celui du cheval; les rives de la Baltique ont leur charme; et les derniers jours de l'automne dans le nord méritent bien qu'on les contemple. La pourpre et l'or des buissons, l'argent bruni qui étincèle sur les pins, la teinte amarante du ciel, le grand miroir de la Baltique reflétant toutes ces teintes ardentes et mélancoliques du ciel et des bois, rivalisent alors, pour l'éclat et la magie, avec les paysages méridionaux. La nature voluptueuse, riche, aimable, énivrante dans le Midi, se revêt dans le Nord d'une majesté plus solennelle; elle se pare d'écarlate et de rubis; les teintes du firmament et celles de la végétation sont plus fortes; l'aurore et le couchant, la feuille prête à tomber, le tronc de l'arbre mousseux, se teignent de couleurs plus profondes. Je plains l'homme qui, en traversant la Poméranie, pendant une

belle automne, ne courberait pas respectueusement son front devant cette beauté grave, triste, et, pour ainsi dire, passionnée et rêveuse.

Un soir cependant notre admiration fut troublée par un de ces caprices que la nature se permet, comme les beautés mortelles. Une brise légère s'éleva, s'augmenta, remua et entassa vers l'ouest une masse de nuages, pavillons de vermeil et d'opale, dont les couleurs changeantes ne furent bientôt plus qu'une vaste et ténébreuse vapeur. Les flots de la Baltique s'émurent; la trompette d'Odin fit éclater la tempête; la pluie, la foudre, le vent, l'éclair se confondirent. Où nous réfugier? Que faire? Nos chevaux se câbraient. Pas de maison près de nous; nul abri. Nous étions trempés. Le major fumait et blasphémait; les dragons regrettaient leurs foyers, qu'ils menaçaient de regagner au plus vite. Sur le rivage du Klane Hiff, que nous parcourions à cheval, pas un abri, pas une caverne; il faudrait être castor pour y vivre, huître pour y trouver asyle. L'horizon, du côté de la terre, se drapait de gazons bleus, jaunes, verts, pittoresques, ravissans, océan de couleurs bigarrées, mais au milieu duquel le plus petit toit de chaume ne se montrait pas. Du côté de la mer, c'était une immense plaine écumeuse, sombre, agitée, grondante, tourmentée par le vent du nord-ouest.

« Diable! » criait le major.

Qu'est devenu ce tems où, sous la bouche tonnante du canon français et sous un déluge de pluie, nous choisissions le premier arbre venu et la terre nue pour lieu de bivouac et de repos, abrités par nos chevaux, réveillés par quelque balle ennemie et toujours contens? Rien ne stimule l'énergie humaine comme une campagne militaire; entraînés par son mouvement, les hommes sont de fer : mais arrachez le soldat à son bataillon, enlevez-le aux scènes guerrières;

c'est un homme; ce n'est plus un héros; il n'aime ni la pluie, ni le froid, ni la faim; il pense aux délices du coin du feu, à un bon souper, à un bon lit; pensées fatales à l'héroïsme et qui nous poursuivaient au milieu des tristes plaines de la Poméranie.

Le cheval d'un de nos vieux dragons fit une pointe, jeta son maître dans le torrent qui traverse la plaine pour aller se confondre avec la Baltique, et se mit à galoper vers le nord. Le dragon, soldat déterminé, qui ne voulait pas suivre le courant, lutta contre lui, et, sans abandonner la pipe que ses lèvres tenaient serrée, sortit à grand' peine des eaux bouillonnantes, pour courir après sa monture. Heureusement le cheval s'était abattu; et le Keyserlauter, à la lueur des mille fantaisies de l'éclair, se remit en selle.

« Holà! s'écria-t-il, voici une lumière!

— De quel côté?

— A gauche; c'est une hutte de paysan; à combien de lieues de nous, je ne pourrais le dire; mais marchons en avant, nous la trouverons.

— En avant! » s'écria toute la caravane.

Et nous poussâmes vivement nos chevaux à travers ces champs couverts de mousse et trempés de pluie. C'était une espérance que cette lumière. Elle nous promettait un bon lit, un abri dont nous avions certes grand besoin, un bon feu qui ne nous était pas moins nécessaire, en un mot tout ce que des voyageurs fatigués, mouillés, désirent avec le plus d'ardeur. Une demi-heure de course à franc-étrier nous conduisit à la porte d'une maison carrée d'assez bonne apparence, mais qui occupait le centre d'une plaine sans bornes; et qui par son isolement semblait placée là tout exprès pour offrir l'hospitalité aux voyageurs égarés dans ces parages. A travers les fenêtres de cette maison, une grande

clarté étincelait ; des chants mêlés d'éclats de rire s'unissaient au bruit sauvage du vent et de la tempête ; les habitans de la maison isolée paraissaient se livrer à une gaîté folle ; quel bonheur pour nous! Enfin nous allons trouver de joyeux compagnons, un asile embelli par une fête, qui sait encore? de jolies femmes peut-être.

« Amis, cria le major, ouvrez à des voyageurs. »

En disant ces mots il frappa. Dès que le petit marteau eut retombé sur la plaque de cuivre, et éveillé l'écho des grands appartemens, tout se tut. L'ange de mort aurait frappé de son aile l'édifice et tout ce qu'il contenait, le silence n'aurait pas été plus profond, plus subit, plus inattendu. Les bruits se taisent, les lumières s'éteignent ; le vent seul siffle toujours. Plus de chansons joyeuses, plus de bacchanales éclatantes.

« Diable! s'écria le major, ouvrez-vous? »

On ne répondait rien ; et la porte qui retentissait en vain sous le battement réitéré du marteau, sous les coups de botte dont le major la fatiguait, restait inexorable. Le major furieux jurait par l'ombre de Frédéric, par celle du général Daun, que les choses ne se passeraient pas ainsi : fureurs inutiles. Les habitans de la maison inhospitalière ne bougeaient pas, ne donnaient plus signe de vie. Notre dernière ressource, dans cette situation difficile, fut de convoquer un conseil de guerre, d'inviter nos deux dragons à y prendre part, et de tenir séance en face de la porte rebelle. Continuerons-nous notre route? Donnerons-nous l'assaut à cette forteresse? Y mettrons-nous le feu? Ces questions furent sommairement discutées ; notre sagesse coalisée ne put arriver à aucune solution satisfaisante. Les dragons et le major n'avaient oublié ni le fracas de l'orgie, ni le profond silence qui lui avait succédé ; de bons Allemands n'aiment pas à se compromettre avec les

puissances infernales; et persuadés que le diable entrait pour quelque chose dans la bizarre scène dont nous étions témoins, leur courage s'était évanoui. Les dragons ne sont pas grands philosophes, il faut leur pardonner.

Cependant le bivouac nocturne dont j'étais menacé ne me plaisait qu'à demi; et mes yeux se fixaient obstinément sur les fenêtres, naguères rayonnantes, maintenant obscures, de cet étrange édifice. A travers les volets, une faible lumière apparut de nouveau; je serrai de près la muraille, pris silencieusement mon poste sous le volet qui renouvelait mon espoir, et j'attendis avec patience le dénoûment de cette scène. Le volet ne tarda pas à s'entr'ouvrir : une tête passa par la fenêtre; cette tête fut suivie d'un cou et de deux épaules. Comme j'étais encore en selle, je crus l'occasion favorable, et m'élevant un peu sur mes étriers, je serrai vivement de mes deux mains la tête de l'habitant. Celui-ci se débattit avec vigueur; sa position supérieure lui donnait de l'avantage sur moi, qu'un seul pas de mon cheval pouvait laisser là, suspendu comme une enseigne. D'ailleurs mon antagoniste était un homme robuste, dont les deux poings fermés vengeaient assez bien l'affront que je lui faisais subir. Les mouvemens de mon cheval m'inquiétaient; les coups de poings du captif me meurtrissaient; je finis par tirer un pistolet de l'arçon, et par lui crier de toute ma force :

« Rendez-vous, ou vous êtes mort! »

Une voix douce et plaintive vint se mêler à nos voix courroucées :

« Grâce, grâce, pour mon oncle! »

La lumière que portait la nièce du captif, me fit entrevoir la plus jolie blonde dont jamais les plaines de la Saxe aient pu s'énorgueillir. Je lâchai prise, comme vous le pensez bien, lecteur; et la tête capturée se retira en grondant.

« J'obéis, mademoiselle, lui dis-je ; mais représentez, je vous prie, à monsieur votre oncle, qu'il est peu convenable de laisser ainsi exposés à la pluie trois dragons et un major. »

L'oncle était encore très-courroucé ; la loyauté chevaleresque de mon procédé ne l'eût pas fléchi, si la nièce n'eût employé d'irrésistibles argumens. Elle était belle et accessible à la pitié. Ses caresses et ses prières obtinrent, non sans peine, l'hospitalité que nous implorions ; l'oncle, tout en murmurant, fit crier ses verroux, souleva les barreaux de fer et entr'ouvrit sa porte. Mais une nouvelle discussion s'éleva. Le commandant de la garnison ne voulait livrer passage qu'à l'armée assaillante, c'est-à-dire à moi seul. Moi, je prétendais n'être que l'avant-garde, et je réclamais pour le corps d'armée l'exécution de la capitulation tout entière. Cette nouvelle querelle menaçait de se prolonger, quand le major, qui n'était pas aussi sensible que moi à la puissance de deux yeux bleus et d'un mélodieux langage ; d'ailleurs furieux, affamé et tout humide de pluie, se précipita sur la porte entr'ouverte, renversa l'hôte et la bougie dont il était armé, et se trouva maître de la place, long-tems avant que les préliminaires du nouveau traité fussent ratifiés par les parties contractantes.

Il n'était plus tems de faire des cérémonies : suivis de nos fidèles dragons, nous pénétrâmes dans le sanctuaire, théâtre de cette orgie que notre coup de marteau avait interrompue. Une petite table boiteuse, reléguée dans un coin ; deux ou trois escabeaux vermoulus, un tison fumant dans le foyer, voilà tout. Qu'était devenue la troupe joyeuse des buveurs et des chanteurs? Comment avaient disparu les grands verres, les brocs immenses, les terrines garnies de venaison, les bouteilles de vin du Rhin

et les cruchons de bière de Mecklembourg ? Dans ce triste désert, nous cherchions en vain la trace de cette fête si bruyante qui nous avait leurrés d'un espoir mensonger. Nous commencions à craindre que le souper qu'on nous réservait ne fût en harmonie avec le reste ; quand la jeune sylphide qui avait déjà négocié notre admission, nous apporta un repas frugal, mais délicat, que renfermait un panier de jonc. Il se composait d'excellent pain, de fruits, d'un morceau de mouton, dont nous ne tardâmes pas à rôtir nous-mêmes les fragmens, comme les héros d'Homère, de deux bouteilles de vin et d'un peu d'eau-de-vie. Tel fut le renfort qui nous protégea contre la famine ; et le major, en expédiant son repas champêtre, ne cessait de vanter la hardiesse de son coup-de-main ; les lignes de Weissemberg et l'assaut de Smolensk n'étaient rien, à l'entendre, auprès de cette prise d'une forteresse capturée sans effusion de sang.

L'oncle était resté debout près de la fenêtre ; il avait l'air de ne point faire attention à ce qui se passait autour de lui : notre gaîté, que la chaleur du vin ranimait, ne se communiquait point à cet hôte de mauvaise humeur : je résolus de l'arracher à cette taciturnité bizarre et je lui adressai la parole :

« Quel motif a pu vous engager, monsieur, à choisir pour lieu de résidence une campagne si désolée, un endroit si désert ? »

L'ermite tourna la tête, et répondit d'une voix sombre : « Les astres ! »

J'éclatai de rire ; le major, qui n'aime ni les fantômes ni les sorciers, pâlit ; et les deux dragons firent le signe de la croix. Le regard du magicien s'arrêta sur moi avec une expression plus solennelle ; son œil étincela ; et d'une voix émue, mais profonde et sonore, il s'écria :

« Oui, riez, enfans de la terre, instrumens des rois, pauvres enfans, riez, multitude insensée ou aveugle, riez des mystères que votre folie, votre ignorance et votre présomption ne peuvent sonder. Vous ne savez ni ce qui se passe dans les cieux, ni ce qui se passe sur la terre; et quand les trônes tombent, quand les peuples se vengent, quand après s'être vengés ils retournent le poignard sur eux-mêmes et l'enfoncent dans leurs flancs, vous restez frappés de stupeur; vous ne voyez dans l'univers et dans l'histoire que des événemens sans motif, que des effets sans cause, des résultats sans antécédens. Vous vivez comme l'arbre végète; vous végétez comme la pierre existe; vous existez dans les ténèbres qui vous environnent, sans chercher à les percer; et vous riez des astres dont l'influence vous guide, vous ballotte, dépeuple et repeuple votre misérable globe, fait ou défait vos chétifs empires. »

Cet étrange enthousiasme, l'excellent vin que nous buvions, l'obscurité, l'orage, notre fatigue, l'ivresse qui commençait à faire tourbillonner la pensée et à déranger l'équilibre des deux dragons; la solitude, le délâbrement du logis, la lueur expirante des tisons à demi couverts de cendres, le sifflement du vent à l'extérieur, l'apparition de la jeune fille, qui, calme et riante en face de son vieil oncle, feuilletait un gros volume, sans le lire, et comme pour donner une occupation à ses doigts et échapper à notre observation; cet ensemble, cette scène, ces contrastes, commençaient à me pénétrer moi-même de je ne sais quelle terreur. Je me levai, et m'approchant de la jeune fille, je lus sur la page que ses doigts venaient d'ouvrir, les mots suivans : *Swedenborg : la cité céleste.* Le vieillard s'aperçut de mon mouvement. Alors ses traits étincelèrent; ses petits yeux caves lancèrent la flamme; sa

voix tonna. Il se leva à son tour et me parut plus grand qu'auparavant :

« Swedenborg ! Swedenborg ! s'écria-t-il, le révélateur des mondes infinis! le contemplateur! le prophète! »

Un hymne de Novalis (1), hymne mystique, dont nous ferons grâce à nos lecteurs, sortit alors de ses lèvres inspirées ; cet hymne racontait les merveilles de la cité divine, telle que Swedenborg l'a vue et décrite ; le poète parcourait, sous la direction du chef de secte, les étoiles dont le firmament est semé ; je ne doutai plus que notre hôte ne fût un de ces illuminés dont l'Allemagne abonde, cervelles ardentes et faibles que Jacob Bœhme et Schelling ont enflammées et égarées. Les vers étaient magnifiques ; la déclamation passionnée du vieillard leur prêtait un nouveau prestige.

Il se rassit ; un coup-d'œil lancé à sa nièce l'avertit que les bouteilles étaient vides, et les bougies sur le point de s'éteindre. Quelques momens après avoir quitté la salle, la jeune fille reparut, apportant deux autres bouteilles et armée de deux bougies. Sa démarche était solennelle, et elle chantait, tout en marchant, la belle incantation de Faust, que Weber a mise en musique. Les dragons ouvraient de grands yeux et n'osaient proférer une seule parole. Le major buvait, pour s'empêcher de réfléchir.

Cependant l'orage s'apaisait ; les nuages entassés sur la Baltique fuyaient avec un long et sourd murmure. La fraîcheur et la vie semblaient émaner des plantes humectées par une pluie féconde. On sait quelle délicieuse saveur recèlent les végétaux sauvages, et combien l'expansion de ces parfums captifs est puissante après l'orage. Le voile noir qui avait enveloppé les cieux, s'étant déchiré, laissait voir

(1) Auteur mystique, ami de Gœthe.

cette voûte immense, nappe de lumière, semée d'étoiles, sillonnée par les météores des régions boréales; admirable théâtre où vous eussiez dit que des lames de rubis et d'améthystes gigantesques roulaient à travers un horizon d'argent et d'azur.

« Le voilà ! s'écriait le vieillard enthousiaste; le voilà ce moment qui ne pouvait manquer d'arriver ! Les tempêtes du monde se dissipent. Le souffle foudroyant de nos maîtres cesse d'écraser les peuples. L'âge de la superstition fuit; celui de la science commence; l'horizon s'épure, l'atmosphère s'éclaircit. Les nuages s'évaporent; les armées des oppresseurs tombent dans le sol qui les engouffre; celles des opprimés renaissent de leurs cendres. » Et, en disant ces mots, il frappait le sol de son front; et des larmes roulaient de ses yeux. Sa jeune fille était debout, les mains jointes et pensives. Von Hermand me regardait, comme s'il eût voulu me dire : *expliquez-moi tout cela.* Je le regardais à mon tour; et ma réponse muette et claire signifiait : *je n'y comprends rien.*

Cependant je me rappelais que les gazettes libérales d'Allemagne, et les livres mystiques qu'elle procrée en si grand nombre, avaient déjà fait retentir à mes oreilles des périodes sonores, à-peu-près semblables à l'invocation de notre hôte. Était-ce un fou, un illuminé, un espion, un poète, un philosophe à la cervelle dérangée, un mesmériste, un faiseur de dupes, un homme chargé par la police de nous enrégimenter dans l'armée des carbonari, pour nous trahir ensuite et nous livrer à la justice un peu sévère de la Sainte-Alliance? Plus d'un jeune homme avait appris à ses dépens, depuis deux ou trois années, le danger de l'illuminisme, et je n'avais pas envie de terminer ma carrière de soldat, dans les tours noires de Spandau ou de Magdebourg.

La conversation reprit un cours plus naturel et plus simple ; nous parlâmes de femmes, de chevaux, de littérature, de philosophie ; le vieillard avait une instruction variée, mais bizarre, puisée à des sources abstraites et inconnues, mêlée de poésie et de rêverie, très-amusante en somme et fort peu commune. Ses manières étaient distinguées ; son langage, quoique exempt de pédantisme, ressemblait moins au style ordinaire de la conversation parlée qu'au style d'un livre bien écrit. Je le contemplais avec étonnement. Déjà la sixième bouteille avait circulé, plus légère après chaque voyage, et déjà prête à se vider, lorsqu'un subit coup de tonnerre nous annonça le renouvellement de la tempête. L'hôte se leva, ouvrit la fenêtre, vit s'obscurcir le ciel, rouler les nuages, renaître l'agitation des flots, disparaître, une à une, toutes les étoiles du firmament, et le monde retomber dans les ténèbres et le chaos. Ce spectacle parut le pénétrer de tristesse ; il laissa échapper quelques exclamations douloureuses, fit signe à sa nièce de le suivre, et nous saluant jusqu'à terre, nous indiqua une porte, sans doute la porte de notre chambre à coucher. Puis il s'en alla : Dieu sait dans quelle surprise il laissait la garnison de hussards et de dragons devant laquelle il avait joué un rôle assez difficile à expliquer et à comprendre. Quel homme était-ce donc ? Un ministre exilé? un homme de génie frappé d'aliénation mentale ? un contrebandier assez habile pour cacher, sous l'apparence du mysticisme, l'illégalité de ses manœuvres?

Quoi qu'il en soit, nous pénétrâmes dans notre chambre à coucher, fort silencieux tous les quatre, et plus embarrassés que deux conseillers auliques auxquels on vient de soumettre une question difficile, oubliée par Tribonien, Papinien et leurs commentateurs. Les dragons firent dévotement leurs prières et s'endormirent sur quatre fau-

teuils ; von Harmand était pétrifié ; les yeux bleus et les cheveux bouclés de la jeune fille me revenaient à l'esprit ; et le fantastique de toute cette aventure ne me permettait pas de dormir. Le major, comme s'il eût deviné le trouble de mes pensées, commença ainsi abruptement la discussion :

« Ma foi ! ce que j'y vois de plus clair, c'est que les voyages en Poméranie sont de tristes voyages ; c'est qu'une semaine de fatigue et d'ennui ne nous a été utile à rien ; c'est que je suis éreinté et que mon scélérat de beau-frère peut aller commettre où il voudra le crime de bigamie et de polygamie. Je ne m'en mêle plus. Voici l'hiver ; on nous volera, on nous assassinera dans ces plaines maudites ; mes trois chevaux, mes deux dragons, vous et moi, nous n'avons qu'un parti à prendre ; c'est de retourner à Rostock.

— Eh bien ! retournons à Rostock. »

A peine avais-je prononcé ces mots qu'une harmonie singulièrement pénétrante vibra autour de nous, sembla planer dans l'appartement, et nous environna comme d'une atmosphère d'accords simples, mais ravissans. C'était une qualité de sons dont aucun instrument connu ne pourrait donner l'idée. L'éclat métallique d'un instrument de cuivre se mêlait à la douceur de la flûte et à la vibration mordante du violon ; les dragons qui ronflaient s'éveillèrent ; et le major qui venait de nouer son serre-tête, laissa échapper de ses mains le foulard consacré à cet usage. Je ne pourrais comparer cette harmonie qu'au parfum balsamique, mais irritant, qui émane de certaines fleurs odorantes.

Le concert mystérieux continuait ; et la perplexité du major se manifestait par des exclamations brusques, qui ne s'accordaient pas avec la mélodieuse suavité des ac-

cords qui nous charmaient. Je pris la bougie, et furetai dans tous les coins de la chambre, pour découvrir quelque armoire ou quelque lambris où se trouverait sans doute l'explication de ce mystère. La bougie tomba et s'éteignit; mais bientôt un prodige nouveau nous frappa d'étonnement. Le portrait d'une vieille duègne était suspendu entre deux fenêtres; nous l'avions attentivement observé; les draperies fanées, les roses flétries, les couleurs passées de ce portrait avaient été, pour le major, le texte de quelques remarques peu charitables. Tout-à-coup une lumière bizarre fit resplendir cette peinture antique; sa transparence nous offrit, non plus les teintes effacées et sombres, le costume suranné de l'aïeule, mais une jeune femme jolie, pleine de grâce et dont la fraicheur s'encadrait admirablement dans les fourrures noires et lustrées qui lui servaient de parure. Au-dessous du buste, des caractères noirs, faciles à distinguer au milieu de la lumière assez vive qui émanait du portrait, se détachèrent à nos regards. J'y lus distinctement ces mots, en lettres majuscules :

STEINFORT EST A JAXMUND.

A cette apparition le major fut près de tomber à la renverse. La fantasmagorie que nous venions de contempler, la musique céleste qui charmait nos oreilles, la conversation du vieillard et le costume de sa fille, pouvaient après tout s'expliquer et se réduire à une magie blanche très-innocente dans ses moyens. Mais comment se faisait-il que l'on pût connaître le but de notre croisade, le nom du volage que nous cherchions, et celui du lieu où il se trouvait? Steinfort avait-il quelque rapport secret avec les habitans de cette maison enchantée? Notre imagination se perdait dans ces bizarres mystères.

Jaxmund est un antique château tombé en ruines,

et qui occupe le centre de l'île de Rugen, séparée par un bras de mer des côtes de la Poméranie (1). Vous ne choisiriez pas d'autre endroit, si vous vouliez que l'Allemagne vous fournît une localité bizarre digne de figurer dans un roman fantastique. Le major se confirmait de plus en plus dans sa théorie primitive qui lui montrait notre hôte sous des couleurs équivoques, cabalistiques, voire même à demi-infernales. Quoi qu'il en fût, l'avis donné par le tableau fantasmagorique était bon à suivre. Nous résolûmes de partir pour Jaxmund, le lendemain, au lever de l'aurore.

L'aube avait fui depuis long-tems, et le soleil se couchait dans sa gloire, quand nous nous éveillâmes, étonnés d'avoir passé huit heures sous le niveau de plomb du sommeil le plus épais qu'un homme puisse accepter pour maître et pour consolateur. Une multitude de nuages qui se pressaient à l'occident, roulaient colorés de pourpre et d'or. Nous nous regardâmes avec surprise, et je me hâtai d'ouvrir la porte pour voir si notre hôte du moins était levé. L'écho de mes pas retentit dans les appartemens vides ; sylphides et magiciens avaient disparu ; la garnison avait délogé sans tambour ni trompette. Un magnifique déjeûner, compensation généreuse du repas un peu écourté de la veille, couvrait une table dressée dans la salle à manger. Le major et ses acolytes accoururent à ma voix ; le repas ne tarda pas à s'évanouir ; la bière, l'eau-de-vie et le vin coulèrent à grands flots ; plus d'un *toast* fut porté en l'honneur du magicien et de sa nièce, et

(1) Cette île, située non loin de Stralsund, est tous les ans fréquentée par un concours nombreux d'étrangers, qui s'y rendent, soit pour contempler ses sites pittoresques qui rendent encore plus intéressans les souvenirs du culte des anciens *Rugii*, soit dans l'espoir de recouvrer la santé aux eaux thermales de *Sagard*, ou aux bains de mer de *Putbus*.

quand la troupe victorieuse abandonna la maison isolée, l'admirable *schnapp* préparé par l'astrologue avait réconcilié avec les esprits infernaux ces trois Germains de la vieille roche.

Amateurs du pittoresque et de l'antiquité gothique, allez à Jaxmund, mais armez-vous de courage, et que votre intelligence chasse les idoles de la superstition, comme s'exprimait le chancelier de Verulam. Je ne connais rien de plus beau ni de plus sauvage que ces ruines, placées à-la-fois sur les confins de la Germanie et du moyen-âge. Entre vous et la Laponie, un bras de mer étend ses vagues d'un jaune pâle : deux ou trois générations de rois vandales dorment sous ces arcades ruineuses; plus d'un quart de mille est occupé par les ogives brisées, les rosaces détruites, les créneaux renversés, les pilastres abattus; des grottes profondes, des escaliers encombrés et plongeant dans le sein de la terre, s'ouvrent çà-et-là. Ici une tourelle menaçante; là une colonne digne par sa grosseur de supporter le temple d'Odin; plus loin, une voûte en équilibre sur un débris d'arc-boutant; enfin sur ce monceau de pierres, un tapis de lichens veloutés, de mousses diaprées et de draperies parasites. Ce paysage nous parlait d'époques oubliées, de cadavres ignorés, de destruction et de solitude. Nous admirions ces ornemens dont la nature s'était plu à l'embellir; somptueux et sauvages, mais tristes et mélancoliques témoignages du délaissement séculaire de ce palais.

Nous venions de passer la mer; notre appétit, stimulé par la fatigue et la brise marine, se faisait sentir assez vivement; la nuit était tombée; l'excellent dîner du magicien n'était plus pour nous que de l'histoire ancienne : comment nous procurer quelques alimens? Où reposer notre tête? Nul vestige humain n'apparaissait sur toute la surface de l'île, dont nous fîmes le tour; ingénieurs im-

provisés, hélas! et trop mal payés de nos peines. En vain galopions-nous de l'est à l'ouest et du nord au sud; devant nous s'étendait ce désert de pierres, ce labyrinthe de buissons, de mousses et de colonnades, ce temple barbare, sur le fronton duquel on lisait, en caractères faciles à déchiffrer: *Inhospitalité*. Les ombres de la nuit devenaient plus obscures et rendaient plus inextricable, de moment en moment, le dédale au milieu duquel nous étions jetés. Pour comble de désolation, l'ouragan renaissait; le vent du nord-ouest soufflait dans les crevasses, sifflait dans les halliers, détachait çà-et-là quelque pierre vermoulue, froissait les arbres nains et les feuillages étiolés qui avaient élu domicile dans cet affreux séjour, soulevait les eaux roussâtres de l'océan lointain, et remplissant l'atmosphère d'une mélodie lugubre, glaçait nos membres harassés. Le désespoir ne trouverait pas de sanctuaire plus convenable que ces ruines gigantesques, inconnues de l'Europe, négligées des voyageurs, situées dans un climat rarement visité et peu favorisé de la nature.

Dans les circonstances difficiles, les gens assez malheureux pour avoir des valets apprennent un secret qu'ils ignorent communément: le mépris que les domestiques nourrissent pour leurs maîtres. Nos dragons, persuadés que leurs officiers ne réussiraient à rien, nous avaient quittés et s'étaient mis en campagne pour leur propre compte. Deux ou trois coups de marteau, frappés d'une main sûre, nous annoncèrent que leur recherche n'avait pas été vaine: une pauvre hutte, à demi cachée et ensevelie sous des ruines, avait échappé à notre sagacité; nos dragons en faisaient le siége. Ils avaient vu briller une lumière à l'intérieur; ce fut là le seul renseignement qu'ils purent nous donner; la lueur avait disparu, et personne ne répondait aux prières, aux vociférations, aux invocations des aven-

turiers. Que cette clarté fugitive, brillant dans l'obscurité pour s'évanouir, fût un feu follet ou une lampe; qu'elle émanât de la terre ou qu'elle flamboyât sur la chevelure d'un fantôme errant, peu nous importait après tout; nous commencions à prendre en bonne part toutes les incantations de la magie, toutes les bizarreries de l'autre monde. Mais nous ne voulions pas coucher à la belle étoile; et si Satan nous avait ouvert son domaine, nous y aurions fait irruption. Irrités du silence que s'obstinaient à garder les habitans de la hutte, nous en canonnâmes la porte à coups de pierre : mais notre feu roulant ne produisit aucun effet; et von Hermand, que l'expérience de la nuit dernière avait instruit, s'avisa d'un dernier moyen, que les hussards emploient assez volontiers dans leurs expéditions et qui leur épargne la peine de porter un trousseau de clefs avec eux. Un coup de pistolet tiré dans la serrure la brisa; cependant la porte ne s'ouvrit pas.

Bientôt une pierre énorme, qui se déplaçait à volonté et servait de volet à une fenêtre que nous n'avions pas aperçue, livra passage à une tête hideuse couverte de poils hérissés, et plus semblable à celle d'un ours de Sibérie, qu'à la tête d'un homme. Les quatre assaillans s'écrièrent à-la-fois :

« Ouvrez-nous, donnez-nous à souper, des lits et du feu; nous paierons ce que vous voudrez. Allons, ouvrez vite!

— Ouvrir; non, je n'ouvre pas, répondit une voix aiguë et discordante.

— Tu ne veux pas, s'écria von Hermand, dans une horrible fureur, tu ne veux pas! Nous t'y forcerons parbleu bien! Tu ne veux pas! Nous mettrons le feu à ton repaire, et nous t'y ferons griller tout vif. Aimes-tu mieux nos rixdaliers que cette cérémonie? Voyons, parle!

— Je ne veux pas. Tuez-moi si cela vous amuse et si vous pouvez.

— Allons, mon brave homme, reprit le major, changeant de ton et passant de la menace à la séduction, ne nous laisse pas nous morfondre par le tems qu'il fait. Un rixdaller par tête ; et nous ne te demandons que de la paille. Cet arrangement te convient-il ?

— Ma maison n'est pas une auberge.

— Eh bien ! coquin, prends dix rixdallers et fais ta fortune. Voyons, ouvre !

— Le diable, pour me tenter, devrait prendre une figure plus agréable et une voix plus douce que celle d'un vieux hussard. Major von Hermand, je me moque de vos rixdallers et de vous. »

Oh ! pour le coup, l'insulte était trop forte ; et notre surprise fut extrême, impossible à décrire, théâtrale dans son expression. L'habitant d'une hutte pratiquée dans les ruines de Jaxmund, qui sait le nom du major !

« Je vais faire sauter la tanière, s'écria ce dernier !

— Faisons la sauter, répétèrent les dragons !

— Un moment ! » interrompis-je.

Le cerbère de ce palais était toujours à la fenêtre, et ce visage barbu, encadré dans une ouverture irrégulière, semblait observer attentivement tous les mouvemens de l'armée ennemie.

— Si vous êtes trop modeste et trop honnête pour accepter de l'argent, lui dis-je, prenez de l'or. Que nous demandez-vous pour une seule nuit.

— De l'or ? je n'en veux pas. C'est du bien mal acquis. Mais prenez garde, on a pendu l'autre jour, en une seule session, six gentilshommes de grande route, aussi bien montés et tout aussi bien équipés que vous. »

Le drôle avait juré de me mettre en colère.

« Mais, misérable, lui dis-je, nous ne sommes pas des voleurs. Nous sommes des gentilshommes, de bons militaires, et nous te demandons asyle pour la nuit.

— Je suis gentilhomme aussi, moi; je suis militaire, et je ne veux pas vous donner asyle pour la nuit. »

Ces paroles et un éclat de rire sonore terminèrent la conversation. Alors nos gens, s'apercevant de l'inutilité de nos efforts, ramassèrent dans les ruines toutes les branches et toutes les feuilles sèches qu'ils y trouvèrent. Les matières inflammables furent disposées en monceau devant la porte, et nous y mîmes le feu. A peine l'incendie eut-il fait pétiller les rameaux et atteint cette porte inhospitalière, des cris de douleur, des larmes bruyantes, un tumulte de voix émues se firent entendre. Si le concierge de cette retraite n'eût pas r'ouvert sa fenêtre pour capituler, la forteresse, en moins d'un quart d'heure, n'eût été qu'un monceau de cendres.

La porte de cette misérable hutte cachait des appartemens autrefois dignes de princes et de rois, ruinés maintenant, mais toujours grandioses. De gros verroux et des chaînes barricadaient la plupart des portes; vous aperceviez, au milieu de la poussière, dans la mousse éclairée par la torche du guide, une statue de chevalier couchée sur le sol, un fragment de tombeau, ou un débris de meuble gothique, dernier souvenir d'une magnificence disparue depuis des siècles. En vain adressions-nous à notre cicérone des questions fréquentes; il ne satisfaisait à aucune d'elles. Plus d'une porte cintrée, plus d'une salle carrée, encore garnie de ses siéges de chêne noir étaient restées derrière nous; et la lueur du flambeau résineux nous laissait encore entrevoir au loin une longue suite de galeries obstruées et de voûtes délâbrées, quand le possesseur actuel de ces débris s'arrêta au milieu d'une écurie

assez grande pour renfermer tout un régiment de cavalerie, et nous fit signe d'attacher nos chevaux au ratelier.

« J'espère, lui dit alors von Hermand, que tu ne refuseras pas ces deux frédérics, et que tu nous donneras à souper.

— Gardez votre argent, répondit le rustre ; c'est chose inutile ici. Je vous reçois malgré moi. Vous m'avez demandé asyle pour la nuit : je vous le donne, n'attendez rien de plus. »

Il secoua sa torche et nous regarda en face.

« Cependant, comme vous êtes de vieux soldats, et que je vois en vous des compagnons d'armes, ce que j'ai de mieux à faire en votre faveur, c'est de vous conseiller, dans votre intérêt propre, de vous taire. Vous êtes cinq, vous êtes armés, vous avez l'air disposés à ne céder aisément le pas à personne ; je sais tout cela. Cependant, continua-t-il en baissant la voix, fussiez-vous cinquante, vous trouveriez à qui parler. »

Nous regardions ce demi-brigand, demi-mendiant qui nous adressait un si superbe langage, et nous étions tentés de lui rire au nez. Quant à lui, toujours sérieux, toujours de mauvaise humeur, il nous fit traverser deux ou trois corridors et une demi-douzaine de cavernes. Au roulis sourd et continu qui se faisait entendre sur nos têtes, vous eussiez dit ces antres sous-marins si brillamment décrits par Southey (1). Arrivé devant une lourde porte de bronze, il la poussa, nous montra la *salle de réception* où nous allions passer la nuit, et nous tourna le dos.

Imaginez un vieil oratoire, quelques banquettes, une table de sapin au milieu, un autel ruiné, une cheminée sans feu, et dont l'âtre eût pu servir de chambre à coucher

(1) Dans *la Malédiction de Kehama*, poème.

aux cinq voyageurs. Il faisait extrêmement froid dans cette cave. Les vociférations du major courroucé, les malédictions des dragons, mes cris qui se joignaient à leurs clameurs, circulaient dans les grottes lointaines, et ne parvenaient pas à évoquer de nouveau notre guide; il avait raison, d'ailleurs, de ne pas se rendre à nos prières; nous l'aurions étranglé s'il était tombé sous notre main. Fatigués de cet exercice, nous recommençâmes à explorer ces lieux déserts; il fallut nous traîner, ramper, glisser sous ces arcades, heurtant contre les fragmens de pierre, nous culbutant les uns les autres. Nous ne trouvâmes pour résultat de notre chasse pénible, qu'une hampe de pique, qu'un fourreau de poignard, et que quelques morceaux de boiserie pourrie. Ces débris entassés dans le foyer nous réchauffèrent du moins; nous nous assîmes sur le banc de notre retraite, et nos méditations devinrent un peu moins mélancoliques.

Qui diable pouvait vivre dans une retraite aussi désolée? L'ermite le plus amoureux de la solitude y serait mort d'ennui; une communauté de trapistes se serait perdue dans ces vastes salles. Nous ne pouvions en douter, c'était dans le château même que nous nous trouvions; et la hutte du paysan communiquait par des avenues souterraines avec les appartemens habités autrefois par les princes et les rois scandinaves. Les rayons de la lune tombaient par nappes éclatantes, à travers les fenêtres oblongues de l'oratoire, et festonnaient de guirlandes d'argent les écussons gothiques, les sculptures étranges et les mascarons baroques dont la saillie hérissait les murailles. La flamme incertaine et rougeâtre du foyer, la clarté pâle et constante de l'astre faisaient ressortir ces images pittoresques du passé, et leur prêtaient une vie mobile et fantastique. Malgré ma fatigue, je ne pouvais dormir, et je contemplais d'un

œil d'envie mes braves dragons étendus sur le sol humide, ronflant comme deux pédales d'orgue, et aussi profondément endormis qu'un juge après une audience de cinq heures, ou un watchman anglais dans sa guérite. Les yeux de Von Hermand étaient fixés sur moi, avec cette expression d'étonnement inquisitif et de solennité mystérieuse, pardonnable assurément après un pélerinage aussi bizarre. Le hussard, je vous l'ai déjà dit, lecteur, est l'être du monde le plus crédule; quoique soldat, il est souvent solitaire; on le poste au pied d'une montagne déserte, sur la lisière de quelque bois antique; il a faim, il a froid; la consigne lui défend de dormir; à demi-ivre, à demi-affamé, qu'a-t il de mieux à faire que de se perdre dans les régions de la féerie? Von Hermand, véritable hussard et bon Allemand, n'avait jamais pensé à révoquer en doute les faits historiques dont les *Mille et Une Nuits* entretiennent le lecteur; et la nuit *à la Ratcliffe* que nous venions de passer ensemble, ne lui semblait qu'une réalisation naturelle des miracles auxquels il avait toujours ajouté foi.

Nous récapitulâmes donc nos aventures : la musique aérienne de la veille, la jeune sylphide aux longs cheveux bouclés, le repas succulent qu'elle avait préparé pour nous, revinrent à-la-fois sur le tapis.

« Notre logement d'hier valait mieux que celui-ci, dis-je à von Hermand. Si du moins nous avions encore pour nous aider à passer le tems le concert mélodieux qui nous charmait la nuit dernière! »

A peine cette phrase était-elle achevée, à peine ce vœu était-il exprimé, les mêmes accens qui avaient caressé mon oreille vingt-quatre heures auparavant, à vingt-quatre milles de distance, se firent entendre de nouveau. Nous nous levâmes; c'en était trop. L'inconcevable mystère dont ces

lieux étaient remplis, excitait chez nous une curiosité si vive, que laissant nos deux dormeurs où ils étaient, nous recommençâmes une investigation plus exacte et plus minutieuse encore du logis incommode que nous habitions. Après avoir fureté dans tous les coins de la chambre, von Hermand s'appuya pour se reposer contre un pan de muraille placé à côté de la grande cheminée dont j'ai parlé. Je me trouvais à l'extrémité opposée, quand j'entendis un cri : je me retournai ; le major avait disparu.

La muraille traîtresse au lieu de soutenir von Hermand avait fléchi sous son poids, et le major, culbuté à la renverse, avait été frapper de sa tête et de ses épaules les degrés d'un escalier souterrain. Je descendis ces marches et me hâtai de lui porter secours. Il était déjà debout, d'un coup de pied vigoureux, accompagné d'une éloquence non moins énergique, mais inutile à reproduire, il venait d'enfoncer une porte placée au bas des degrés. Je le suivis : la scène changea.

La salle où nous nous trouvions transportés, inondée des clartés de cinquante bougies que soutenaient des girandoles, était vaste, oblongue, curieusement ornée et garnie de meubles dont la fraîcheur et l'élégance contrastaient singulièrement avec les sombres cavernes d'où nous sortions. Une table ovale en occupait le centre ; l'argenterie la plus précieuse, les mets les plus exquis la couvraient. Des draperies à l'antique, mais éclatantes de coloris et de fraîcheur, étaient suspendues aux fenêtres et aux murailles ; la richesse, la beauté du travail rappelaient l'art brillant qui fit la gloire de la Flandre au treizième siècle ; la vivacité des teintes s'était conservée dans toute sa pureté. Le cristal qui entourait les bougies en augmentait la splendeur ; et les rayons qui jaillissaient de cette constellation radieuse tombaient sur des casques de cava-

liers teutoniques, sur des trophées ottomans, sur des statues de saints et de saintes, dont la vétusté pittoresque ajoutait un charme nouveau à ce lieu vraiment magique. Des fauteuils gothiques étaient rangés autour de la table ; sur le dossier de chaque fauteuil, une épée teutonique à deux tranchans, enfermée dans son fourreau d'acier bruni, se trouvait suspendue.

Que le lecteur prenne un moment notre place; qu'il veuille admirer ce spectacle grandiose et solitaire, cette table sans convives, cette fête sans habitans; et qu'il s'interroge lui-même ; qu'il se demande si tant de merveilles accumulées ne devaient pas frapper d'effroi le plus incrédule.

Le visage du major s'était considérablement alongé. Il s'assit tout pâle et presque tremblant. Je débouchai l'une des bouteilles, et je versai dans deux coupes d'argent, d'un travail précieux et admirablement ciselées, la liqueur qu'elle contenait : c'était d'excellent vin de Johannisberg. Cette première rasade nous donna courage; et nous soulevâmes tour-à-tour les boules de vermeil dont les plats étaient recouverts; le saumon, la truite, le gibier le plus rare, apparurent à nos yeux. « Ombres de nos aïeux, m'écriai-je dans mon enthousiasme, recevez nos remercìmens! Votre hospitalité est digne de votre gloire! Votre cellier est bien garni; votre chef est sublime : et le major von Hermand se joint à moi pour vous adresser ses actions de grâce et les miennes! »

En effet le major, un peu remis de son trouble, et séduit par le fumet qui s'exhalait de la table somptueuse, prit sa place dans le fauteuil du président, appuya ses deux coudes sur le velours violet qui le couvrait et fit les honneurs du festin avec toute la grâce imaginable. Le vin de Johannisberg continuait à opérer ses prodiges ; sa douce

chaleur circulait dans nos veines, et nous nous accoutumions à notre situation bizarre; maîtres de ce palais de féerie, nous livrions une guerre mortelle aux riches produits gastronomiques devenus notre conquête. Trois bouteilles étaient vides; et je crois que nous eussions soutenu sans trembler l'assaut de tous les paladins, électeurs, chefs féodeaux qui écrasèrent le monde avant et depuis Charlemagne. Nous allions rendre le même hommage à la quatrième bouteille : déjà ma main hardie touchait le bouton d'argent qui servait de bouchon, quand une voix lointaine s'écria :

« Steinfort! »

Je reconnus la douce voix de la sylphide, et je me levai. Von Hermand, moins romanesque que moi, envoyait à tous les diables ce beau-frère, dont le nom venait troubler le plus succulent et le plus inconcevable de tous les repas. Cependant la voix semblait fuir et se perdre sous les arcades d'un corridor sombre. Je laissai le major accablé; et, sans quitter la coupe où frémissait encore un reste de ce bon vin de Johannisberg, je m'élançai à la poursuite de la sylphide. Une légère ivresse commençait à me saisir; et cette jeune fille m'avait paru si belle, si gracieuse, si digne de prendre place au nombre des êtres surhumains que la poésie crée et que la raison ne veut pas reconnaître; les circonstances qui avaient accompagné son apparition l'avaient environnée d'un prestige si puissant, que j'aurais bravé l'enfer même pour arriver jusqu'à elle. Une étincelle de lumière brillait et se mouvait au fond du corridor où je marchais; plus j'avançais plus cette lueur fuyait devant moi. Je hâtai le pas et je heurtai contre une pierre, qui me fit tomber. Quand j'essayai de me relever, des mains vigoureuses s'étaient emparées de moi; un mouchoir me servait de bâillon : une corde me

liait les mains; on me jeta dans une chambre sombre dont la porte se referma sur moi. Je l'avoue, j'étais peu préparé à cette catastrophe, et j'accusais de cruauté, même de perfidie, l'ange ou le démon qui m'avait séduit. Mes méditations étaient confuses et mélancoliques; je me reprochais amèrement cet amour des aventures qui m'avait précipité si étourdiment sur les traces d'un inconnu, et qui m'exposait à passer le reste de mes jours dans un donjon de l'île de Rugen, ou à mourir de faim dans l'une des mille cavernes de Jaxmund. En réunissant les documens épars que les deux dernières journées me fournissaient, je ne pouvais imaginer qu'une seule manière de m'expliquer cette complication d'événemens magiques; il fallait qu'une bande de voleurs adroits eût pris possession de ces ruines, et que Steinfort fût l'un d'entre eux.

En attendant que de nouvelles clartés vinssent débrouiller à mes yeux tant de mystères, je pris le seul parti qui convînt à ma situation; je me résignai. Forcé au silence et à l'immobilité, je recueillis tout mon courage, et je cherchai à me persuader qu'un morceau de plomb chassé par le salpêtre devant terminer ma vie, peu importait la main du bandit ou du soldat qui me l'enverrait. Tels étaient les seuls encouragemens que toute ma philosophie m'apportait. Mais, au sein des ténèbres qui régnaient dans mon cachot, je vis briller je ne sais quelle lueur : après avoir glissé le long des parois, elle s'arrêta sur une corniche, dans l'angle supérieur du donjon. Bientôt, cette clarté s'étendit, augmenta d'intensité, et occupa tout l'espace d'un grand miroir antique supendu à cet endroit. La position de ce miroir était oblique et singulière; on ne l'avait pas incliné du côté du spectateur; il était comme enfoncé dans la muraille; son extrémité infé-

rieure avançait ; le bord supérieur reculait comme si l'on eût voulu que la glace répétât le plafond de la chambre. J'attachai mes regards sur ce cadre, que je vis bientôt se peupler de figures mobiles. Une assemblée de juges, assis en cercle sur des siéges couverts de velours, se révélait à mes yeux surpris. Des manteaux garnis de fourrures tombaient sur leurs épaules ; leurs bonnets abaissés sur leurs visages voilaient entièrement leurs traits ; le reste de leur costume était celui des tems féodaux. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à moi ; mais je suivais distinctement tous les mouvemens de l'assemblée. Tour-à-tour les orateurs se levaient, parlaient, gesticulaient ; les auditeurs brandissaient leurs sabres, se levaient et se rasseyaient tumultueusement. C'était un spectacle plein d'intérêt, et d'autant plus piquant pour ma curiosité qu'il m'offrait une indéchiffrable énigme.

Je m'étais adossé à la muraille, pour contempler plus à loisir ce curieux tableau. Mais avec quelle terreur vis-je von Hermand, mon vénérable major, traîné devant le tribunal par une demi-douzaine de gens masqués, cuirassés de pied-en-cap, armés de pistolets et d'épées. Je ne savais ni de quel crime on l'accusait, ni quels juges le traduisaient à leur barre ; mais je ne pouvais douter qu'il ne fût en péril ; et comme il n'était pas grand orateur, et qu'une situation aussi bizarre et aussi imprévue devait le priver du peu de sang-froid que la nature lui avait donné, je tremblais pour lui. Un jeune homme d'une fort belle figure prit la parole : je crus deviner qu'il défendait le prisonnier avec beaucoup d'énergie. Alors ce fut une inexprimable confusion ; les juges qui se rangeaient de l'avis du jeune protecteur de von Hermand, se groupèrent auprès de lui ; leurs adversaires se rangèrent en face d'eux

et formèrent une colonne serrée. Tous les glaives brillèrent ; ils ne tardèrent pas à s'attaquer, à se heurter, à se briser dans un épouvantable conflit.

Cependant je ne pouvais ni voler au secours de mon ami, ni faire un seul mouvement. Je me débattais en vain sous les lourdes entraves qui pesaient sur moi et qui m'enchaînaient. La mêlée était devenue sanglante ; le président même, au lieu de rétablir l'ordre, distribuait avec beaucoup de vigueur de grands coups de sabre à ses adversaires. L'un d'eux, que le président venait de blesser, lui assena un coup de tranchant, que le président sut esquiver, mais qui au lieu de faire tomber sa tête comme je m'y attendais, coupa son bonnet de fourrures et laissa voir sa figure à nu.

C'était notre hôte, l'astrologue, l'oncle de cette jeune fille ravissante, le partisan des doctrines de Swedenborg.

Le miroir s'obscurcit alors. Je retombai dans les ténèbres ; et les mêmes mains qui m'avaient garotté, emprisonné, bâillonné, me reconduisirent de grotte en grotte, de corridor en corridor, jusqu'à un endroit où on me délia, en me recommandant, si j'aimais la vie, de garder le silence sur les événemens de la nuit. Le jour commençait à poindre : mon cheval était attaché à un pilier ; quant au major et aux deux dragons, ils avaient disparu ; je fis le tour des ruines, je questionnai un pêcheur que je rencontrai. Il ne put me donner aucun renseignement. Que faire ? que devenir ? comment retourner à Rostock ? Que dirais-je à la sœur de von Hermand ? Quel compte rendre d'aventures aussi difficiles à croire ? A moins de m'exposer à passer pour fou, comment oser faire une narration pareille ?

Enfin, après mille perquisitions, après avoir galopé d'une ruine à l'autre, après avoir fait la chasse aux cor-

morans et aux mouettes, qui voltigeaient autour de ma tête comme pour se moquer de mes recherches, je parvins à rencontrer une ame compatissante qui me procura les moyens de gagner les côtes de la Poméranie. Alors je m'acheminai lentement vers Rostock; mais avant de pénétrer dans l'intérieur de la ville, je m'arrêtai dans une petite auberge où je restai jusqu'au soir, indécis encore sur le parti que je devais prendre. Je crus que mon devoir m'obligeait à ne pas laisser la famille dans une ignorance fatale : j'entrai dans la ville.

La maison de von Hermand était illuminée; on y donnait un grand bal. Je ne pus m'empêcher de penser que la veuve se hâtait singulièrement de mettre à profit son veuvage. Mais à peine eus-je mis le pied dans la maison, von Hermand lui-même m'embrassa. Sa femme, sa sœur et le mari de sa sœur se trouvaient dans le salon.

« Pas un mot, me dit von Hermand, qui m'attira dans l'embrâsure d'une croisée, pas un seul mot sur ce qui s'est passé à Jaxmund. »

Je marchais de surprise en surprise.

S'il y a pour nous quelque chose de désobligeant au monde, c'est un mystère que nous ne pouvons pénétrer et qui brave nos efforts; aussi mon humeur était-elle querelleuse, impatiente, et je crois que j'aurais quitté de bonne heure von Hermand et son bal, si une vision nouvelle ne m'avait retenu. Ma sylphide était là, je walsai avec elle; et j'appris qu'elle était sœur de Steinfort, beau-frère de von Hermand. Cette particularité ne m'apprenait rien encore; je cherchai à rappeler à son souvenir la nuit Poméranienne et la cité céleste de Swedenborg. Elle rougit, porta son doigt sur ses lèvres, et le plus doux sourire fut sa seule réponse.

Un mois après j'étais marié. Onze mois plus tard, Ma-

deline Steinfort, devenue ma femme, m'avait rendu père d'une fille aussi aimable, aussi jolie qu'elle; et je ne savais rien encore, et la nuit du château de Jaxmund était toujours un mystère pour moi.

. . . .

« Eh bien! me dit un jour Madeline, en me donnant un journal, vous ne me parlez plus de la nuit de Rugen et de la Sylphide de Poméranie?

— Non, ma chère; votre silence obstiné m'a vaincu; je me suis habitué à l'idée de ce mystère, et je ne songe plus à soulever un voile que votre main n'a jamais voulu déchirer.

— Lisez cette feuille.

Je lus :

« Le gouvernement vient d'accorder grâce pleine et en-
» tière à George Waltein, Frédéric Steinfort et dix autres
» seigneurs (la liste de leurs noms suivait), accusés d'a-
» voir fait partie d'associations maçonniques, tendant à ren-
» verser les trônes et à propager les principes de la ré-
» volte. »

« Quel rapport puis-je trouver entre cette circonstance et les aventures étranges de Jaxmund et de Rugen?

— Je vais vous l'apprendre, mon ami.

« Mon oncle, Frédéric Steinfort, ce vieillard extraordinaire, possesseur de la maison isolée où vous avez passé la nuit en Poméranie, s'est livré depuis sa tendre jeunesse aux études les plus abstraites et les plus capables de troubler une bonne tête. Disciple des illuminés de l'Allemagne, affilié à toutes leurs sectes, enthousiaste de la liberté, il est devenu si ce n'est le chef, du moins l'instrument actif de la plus puissante de ces associations, à laquelle se rattachaient des officiers prussiens, des Italiens de haute naissance et une foule de jeunes gens exaltés : mon frère

Steinfort en faisait partie. Les ruines de Jaxmund, lieu isolé et inconnu, offraient à ces conspirateurs poétiques un sanctuaire favorable à leurs rêveries d'héroïsme, à leurs trames plus extravagantes que dangereuses. C'était là qu'on se réunissait; là que les initiés étaient introduits au milieu d'une splendeur mystique et guerrière, propre à exciter et à entretenir la ferveur des adeptes. Steinfort, très-jeune encore et plein d'ardeur pour la cause qu'il avait embrassée, se chargea de parcourir une partie de l'Allemagne et d'y propager les principes libéraux. A Rostock, il vit la sœur de votre ami le major, oublia ses promesses, se maria; et rappelé par un ordre du Conseil Secret, séant à Jaxmund, il fut obligé de quitter subitement sa nouvelle épouse. Je demeurais alors avec mon oncle, que j'essayais vainement d'arracher à ses visions, et qui joignait à son penchant pour l'astrologie, l'alchimie et les associations secrètes, des connaissances très-profondes en chimie et en physique. Comme je correspondais avec Rostock, je fus avertie de votre départ; et pour vous introduire chez nous, pour vous instruire du lieu où se trouvait celui que vous cherchiez, il fallut non-seulement que je triomphasse de la résistance de mon oncle, mais que j'employasse avec quelque adresse, les ressources qui m'étaient offertes par son cabinet de physique.

— Mais ce portrait changeant et lumineux?

— C'était une lanterne magique.

— Et cette musique céleste.

— Un fitzharmonica, instrument inventé à Vienne, et que mon oncle, fort curieux de ces inventions, s'était procuré.

— Mais expliquez-moi donc aussi, ma chère Madeline, le bruit de voix que nous avions entendu à notre arrivée; le silence profond de la maison quand nous y sommes

entrés; notre sommeil léthargique, et votre disparition inconcevable.

— Steinfort et quelques-uns de ses amis étaient à table chez nous, au moment où vous vous êtes présentés : un pan de boiserie a suffi pour cacher à vos yeux leur repas et leur présence. Quant à votre sommeil, votre propre lassitude était un assez puissant narcotique : long-tems avant votre réveil, mon oncle, Steinfort et moi, nous étions partis pour Jaxmund, où j'espérais que l'influence de mon frère vous ferait admettre par les associés. Il n'en fut pas ainsi. En vous envoyant à Jaxmund, j'exposai involontairement votre vie : et c'est une imprudence que je n'ai jamais pu me pardonner.

— Que voulez-vous dire?

— Les associés de Jaxmund attendaient ce jour-là même un nouvel initié. Tout était prêt pour sa réception. Vous avez vu le banquet splendide, et la salle du festin ne vous a pas été inutile. Von Hermand fut regardé comme un espion. Comme tel, on le conduisit devant le tribunal, qui certainement se serait rendu coupable d'un meurtre, si mon frère ne l'avait pas défendu.

— Mais ce cachot, mais ce miroir?

— Jaxmund a long-tems servi de sanctuaire aux juges du fameux tribunal secret : tout y est disposé pour les incantations magiques; pour les évocations de la fantasmagorie. Une ouverture pratiquée dans la partie inférieure de la salle du conseil, répondait exactement à ce miroir dont la disposition oblique a dû vous frapper. Je ne sais quelle scène sanglante a terminé le différend dont votre arrivée était cause. Le gardien des ruines vint avertir l'assemblée qu'un vaisseau se trouvait en vue de Jaxmund. Toutes les lumières s'éteignirent; et l'on se sépara. Depuis cette époque, les principaux chefs de la secte l'ont

abandonnée ; et le gouvernement qui a puni pour la forme et l'exemple, mon oncle et mon frère, d'une amende assez considérable, vient, comme vous le voyez et comme on nous l'avait promis, de leur pardonner ces conjurations empreintes d'une bizarrerie puérile et poétique, complots mélodramatiques si communs en Allemagne, et que l'on ne trouve que dans ce pays des rêves, de la poésie et du mysticisme. »

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mœurs de l'aigle à queue blanche des îles Hébrides. — Cet aigle, que plusieurs naturalistes persistent à considérer comme un oiseau aquatique, est bien loin de se contenter, pour pâture, des seuls produits de l'océan : si comme nous, habitans des Hébrides, ils l'avaient vu ravager les basses cours et les colombiers, dévorer les jeunes agneaux, et quelquefois même attaquer le berger, ils reviendraient bientôt de leur erreur. C'est ainsi que s'exprime un habitant de la petite île de *Syke*, dans l'archipel des Hébrides (1), M. William Macgillivray, au commencement d'un Mémoire très-étendu sur les mœurs et les habitudes de l'aigle à queue blanche (*falco albicilla*) dont nous extrairons les passages les plus intéressans.

» Si de belles proportions, dit-il, la force et la rapacité, constituent la noblesse, l'aigle à queue blanche est un *noble oiseau*, terme de prédilection qu'emploient gé-

(1) On sait que cet archipel, situé sur la côte occidentale de l'Écosse, se compose de deux cents petites îles dont quatre-vingt-sept sont inhabitées. Elles se divisent en deux groupes distincts : les plus éloignées de l'Écosse forment une longue chaîne séparée par le détroit de Meinch des autres îles irrégulièrement dispersées près des rivages écossais. C'est dans cet archipel que se trouve la fameuse grotte de *Fingal*, longue de 250 pieds et haute de 117. La population totale des Hébrides est d'environ 70,000 ames.

néralement les ornithologistes lorsqu'ils font la description de quelqu'un des membres de la nombreuse famille des faucons ; mais si le courage et la hardiesse sont l'apanage inséparable de la noblesse, notre oiseau a bien peu de droits à ce titre. Ses mœurs tiennent à-la-fois de celle du vautour, du corbeau et de la mouette. Il se nourrit en général de bestiaux morts ; aussi le voit-on souvent passer avec rapidité le long des montagnes pour se repaître des cadavres qui s'y trouvent. D'autres fois on le voit planer au-dessus des rescifs baignés par la mer, pour enlever, soit les poissons qui s'approchent de la rive, soit les oiseaux aquatiques qui vivent au milieu des plantes marines. Lorsqu'il n'a pu dans ces parages se procurer une nourriture suffisante, il enlève la volaille des basses-cours, et quelquefois de jeunes agneaux dans les parcs des bergeries ; et s'il est très-pressé par la faim, on le voit attaquer des biches et des moutons.

» La pose de son corps pendant le repos n'est nullement gracieuse ; mais quand il s'anime, son attitude est belle et pittoresque : de ses yeux jaillissent de vives étincelles, alors il rapproche sa tête des épaules, et dresse une touffe de plumes aiguës qu'il a derrière le cou. Pour s'élever de terre, il porte son corps en avant ; puis à l'aide de quelques battemens, il prend son essor en décrivant d'immenses spirales. Son vol est alors admirable. Quand ses ailes prennent toute leur extension possible, elles forment avec la partie postérieure de son corps un angle obtus : dans cette position, l'air seul semble le soutenir et le faire voguer, tant les mouvemens de la queue et des ailes sont peu sensibles. Parvenu à une certaine hauteur, dès qu'il aperçoit sa proie, pour exprimer sans doute son contentement, il pousse un glapissement assez semblable au hurlement d'un chien, et que l'on peut traduire par les syllabes suivantes :

koulouk, koulouk, koulouk, klouck, klouck. Il se précipite vers la terre avec la rapidité d'une flèche, mais il a soin de tems en tems de ralentir sa chûte pour mieux observer sa victime : ce mouvement est unique; l'oiseau pivote alors sur lui-même; on le dirait atteint d'un vertige. En un clin-d'œil il s'est emparé de sa proie, et il la transporte triomphant dans son aire. Rien n'est plus curieux à voir que la chasse qu'il fait aux poissons : il ne s'attache qu'aux grosses pièces. Aussi j'ai vu plusieurs fois des habitans des Hébrides aller s'approvisionner de poisson dans les nids de cette espèce d'aigles. Il ne plonge pas comme le cormoran et les cigognes, c'est avec ses serres qu'il enlève le poisson : son coup est toujours sûr; il effleure de l'aile la surface de l'eau et harponne sa victime avec une merveilleuse dextérité.

» Quoiqu'il lui arrive rarement d'attaquer l'homme, cependant on cite plusieurs circonstances où l'aigle a été l'agresseur. Je rapporterai à ce sujet deux faits dont j'ai été témoin. Dans l'île de Lewis, un homme étant monté sur un rocher dans l'intention de tirer sur les aigles qui y avaient construit leurs nids, fut aussitôt assailli par plusieurs de ses adversaires, qui le frappèrent si vigoureusement de leurs ailes, que notre chasseur fut obligé de prendre la fuite. Dans la même île un couple d'aigles construisaient tous les ans leurs nids sur les pics élevés qui entourent le loch de Suainebhad : une pauvre femme ayant un jour par hasard mené paître sa vache sur les bords de ce marais, fut attaquée par les deux aigles avec tant d'impétuosité, que malgré ses cris et ses efforts pour se défendre, son visage et ses épaules furent horriblement déchirés par les serres de ces deux antagonistes. En général cependant ils ne font que voler autour de la per-

sonne qui s'approche trop près de leurs nids ; et sans doute pour l'effrayer, ils poussent leurs cris ordinaires en agitant vivement leurs ailes ; car au fond cet oiseau n'est pas essentiellement courageux. Il est rare qu'il attaque des animaux qui peuvent lui opposer quelque résistance. J'ai vu cependant un aigle de cette espèce que l'on tenait enfermé dans une grande chambre, au-dessous de l'ancienne bibliothèque de l'université d'Édinbourg, attaquer avec impétuosité un enfant qui était entré dans sa loge. Il fallut le concours de plusieurs personnes pour délivrer ce pauvre enfant des serres de son ennemi. Le même oiseau fondit quelque tems après sur moi, et me saisit vigoureusement par les épaules ; mais ma canne m'en eut bientôt débarrassé.

» Jamais on ne voit les aigles à queue blanche aller de compagnie, rarement ils sont plus de cinq ensemble ; mais à l'époque de la ponte, on est toujours sûr de les rencontrer par couples : quelquefois avant que le nid soit construit, la femelle est escortée de deux mâles, qui se montrent très-empressés autour d'elle ; mais aussitôt que la construction est terminée, le combat singulier décide du sort des deux rivaux. Je me plaisais à voir les deux combattans, suspendus au-dessus de l'abîme, s'entrechoquer, s'enlever réciproquement leurs plumes, se déchirer de leurs serres : chacun, alternativement renversé sur le dos reçoit le choc de son adversaire, qui fond sur lui, ailes déployées. Cette lutte dure rarement plus de vingt minutes, car l'acharnement des deux parties est si vif, que leurs forces sont bientôt épuisées : le vaincu cède la place et va cacher dans la solitude la honte de sa défaite ; tandis que le vainqueur, fier de son triomphe, le bec et les serres souillés du sang de son adversaire, jouit à long traits

des douceurs de la victoire. Tels sont les préludes des amours de cette race sanguinaire.

» Comme ces oiseaux de proie causent de grands ravages dans les fermes, les autorités municipales des Hébrides décernent des récompenses aux chasseurs qui peuvent exhiber une ou plusieurs têtes d'aigles. Malgré cette prime, je suis persuadé qu'on n'en détruit pas plus de trente ou de quarante par an. En voici le motif : comme cet animal a l'œil très-perçant et le vol très-rapide, il est difficile de l'approcher d'assez près pour le tirer. Dès-lors, les chasseurs sont obligés de se cacher dans de petites fosses recouvertes en terre, à la proximité desquelles ils déposent un mouton ou un veau mort. Les aigles, attirés par l'odeur des cadavres, s'y rendent; mais comme les corbeaux sont bien plus nombreux que les aigles, et qu'ils sont tout aussi friands qu'eux de ce régal, il arrive souvent qu'ils ont dévoré l'appât avant que l'aigle se soit aperçu de son existence. Les chasseurs se gardent bien de tirer sur les corbeaux; car leurs coups empêcheraient les aigles d'arriver : en sorte que, dans cette alternative, ils sont forcés bon gré mal gré d'assister au festin des corbeaux, qui s'en donnent à cœur joie. Les jeunes gens, à l'aide d'échelles en corde, ne craignent pas d'escalader les pics les plus élevés pour enlever ou détruire le nid des aigles. Ils y mettent le feu au moyen d'étoupes imprégnées de résine. Je considère ce moyen comme très-peu efficace, car les crevasses que ces oiseaux choisissent pour y déposer leurs couvées ont souvent deux issues et sont très-profondes; en sorte qu'il est peu probable que les petits soient étouffés ou que le nid soit incendié. D'ailleurs le danger que courent ceux qui emploient ce moyen empêche qu'il se trouve un grand nombre d'amateurs. »

Voyages.

Fêtes célébrées dans le Mysore pour conjurer la petite-vérole. — « Vers la fin de juin, dit le colonel Welsch, je me rendais avec mon régiment et quelques détachemens de troupes indigènes à Bangalore, ville importante de la province de Mysore, et qui compte une population de plus de 60,000 ames. Les chaleurs excessives qu'il faisait à cette époque ne nous permettaient de nous mettre en marche que pendant la nuit; et nous forçaient à tirer parti de tous les abris que nous trouvions sur la route. Ayant rencontré à quelque distance de Bangalore une forêt de bambous, je fis faire une halte de deux jours à mon petit corps d'armée, qui se composait du 22e régiment d'infanterie que je commandais, d'un demi escadron de cavalerie légère, et de deux bataillons du 4e régiment des cipayes. La résolution que je venais de prendre me fut suggérée d'abord par un sentiment d'humanité, car les soldats avaient beaucoup souffert de la marche, et puis ensuite par cette vanité naturelle à un chef de corps, qui éprouve toujours une vive satisfaction à entrer dans une ville importante, à la tête de troupes d'une brillante tenue et qui n'ont pas l'air de se ressentir des fatigues d'une longue route.

» Pendant cette halte, quelques cipayes, natifs du district où nous nous trouvions, vinrent me demander la permission d'aller assister aux fêtes de *Mariannah,* divinité invoquée par les Hindous contre la petite vérole. Je la leur accordai sans peine, et leur demandai à mon tour quelques détails sur ces fêtes; ils me répondirent qu'elles consistaient en jeûnes, ablutions, sacrifices, danses et pro-

menades à travers le feu. Cette dernière partie du programme piqua ma curiosité : j'avais beaucoup entendu parler de cette étonnante cérémonie; mais je n'avais pas encore eu l'occasion d'y assister. C'était après le coucher du soleil que cette épreuve périlleuse devait avoir lieu, et je me décidai à aller augmenter le nombre des spectateurs. Je partis du camp à cheval, accompagné du capitaine Pepper. Après deux heures de marche, nous atteignîmes le lieu de la fête. C'était une petite pagode d'un aspect assez misérable, et qui était desservie par sept à huit prêtres seulement et trois devêdassies. Un fossé de 18 pieds de long sur 12 de large avait été creusé au milieu de la première enceinte; je ne puis en déterminer la profondeur, car il était déjà rempli à notre arrivée de charbons ardens. Une longue file d'individus de tout âge, de tout sexe, sortant de la pagode s'y rendait alors processionnellement, en chantant les louanges de la déesse *Mariannah*, avec accompagnement de cymbales et de l'inévitable *tourté*.

» L'ardeur du feu était si vive, que nous fûmes obligés, le capitaine Pepper et moi, de nous tenir, pendant toute la durée de la cérémonie, à quelque distance du foyer. D'ailleurs nos chevaux se câbraient toutes les fois que nous voulions les faire approcher de trop près. Tous ceux qui composaient le cortége arrivaient au feu sans vêtemens, mais le corps enduit d'une substance jaunâtre. Après que l'un des desservans du temple eut immolé un coq, les dévots se mirent à passer et repasser dans le foyer ; ils avançaient et se retournaient tantôt avec lenteur, tantôt avec vivacité, sans que rien décelât en eux la moindre douleur ; et chacun d'eux marchant ou dansant traversa ainsi le brâsier au centre duquel était pratiqué un sentier bien étroit. Je vis un homme traverser le foyer portant sur ses épaules un enfant qui ne jeta pas le moindre cri. Je remarquai

aussi un jeune garçon d'une figure intéressante, qui tombé de la rampe dans le foyer, en fut retiré sans que le feu lui eût fait la moindre injure.

» Je décris ici ce que j'ai vu ; c'est à la science qu'il appartient de chercher à connaître la nature de la substance préservatrice dont ces peuples font usage, et d'assigner à ce miracle apparent sa véritable cause, en le dégageant du prestige sous lequel il apparaît. J'ai questionné à ce sujet plusieurs Hindous, et tous m'ont répondu qu'après les ablutions et les trois conjurations adressées à *Mariannah,* les prêtres les enduisaient d'une substance jaunâtre, mais ces braves gens en ignoraient la composition. Lorsque la cérémonie est achevée, ils rentrent dans le temple où les prêtres les font laver dans une grande piscine. C'est dans cette eau que sont ensuite plongés les jeunes enfans que l'on veut préserver de la petite-vérole : immersion qui est rarement efficace. » Il est bon de faire remarquer que, grâces à l'influence des Anglais, les Hindous ont abandonné, dans plusieurs districts, ces pratiques superstitieuses ; et que tous les ans un grand nombre d'enfans sont vaccinés, soit par les médecins indigènes, soit par les médecins anglais.

Statistique.

Population urbaine de la France et de la Grande-Bretagne comparée. — Nous pensons que le rapprochement que nous allons faire servira à détruire le préjugé, malheureusement trop répandu, que les grandes villes épuisent une nation, tandis qu'au contraire, ce sont elles qui décuplent ses ressources par le développement qu'elles donnent à toutes les industries. Aussi, doit-on les considérer comme des creusets où s'élaborent d'utiles inventions,

de nouveaux perfectionnemens; comme le foyer de toutes les sciences, de tous les arts. C'est en outre dans leur sein que se trouvent les grands centres de commerce, et que se perfectionne la civilisation, en même tems que les agrémens qu'on s'y procure y attirent et y captivent de riches étrangers. Cette erreur, les sciences économiques l'ont détruite à jamais; mais il ne sera pas inutile de corroborer la théorie par un exemple curieux et nouveau appuyé sur des faits incontestables, capables de porter la conviction dans tous les esprits.

Voici comment s'exprimait un célèbre philosophe du dix-huitième siècle, J.-J. Rousseau, en parlant des grandes villes :

» Ce sont, disait-il, les grandes villes qui épuisent un » état et qui font sa faiblesse. La richesse qu'elles produi- » sent est une richesse apparente et *illusoire*. C'est beau- » coup d'argent et peu d'effet. On dit que la ville de Paris » vaut une province au roi de France; moi, je crois qu'elle » lui en coûte plusieurs; que c'est à plus d'un égard que » Paris est nourri par les provinces. » Est-il possible d'accumuler plus d'erreurs dans si peu de lignes : comme si les 46,000,000 fr. prélevés par les octrois de Paris, comme si le produit des impôts perçus dans les grandes villes sur les patentes, les portes et les fenêtres étaient un revenu plus *illusoire* que celui provenant de l'impôt territorial. On le voit, une telle opinion n'est plus soutenable aujourd'hui. Une grande population agglomérée est le signe d'une grande prospérité, parce que la division du travail, source de tant de richesses, s'opère toujours mieux là où les habitans se trouvent dans un contact plus immédiat. Leurs rapports sont plus fréquens, et partant leurs échanges sont plus nombreux et plus rapides. Sans doute lorsque la majeure partie de la population des grandes villes ne se

composait que de nobles entourés d'une suite nombreuse, de gens d'église et de couvens de toute espèce, et que le reste de la population ne vivait que des largesses des classes aisées, le raisonnement de J.-J. Rousseau était applicable; mais, à l'époque où il écrivait, les grandes cités étaient florissantes par leur commerce et leur industrie, et dès-lors elles étaient en mesure de donner d'autres articles de richesse en échange des denrées alimentaires qu'elles recevaient des provinces.

Les écrivains économiques estiment qu'un pays florissant peut nourrir dans ses villes un nombre d'habitans égal à celui que nourrissent les campagnes; parce qu'avec les produits des diverses industries qui s'exercent dans les villes, il est facile de se procurer des denrées alimentaires produites à bas prix dans d'autres contrées. En effet, la Grande-Bretagne, dont la superficie est de 4,229 milles carrés géographiques, de 15 au degré, nourrit 16,253,705 habitans, c'est-à-dire 3,843 par mille carré; tandis que la France, avec une superficie de 10,086 milles carrés géographiques, n'en alimente que 32,000,000, environ 3,173 par mille carré. Dans la première, les habitans des villages et de la campagne ne composent qu'un tiers de la population, tandis que dans la seconde, ils représentent plus des trois cinquièmes de la population totale. Il est incontestable que cette prodigieuse différence que l'on remarque dans la population des deux royaumes, ne provient pas tant du degré de perfectionnement qu'a atteint l'agriculture en Angleterre, que de l'extrême développement de son industrie manufacturière et commerciale, qui lui permet de se procurer, au moyen de l'échange de ses produits, toutes les denrées alimentaires dont elle a besoin pour sa population urbaine. La Hollande, Gênes, Venise, dont le territoire ne suffirait pas à nourrir un des faubourgs

de leur capitale subsistent au moyen de leur commerce extérieur. D'ailleurs l'industrie a cet avantage sur l'agriculture, que ses produits ne sont pas soumis à l'intempérie des saisons. Dès-lors, les pays essentiellement industrieux sont moins exposés aux disettes que les pays purement agricoles ou qui ne font pas de commerce extérieur. Cette observation explique les famines qui dans l'antiquité désolaient les pays les plus fertiles, et qui désolent encore aujourd'hui la Chine et quelques parties de l'Inde, contrées, comme on sait, très-populeuses et très-fertiles, mais qui ne font presque aucun commerce extérieur. Si nous comparons le chiffre des exportations des produits manufacturés de la France et de l'Angleterre, nous aurons une nouvelle preuve de la justesse de notre proposition : en effet, en 1829, la valeur des produits manufacturés exportés par la Grande-Bretagne s'est élevé à 800,000,000 f. tandis que celle des produits manufacturés exportés par la France à la même époque ne s'est élevé qu'à 377,000,000 f.

De tous ces faits, il résulte que la source fondamentale de la richesse et de la population; c'est l'industrie manufacturière et commerciale : or, comme ces deux industries, ne peuvent devenir florissantes que par la division du travail; et que la division du travail ne peut se pratiquer que là où il y a de grandes agglomérations, on doit en conclure que plus un pays possède dans son sein des agglomérations considérables, et plus il y a de richesses; ainsi se trouve renversée par le raisonnement et par le fait l'opinion de ceux qui soutiennent que les grandes villes épuisent une nation. Au reste, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur la situation des pays qui ont perdu leur ancienne industrie et leur commerce, et l'on verra que leur population et leur richesse ont considérablement diminué.

Nous avons pensé que ces considérations ne seraient

pas sans intérêt en tête du tableau de la population urbaine de la France comparée à celle de l'Angleterre, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Pour le dresser, nous nous sommes servi des derniers recensemens officiels publiés pour la France et l'Angleterre. Nous n'avons pas fait figurer sur ce tableau les villes dont la population est au-dessous de 15,000 ames; parce que c'est là que s'arrêtent les principaux foyers de l'industrie et de la civilisation. Nous avons obtenu pour résultat de nos recherches : 70 villes au-dessus de 15,000 ames dans la Grande-Bretagne (l'Angleterre, l'Écosse et le Pays de Galles, car l'Irlande n'a pas fourni un travail complet), et 61 seulement en France. Voici dans quel ordre on peut les classer :

GRANDE-BRETAGNE.	FRANCE.
1 ville au-dessus de 1 million d'hab.	1 ville au-dessus de 700,000 hab.
2 — au-dessus de 200,000 hab.	3 — de 109 à 145,000 habitans.
6 — de 103 à 180,000 habitans	2 — de 80 à 87,000 habitans.
1 — au-dessus de 90,000 hab.	1 — de 69,000 habitans.
2 — au-dessus de 75,000 hab.	1 — de 59,000 habitans.
4 — de 61 à 67,000 habitans.	5 — de 40 à 49,000 hab.
5 — de 50 à 59,700 habitans.	6 — de 32 à 39,000 hab.
5 — de 40 à 48,000 habitans.	5 — au-dessus de 29,000 hab.
6 — de 31 à 39,000 hab.	12 — de 21 à 28,000 hab.
15 — de 21 à 28,000 habitans.	2 — au-dessus de 20,000 hab.
8 — au-dessus de 20,000 hab.	4 — — de 19,000
4 — — de 19,000	6 — — de 18,000
2 — — de 18,000	5 — — de 17,000
3 — — de 17,000	5 — — de 16,000
2 — — de 16,000	3 — — de 15,000
4 — — de 15,000	
70	61

On voit d'après ce résumé, que le parallèle de la population agglomérée des deux pays n'est favorable à la France que pour les agglomérations au-dessous de 30,000 ames; mais c'est là que s'arrêtent les grands foyers de

commerce et d'industrie. Quant aux agglomérations au-dessus de ce chiffre, un coup-d'œil suffit pour reconnaître combien elles sont plus nombreuses dans la Grande-Bretagne : c'est là aussi ce qui atteste sa supériorité industrielle et commerciale sur la France. Pour mettre le lecteur mieux en état de juger la question, nous allons indiquer le nom et la population respective de chacune des villes de ces deux royaumes, d'après le recensement officiel effectué pour 1831. Nous avons mis en regard les populations équivalentes, et nous avons laissé des blancs toutes les fois qu'il ne s'est pas trouvé dans l'un ou l'autre pays un chiffre correspondant :

POPULATION URBAINE DE LA FRANCE ET DE LA GRANDE-BRETAGNE COMPARÉE, EN 1831.

GRANDE-BRETAGNE.		FRANCE.	
Villes.	Population.	Villes.	Population.
London (Londres)...	1,624,034		
		Paris...............	774,338
Manchester.........	270,961		
Glasgow............	202,426		
Liverpool...........	185,175		
Edinburgh..........	162,156		
Birmingham........	146.986	Marseille......... ..	145,115
Leeds..............	123,393	Lyon...............	133,715
Halifax.............	109,899	Bordeaux...........	109,467
Bristol..............	103,886		
Sheffield...........	91,692	Rouen..............	88,086
		Nantes.............	87,191
Bradford...........	76.996		
Plymouth et Davenport............	75,534		
		Lille...............	69,073
Oldham............	67,579		
Stockport..........	66,610		
Bolton.............	63,054		
Norwich............	61,110		
Blackburn..........	59,791	Toulouse...........	59,630
Rochdale...........	58,441		

GRANDE-BRETAGNE. Villes.	Population.	FRANCE. Villes.	Population.
Aberdeen	58,019		
Paisley	57,466		
Nottingham	50,680		
Wolverhampton	48,080	Strasbourg	49,712
Bury	47,829	Amiens	45,001
Dundee	45,355	Metz	44,416
Newcastle-upon-Tyne	42,760	Nîmes	41,266
Brighton	40,631	Orléans	40,161
Leicester	39,306	Troyes	39,143
Bath	38,063	Caen	39,140
Stock-upon-Trent	37,220	Reims	35,971
Hull	33,932	Montpellier	35,825
Ashton-under-Lyne	33,597	Saint-Étienne	33,064
Huddersfield	31,041	Angers	32,743
		Avignon	29,889
		Brest	29,860
		Nancy	29,783
		Rennes	29,680
		Besançon	29,167
Exeter	28,201	Versailles	28,477
Merthyr Tydvil	28,083	Toulon	28,419
Prescot	28,084	Clermont	28,257
Greenock	27,571	Limoges	27,070
Leith	25,945	Dijon	25,552
Tynemouth	24,778	Montauban	25,460
Greenwich	24,555	Dunkerque	24,937
Wakefield	24,538	Grenoble	24,888
Macclesfield	23,129	Arras	23,419
Dudley	23,043	Tours	23,235
Cheltenham	22,942	Poitiers	23,128
Lancaster	22,294	Aix	22,575
Chester	21,363		
Shrewsbury	21,227		
Yarmouth	21,115		
Cambridge	20,917	Boulogne	20,856
Kidderminster	20,865	Arles	20,236
Wigan	20,774		
Ipswich	20,454		
Oxford	20,434		
Leigh	20,083		
Perth	20,016		
Carlisle	20,006		

GRANDE-BRETAGNE.		FRANCE.	
Villes.	Population	Villes.	Population.
Dewsbury..........	19,854	Le Mans...........	19,792
Deptford...........	19,795	Bourges...........	19,730
Southampton........	19,324	Saint-Omer.........	19,344
Warrington.........	19,155	Abbeville..........	19,162
Worcester..........	18,610	Valenciennes........	18,953
Kilmarnock.........	18,039	Douai..............	18,793
		Cherbourg..........	18,443
		Lorient.............	18,322
		La Guillotière.......	18,294
		Roubaix............	18,187
Woolwich..........	17,661	Turcoing...........	17,973
Sunderland.........	17,060	Saint-Quentin.......	17,686
Dumfermline........	17,068	Cambray...........	17,646
		Carcassonne.........	17,394
		Perpignan..........	17,114
Chatam............	16,485	Béziers.............	16,769
Colchester..........	16,167	Dieppe.............	16,616
		Castres.............	16,418
		Laval..............	16,401
		Niort..............	16,175
Reading...........	15,595	Colmar.............	15,442
Maidstone..........	15,387	Angoulême.........	15,186
Northampton........	15,351	Nevers.............	15,085
Walsall............	15,066		

Nous ajouterons à ce tableau, comme appendice, les observations suivantes :

La population de la ville de Londres, telle qu'elle est portée sur le recensement officiel de la Grande-Bretagne, n'est pas celle qui réside dans les limites politiques de cette cité. On a compris dans le chiffre qui l'exprime, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer dans notre dernier Numéro, la population de la cité de Westminster et du bourg de Southwark, qui sont régis par des lois et des coutumes différentes de celles de Londres, et qui par conséquent ont une municipalité indépendante de la juridiction du lord-maire. C'est comme si l'on réunissait à

la population proprement dite de Paris celle de Montrouge, de Passy, des Batignoles et des autres communes qui avoisinent cette capitale.

D'un autre côté, le chiffre de Paris n'exprime pas toute la population de cette capitale ; car il ne comprend ni la population flottante, ni la garnison. En sorte que, pour avoir des élémens tout-à-fait comparables, il faut abaisser le chiffre de Londres de près de 200,000, et hausser celui de Paris de plus de 100,000.

En France, l'administration a mis le plus grand soin à ne porter sur les états de recensement que la population strictement comprise dans le rayon de chaque commune, et elle a même indiqué séparément, pour 1831, l'importance de la population agglomérée et celle de la population éparse. Voilà pourquoi Lyon, qui est généralement réputée pour être la seconde ville du royaume, ne figure ici qu'en troisième ligne; parce que les communes de la Guillotière et de la Croix-Rousse, que l'on pourrait considérer comme ses faubourgs, en sont distraites. Si, en Angleterre, on eût agi ainsi, le chiffre de Manchester ne tiendrait pas le rang qu'il occupe dans ce tableau.



Situation de la Banque des États-Unis. — La Banque de l'Union fut établie par un acte du congrès du 10 avril 1816. Son capital est de 35,000,000 de dollars divisés en 350,000 actions de 100 doll. chacune. Le gouvernement en a pris 70,000, ou pour 7,000,000 de doll., et les 280,000 autres (28,000,000 de doll.) appartiennent à des individus, compagnies ou corporations. Cette Banque, placée sous la surveillance immédiate du président et du sénat des États-Unis, a commencé ses opérations à Philadelphie, le

1er janvier 1817. Voici quelle est la situation présente de cet établissement. Le 1er mars 1832, il y avait en caisse 6,000,000 de dollars en espèces, et 3,640,000 dollars en billets d'autres banques, mais point d'inscriptions de rentes consolidées. L'actif se montait donc à 9,640,000 dollars pour faire face à 23,717,000 dollars de billets en circulation; si on ajoute à cette somme 17,050,000 dollars de dépôts exigibles à chaque instant, et 1,876,000 dollars de dettes à l'étranger, on aura une somme totale de 42,643,000 dollars, dont la banque se trouve grevée, et cela au moment où la réaction qui a commencé le 7 octobre dernier s'étend sur tout le pays.

Cette situation a conduit la commission à remarquer un fait assez singulier; c'est que depuis le 1er septembre dernier la Banque a beaucoup augmenté la somme qu'elle avait en circulation. De 22,899,447 dollars, le chiffre de cette somme s'était élevé le 1er avril à 23,717,441 dollars, ce qui donne une différence de 1,317,993 dollars dans l'espace de six mois. La Banque avait alors entrepris d'arrêter l'exportation des espèces, en livrant au commerce ses traites à un taux si modéré qu'il n'y avait plus de bénéfice à expédier du numéraire.

Voici quel a été le mouvement des espèces et les diverses spéculations de la Banque sur l'or et l'argent. Dans l'année 1831 la Banque a exporté :

		Dollars.	
à Londres, en monnaie mexicaine. . .		255,000	
à Paris	*idem*.	620,000	
à Paris, en or	*idem*.	247,000	
à Paris, en matières d'or et d'argent.		180.000	
			1,302,000
			(7,056,840 fr.

La somme totale des exportations depuis 1819 est ainsi répartie.

		Dollars.
Or	2,387,927	
Argent	596,717	
Lingots	1,871,111	
		4,855,755
		(26,318,192 fr.)

Depuis l'année 1824 les achats de la Banque se sont élevés :

En argent	605,850	
En or	17,596	
En lingots d'or	438,000	
		1,061,446
		(5,753,037 fr.)

Depuis l'année 1817, les ventes qu'a effectuées la Banque se sont élevées :

En or américain	84,734	
En or anglais, français et espagnol	48,291	
En argent	5,051,884	
		5,184,910
		(28,102,212 fr.)

Depuis l'année 1820, la Banque de Philadelphie et la succursale de New-York ont tiré des autres banques établies dans les états du Sud et dans celles de l'Ouest, en espèces, une somme de . . . . 22,523,387 dollars.

Le total des espèces qu'elles ont réunies à ces mêmes établissemens, pendant le même espace de tems, est de 896,472

La commission n'a point cherché à connaître quels ont été les bénéfices de la Banque sur l'exportation des espèces; mais d'après les sommes exportées, ils ont dû être très-considérables.

La prime que la Banque a encaissée sur les espèces qu'elle a vendues, est de . . . . 97,140 dollars.

On a payé sur les achats 10,171

Reste donc un bénéfice de . . . . . . 77,968 dollars.

Dans les trois premiers mois de 1832 les escomptes de la Banque de Philadelphie se sont élevés à 7,939,679 doll.; plus des deux tiers de cette somme avaient été payés à quatre-vingt-dix-neuf personnes; une seule maison en avait obtenu près du dix-septième, et plus de trois millions se trouvaient répartis entre vingt-sept autres.

Horticulture.

Méthode pour obtenir de belles renoncules doubles et jaspées. — C'est à un correspondant du *Gardener's Magazine* de Londres que l'on doit la méthode de culture que nous allons exposer. J'ai semé, dit ce correspondant, dans toutes les saisons, du 1er août au 1er mars; mais je préfère le milieu ou la fin d'octobre, et le commencement de janvier, à toutes les autres époques. J'emploie à cet usage des caisses de dix-huit pouces de long sur onze pouces de large, et de quatre pouces de haut; j'emplis ces caisses de terre grasse, dont je comprime également la surface; je dépose alors chaque graine à la distance d'un huitième de pouce; je les recouvre aussi légèrement que possible et leur donne un peu d'eau. Ainsi disposées, je les place sous châssis, mais sans chaleur artificielle; les plantes commencent ordinairement à sortir de terre au bout d'un mois; je les découvre jour et nuit, si toutefois il ne gèle pas : dans ce cas, je les recouvre d'une natte en paille. Ainsi protégées, les jeunes plantes pourront endurer les intempéries de la saison, pourvu que l'hiver qu'elles auront passé ne leur ait pas porté d'atteinte grave. Je débarrasse en février les caisses de la mousse qui les couvre, et je redresse la plante. Je mets les caisses en pleine terre vers la fin de la première quinzaine du mois,

et j'arrose chaque jour la plante jusqu'à ce qu'elle commence à se faner. Je laisse alors les caisses se pourrir; et vers le milieu de juillet je détache les plantes par pied et les mets dans des sacs où je les garde jusqu'en février ; à cette époque je les plante comme je ferais de toute autre fleur. Dans le mois de juillet suivant, les fleurs apparaissent sous le plus brillant aspect. Je suis convaincu que si les horticulteurs adoptaient cette méthode, ils obtiendraient l'année d'après plus de la moitié de leurs fleurs doubles et jaspées; car depuis trois ans que je fais usage de ce procédé, j'ai toujours obtenu les plus belles renoncules jaspées qu'on puisse voir.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

